VIES

DES JUSTES

DANS

LES CONDITIONS ORDINAIRES

DE LA SOCIÉTÉ.



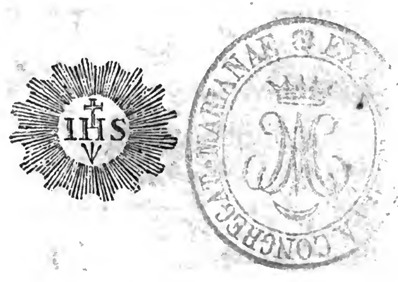
VIES
DES JUSTES

DANS

LES CONDITIONS ORDINAIRES
DE LA SOCIÉTÉ,

PAR M. L'ABBÉ CARRON.

« Portez mon joug sur vous, ... dit le Sauveur
» à ses disciples ; car mon joug est doux,
» et mon fardeau léger. » MATT. XI.



A LYON,
CHEZ RUSAND, LIBRAIRE, IMPRIMEUR DU CLERGÉ.
A PARIS,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE RUSAND,
rue du Pot-de-Fer-St.-Sulpice, n.° 8.
1825.

LYON, IMPRIMERIE DE RUSAND.

AUX FRANÇAIS

PLACÉS

DANS LES CONDITIONS ORDINAIRES DE LA SOCIÉTÉ.

TENDRES amis, qui de nous pourroit ignorer que la piété est le devoir essentiel de toutes les conditions et de tous les emplois de la société ? La piété, si méconnue, si ridiculisée même, dans ces jours mauvais, et où la foi semble éteinte, qu'est-ce, sinon le culte de la reconnoissance et de l'amour envers le plus aimable de tous les Etres, et le plus bienfaisant ? Pour quelle plus noble fin l'homme auroit-il été placé sur la terre ? Quoi ! notre cœur est capable d'aimer, et il lui sera permis d'être indifférent pour celui qui nous a faits ce que nous sommes, et qui nous a tout donné ! Ah ! disons-le, après l'éloquent Bourdaloue : « Il n'est point d'état » plus digne d'envie, il n'en est point de

» plus tranquille et de plus assuré, que
» celui d'un homme qui sert Dieu et son
» prochain sans éclat, sans nom, con-
» tent d'un travail obscur, pourvu qu'il
» soit utile et conforme aux vues de la
» Providence. » Admirons ici l'infinie bonté de notre Dieu. La piété qu'il commande consiste dans le fidèle accomplissement de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes; et c'est ce généreux et constant accomplissement qui compose ici-bas, et qui compose à lui seul notre véritable bonheur. De tous les biens qui nous flattent par les promesses qu'ils nous font, la perfection est le plus précieux; et un charme secret accompagneroit tout ce qui tendroit à nous persuader que nous la possédons. Mais le sage, content d'être estimable, n'aspire point à le paroître; il se guérit du désir de la gloire, en la portant bien plus loin que le reste des hommes; il veut être approuvé de Dieu même.

Lorsqu'en observant les ouvrages de l'Auteur de la nature, on voit briller

partout un art infini, plus on sait et plus on admire. Mais si Dieu mérite toute notre admiration, à titre d'intelligence infinie, il ne mérite pas moins notre reconnoissance, notre confiance et notre amour, à titre d'intelligence bienfaisante. En nous donnant des goûts, il nous offre de toutes parts des sentimens agréables ; en nous composant de diverses facultés, il a voulu qu'il n'y en eût aucune dont l'exercice ne fût un plaisir tendant à notre conservation. Ces biens, que nous offre une intelligence souveraine, doivent recevoir un nouveau prix de la main qui les donne, puisque ce sont des gages de sa bonté. Placés dans l'univers comme dans le jardin de nos premiers parens, si l'usage d'un fruit nous est interdit, n'en acceptons pas avec moins de reconnoissance ceux qui semblent à l'envi se présenter à nous. Jouissons de ce qui nous est accordé, sans nous trouver malheureux par ce qui nous est refusé. Soumis respectueusement à la toute-puissance de notre Auteur, nous avons la satisfaction de savoir, qu'admis à ses conseils, nous ap-

plaudirions aux motifs de ses lois et aux raisons de sa conduite. Pour les hommes vertueux, l'univers est un temple auguste qu'habite un Dieu bienfaisant, qui leur livre avec profusion l'utile, le nécessaire et l'agréable, et qui ajoute à tous ces biens la perspective d'une félicité aussi durable que lui-même. Ne nous affranchissons donc jamais de nos devoirs envers Dieu ; le plaisir les accompagne, puisqu'il est inséparable de tout mouvement d'admiration, de reconnoissance, d'espérance et d'amour, et qu'il l'est d'autant plus, qu'il se trouve fondé sur de plus justes titres.

En portant nos regards sur nous-mêmes, souvenons-nous que le plaisir naît du sein de la vertu. Une satisfaction secrète accompagne toujours des occupations convenables à ses talens et à son état. De tous les commerces que forme la tendresse, en seroit-il aucun plus délicieux que celui qui, faisant trouver ce qu'on doit aimer dans ce que l'on aime, concilieroit tous les goûts, assortiroit toutes

les vues, et confondroit tous les intérêts? Ce n'est pas seulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une sorte de félicité, c'est encore dans la nature même de ses occupations; mais qu'on s'en ménage une suite d'assez variées, pour que des privations passagères rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté; alors les plaisirs de l'esprit et ceux du corps, le repos et le mouvement, la solitude et la société, les délassemens et les occupations sérieuses, tous ces différens biens se prêtent de nouveaux charmes en se succédant, et leur variété dans la vie fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie. C'est à l'étude des sciences et des arts à faire éclore une infinité de germes précieux dans nos différentes facultés; et plus elle en développe, et plus elle nous fournit, non-seulement des préservatifs contre les passions, mais encore des ressources pour l'agrément de la vie. Il n'est point d'état où l'on ne puisse faire de sa vie un tissu de sentimens agréables, dès qu'on peut s'y procurer une suite d'occu-

pations vertueuses, qui exercent nos puissances sans les fatiguer. Il n'y a de bonheur solide que pour celui qui renfermant ses désirs dans le cercle des besoins réels et des biens qui sont à sa portée, se fait de cette enceinte comme un retranchement contre l'inquiétude et le chagrin; non-seulement la sagesse écarte loin de nous le chagrin, elle garantit même de la douleur; ou, lorsqu'elle ne peut la prévenir, elle en émousse du moins l'impression, toujours d'autant plus forte qu'on y oppose moins de courage.

Maintenant, réfléchissons sur ce beau précepte de l'Evangile : *Aimez les autres hommes comme vous-mêmes*, c'est-à-dire, soyez justes et bienfaisans; et ce que la morale et le christianisme ordonnent, la théorie des sentimens nous le conseille. L'injustice est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui l'a porté dans son sein; quand l'homme injuste se flatteroit d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la justice de Dieu, il devroit toujours se trouver à plaindre de

placer son bonheur dans la possession d'objets dépendans du caprice d'autrui et de l'empire de la fortune. Le cœur fait pour aimer se porte tout entier, par son propre poids, à la bienveillance et à l'amitié : mais tout mouvement de bienveillance est un plaisir, et la tristesse même, dès que cette qualité y domine, est accompagnée d'une douceur secrète. Tout mouvement de haine et de trouble est douleur ; ajoutons que cette habitude de justice et de bienveillance, qui nous rend heureux par les mouvemens de notre cœur, nous rend tels encore par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent. Si l'on a dit de la louange, qu'elle étoit, pour celui à qui elle s'adressoit, la plus agréable de toutes les musiques, à combien plus forte raison peut-on avancer qu'il n'est point de spectacle plus flatteur que celui de se voir aimé ! Disons-le encore, tous les mouvemens qui s'élèveront dans le cœur de l'homme ami généreux de l'humanité souffrante, seront des plaisirs. Plus un cœur est livré à la bienveillance, plus il touche à la parfaite félicité.

Quoi de plus nécessaire que d'être heureux! et pourroit-on l'être si l'on ouvroit son ame à la haine ? Enfin, de tous les devoirs que nous imposent nos différentes liaisons, il n'en est point qui paroissent plus au-dessus de la nature humaine que ceux de l'amitié, et il n'y a point de source plus féconde de sentimens agréables, que l'accomplissement de ses devoirs qui paroissent si austères. Sentir qu'on en est capable est déjà un plaisir bien délicat; par l'intérêt que deux amis prennent à ce qui les touche, leurs biens se multiplient, leurs maux semblent s'anéantir : jusque dans leur tristesse mutuelle règne une sorte de douceur qu'ils ne changeroient pas contre les plaisirs les plus vifs.

O mes amis! pourrions-nous rassembler sous un même point de vue toutes les différentes espèces de plaisirs qui accompagnent la vertu? Elle nous garantit de tous les maux, en plaçant notre perfection, non dans la jouissance d'objets toujours prêts à nous échapper, mais dans un usage de nos facultés, assorti à notre

état présent. De quelque côté que l'homme de bien jette les yeux, sur Dieu, sur les hommes, sur ses proches, sur ses amis, il n'aperçoit que des motifs de joie. La satisfaction attachée à l'état paisible de son intérieur, forme dans son ame une fête continuelle : et la fin, la belle fin de cet ami de Dieu, de ce fidèle ami de ses semblables, quel avenir va-t-elle dérouler à ses yeux ! Non, sur la terre, il ne peut y avoir de situation plus délicieuse que celle d'un homme qui, trouvant dans la vertu un bonheur présent, voit encore dans la mort la perspective et l'assurance d'une félicité sans bornes.

Chers concitoyens, plein du désir ardent de vous attacher pour jamais au char de la vertu, j'ai puisé dans un des écrivains qui se sont montrés les meilleurs amis de l'humanité, le petit nombre de réflexions que je viens de mettre sous vos yeux. Il est bien naturel, et tout à la fois il est bien doux d'en conclure que rien n'est souhaitable ici-bas, que le partage de l'homme de bien ; mais l'exemple vient ici renforcer

les maximes de la sagesse. Lisez les regrets et la noble pénitence d'un *Paul de Kostka*, la généreuse conversion et la fidèle persévérance, et la sublime charité d'un *Bachelier de Gentes ;* la courte et glorieuse carrière militaire, suivie d'une retraite absolue de la Cour, et d'une vie digne des premiers chrétiens, dans le *baron de Renty ;* lisez encore les longs désordres, mais ensuite le retour héroïque d'un *Jogues de Bouland ;* les égaremens scandaleux d'une *la Vallière*, remplacés par les larmes et le crucifiement volontaire d'une *Louise de la Miséricorde;* la vie mondaine et ensuite la vie humble et cachée d'un *Georges Throckmorton ;* les actes d'une rare probité et ceux d'une piété céleste dans *Cyprien Morel ;* ceux d'une piété sans nuages et d'une ferveur angélique dans une *de Combes des Morelles ;* ceux d'une merveilleuse et inépuisable charité dans une *comtesse de Carcado ;* les réflexions frappantes et les résolutions intrépides d'un néophyte, dans *Madame Chardon ;* enfin, les fruits précieux de la conviction de l'esprit et de la persuasion du cœur, dans le célèbre rabbin *Jean-Joseph*

Keideck. Après avoir médité sur ces tableaux touchans, jugez par vous-même laquelle est préférable, par les pures jouissances du sentiment et par les charmes de l'espérance, de la vie mondaine, ou de la vie chrétienne. Toutes les deux procurent, la première, des plaisirs détrempés d'amertume ; la seconde, les saintes et délicieuses voluptés de la nature ; toutes les deux promettent, et presque à coup sûr, la première, une fin lamentable ; la seconde, la fin des élus, précieuse aux yeux de Dieu et des hommes.

VIES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

VIES

VIES DES JUSTES

DANS

LES CONDITIONS ORDINAIRES

DE LA SOCIÉTÉ.

PAUL DE KOSTKA,

DÉCÉDÉ VERS L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1608.

Abrégé de sa Vie, extrait de l'ouvrage intitulé : *La Vie de saint Stanislas de Kostka*, par le Père Joseph d'Orléans, de la compagnie de Jésus, publiée à Paris, chez Marc Bordelet, en 1732.

PAUL DE KOSTKA, né en 1548, fut l'aîné des enfans de Jean de Kostka, sénateur polonais, et de Marguerite Kriska, sœur du Palatin de Masovie. Dès que ses parens le jugèrent capable de se livrer à l'étude, ils le confièrent, ainsi que le jeune Stanislas son frère (aujourd'hui honoré dans l'Eglise d'un culte public), à un gouverneur nommé Bilinski. Les deux frères furent envoyés sous sa conduite au collége de Vienne, tenu par les Pères de la compagnie de Jésus. Dans cet asile de la vertu, le caractère de Paul ne se manifesta pas d'abord d'une manière fâcheuse; le collége ayant été supprimé, les

jeunes étudians se trouvèrent dispersés dans la ville de Vienne, chacun ayant choisi des logemens à son gré. Quel chagrin profond ne fut-ce pas pour Stanislas, de se voir contraint à aller demeurer chez un luthérien, dont son frère et leur gouverneur avoient préféré la maison, parce qu'elle étoit située dans un des plus beaux quartiers de la ville! Ce choix peu judicieux parut à Stanislas de si mauvais exemple, qu'il ne put s'empêcher d'en dire son opinion; mais son frère, qui commençoit déjà à exiger de lui une soumission aveugle, ne voulut point l'écouter, et il fallut obéir. Paul, qui aimoit le monde et le plaisir, ne trouvant plus de frein à ses passions, s'y livra sans réserve. Bilinski, aussi fort jeune, ayant de plus les mêmes goûts que son disciple, s'accommodoit fort bien de cette manière de vivre, et y conformoit aisément la sienne. Le frère cadet ne put considérer ce désordre sans une extrême douleur. Il fit tous ses efforts pour engager son aîné à changer de conduite; mais voyant qu'il n'en obtenoit rien, et que tout ce qu'il faisoit ne servoit qu'à irriter Paul contre lui, il prit la résolution de s'en séparer, et de n'avoir de commerce avec lui qu'autant que la nécessité et la bienséance l'y obligeroient.

Bientôt la piété du jeune de Kostka fut trop en opposition avec la manière de vivre de son aîné, pour ne pas devenir importune

à celui-ci. Il ne regardoit plus Stanislas que comme un censeur incommode dont les pieuses actions étoient une condamnation secrète de son libertinage. L'humeur qu'il en conçut contre lui fut telle, qu'elle l'entraîna à lui faire subir toutes sortes d'outrages, et à le poursuivre sans relâche. Il prenoit plaisir, en toutes rencontres, à lui occasioner de la confusion et à le tourner en ridicule. Quelquefois leur gouverneur lui reprochoit sérieusement d'avoir trop peu de déférence pour son aîné, et il l'accusoit de manquer de naturel. Enfin, voyant que Stanislas ne relâchoit rien de sa ferveur, il s'emporta avec tant d'excès contre le saint enfant, qu'il le frappa fréquemment d'une manière violente, même avec le bâton : cette persécution cruelle dura pendant deux ans, et causa au jeune martyr une maladie dont il fut sur le point de mourir.

Peu de temps après l'époque de l'heureuse démarche de Stanislas de Kostka pour s'arracher au monde, Paul fit une retraite où il racontoit volontiers ses fautes pour s'humilier : ce retour à la vertu fut dû sans doute aux vœux ardens du pieux solitaire ; mais il ne semble pas avoir été solide. Néanmoins, si nous avons considéré ce jeune seigneur comme le persécuteur de son frère, nous aurons à l'honorer comme l'imitateur de sa piété ; nous aurons à bénir éternellement les miséricordes de celui

qui change quand il lui plaît les pierres en enfans d'Abraham.

Quelques années après la mort de Stanislas, lorsque la réputation de sa sainteté commençoit à s'étendre dans la Pologne, Paul ayant acquis plus de maturité, se sentit aussi plus touché des exemples que son frère lui avoit donnés. Pénétré de regret des peines qu'il lui avoit causées et du désir de l'imiter, il résolut de vivre dans la retraite. Dieu, qui de loin l'appeloit à la perfection, permit qu'il se trouvât toujours des obstacles aux alliances qu'il avoit projetées; mais dès l'instant où il fut touché de la grâce, il prit la résolution de renoncer au mariage, ne voulant point partager un cœur qu'il vouloit consacrer à Dieu seul.

Sa retraite lui attira, de la part de sa famille et de ses amis, de vifs et continuels reproches sur le tort qu'il faisoit à tant de personnes dont la fortune étoit attachée à la sienne. Quelle dévotion, lui disoit-on, que celle qui vous porte, en renonçant à toute espèce de charges dans l'Etat, à sacrifier les intérêts d'autrui avec les vôtres! De semblables discours lui retraçant ceux qu'il avoit adressés lui-même à son frère, en pareille circonstance, lui rappeloient aussi les sages réponses du saint enfant; il s'en servoit alors, et disoit avec une liberté que tempéroit la douceur, qu'il étoit fâché que sa famille et ses amis eussent fondé sur sa personne des

espérances contraires à ce que Dieu demandoit de lui; mais qu'aussi long-temps que l'on y persisteroit, il se voyoit dans l'impuissance de les contenter; qu'il se soucioit fort peu que son nom se conservât sur la terre, où il faudroit bien que sa mémoire finît un jour, pourvu qu'il fût écrit au ciel dans le livre de vie; qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il abandonnât le soin de sa propre perfection pour travailler à l'élévation des autres; que ne jugeant précieux que les dons de la grâce, il ne pouvoit souhaiter d'autre bien à ses amis, comme il ne souhaitoit point d'autre éclat à sa maison, que celui de voir briller en tous ceux qui portoient son nom, les vertus de son frère Stanislas.

C'est ainsi que Paul se justifioit auprès de ceux qui avoient quelques droits à exiger qu'il leur ouvrît son cœur; car il ne se mettoit nullement en peine de ce qu'on en rapportoit dans le monde, où il n'ignoroit pas qu'on railloit sa démarche avec amertume : on l'y blâmoit surtout de ne s'être pas ménagé, par plus de dissimulation, les moyens de rentrer honorablement dans le monde, s'il venoit à se dégoûter de son nouveau genre de vie; mais la grâce agissoit trop efficacement sur son cœur, pour que cette prudence du siècle pût lui convenir.

A l'exemple de saint Paul, il se considéroit comme ayant été l'adversaire de la doctrine de Jésus-Christ et le persécuteur de ses saints, et il

rappeloit continuellement à son souvenir les violences dont il avoit usé à l'égard du jeune Stanislas. Ce tableau produisoit en Paul de Kostka une sainte haine contre lui-même et un désir insatiable de souffrances. Souvent il racontoit avec un vif sentiment de douleur les chagrins qu'il avoit occasionés à son frère, et la douceur inaltérable de ce courageux enfant; chaque jour il passoit un temps considérable devant son image, le visage prosterné contre terre, les bras en croix, et versant un torrent de larmes, auxquelles il mêloit quelquefois son sang. Un jeune homme de qualité fut un jour le témoin secret de ce profond repentir. Paul étoit allé faire une visite à un gentilhomme de la maison de *Lusca;* on l'y retint le soir, et à l'heure de se coucher, on le conduisit dans son appartement; chacun se retira. Paul, croyant n'être vu de personne, se mit en oraison et y passa une grande partie de la nuit. Sa prière étant finie, il exerça sur lui de saintes cruautés, jetant de profonds soupirs, et répétant souvent ces paroles qui annoncoient le sujet de sa pénitence: « O mon saint frère! priez Dieu pour ce pauvre pécheur, et pardonnez-moi tous les maux que je vous ai faits. » Il se coucha ensuite pour prendre un peu de repos, sans remarquer qu'il y avoit un petit cabinet contigu à sa chambre, où couchoit un des enfans de la maison, qui, ne sachant à quoi attribuer une chose si extraor-

dinaire, crut qu'il avoit tué son frère, et que c'étoit une pénitence qu'on lui avoit prescrite. Il fut détrompé le lendemain matin, lorsqu'il apprit quel étoit ce frère que Paul avoit persécuté, et de quelle nature avoient été ses persécutions.

On ne pouvoit voir sans surprise et sans admiration, que des égaremens de jeunesse lui eussent laissé une impression aussi longue et aussi forte. Il y avoit déjà plus de quarante ans que saint Stanislas étoit mort, et depuis cette époque, son frère avoit passé presque toutes les nuits de la même manière que celle-ci, couchant sur la terre nue, quoiqu'il fût devenu très-infirme et qu'il eût le corps exténué par les jeûnes.

Il demeuroit habituellement à Prasniz, parce que ses terres avoisinoient cette ville. Il y fonda un hôpital, et se logea près de cet hospice, afin d'assister et de servir les pauvres de ses propres mains, ce qu'il faisoit avec une charité toute paternelle, consacrant sa fortune et ses soins à leur soulagement. Sa maison étoit le refuge des pélerins, et en général des pauvres voyageurs qui n'avoient pas les moyens de payer un logement. Il les recevoit d'un air joyeux, leur lavoit les pieds, les servoit lui-même à table; et quand ils sortoient de son château, il leur donnoit une aumône suffisante pour qu'ils pussent continuer leur voyage.

Malgré la multitude des exercices de charité

auxquels il se livroit, il n'en étoit pas moins assidu à la prière. Il récitoit chaque jour l'office divin comme les Ecclésiastiques, se levoit à deux heures après minuit pour dire matines, et passoit ce qui restoit de temps jusqu'au jour dans une profonde contemplation. Il aimoit surtout à méditer les mystères de la passion de Jésus-Christ, et y goûtoit de si douces consolations, qu'il y consacroit quelquefois les nuits entières. Chaque jour il entendoit plusieurs messes, et lorsqu'il voyageoit, il ne manquoit jamais de s'arrêter non-seulement à toutes les églises qu'il rencontroit, mais encore aux différens monumens religieux que présentent fréquemment les routes dans les pays catholiques; alors, sans nul respect humain, il faisoit arrêter sa voiture et descendoit pour prier, la face prosternée contre terre : cette attitude lui étoit habituelle dans l'oraison.

Il avoit déjà près de soixante ans, lorsque voulant rendre son sacrifice encore plus entier, il forma le dessein de se faire jésuite, et s'adressa d'abord au provincial de Pologne : celui-ci opposa à ses désirs des difficultés, objectant que ce seigneur étoit trop âgé, et sa santé trop affoiblie par ses austérités. Paul en écrivit au général, qui accorda volontiers la grâce qu'il demandoit, à la mémoire de son frère déjà honoré par le souverain Pontife du titre de Bienheureux, et à sa propre vertu, pensant qu'un

saint, quelque infirme qu'il soit, n'est jamais inutile dans une communauté, puisqu'il peut encore prier et souffrir.

Notre saint pénitent ayant reçu le consentement du général, commença à disposer ses affaires pour entrer au noviciat dans une parfaite liberté d'esprit, et sans avoir d'autre soin que celui de travailler à sa perfection avec une ferveur toute nouvelle: mais Dieu se contenta de sa bonne volonté; car étant allé à Pétricovie, pour faire observer quelques formalités de justice qui manquoient aux contrats des fondations qu'il avoit faites, il y fut attaqué d'une maladie, et y mourut en laissant de lui une forte présomption de sainteté; cette présomption fut pour ainsi dire confirmée par une lumière miraculeuse dont son corps parut environné la nuit qui précéda le jour de ses obsèques.

O Paul de Kostka! si ta jeunesse fut orageuse, tu pleuras amèrement pendant quarante ans tes violences et tes emportemens envers le bienheureux Stanislas! L'aurore de ta vie offre des taches, mais tu sus les effacer par un long et vif repentir. Généreux pénitent, tu nous apprends que tous les torts possibles peuvent être pardonnés; mais quand et à quelles conditions? Tes œuvres nous l'enseignent: c'est lorsque nous nous punissons nous-mêmes, et qu'ainsi nous prévenons, nous détournons les coups de la

vengeance divine ; et voilà sans doute la première leçon que nous donne ta sainte vie; mais une autre non moins précieuse, non moins salutaire, c'est ta conduite à l'égard de tes anciens amis, de ces demi-chrétiens qui cherchoient à t'insinuer qu'une pénitence vaine et illusoire pouvoit suppléer à cette vraie et noble pénitence que tu venois d'embrasser solennellement. O mes bien-aimés frères! qu'il nous importe de reconnoître ces partisans d'une vie lâche et stérile en œuvres de justice! C'est ainsi qu'un vertueux pontife nous les dépeint : « Quels sont donc ces faux prophètes qu'il est aussi nécessaire que difficile de discerner? Ce sont, nous dit-il, ceux qui tendent des piéges, non pas à la foi, mais à la piété. Il n'est pas question ici des pécheurs scandaleux, ils sont facilement reconnus; ils seroient fâchés de ne l'être pas; mais on voit souvent dans la société des hommes jouissant d'une réputation entière, qui le méritent même selon le monde, et qui, remplissant avec exactitude tous les devoirs de la probité civile, prétendent y réduire tous ceux de la Religion, et resserrent la morale chrétienne dans la justice et la bienfaisance; que l'on ne peut pas accuser d'incrédulité, mais dont la foi vacillante n'est à leurs yeux qu'une opinion plus sûre dans la pratique, et plus utile pour contenir le peuple; qui ne manquent pas aux observances extérieures que prescrit la loi divine,

mais plutôt pour ne pas offenser les regards publics, que pour se rendre agréables à ceux de Dieu; qui, des commandemens divins adoptent ce qui ne contrarie pas leurs inclinations, et qui les concilient avec toutes les dissipations, tous les plaisirs, toutes les passions; qui regardent comme des excès toutes les sublimes vertus que le christianisme prescrit, comme des minuties les pratiques pieuses qu'il conseille. Ces hommes sont d'autant plus dangereux, que leur morale est attrayante et que leurs exemples sont séduisans; d'autant plus difficiles à reconnoître, que réservés dans leurs propos, ils laissent rarement percer leurs principes relâchés, et que tout ce qu'on aperçoit d'eux ne présente que de l'honnêteté et une sorte de régularité; et c'est à raison de cela même qu'on doit s'en garder avec une plus grande précaution. Plus il est facile d'être entraîné dans cette vie antichrétienne, plus il faut opposer de vigilance à s'en garantir. En recherchant attentivement quels sont leurs fruits, on verra qu'ils n'en portent aucun; que leur vie est absolument vide de bonnes œuvres, et que, s'ils ne donnent pas dans les vices grossiers, contraires aux premiers principes de la morale, ils ont tous les défauts incompatibles avec la piété, et que s'abstenant des actions criminelles qui troublent la société, ils s'en permettent un grand nombre de répréhensibles, que la Religion défend. »

PIERRE BACHELIER DE GENTES,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1672.

Précis de sa Vie, extrait de celle qu'en a publiée dom Claude de Bretagne, à Reims, chez Nicolas Potier, en 1680.

PIERRE BACHELIER DE GENTES, né à Reims, le 17 juin 1611, reçut le jour de parens plus recommandables encore par les qualités du cœur que par la noblesse du sang; ils s'étoient consacrés avec autant de zèle que de succès à l'éducation de quatre enfans dont le Ciel avoit béni leur mariage. Ils eurent le bonheur de voir Pierre leur fils aîné prévenu dès son berceau des grâces de Dieu. L'aimable enfant étoit l'objet des plus douces espérances par ses heureuses dispositions. Il donnoit à sa piété naissante les charmes dont l'avoit doué la nature: ces agrémens, qui ajoutoient à son innocence de nouvelles grâces, sembloient rehausser en lui le prix de la vertu; mais cette vertu toujours fragile dans l'homme même parvenu à la maturité de la raison, combien l'est-elle plus encore pour la jeunesse, si peu garantie des illusions et des faux plaisirs de la terre! Le cœur de Bachelier s'ouvrit bientôt à l'amour des vanités. Ses études à peine terminées, il devint, par l'enjouement de son caractère et par beaucoup de talens agréables,

l'ame de toutes les fêtes, et il ne s'y montroit que sous les parures qu'invente un luxe corrupteur. Cependant, avec cette légèreté dans l'esprit, cette folie dans les goûts, cette inutilité de la vie, il conserva toujours des mœurs pures; jamais on ne l'entendit prononcer une parole qui pût faire rougir l'innocence. Ne nous étonnons pas d'une faveur si extraordinaire, et conservée au sein de tant d'écueils; il s'étoit consacré dès son enfance au culte de la Reine du ciel; et depuis il ne s'écoula pas un jour, jusqu'à celui de sa conversion, où il n'invoquât Marie comme sa mère et son appui.

Toujours en proie aux idées de la vanité, il voulut ajouter de nouveaux avantages à ceux qui le faisoient rechercher des gens du monde, et se détermina à voyager, d'abord dans les provinces méridionales de la France, et de là en Italie. Passant à Béziers, il visita une de ses parentes, dont les rares vertus étoient célèbres dans toute la ville. Elle fit au voyageur le meilleur accueil, et sa conduite fut pour lui une muette, mais éloquente leçon. Ayant à déplorer elle-même un ancien attachement pour les jouissances dangereuses de la société, elle traçoit à M. Bachelier, dans le tableau de son genre de vie si pénitent et si saint, ce qu'il devoit faire aussi lui pour apaiser les remords de sa conscience. Frappé de tout ce que cette belle ame offroit de perfections, il s'en tint d'abord à cette admira-

tion stérile : le moment du triomphe de la grâce n'étoit pas venu. Passé en Italie, ce fut à l'instant où il entroit dans Rome, que Dieu poursuivant son ame qu'il vouloit posséder exclusivement, daigna ménager au jeune insensé une humiliation qui auroit pu lui être salutaire. Monté sur un superbe coursier, il s'attendoit à fixer tous les regards, lorsque l'animal s'étant effrayé près des portes de Rome, le renversa dans un amas de boue dont il eut peine à se retirer.

Il s'occupa, pendant un an de séjour dans la capitale du monde chrétien, des objets si intéressans qu'elle présente à la curiosité des étrangers : toujours partisan des goûts frivoles du siècle, au moins conservoit-il précieusement la plus belle et la plus délicate des vertus; son horreur pour tout ce qui lui est opposé le maîtrisoit au point, qu'elle éclatoit quelquefois en dépit même des conseils de la prudence. Un jour, au milieu d'un des beaux jardins de Rome, une magnifique statue, mais extrêmement indécente, frappe ses regards : au lieu de comprimer son indignation, il enlève le chef-d'œuvre de l'art et le jette dans le Tibre.

De retour à Reims dans l'année 1655, il y recommença son même genre de vie, rechercha les plaisirs, et s'y livra tout entier. Hélas! à quel excès n'étoit pas capable de l'entraîner un état si opposé à l'esprit du christianisme! Mais, toujours admirable dans ses vues sur les pé-

cheurs qui le méconnoissent, le Dieu des Pierre, des Magdeleine, des Fabiole et des Augustin, empoisonna ses divertissemens et ses jeux de tant d'inquiétudes et de remords, que peu à peu l'illusion se dissipa, et insensiblement M. Bachelier en vint au désir de s'éloigner des sociétés qui l'avoient séduit.

La prudence dirigea-t-elle ses démarches, quand pour essayer d'un nouveau genre de vie, il passa huit mois dans une entière retraite, livré à la méditation et à l'examen rigoureux de ses années passées, et ne sortant de sa solitude que pour se rendre à l'église? Le contraste étoit trop frappant pour que chacun ne crût pas à la réalité de son changement. L'Esprit de Dieu étoit étranger à cette excessive ferveur; soudaine dans ses élans, elle le fut presqu'autant dans sa chute : bientôt le monde recouvra son ancienne conquête; le solitaire reparut avec les mêmes goûts, et se livra de nouveau à tous les vains plaisirs. En gémissant sur cette ingratitude, espérons tout encore du Dieu toujours prêt à pardonner. Dans son amour ingénieux, il daigne employer, pour détacher le jeune mondain de l'affection du siècle, des moyens rigoureux en apparence, mais qui n'en sont que plus salutaires; Dieu lui envoie une maladie grave et longue, dont l'heureux résultat fut un retour sur lui-même et un vif repentir de ses péchés. Beaucoup moins occupé de ses souffrances que des

misères de son ame, le malade déplore amèrement ses fatals délais à revenir à Dieu, et le scandale qu'une vie si frivole doit avoir donné à ses concitoyens : il prend enfin de solides résolutions qu'il ne démentira plus.

Sa première démarche fut une confession générale, faite avec de vifs sentimens de componction. Dieu l'éprouva long-temps par des peines intérieures, au milieu desquelles il ne trouvoit de consolation que dans sa ferme volonté de se donner entièrement à lui par les voies d'une rigoureuse pénitence. Rien à ses yeux n'étoit trop pénible ou trop humiliant : le souvenir de ces jours mauvais qui l'avoient vu victime d'un lâche respect humain, étoit sans cesse présent à son souvenir ; il entreprit de le vaincre à son tour : on le vit faire publiquement à genoux, et la tête découverte, amende honorable au pied d'une croix élevée dans un des plus beaux quartiers de Reims. Il ne rencontroit point ses anciens rivaux dans l'amour des vanités du siècle, qu'il ne les conjurât d'oublier ses égaremens passés et de l'aider auprès de Dieu à en obtenir le pardon.

Depuis l'instant de sa conversion jusqu'à celui de sa mort, il honora d'un culte particulier les saints pénitens de l'ancienne et de la nouvelle alliance, traitant, à leur exemple, son corps comme un esclave révolté, auquel il ne vouloit laisser que la faculté de souffrir. Dans ce nouveau

genre de vie, où il sembloit plus propre à former des admirateurs que des disciples, les voies extraordinaires de la grâce se manifestèrent sans doute aux guides sacrés du fervent pénitent. Il jeûnoit très-fréquemment avec la rigueur des premiers chrétiens ; il ne mangeoit qu'à huit heures du soir, et se contentoit souvent d'un peu de pain et d'eau. Cette mortification s'étendoit à tout : ses habits étoient les mêmes pendant les chaleurs excessives et pendant le froid le plus rigoureux. Qui pourroit rendre compte de ses différens genres d'austérités ? Rien ne le satisfaisoit et ne calmoit ses regrets ; il avoit de sa conduite passée une douleur si profonde, qu'il étoit peu d'instans où l'on ne le trouvât inondé de larmes.

Long-temps poursuivi par des pensées de désespoir, il se prosternoit devant Dieu, et le conjuroit de ne pas permettre qu'il succombât aux terribles assauts de l'ennemi : il en sortoit victorieux, mais toujours avec la crainte d'avoir été en partie vaincu, ce qui ajoutoit beaucoup à ses peines. Une personne de mérite lui témoignoit un jour le désir d'avancer dans la vertu par la voie qu'elle croyoit la plus courte et la plus sûre, celle de la mortification, ajoutant qu'elle se croyoit appelée à cet état de croix et de pénitence, mais qu'elle ignoroit la conduite qu'elle avoit à tenir : Attendez, lui répondit-il, que Dieu fasse son ouvrage en vous, et qu'il

exécute lui-même ses desseins; sa main saura vous trouver; et sans que vous cherchiez bien loin, ou que vous choisissiez des croix, il vous en présentera assez pour contenter votre zèle; tenez-vous seulement prête à faire sa volonté. La première chose qu'il vous demande, est cette disposition à vous conformer à son bon plaisir; elle sera suivie de croix qui seront comme des récompenses de votre fidélité; car, pour être digne de souffrir, il faut aimer les souffrances; une croix en attire une autre, comme le bon usage d'une grâce nous mérite une autre grâce. »

Se laissant ensuite entraîner à un épanchement qu'il ne se permettoit pas ordinairement, il avoua que Dieu l'avoit attiré à lui au commencement de sa conversion, par un chemin semé de tant de croix, qu'il savoit par expérience ce qu'il en coûtoit pour changer de vie; que ses peines, pendant quatorze ans, avoient été si cruelles, qu'il avoit eu besoin, pour se soutenir, de toute la force de la grâce; qu'il n'avoit jamais mieux compris la grièveté de ses péchés, que par la justice que Dieu s'en étoit faite sur sa personne; et qu'il adoroit sa bonté de ne l'avoir pas précipité au fond de l'enfer; mais que ce qu'il lui avoit fait souffrir ne pouvoit être qu'un essai de ce que souffrent les damnés.

En chérissant et honorant les pauvres comme les favoris du Seigneur, il les consoloit, les sou-

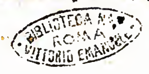
lageoit dans leurs misères, les servoit de ses propres mains, et ne manquoit jamais de réunir à l'aumône corporelle les secours spirituels, mille fois plus précieux sans doute que les dons de la charité. Il n'étoit pas une famille infortunée dans la ville de Reims, au sein de laquelle on ne le vît souvent, tel qu'un ange consolateur, inspirer le courage de souffrir. Le plus malheureux l'attachoit de préférence, comme le malade le plus dégoûtant étoit assuré de ses plus tendres soins. N'avoit-il que des larmes à donner, il en paroissoit inconsolable. Un jour qu'il étoit retenu au lit par de grandes souffrances, un de ses amis lui en témoigna sa douleur et le désir qu'on pût le soulager : « Hélas! répondit M. Bachelier, on n'a que trop de soin d'un misérable pécheur tel que je le suis. On prend garde que rien ne me manque de ce qui peut contribuer à ma guérison; j'ai en abondance tous les soulagemens possibles; mais les pauvres, mes frères, et surtout les pauvres de la campagne, sont oubliés et même abandonnés à la faim qui les presse, sans que personne se présente pour les secourir. Que répondrai-je à la justice de Dieu, lorsqu'il me demandera compte et des biens qu'il me fait, et des maux que souffrent les pauvres, et auxquels je ne prends aucune part ? » On venoit de lui faire connoître l'extrême misère qui régnoit alors en Touraine et dans les pays voisins de la Loire. S'il n'avoit pas été alité, il eût voulu s'y rendre

et secourir tant de malheureux par les aumônes qu'il étoit résolu de solliciter lui-même. Le souvenir des indigens se présentoit souvent à son cœur au commencement de ses repas : alors il sortoit de table sans avoir presque mangé, et les yeux baignés de larmes, il couroit se dépouiller lui-même des choses les plus nécessaires, pour ne pas manquer une occasion de faire du bien. Il regrettoit toujours que la fonction des anciens diacres eût été supprimée dans l'Eglise, tant il se fût trouvé heureux de la remplir. Avec un tel amour pour les pauvres, il n'en aimoit pas moins la pauvreté. Tout en lui respiroit cette vertu, ses habits, son logement, le genre de sa nourriture. Il oublioit ses besoins personnels pour ne songer qu'à ceux des infortunés, dont il étoit le père. Il ne voyoit que leurs souffrances, il ne ressentoit que leurs maux. Un jour, accablé sous le poids d'un pauvre malade qu'il portoit à l'Hôtel-Dieu, il tomba dans un escalier et se blessa grièvement : se relevant avec promptitude, il reprit son précieux fardeau et le porta à l'asile qui lui étoit destiné. La visite des hôpitaux, et spécialement de ceux qui étoient destinés pour les maladies les plus infectes, étoit sa bonne œuvre journalière et celle qui étoit la plus chère à son cœur ; il choisissoit parmi les soins à consacrer aux infortunés, ceux qui étoient les plus pénibles ; il en faisoit ses délices. Cette charité si brûlante n'avoit pas seulement pour

objet les habitans de Reims, il voloit partout où on lui faisoit connoître un genre quelconque de misère. Il parcouroit ainsi les différens villages de la Champagne, lorsqu'ils étoient désolés par quelques maladies épidémiques, suites trop fréquentes de la guerre qui dévastoit alors les provinces méridionales. Dans une de ces courses charitables, il apprend que les habitans d'un hameau sont dangereusement malades, et plus abandonnés, parce qu'ils se trouvoient relégués dans un désert : il s'y rend aussitôt, frappe aux portes, veut inutilement forcer une des fenêtres, enfin gravit le long de la muraille, parvient à un grenier, et de là descend à l'endroit qui renfermoit ces pauvres, si dignes de compassion. Accablés de souffrances, et n'ayant pas mangé depuis trois jours, aucun d'eux n'avoit eu la force de se lever pour lui répondre : il leur procura des secours de toute espèce, et les rendit à la vie.

Jamais aucune œuvre dictée par la charité n'effraya son zèle : on le vit sur un champ de bataille, après le plus sanglant combat, démêler entre les morts les blessés auxquels il restoit un souffle de vie, les transporter lui-même à l'hôpital, et leur donner les soins les plus tendres.

Aucun sentiment d'amour-propre n'altéroit le mérite de ces actes sublimes. Bachelier possédoit une humilité si parfaite, qu'il recevoit les



injures comme les mondains accueillent les louanges ; son plus ardent désir étoit qu'on l'oubliât, ou que l'on ne pensât à lui que comme à l'homme du monde le moins digne de considération, recherchant de bonne foi l'obscurité ; il offroit un si grand détachement des créatures et de lui-même, qu'on n'a pu, depuis son retour à Dieu, citer de lui quelque trait qui parût avoir pour principe l'amour-propre et le respect humain. Il est impossible de détacher son cœur d'une manière plus héroïque de tous les êtres créés ; comme il voyoit tout en Dieu, aucun événement n'eût pu troubler la paix de son ame ; chaque jour il se recueilloit davantage, chaque jour croissoit cet esprit intérieur qui, dans l'exil de cette vie, étoit pour lui un avant-goût des délices de la céleste patrie. On l'eût en vain engagé à se répandre au-dehors, et à manger dans des maisons étrangères, il étoit inébranlable dans ses refus. Si on lui observoit que sa présence pouvoit être pour les convives l'occasion de réflexions salutaires : « Ce n'est pas, répondoit-il, à une table délicieusement servie, que l'on peut espérer de faire du bien aux ames. On a tant de peine à gagner quelque chose dans les temples du Seigneur et dans la société des personnes pieuses, et vous croyez qu'il y aura de semblables avantages à recueillir dans les assemblées du monde, d'où la pénitence, et souvent même la tempérance, sont entièrement

bannies? ce seroit bien mal choisir le temps et le lieu. L'Ecriture-Sainte se seroit grandement trompée en nous envoyant dans les maisons de larmes et de gémissemens, et non pas dans les assemblées de plaisirs où l'on donne tout à la satisfaction des sens, et rien à ce qui doit être l'aliment de l'esprit. Si vous cherchez à vous instruire et à vous édifier, allez dans les lieux où l'on parle de Dieu, où l'on pratique la mortification et les autres vertus chrétiennes : pour moi, je ne me trouverai jamais là où je ne croirois pouvoir édifier personne, et où je craindrois d'être moi-même exposé à devenir un objet de scandale. »

Tout ce qui ne tendoit pas à allumer dans son ame ou dans celle de ses frères le feu du divin amour, lui étoit indifférent. Il ne cherchoit qu'à parler de Dieu, et plus encore à en entendre parler. Il étoit assidu à assister, même plusieurs fois dans un jour, aux instructions publiques qui se faisoient dans les différentes églises. Si on lui en témoignoit de la surprise : « Eh quoi! répondoit-il, n'avez-vous pas soin de soutenir les forces de votre corps par des repas répétés dans le même jour? La vigueur de l'ame n'est-elle pas plus précieuse à conserver? » Guidé par les mêmes motifs, il lisoit régulièrement l'Ecriture-Sainte à genoux et la tête découverte. Jaloux de se pénétrer de cette onction qu'il trouvoit abondamment dans les ouvrages de l'Esprit-Saint,

justement indigné de ce funeste préjugé de la plupart des gens du monde : qu'il est un âge où l'on peut abandonner l'étude de la Religion, il se plaisoit à l'approfondir toujours davantage; aussi n'étoit-il rien dont il ne fût capable lorsqu'il s'agissoit d'en prendre la défense, et alors il parloit toujours avec une noble liberté étrangère à tout respect humain. Ses vertus lui donnoient un tel ascendant, qu'il faisoit avec succès, pour le bien général, des entreprises qui eussent paru déraisonnables en tout autre que lui. Seul il arrêtoit des divertissemens publics contraires à la sainteté des mœurs, et il les changeoit en assemblées religieuses, où le chant des louanges de Dieu succédoit à celui des chansons profanes.

Mais une vie ainsi partagée entre la visite des prisons et des hôpitaux, et celle de tous les autres asiles de l'infortune, pouvoit-elle être une vie d'oraison? Oui sans doute, et l'on doit ajouter, d'oraison continuelle. Outre ce recueillement constant qui sembloit entretenir plutôt qu'interrompre le cours de ses bonnes œuvres, il donnoit à la prière plusieurs heures du jour, et une grande partie de celles de la nuit. Dans ces momens, toujours trop courts pour sa ferveur, le divin Maître récompensoit avec la magnificence d'un Dieu la fidélité de son serviteur. Souvent, après avoir passé un temps considérable dans l'exercice de l'oraison, il lui sembloit à peine l'avoir commencée : un seul passage des psaumes

psaumes suffisoit habituellement pour remplir son esprit de pensées salutaires, et surtout pour faire éprouver à son cœur des sentimens délicieux.

Cette vie pénitente et sainte fut continuée pendant trente ans, et préparoit au vertueux Bachelier une mort bienheureuse. Le moment de la récompense arriva : il s'annonça par une grave maladie, et de vives souffrances firent augurer au juste la fin de son exil. Il eut aussitôt recours au sacrement de la miséricorde ; mais animé de la foi de l'humble centenier, il ne voulut point attendre chez lui le divin Maître : quelque extrême que fût sa foiblesse, il se rendit à l'église, et y reçut pour la dernière fois le Père tendre et miséricordieux dans les bras duquel il étoit sur le point de jouir d'un heureux repos. Après une longue et fervente action de grâces, il revint chez lui pour n'en plus sortir, et ne vécut que huit jours, pendant lesquels il sembla absolument étranger aux choses de la terre : il ne voyoit que Dieu et ne désiroit que lui. Peu d'instans avant qu'il expirât, un de ses amis lui ayant dit qu'on célébroit ce jour la fête de sainte Monique, et qu'on alloit à l'instant donner la bénédiction du Saint-Sacrement à l'église des Augustins : « Je tâcherai, répondit-il, d'être présent en esprit à cet acte de piété, et j'espère de la bonté de Dieu et de la charité de ceux qui prieront pour moi, que j'aurai part aux grâces

qui y sont attachées. » Presque en achevant ces mots, il expira dans l'amour du Seigneur, le 4 mai 1672, âgé de soixante-un ans. La fin de sa carrière fut pleurée comme une calamité publique.

Excellent chrétien, homme de la droite du Très-Haut, quelles bénédictions ne devons-nous pas à ta mémoire ! C'est un si grand service rendu à la société, que celui de lui présenter un beau modèle de sagesse ! Mes frères bien-aimés, il en est parmi nous qui sont appelés au service de Dieu d'une manière particulière : une grâce extraordinaire les fait vivre au sein du monde avec les vertus du désert ; s'ils répondent à leur vocation, s'ils sont sobres, chastes, patiens, charitables, ils sont dignes des regards du Ciel, et dès-lors ils sont de vrais saints. Leurs prières, la pureté de leur vie, et l'héroïsme de leurs œuvres, sont le bouclier de l'Etat : dix justes, tels que le vénérable citoyen de Reims, auroient arrêté le glaive de la justice divine, étendu sur les villes abominables que le feu du ciel a consumées. Sans sortir de leurs cellules, dit David, les hommes justes punissent les peuples criminels, enchaînent les nations et humilient les rois ; ils portent dans leurs mains un glaive victorieux, tandis qu'ils ont dans la bouche les louanges de l'Eternel. Oh ! le ravissant spectacle que celui de la vertu en action, de la vertu prêtant ses charmes à la physionomie et aux traits du sage formé

à l'école du Sauveur ! Les paroles des philosophes sont magnifiques, disoit saint Cyprien ; mais la vie des chrétiens est une philosophie de fait : les raisonnemens sont d'un côté, et les actions de l'autre. Un philosophe inconséquent, qui réfute lui-même ses erreurs, rend à cette vérité un hommage précieux. « Une dernière ressource à employer contre l'incrédule, c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et de lui rendre la Religion si aimable, qu'il ne puisse lui résister.... » Quel argument contre l'incrédule, que la vie du chrétien ! Y a-t-il ame à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau pour son cœur, quand ses amis, ses enfans, sa femme, concourent à l'instruire en l'édifiant ! quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montrent dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ! quand chaque jour il sera forcé de se dire : « Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même ; quelque chose de plus qu'humain règne ici. » Lorsque la philosophie n'extravague point, lorsque loin de rejeter les lumières d'une raison modeste, elle les suit avec fidélité, alors elle est sage ; son langage même s'élève quelquefois à la sublimité de celui des Apôtres. Le citoyen de Genève, en rendant ici témoignage de la délicieuse impression que la vertu nous fait éprouver, rai-

sonne à peu près comme saint Pierre : aimable et pieux Bachelier, tu as bien mieux fait que le sophiste moderne. Hélas ! que sert-il de raisonner juste un moment, pour ensuite déraisonner toujours ? le Sage de la terre n'a fait que dépeindre l'homme vertueux : Bachelier l'a toujours été, et son heureuse fin est digne de sa sainte vie.

PRATIQUE.

O fidèle ami de la vertu ! la lecture de ta vie me fait prendre, et me fera suivre constamment les résolutions suivantes : 1.° De ne plus résister à la voix si touchante de la grâce ; 2.° de ne perdre jamais le souvenir salutaire de mes péchés ; 3.° de continuer jusqu'à ma mort une pénitence laborieuse.

GASTON-JEAN-BAPTISTE DE RENTY,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1649.

Abrégé de sa Vie, extrait de celle qu'en a publiée le Père Jean-Baptiste Saint-Juve, de la compagnie de Jésus, à Paris, chez Pierre Le Petit, en 1651.

GASTON-JEAN-BAPTISTE DE RENTY, d'une des plus anciennes maisons d'Artois, et fils unique de Charles de Renty et de Magdeleine Pastoureau, naquit au château de Renty en Normandie, l'an 1611, et fut tenu sur les fonts baptismaux par les pauvres.

L'aurore d'une vie si sainte ne présageoit pas le beau jour dont elle fut suivie : Gaston, âgé d'environ six à sept ans, quitta le lieu de sa naissance et accompagna sa mère à Paris. Placé au collége de Navarre, il y commença ses humanités dont il poursuivit le cours au collége des Jésuites, à Caen. Deux personnes étoient chargées de surveiller sa jeunesse; l'un étoit un ecclésiastique, sous le titre de précepteur, et l'autre un protestant, sous celui de gouverneur. Combien celui-ci ne devoit-il pas être dangereux pour la foi de son élève, si la Providence, veillant avec prédilection sur son ouvrage, ne l'eût préservé des intentions

malignes et des efforts audacieux d'un homme faisan trophée de ses erreurs ! Dans la suite, reconnoissant le péril dont il avoit failli d'être la victime, il répétoit souvent dans les effusions de sa reconnoissance : « Le Seigneur a pris soin de moi dès le sein de ma mère. » De Caen il se rendit, pour achever ses études, à l'Université de Paris; là il se distingua par son application et par ses succès, surtout dans les mathématiques, sur lesquelles il composa plusieurs traités : mais hélas ! quelle étoit la fin de ces efforts ? L'ambition de se faire un nom dans la carrière des lettres l'occupoit exclusivement à la seule affaire réellement importante, celle de son salut. Il entre un jour chez le libraire qui lui fournissoit habituellement des livres; il propose à de Renty l'Imitation de Jésus-Christ, qui fut alors refusée : mais cet honnête homme étant venu quelques jours après lu apporter d'autres ouvrages, le sollicite de nouveau de se rendre à ses vœux : l'étudiant frivole cède enfin, et n'a pas plus tôt jeté ses regards sur l'inimitable livre, que ses yeux aveugles se dessillent, et que son cœur s'enflamme de l'amour le plus vif pour le divin Maître : la grâce a parlé, et elle a vaincu. Dès cet instant, il se résout à tout immoler au soin d'opérer sa sanctification : par un zèle naturel au cœur noble qui se consacre à la vertu, et qui, dès le début d'une ferveur parfois excessive, mais toujours louable, ne voit aucun obs-

tacle à ses plans, le jeune mondain veut s'ensevelir dans la retraite. Déguisé sous les symboles de la misère, il s'échappe de la maison paternelle; et de sa nouvelle retraite, adresse la lettre suivante au digne auteur de ses jours.

« Monsieur,

» Je ne doute point que le changement de ma situation ne vous afflige : l'homme ne peut commander aux premiers mouvemens, et je sais que la nature nous porte à gémir de la perte de ceux qui nous sont chers; mais je vous en supplie humblement, puisque le doigt de Dieu est ici, n'écoutez pas la voix de la passion, et ne considérez que ce qui vient de lui. J'ai lutté deux ans avec moi-même, j'ai résisté à toutes les inspirations qui me sont venues du Ciel; enfin, je me suis trouvé forcé à mettre un terme à ces longs délais, en disant adieu au monde. J'avoue que je n'avois pas assez de force pour entreprendre de travailler à mon salut, dans un lieu où je voyois faire le contraire de ce que j'aurois voulu pratiquer. L'occasion est trop dangereuse pour un homme foible, et qui a le désir de marcher dans une voie sûre. J'ai donc pensé qu'il valoit mieux étouffer le mal dès sa naissance, que d'attendre qu'il eût pris de l'accroissement et que je n'eusse pas eu la force de le maîtriser. Les maximes du monde sont si opposées à celles de Jésus-Christ, que je ne puis croire qu'une ame qui

craint d'offenser Dieu, puisse y vivre long-temps, et particulièrement à la cour; il me semble, au contraire, qu'elle sera bientôt forcée à l'abandonner, lorsqu'elle se verra contrainte de se plier aux usages corrompus du siècle. Mais il ne me convient pas de parler davantage de choses que, loin de vouloir rappeler à ma mémoire, je cherche à oublier. Je suis donc, Monsieur, résolu à m'arracher de ce labyrinthe, quoique l'on dise que je pourrois jouir du monde et me préserver de ses erreurs. J'en conviens ; mais pour vivre de la sorte, il faut se déterminer à devenir l'objet des conversations et des railleries des petits-maîtres de nos jours. Ils ne craindront pas d'avancer qu'un dévot est un fardeau à la société; qu'il n'est propre à rien, et mille autres discours semblables, dont je n'ai malheureusement que trop d'expérience. Quel agrément auriez-vous d'ailleurs, Monsieur, à voir à la cour un jeune homme avec des inclinations semblables aux miennes, s'efforçant d'y établir la réforme? Je vous le demande, ne seriez-vous pas le premier à rire d'une telle entreprise? Je vous supplie donc humblement de considérer quelle douleur ce seroit pour un père, de voir son fils placé au sein des assemblées brillantes, uniquement pour y être un objet de mépris; et quoique je tienne à grand honneur de souffrir toutes ces humiliations pour l'amour de Dieu, je crois néanmoins que je ferai davantage pour votre satisfaction, en

me retirant dans la solitude. A la cour, il faut vivre comme à la cour; et comme on ne peut servir deux maîtres à la fois, je conclus avec l'Evangile, que celui qui veut servir Dieu, doit le suivre et lui obéir.

» J'ai toujours remarqué que dans le monde un ami, loin d'offrir ses services à l'adversaire de son ami, évite même de le voir ou de lui parler. Dieu est ennemi du monde, et je me croirois grièvement coupable envers lui, si je refusois de faire à son égard ce que fait un ami de la terre pour un homme mortel comme lui. Lorsque nous désirons une chose, nous ne cherchons point ce qui lui est contraire; de même, lorsque nous voulons éviter le péché, nous en fuyons les occasions. Eh! seroit-il possible qu'un misérable respect humain mît un homme en danger de perdre son ame? Non sans doute, et ceux qui pensent maintenant ainsi, changeront bien de sentiment, lorsqu'ils seront sur le point de paroître devant Dieu: ce sera alors, mais trop tard, qu'ils reconnoîtront de quelle conséquence il est de vivre bien, ou de vivre mal. Laissons donc aux morts à ensevelir leurs morts, et suivant nos foibles lumières, travaillons à réformer notre vie et à faire quelque chose pour l'amour de Dieu. Souvenons-nous qu'il nous a commandé expressément de nous renoncer nous-mêmes, d'abandonner tout, et de le suivre: vous ne contredirez pas cette vérité.

„ Vous êtes, Monsieur, la cause de mes délais; et dans les prières journalières que j'ai faites pour obtenir la grâce de mener une vie solitaire, la pensée de votre affliction s'est souvent présentée à mon esprit. Elle sera cependant bientôt adoucie, quand vous considérerez que Dieu fait tout pour le mieux, et que peut-être il n'a permis cette tribulation, que pour qu'elle produisît d'heureux effets. Je laisse à la Providence le soin de faire réussir ses desseins, et je vous prie de considérer que, dans l'état que j'embrasse, je vous serai aussi utile que si j'eusse choisi celui que vous me destiniez : Dieu m'en fasse la grâce! Je garde encore le secret sur le lieu de ma retraite, craignant qu'au premier mouvement vous ne veniez ici; dans quelque temps je connoîtrai mieux l'état des choses, et je ne manquerai pas de vous en instruire. En attendant, je ne cesserai de prier pour vous. »

M. de Renty n'auroit pas voulu sans doute mettre obstacle à la voix du Ciel; mais ce n'est pas toujours cette voix qui guide les premiers pas dans les sentiers de la vertu. Il écouta donc, à la lecture de cette lettre, la voix de la nature, et dans sa vive douleur, il dépêcha différentes personnes de confiance à la poursuite de son fils. On le trouva enfin à Amboise, et on le ramena au château de Renty. Il y prouva que son retour à Dieu étoit sincère ; sa piété naissante y prit même de si prompts accroissemens, qu'elle inspira

bientôt une confiance si universelle, que la noblesse de son bailliage voulut l'avoir pour son député aux Etats de Normandie, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il remplit parfaitement l'attente de ses commettans, fit briller dans la discussion des affaires de la province une sagacité, une sagesse et des lumières étonnantes à son âge, et se concilia l'estime des trois ordres, qui ne se lassoient pas de l'admirer. Ne redoutons point les dangers de ces éloges : s'ils flattoient son amour-propre, de Renty n'y voyoit que périls. Aussi, loin de songer au monde et à ses vains suffrages, de retour au château, il s'occupa à faire rebâtir l'église de la paroisse, et présida lui-même à cette pieuse entreprise. Pour n'en être pas troublé dans ses exercices spirituels, chaque jour il se levoit à quatre heures, consacroit une heure à la prière et à la méditation, puis se rendoit auprès des ouvriers; les soins donnés à leur surveillance remplissoient son temps, et l'éloignoient des amusemens dangereux, en même temps qu'ils préparoient son ame aux faveurs qui devoient être la récompense du zèle qui l'animoit pour la gloire de son divin Maître.

Il étoit parvenu à sa vingt-deuxième année, lorsque ses parens, jaloux de l'établir d'une manière conforme à sa naissance, lui firent épouser une demoiselle d'une haute vertu : elle avoit pour auteurs de ses jours le comte de Dunes, et

Elisabeth de Balzac, de la maison d'Entragues. Dieu bénit cette union par la naissance de cinq enfans, trois garçons et deux filles.

Dirons-nous ici que le jeune époux servit sa patrie avec honneur et distinction pendant la guerre de Lorraine; qu'il avoit profondément étudié l'art militaire; qu'il passoit pour un des meilleurs officiers de son temps, dans l'opinion des plus expérimentés capitaines; qu'enfin le duc de Saxe Weymar, entre autres, l'honoroit d'une estime particulière? Mais est-ce un militaire seulement, ou plutôt n'est-ce pas un héros chrétien que le Ciel vouloit former en sa personne? Contemplons donc le valeureux et habile guerrier, non du côté de l'esprit, mais du côté du cœur. A l'armée, jamais il ne manquoit ses exercices de piété: son premier soin, en arrivant aux lieux où les troupes devoient s'arrêter, étoit de visiter le Saint-Sacrement, s'il s'y trouvoit une église. Il se logeoit, autant qu'il lui étoit possible, dans les maisons religieuses; et tandis que ses compagnons d'armes se livroient aux plaisirs, et trop souvent à la débauche, on le voyoit constamment appliqué à ses devoirs de chrétien et d'homme de guerre.

Ami de l'ordre et de la justice, il ne pouvoit souffrir que ses soldats s'en écartassent jamais, et punissoit avec sévérité toute infraction à la loi. Avant de partir, il interrogeoit les personnes chez lesquelles ils avoient logé, et s'empressoit

de satisfaire à toute plainte raisonnable. Un jour de départ, il étoit déjà à cheval, lorsqu'une pauvre femme s'approchant avec confiance, se plaignit qu'un de ses soldats lui avoit volé une chemise. A l'instant il fit assembler sa compagnie : le coupable s'étant déclaré, et déjà revêtu de la chemise dérobée, il l'en fit dépouiller à l'instant, et la rendit à celle à qui elle appartenoit. Cette juste rigueur, blâmée comme excès par des hommes de qualité, il l'exerça toujours avec le même courage, et sut allier ensemble une inviolable équité et les droits de l'humanité. Dieu se hâta de récompenser son fidèle serviteur : sa charité sauva un détachement de cent vingt hommes qu'il commandoit. Une pauvre femme délaissée dans un village abandonné, dont elle n'avoit pas eu la force de fuir, étoit sur le point de périr de faim et de maladie : de Renty s'empressa de la soulager dans ses misères corporelles et spirituelles. Touchée de reconnoissance, elle lui déclara que les troupes du duc de Lorraine devoient dans la nuit surprendre celles qui logeoient dans le village. Aussitôt il fit donner le signal du départ ; et ainsi il échappa avec son détachement à un péril auquel il n'eût pu se soustraire.

Aussi fidèle à son Dieu dans le tumulte des camps que s'il eût été au sein de sa famille, il se préserva de tous les dangers qui accompagnent la profession des armes ; plusieurs fois

placé dans des positions très-épineuses, mais préférant le Seigneur à tout, son choix étoit bientôt fait entre le devoir et le suffrage du monde : il n'eût pas balancé à sacrifier sa réputation et son honneur aux préceptes de la loi de Dieu. Appelé un jour en duel par un gentilhomme qui se plaignoit injustement, il répondit que Dieu et le Roi défendant ces sortes de combats, il étoit résolu à ne point accepter le défi ; mais que son refus ne provenant d'aucune crainte que de celle d'offenser la Religion et de désobéir aux lois, il iroit tous les jours où ses affaires l'appelleroient, et que si son adversaire osoit l'attaquer, il auroit à s'en repentir. L'agresseur, n'écoutant que sa passion, épie le moment de surprendre M. de Renty, et l'attaque : à l'instant celui-ci se défend avec tant de courage et d'adresse, qu'il terrasse son adversaire, et l'oblige à rendre les armes ; mais aussi généreux après la victoire, que modeste avant le combat, il fit panser les blessures de son ennemi, et garda le plus profond secret sur l'issue de cet événement qui l'auroit couvert de gloire, s'il n'eût dédaigné cette vaine jouissance de l'amour-propre.

Dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la société, on rencontre de loin à loin de ces ames privilégiées que le Ciel ne conduit point par les voies ordinaires, et qui cependant ne sont pas seulement des modèles à admirer,

mais encore d'éloquens prédicateurs de toutes les vertus chrétiennes : tel étoit ce pieux gentilhomme. Dans sa vingt-septième année, il assista à une mission chez les Pères de l'Oratoire, à quelques lieues de Paris. La grâce avoit disposé cet événement pour en faire l'époque de son triomphe : elle le toucha si vivement, qu'il résolut de tout immoler ici-bas pour atteindre à une haute perfection. Cette noble résolution fut promptement mise à exécution : il se retire de la cour, renonce à des projets d'avancement, abandonne ses emplois, et se consacre sans réserve aux exercices de la piété et de la charité.

L'ame du juste est un sanctuaire où germent et d'où sortent des sentimens sublimes et des plans d'œuvres héroïques : nous mettrons donc notre application à pénétrer dans l'intérieur du serviteur de Jésus-Christ, avant de le considérer dans sa vie extérieure. La disposition de son cœur étoit celle d'un abandon parfait et d'une humble soumission à la volonté divine. Quant à l'emploi de son temps, il se levoit habituellement à cinq heures du matin, après avoir passé une partie de la nuit en prières ; à son réveil, anéanti devant la majesté de Dieu, il s'unissoit à son Fils et au Saint-Esprit pour lui rendre hommage ; ensuite, prosterné pour adorer le mystère de l'Incarnation, se consacrant à l'enfant Jésus, saluant son bon Ange, saint Jean-Baptiste, sainte Thérèse,

il se disposoit à se rendre à la chapelle de son château. Pour y arriver, il traversoit un salon sur la cheminée duquel étoit une image de la Sainte Vierge portant son divin Fils ; il se prosternoit devant elle, baisoit la terre, et répétoit la strophe touchante qui commence par ces mots : *Monstra te esse matrem ;* il se dévouoit à son culte, lui consacroit son épouse, ses enfans, ses domestiques, toute sa famille : après cet acte de dévotion, il se levoit en disant *Mater incomparabilis, ora pro nobis.* Entré dans sa chapelle, il adoroit humblement le Seigneur, se tenant, en sa présence, dans l'humilité et l'abnégation de lui-même la plus parfaite. A six heures et demie, il faisoit sa pénitence, lisoit, toujours à genoux, deux chapitres du nouveau Testament. A sept heures, monté dans son oratoire, il y faisoit trois stations ; la première à la Sainte Vierge, la seconde à saint Joseph, la troisième à sainte Thérèse. Il s'occupoit ensuite de ses affaires comme citoyen, de ses devoirs comme père de famille ; retournoit à l'Eglise entendre la sainte messe, et n'en sortoit qu'à onze heures et demie, ou à onze heures, les jours qu'il donnoit à dîner à plusieurs pauvres. Avant le repas, il faisoit l'examen du matin, prioit pour l'Eglise, pour la propagation de la Foi, pour les ames du purgatoire. Pendant qu'il étoit à table de midi à midi et demi, on faisoit une lecture ; puis il donnoit audience d'une heure aux personnes qui

venoient recueillir ses avis. Quelles que fussent ses occupations, il ne manquoit pas, dans le cours de l'après-midi, de passer une heure devant le très-saint Sacrement. Après des prières vocales, et toujours récitées avec onction, il soupoit, et écoutoit en même temps la lecture du Martyrologe ; puis celle du Saint du jour suivant. Il donnoit, après son repas, une heure et demie d'instruction à ses enfans, et plus encore pour leur former le cœur que l'esprit. A l'issue de la prière commune, où toute sa maison assistoit, il méditoit dans son oratoire jusqu'à dix heures, rentroit dans son appartement, et ne s'y livroit à un repos nécessaire qu'après avoir renouvelé au divin Maître tous les hommages de son adoration et de son amour. Des hommes frivoles traiteront sans doute de petits et minutieux les détails où nous venons d'entrer ; mais pour juger ce plan si simple et si facile en apparence, que l'on sonde d'abord le cœur de l'homme de bien, et l'on y apprendra comme l'ordre extérieur est un fidèle garant de l'ordre qui règne dans l'homme intérieur. Esprits impatiens ou hautains, écoutez donc le récit naïf et ingénu que fait le fils obéissant, à son pieux Ananie : « Avec mes infidélités si continuelles à la grâce, que j'ai de regret en écrivant ceci, n'étant d'ailleurs que vice et que péché ! J'ai en moi ordinairement un vif sentiment, une grande plénitude de la présence de la sainte Trinité ou de quelque autre

mystère qui m'élève à Dieu par une simple vue, et alors je fais tout ce que la divine Providence m'ordonne, ne considérant point la grandeur ou la petitesse de la chose, mais n'envisageant que la seule volonté de Dieu et la gloire qu'il peut en retirer. A l'égard des exercices et examens qui se font en commun, je m'y conforme certainement pour le bien, mais je suis toujours mon attrait intérieur, sans y rien changer. Lorsque Dieu est présent, il n'est pas besoin de le chercher ailleurs, et lorsqu'il nous possède d'une manière, il ne nous convient point de nous efforcer de le posséder autrement : l'ame connoît Dieu, ce qui l'éclaire davantage, ce qui l'unit plus intimement à son Dieu, ce qui augmente ses facultés, ou ce qui les diminue : je n'ai donc, pour mon intérieur, d'autre guide que mon attrait, et pour mon extérieur, que la volonté de Dieu, à laquelle je m'efforce de me conformer dans toute la simplicité de mon cœur ; je jouis, par la grâce divine, d'une paix solide, d'un profond recueillement et d'un grand sentiment de respect pour le Seigneur. »

Le vertueux de Renty se confessoit tous les jeudis, et communioit presque tous les jours. Son confesseur, jaloux de lire parfaitement dans cette belle ame, lui ordonna d'exposer l'effet que produisoit sur elle son intime et continuelle communication avec le divin Maître, et voici sa réponse, expression d'une candeur qui ne sait rien

déguiser : « La voie qui m'a été tracée pour me conduire à Dieu, par les mérites de Jésus-Christ, est de marcher dans une grande pureté, de servir le Seigneur ; petit et dépouillé de moi-même en esprit et en vérité, de l'aimer de tout mon cœur, de toute mon ame et de toutes les puissances de mon être ; de ne voir dans les événemens de la vie que la conduite admirable de la Providence, de l'adorer et de la suivre en tout. Ce sentiment occupant seul mon ame, en efface tous les autres ; je n'ai plus, si j'ose le dire, aucun mouvement humain, si ce n'est quelques légers retours, mais qui ne sont que passagers. Lorsque je sonde ma volonté, je la trouve si vive, si enflammée, que j'en serois comme dévoré, si le même Dieu qui l'anime ne sávoit aussi la tempérer ; le feu qui me consume pour le divin Maître se fait sentir dans tous mes membres ; tout, en mon être, parle pour mon Dieu ; je me perds tout entier dans son immensité ; je voudrois m'y anéantir pour le glorifier. Je ne puis exprimer ce sentiment comme il est : je ne m'arrête à aucune des choses qui se passent en moi ; mais je ne considère que ma petitesse. Je vous demande pardon, mon révérend Père, du peu d'ordre qui règne dans ces détails : je les ai décrits comme ils se sont présentés à mon esprit. Je m'estimerois heureux que vous connussiez toutes mes misères, vous en auriez sans doute une grande compassion. »

Cet esprit intérieur, si rare et si admirable, ne fut pas sans doute l'ouvrage d'un moment : il coûta de longs et généreux efforts, de nobles sacrifices. Mais écoutez de Renty, ames jalouses des faveurs célestes, et vous apprendrez l'art précieux de les mériter : il s'ouvre encore ici au directeur de son ame. « Je ne désire autre chose que Dieu ; je n'ambitionne que de m'unir avec Notre-Seigneur, et de lui rendre tous les hommages dont je suis capable... J'ai bien besoin de Jésus-Christ ; mais je dois vous avouer, par reconnoissance pour la miséricorde de Dieu, et par la certitude que j'ai de cette vérité, qu'il est plus maître dans mon cœur que moi-même. Je sais néanmoins que je ne suis que péché ; mais je sens au-dedans de moi mon Seigneur et mon Dieu ; il est ma force, ma vie, ma paix et mon tout ; je le prie qu'il soit aussi votre plénitude. »

Avec de semblables dispositions, auroit-il manqué de saisir toutes les occasions de parler de Dieu avec le feu qui l'animoit ? Ecrivant à l'un de ses amis : « Oublions tout, lui mandoit-il, pour ne nous souvenir que de la foi, par laquelle, en vertu des mérites de Jésus-Christ, nous sommes unis à Dieu même : ce divin Rédempteur est venu annoncer cette vérité, et l'a scellée de son sang ; il la couronnera un jour dans sa gloire, en faveur de ceux qui y auront été fidèles en suivant son esprit. Cherchons Dieu

par Jésus-Christ, il est la voie qui mène à lui.... C'est une chose admirable, qu'il ait plu à Dieu de nous envoyer son Fils, afin que nous ne le considérassions pas seulement comme notre pasteur, mais aussi comme notre père, en vertu de l'alliance faite entre Jésus-Christ et nous. Dieu est donc réellement notre père, depuis l'incarnation de son Fils, et il nous considère en lui comme ses enfans. La chose la plus importante est de nous unir à ce Fils divin, en menant sur la terre la vie qu'il y a menée, et en nous laissant conduire par son Esprit.... Je n'ai, je l'avoue, nul goût pour quoi que ce soit dans le monde, où je ne trouve pas Jésus-Christ. Ne me parlez pas d'une ame qui n'aime pas le divin Maître, et dans laquelle on n'aperçoit ni traits de sa grâce, ni opérations de son Esprit. Aimons le Seigneur Jésus; unissons-nous à lui. Misérable pécheur, je ne l'aime pas! mais que je m'estimerois heureux, si je voyois quelques ames ferventes suppléer à l'insuffisance de mon amour!»

Suivons encore le généreux disciple de Jésus-Christ dans le cours de sa vie extérieure, et nous apprendrons comment, en réglant son ame, le juste se prépare aux actions les plus méritoires pour son éternité. Dans ses fréquentes visites aux pauvres de l'Hôtel-Dieu, à ceux de sa paroisse, et aux prisonniers, il ne manquoit jamais de leur distribuer le pain spirituel et le pain temporel : mais ces œuvres ne portoient

aucun préjudice à l'accomplissement des devoirs domestiques. Rien n'étoit plus admirable que l'ordre qu'il avoit établi dans sa famille. Sa maison offroit plus l'image d'une communauté bien réglée, que celle d'une maison particulière : outre les exercices attachés à chaque jour, il y faisoit chaque samedi une instruction sur l'épître et l'évangile du dimanche suivant. Il veilloit avec une bonté paternelle sur cette nombreuse famille qui étoit attachée à son service. Il ressentoit la joie la plus vive, lorsqu'un de ses membres se montroit plus vertueux; mais aussi que sa douleur étoit profonde s'il s'offroit répréhensible et coupable ! Un de ses domestiques, emporté par un violent accès de colère, avoit commis plusieurs excès dans un lieu saint ; à cette triste nouvelle, son bon maître lui écrivit : « Si vous conceviez combien de telles actions déplaisent à Dieu, quel scandale elles occasionent, et combien elles sont nuisibles au prochain, votre cœur seroit brisé de douleur. Ah ! je donnerois mes biens, mon sang, ma vie, pour vous obtenir cette contrition dont votre salut dépend : je vous prie, comme un frère, et je vous commande, comme un maître, de réparer le mal que vous avez fait dans un lieu saint, et le tort que vous vous êtes permis à l'égard de votre prochain ; j'aimerois mieux voir ma maison ruinée, que de vous voir retomber dans une pareille faute. »

Plein de zèle et de tendresse pour ses enfans,

son unique ambition étoit de les rendre des chrétiens fervens ; et convaincu que cette qualité renferme essentiellement toutes les autres, ses efforts, ses soins, ses discours ne tendoient qu'à graver profondément dans leurs jeunes cœurs l'amour et la crainte du Seigneur.

Il avoit aussi pour ses vassaux l'amour et la sollicitude d'un père également tendre et religieux ; il faisoit faire chaque année, à ses frais, une mission dans les terres qui lui appartenoient, et ne cessoit de recommander à ses officiers de justice, la charité et la douceur, ne voulant pas qu'on fît du mal à personne, mais du bien à tous.

Mais à mesure que le juste approche du midi de sa belle vie, sa vertu s'épure toujours davantage et acquiert plus d'éclat : bientôt le saint homme porta au plus haut degré l'abnégation de lui-même et le détachement des choses de la terre. Il avoit un si grand attrait pour la pauvreté, qu'il fallut toute l'autorité de ses directeurs, et la puissante considération de sa famille, pour l'empêcher de tout quitter et d'aller vivre du travail de ses mains dans une contrée lointaine. Il se défit successivement de tous les objets qui annonçoient le luxe, ou pour lesquels il se croyoit quelque affection, sacrifia jusqu'aux livres qui lui servoient habituellement, parce qu'ils étoient richement reliés, réforma son carrosse, congédia ses pages, et ne se fit plus accompagner

par ses laquais. Ensuite il en vint presque jusqu'à se dépouiller de la propriété de tous ses biens, comme on peut en juger par cet écrit tracé de sa main.

« Je forme résolution, en la présence de mon Dieu, d'avoir soin des réparations des manufactures, des marchés et des baux qui seront à faire dans le bien qu'il m'a donné en maniement, et ce, d'autant plus qu'il me fait la grâce de me disposer à lui en faire une démission totale, et de tout ce que je suis, à ce grand jour de la Nativité prochaine; et de me mettre en tel état qu'il en soit le propriétaire, et moi le procureur et serviteur, pour le distribuer, et tout prêt à le céder à la moindre marque de sa volonté. »

Cette généreuse spoliation ne s'effectue que lorsqu'elle est fondée sur l'humilité : eh ! à quel point ne l'avoit-il pas portée ! « Si je désirois quelque chose, disoit-il ingénûment, ce seroit d'être humilié, molesté, regardé, en un mot, comme la balayure du monde; mais je ne me crois pas digne d'une si grande grâce. Soyons petits et très-petits, répétoit-il souvent : ô heureuse petitesse ! que tu es d'une grande importance ! » Un papier écrit de sa main, et avec son sang, contenoit ces paroles : « Je vous donne ma liberté, ô mon Dieu ! et je vous demande cette sorte d'anéantissement auquel tout chrétien doit s'abaisser pour s'élever ensuite à vous.

Signé GASTON-JEAN-BAPTISTE.

Son

Son amour pour cette excellente vertu respiroit dans ses lettres et dans sa conversation; écrivant à un ami, il disoit : « Toute ma résolution est en ces paroles de David : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei.* » Et à un autre : « Je suis porté à demander une vie humiliée, souffrante et inconnue aux hommes. L'humilité, disoit-il, est la base qui porte et soutient l'œuvre de Dieu en nous ; elle rend la créature si petite, si dépouillée; elle la sépare tellement d'elle-même, qu'elle ne peut plus se considérer comme étant quelque chose, mais qu'elle ne s'occupe que de la grandeur de Dieu et du sentiment de sa propre bassesse. Cette grâce est la récompense des chrétiens qui, durant le pélerinage de cette vie, se sont dégagés de tout, arrachés à tout ; se sont regardés comme un pur néant et une ombre d'existence ; n'ayant rien sans l'avoir reçu de Dieu, ils n'ont aussi de goût et d'inclination que pour lui seul. C'est une grande humilité que de ne voir en soi que néant ; et cependant, combien s'abuseroit-il celui qui y apercevroit autre chose ! L'ame qui ne voit en elle que bassesse, ne s'appuie point sur ses propres forces, mais se tourne vers Dieu pour obtenir le secours qui lui est nécessaire. Semblable à l'aiguille, qui après s'être isolée de tout ce qui la retenoit, s'attache à l'aimant et y demeure fixée malgré les vents et les orages qui agitent et

quelquefois renversent la barque sur laquelle elle se trouve. »

» Je suis, disoit-il encore, en présence de mon Dieu, comme un œuf que l'on a brisé sous les pieds ; je ne puis concevoir comment on peut parler de moi, comment on peut me donner un nom sur la terre : cela me paroît étrange. »

La vue de nos misères et de notre pauvreté nous fait sentir le besoin que nous avons de la grâce, établit l'ame dans le sentiment de sa bassesse et dans la persuasion qu'elle ne peut rien que retarder en elle l'opération de Dieu.

Jaloux d'être repris de ses fautes, et sans aucun ménagement, il avoit prié une personne qui lui étoit fort inférieure sous tous les rapports, de lui signaler ses défauts, et de l'avertir de ce qu'il pouvoit faire de contraire à la perfection à laquelle il aspiroit. Il recevoit ses avertissemens avec un respect et une attention extraordinaire, se mettant ordinairement à genoux, et s'accusant comme s'il eût été le plus criminel des hommes. Loin de prendre aucun de ses titres, à peine pouvoit-il souffrir qu'on lui donnât le nom de *Monsieur*. A l'église, toujours dans la foule, et au bas du temple, jamais il n'étoit plus satisfait que lorsque, à la faveur de ses pauvres habits, il étoit pris pour un des derniers citoyens.

Le roi lui ayant fait proposer une charge de conseiller d'Etat, il ne consulta d'abord que son

cœur, et la refusa, mais en priant instamment qu'on lui gardât le secret et sur l'offre, et sur le refus : sans doute que ce secret ne fut pas conservé. Des personnes sages et prudentes firent valoir auprès du saint homme des motifs tout-puissans sur son ame, ceux de la gloire de Dieu, ceux de services importans pour le prochain ; et ces considérations l'obligèrent d'accepter une charge dont son humilité s'alarmoit.

Cette piété humble et fervente sembloit appeler les épreuves sur le digne élève de la croix, et le Ciel ne les lui épargna point; mais la plus grande qu'il eut à supporter, lui vint de la part de sa mère. Cette femme, mal conseillée, et condamnant sans doute la manière religieuse, pauvre et retirée dont vivoit son fils, lui suscita un procès: il avoit pour objet le recouvrement de sommes immenses qui lui étoient dues, disoit-elle, sur la succession de son mari. Dans le mépris qu'il faisoit des richesses, il eût volontiers tout abandonné, si la justice qu'il devoit à ses enfans ne lui eût fait un devoir de soutenir ses droits. L'affaire fut mise en arbitrage : il laissa sa mère libre de choisir elle-même les arbitres, et il les pria de la satisfaire autant qu'il leur seroit possible, sans blesser leur conscience, mais sans avoir pour lui aucun égard.

Le jour fixé pour leur jugement, M. de Renty et sa vertueuse épouse redoublèrent leurs prières, et demandèrent avec instance au Seigneur

qu'il daignât terminer l'affaire pour sa plus grande gloire. Il signa l'acte qui venoit d'être passé, avec autant de calme que s'il eût été tout en sa faveur. Persuadé que M.me de Renty étoit satisfaite, puisque la contestation avoit été en partie terminée à son avantage, il se flatta que la paix et l'union alloient renaître au sein de sa famille ; mais cette dame, non contente des avantages qui lui avoient été accordés, porta son affaire au parlement de Dijon, malgré les vives instances de son fils, qui plusieurs fois se jeta à ses pieds, et alla même jusqu'à lui proposer l'abandon de toute sa fortune, pour empêcher un scandale public ; il offroit de se remettre, lui et sa famille, sous sa dépendance : tout fut inutile, et l'affaire fut évoquée à Dijon.

La malignité et la calomnie y précédèrent l'arrivée de M. de Renty. Exposé à tous les sarcasmes d'une multitude de personnes prévenues qui l'accusoient de n'être qu'un fils dénaturé, un vil et abominable hypocrite, l'innocente victime qui souffrit ces atrocités en paix et avec joie, rend compte ainsi des ses afflictions, au guide sacré de sa conscience. — « 24 Juillet 1643. Je suis donc à Dijon, puisqu'il a plu à Dieu, où j'ai connu, par les opinions anticipées qu'on avoit prises de moi, ce que Dieu vouloit tirer de mon voyage, qui est que je mène une vie cachée et inconnue aux hommes, dans un esprit de pénitence. Le bruit que l'on avoit semé de moi, que

j'étois un bigot, que je n'avois que des artifices et des apparences de dévotion pour colorer mes méchancetés, a fait que j'ai été fort retiré dans le cabinet, de peur de donner, en me produisant, plutôt du scandale que quelque exemple de vertu. J'ai trouvé une communauté qui sollicitoit contre moi; elle est toutefois celle de laquelle j'avois plus de motifs d'espérer de l'appui que d'aucune autre, et j'ai trouvé tout le contraire; mais aussi Dieu par-là m'a fait beaucoup de grâces. Je les ai visités; j'y ai reçu des humiliations avec beaucoup de joie : je me suis bien gardé de m'ouvrir de ce qui m'eût pu rendre recommandable auprès d'eux; j'ai seulement fait pour mon affaire ce que je devois à la vérité, et après, j'ai pris tout le reste à ma confusion et à ma condamnation, ainsi que je le devois. Je crois être ici comme l'excommunié et le bouc de la loi ancienne, chassé au désert pour mes péchés énormes, dont il me semble que Dieu vouloit que je fisse pénitence, non par des peines toutes pures, mais par des peines qui portassent encore confusion. Je vous le dis pour vous en rendre compte, et ne m'y arrêtant pas davantage, ma seule vue étant d'aimer Dieu et de me condamner. » Une religieuse d'une éminente piété lui rapportant plusieurs propos injurieux tenus sur son compte, il l'écouta avec un tel calme, que cette religieuse, aussi surprise qu'édifiée, lui demanda s'il n'étoit pas du moins affecté de la manière dont on le poursui-

voit. — « Non, répondit-il; j'adore avec tant de respect la volonté de mon Dieu, que je ne puis m'affliger de ce qu'elle permet à mon égard; je suis un grand pécheur; ainsi, non-seulement ma mère, mais le monde entier a une juste cause de s'élever contre moi. » Nous ignorons quelle fut l'issue de cette malheureuse affaire, qui n'apporta pas la plus légère altération au respectueux amour que de Renty avoit pour celle qui étoit l'auteur de ses jours. Il ne songea jamais volontairement aux injustices dont elle se rendoit coupable à son égard : mais n'en soyons pas surpris; le serviteur de Dieu n'étoit pas moins un modèle de patience que d'humilité. Jamais on ne l'entendit se plaindre, et l'égalité de son caractère étoit si parfaite, qu'on ne pouvoit s'apercevoir de ce qui lui faisoit peine ou plaisir. Attaqué, pendant un voyage, d'un rhumatisme dont la violence lui avoit courbé tout le corps, il ne laissoit échapper aucune parole qui laissât soupçonner les souffrances extrêmes qu'il enduroit, et qui, malgré lui, se manifestoient par l'altération de son visage. Une religieuse du Carmel, pour laquelle il avoit autant de respect qu'il lui accordoit de confiance, lui ayant demandé s'il ne souffroit pas beaucoup: « Il est vrai, répondit-il, que mes douleurs sont assez vives pour faire crier et s'évanouir; mais quoique je les sente dans toute leur rigueur, c'est Dieu seul qui fixe mes pensées et mes affections. » Délivré de ce pénible état par les prières de sa

pieuse amie, qui, avec la communauté, fit une neuvaine à la Sainte Vierge pour la guérison du malade, il offrit en reconnoissance un cœur de cristal enchâssé dans de l'or, pour être placé dans la chapelle dédiée à sa bienfaitrice.

Si de Renty sentit alors le bienfait de la santé, il n'en demeura pas moins avide de souffrances, et le modèle d'une patience inaltérable. Un jour, à l'hôpital où il instruisoit de pauvres étrangers, un homme de la maison, mécontent de lui voir remplir cette fonction, lui tint les propos les plus grossiers : l'homme de Dieu l'écouta sans s'émouvoir, et le pria avec beaucoup de respect et d'humilité de ne pas mettre d'obstacles à la bonne œuvre qu'il avoit entreprise. Cette douceur ne put rien gagner sur l'esprit de l'injuste et insolent agresseur qui, peu de jours après, le força de discontinuer ses visites.

Également patient dans les petites comme dans les plus grandes épreuves, il savoit toujours garder son ame en paix. Ses délices étoient de converser avec Dieu devant les tabernacles : là son cœur ne comptoit point les heures ; elles s'écouloient comme des minutes ; mais les pauvres interrompoient de si doux entretiens par leurs importunités. Après avoir éprouvé une contrariété de ce genre, il s'exprimoit ainsi dans son langage naïf : « Dieu me fit comprendre alors que si nous étions plus éclairés, nous ne nous croirions ni embarrassés, ni importunés par quoi que

ce soit au monde, parce que nous ne verrions dans ces contradictions que la volonté de Dieu qui conduit tous les événemens pour notre avantage; et que, puisqu'il nous est ordonné de souffrir avec patience les distractions intérieures, nous ne sommes pas moins obligés à supporter les distractions extérieures. Ces inquiétudes que causent en nous de légers incidens, ne viennent que de notre ignorance et de notre immortification. Nous devons, à la vérité, éviter les occasions de distraction et de trouble; mais lorsqu'elles se présentent, il faut les recevoir et les supporter comme venant de la main de Dieu; c'est-à-dire, avec douceur, humilité et respect : quoiqu'elles nous dissipent en apparence, elles n'empêchent pas l'œuvre de Dieu en nous, et même nous y coopérons. Ceci est le grand secret et le grand trésor de la vie spirituelle, et, je puis le dire, un paradis sur la terre. »

Il est très-certain que rien ne nous trouble que par notre faute : les contrariétés et les croix soit intérieures, soit extérieures, lorsqu'elles nous empêchent de nous appliquer à quelque chose d'utile, n'ont d'autre source que dans les désordres d'un esprit trop occupé des choses du monde. Remarquons, pour faire taire ces mouvemens de la passion, et garder nos cœurs en paix, que si une contrariété nous empêche de faire une bonne œuvre, par-là même elle nous en fait pratiquer une autre. Une personne, je le

suppose, vous détourne de la prière, de la lecture; vous empêche d'exécuter quelque dessein de charité; mais elle vous fait pratiquer la patience, ce qui vaut beaucoup mieux, est beaucoup plus agréable à Dieu, et beaucoup plus efficace pour votre perfection, que toute autre action que vous vous fussiez proposé de faire, en suivant votre propre volonté; ici vous avez fait un acte d'abnégation, et c'est en quoi consiste la perfection. La plénitude de Dieu ne se trouve que dans la créature vide d'elle-même. « Dieu, écrivoit-il à un malade, vous forme pour lui, en vous unissant ici-bas à Jésus-Christ souffrant. Ah! quelle faveur! elle est mille fois plus grande que nous ne pouvons l'imaginer..... Quelle bonté de la part du Seigneur! il vous envoie des souffrances, tandis que le monde se réjouit. Si ceux qui goûtent maintenant les vaines joies de la terre étoient éclairés de la même lumière que vous, ils apercevroient un prodige ravissant : le chrétien heureux au sein même du malheur, et l'homme du monde infortuné au milieu des jouissances. Ils vous plaignent néanmoins de la faveur que vous avez reçue, parce qu'ils ne la connoissent pas, et qu'ils s'estiment heureux de ce qui fait leur misère. » Il mettoit un si haut prix aux souffrances, qu'il avoit sans cesse sur les lèvres ces mots de sainte Thérèse : Ou souffrir, ou mourir. « Je ne vois, écrivoit-il à un ami, rien d'absolument profitable dans cette vie, que les souf-

frances. Toutes les consolations, toutes les douceurs, tous les plaisirs sont une anticipation de la récompense qui nous est réservée, et qui n'est pas faite pour des criminels, qui ne doivent regarder cette terre que comme un séjour d'expiation et de pénitence. Les consolations du monde, en adoucissant cette pénitence, empêchent l'ame d'arriver à un plus éminent degré de perfection: je ne nie pas cependant qu'elles ne nous soient quelquefois nécessaires, vu notre foiblesse qui a besoin d'appui pour mieux supporter la mortification. » Son confesseur l'obligeoit à lui découvrir son ame toute entière, et il lui mandoit : « Il m'est venu en pensée, au commencement du carême, que rien au monde ne me feroit faire une pénitence plus rigoureuse, que de m'obliger à m'asseoir à une table délicatement servie, de participer à la bonne chère, de fréquenter les gens du monde, de prendre part à leurs jeux, à leurs discours : je ne parle pas de l'offense que Dieu en recevroit, mais ce seroit pour moi un enfer anticipé, et je tremble à cette seule idée. — Peu de personnes, écrivoit-il à une dame dans une grande affliction, peu de personnes connoissent le secret du christianisme; beaucoup s'honorent du titre de chrétien, sans en avoir l'esprit; plusieurs, dans leurs prières et dans leurs affaires ordinaires, s'élèveront vers le ciel; mais, dans les actions importantes, ils sont enfans de la nature, ne regardant que la terre; ou,

s'ils portent leurs regards vers Dieu, c'est pour se plaindre, et pour le prier de condescendre à leur volonté, mais non pour lui faire le sacrifice de la leur. Ils lui donnent volontiers de petites choses, mais ils voudroient conserver celles qu'ils chérissent; et s'il les en sépare, c'est avec une violence, un déchirement auxquels ils ne veulent pas consentir, comme si la vie chrétienne n'étoit pas une vie de sacrifice et une imitation de celle de Jésus crucifié. »

« Dieu qui connoît notre foiblesse, nous enlève quelquefois, pour notre plus grand bien, un père, un enfant, un époux, afin de nous rappeler à lui par l'affliction, et nous faire sentir que ces liens de la nature, ces attachemens humains, quels qu'ils soient, pourroient nous éloigner de lui; qu'ils pourroient même devenir des obstacles à notre salut, d'une si grande importance, qu'un jour, à la face de toutes les créatures, nous confesserons qu'en arrachant ces objets à notre amour, il a exercé à notre égard une infinie miséricorde. L'affliction est semblable à l'absynthe, qui est amère à la bouche, mais saine au cœur; l'affliction tue le vieil Adam pour faire vivre Jésus-Christ en nous; ou encore, elle est semblable à un hiver rigoureux, qui nous présage la beauté des saisons qui doivent le suivre. »

Que n'aurions-nous pas à dire de la réserve rigoureuse à laquelle il soumit tous ses sens! il jeûnoit tous les jours, et ne faisoit qu'un repas,

usage qu'il continua jusqu'à ce qu'il lui fut ordonné de prendre plus de nourriture, afin d'être plus capable de servir le prochain. Nous tairons les actes fréquens d'une sainte cruauté qu'il exerçoit sur sa personne. Il fut sans doute conduit par une voie extraordinaire, examinée mûrement, et reconnue, par les guides de sa conscience, pour lui avoir été indiquée par la grâce. Quand il alloit seul en voyage, il mangeoit presque toujours à la même table que les voyageurs des dernières classes de la société, afin de pratiquer la mortification et d'instruire par ses discours les pauvres avec lesquels il s'y rencontroit. Il ne couchoit presque jamais dans le lit qu'on lui avoit préparé; mais il passoit la nuit, assis sur une chaise, ou étendu sur un banc.

Ses privations à table n'étoient pas moins exemplaires : il mangeoit peu, et toujours ce qu'il y avoit de plus mauvais. Un jour maigre, dînant avec quelques amis, on s'aperçut qu'il n'avoit pris pour toute nourriture que quelques poires. Sa modestie et son recueillement étoient tels, qu'en satisfaisant aux besoins de la nature, tout en lui annonçoit que son cœur n'étoit occupé que de Dieu.

Souvent, à Paris, lorsqu'il visitoit des pauvres ou des malades, se trouvant trop loin pour se rendre à l'heure du dîner, il se contentoit d'un morceau de pain sec et d'un peu d'eau, pour ne pas interrompre le cours de ses bonnes œuvres.

Ce qu'il pratiquoit à l'égard du goût, il le pratiquoit aussi à l'égard des autres sens, soumettant continuellement son corps à quelque épreuve, à quelque nouvelle fatigue. Il étoit très-ingénieux en ce genre, et ne concevoit pas, comme il le mandoit à un ami, ***comment on pouvoit ménager une bête*** (en parlant du corps) ***qui avoit plus besoin d'un éperon que d'une bride.*** En un mot, il n'accordoit à la nature que ce qui lui étoit absolument nécessaire pour ne pas succomber. Combien cependant cette santé si peu ménagée, n'étoit-elle pas précieuse! Il ne se proposoit ou ne s'opéroit aucune bonne œuvre à Paris ou dans les provinces, à laquelle il ne voulût avoir part; il n'étoit point d'entreprise qui regardât la gloire de Dieu, à laquelle il ne coopérât; point d'associations de charité dont il ne fût ou le promoteur, ou le membre. Il avoit des correspondans dans tout le royaume, et de toutes parts on sollicitoit ses avis sur les difficultés qui se présentoient pour l'établissement ou l'avancement des hôpitaux, des séminaires, des lieux de dévotion, et des compagnies de personnes vertueuses qui vouloient se réunir pour s'occuper avec plus de soin de leur salut et de celui du prochain.

On écrivoit de la ville de Caen, quelque temps après la mort du saint homme : « M. de Renty » étoit notre appui et notre unique refuge pour » l'exécution des desseins qui regardoient le ser- » vice de Dieu, le salut des ames, le soulage-

» ment des pauvres et de toutes sortes de mal-
» heureux. C'est pourquoi nous lui écrivions
» continuellement, soit pour opérer l'établisse-
» ment de nos hôpitaux et celui de la maison des
» Filles pénitentes, soit aussi pour réprimer l'in-
» solence de quelques impies qui faisoient ouver-
» tement mépris du Saint-Sacrement, etc. »

On mandoit de Dijon : « Il faut avouer que
» M. de Renty a obtenu de très-grands succès
» en cette province, partout où il a été, et qu'il
» a extrêmement avancé toutes les œuvres de
» piété. On peut dire que ses jours étoient rem-
» plis de la plénitude de Dieu, et nous ne croyons
» pas qu'il perdît un seul moment, ni qu'il fît
» aucune action, ou dît aucune parole qui ne
» servît. »

A ces glorieux témoignages, ajoutons quelques traits propres à nous donner une idée plus parfaite de sa charité.

Afin de servir le prochain d'une manière plus efficace, il apprit à saigner, à préparer des médicamens, à panser des plaies, se livrant à tout ce que le service des malades a de plus humiliant et de plus pénible. Il acquit dans la suite une telle réputation d'habileté et de charité, qu'on se rendoit en foule auprès de lui, pour le consulter sur toute espèce d'infirmité et de maladie. Il donnoit à dîner à trois pauvres une fois par semaine, et les servoit à table, tête nue et dans l'attitude du plus profond respect. Après le dîner,

il leur adressoit une instruction sur les principaux mystères de la Religion, et en les congédiant, il leur faisoit l'aumône, leur répétoit quelques avis salutaires, et les reconduisoit jusqu'à la porte.

Le jour de Noel, il donnoit à dîner à un enfant pauvre, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ; à l'Epiphanie, il invitoit à dîner une femme ayant un enfant au berceau, en mémoire du mystère que l'Église célèbre en ce jour; le Jeudi-Saint, il lavoit les pieds à douze pauvres, et les servoit à table; il leur donnoit encore à dîner le jour de saint Jean-Baptiste, son patron.

Il fut le premier qui eut la pensée d'offrir des secours aux Anglais indigens réfugiés en France pour éviter la persécution suscitée en Angleterre contre les catholiques; il engagea plusieurs personnes de qualité à souscrire pour cette bonne œuvre, et se chargea lui-même de distribuer une partie de ces aumônes dans les quartiers de Paris les plus éloignés : chaque mois il visitoit ces asiles de l'infortune, n'y entroit qu'avec un saint respect, en saluoit les habitans avec une affectueuse vénération, et leur remettoit leur petite pension avec toute la délicatesse de la vraie charité. Un jour, revenant de cette course édifiante, il disoit à un ami : « Certainement, ceux-là sont de vrais chrétiens, qui ont tout abandonné pour Dieu; ils se contentent de deux écus par mois, eux qui ont renoncé, pour les intérêts de leur conscience, à une immense fortune, et qui endurent tant de pertes

et de sacrifices avec une admirable patience. Oh! le christianisme ne consiste pas dans des paroles et des démonstrations, il consiste dans les effets; mais n'auroit-il été touché que de l'infortune qui frappoit ses regards? Sa charité fut sans bornes; il soulageoit les besoins des Irlandais fugitifs; les captifs de barbarie, et les missions du Levant étoient l'objet de ses sollicitudes. Il travailloit avec un zèle infatigable à améliorer le sort des forçats de l'hôpital de Marseille, et contribua beaucoup aux progrès de la Foi parmi les sauvages du Canada, en aidant de tout son pouvoir leurs généreux apôtres. Il ne dédaigna point d'apprendre divers métiers pour les enseigner aux enfans, et leur procurer des moyens honnêtes de fournir à leur subsistance. A cette fin si louable il en joignoit une autre, celle de corriger mille abus parmi ceux qui exercent les arts mécaniques, en leur enseignant à vivre suivant l'esprit de la Religion. Un jour, à Paris, il conduisit un de ses amis chez un pauvre qui gagnoit sa vie à faire des hottes et des paniers, et qui travailloit dans une cave; M. de Renty y entra pour finir une hotte qu'il avoit commencée depuis quelques jours, et l'ayant achevée, il la laissa au pieux indigent avec une aumône, et le remercia de l'avoir mis en état d'être utile à quelque malheureux en lui enseignant ce métier.

A Dijon, il enseigna aux religieuses ursulines à composer différens remèdes pour les pauvres

Rien, disent ces dames, n'étoit si attendrissant que de voir cet homme respectable s'employer aux fonctions les plus basses et les plus fatigantes, pour le service des malades, et passant des heures entières la tête sur le feu, pour travailler à la composition des remèdes, sans permettre que les sœurs converses allégeassent ses fatigues; mais l'amour connoît-il des peines qui puissent le rebuter? et c'étoit dans les transports de ce feu divin, qu'il faisoit cet aveu à un intime ami : « Il me semble que mon ame est toute charité; je suis incapable d'exprimer l'ardeur et l'étendue du désir que j'éprouve de voir mon cœur prendre une nouvelle vie avec Jésus-Christ naissant, et se consumer d'amour pour les hommes.

A son château de Renty, il recevoit les pauvres teigneux, les logeoit dans un des plus beaux appartemens, leur portoit à manger, les pansoit de ses propres mains, et ne les renvoyoit que parfaitement guéris; à Paris, il les visitoit de même à leur hospice, au faubourg Saint-Germain. « Je l'ai vu, dit un témoin oculaire, pan- » sant un de ces malades dont on ne pouvoit » regarder la plaie sans horreur. »

Quoi de plus simple, et cependant quelle leçon plus éloquente en faveur de l'humanité, que le mémoire suivant, fourni par le grand Hôtel-Dieu de Paris, pour l'instruction de ceux qui travailloient à la vie du serviteur de Dieu?

« Nous avons vu M. de Renty venir ici pen-

» dant l'espace de douze ans, avec une grande » assiduité; en entrant et en sortant, il alloit » d'abord à l'église devant le Saint-Sacrement, » et demeuroit long-temps en sa présence, ce » qui donnoit de la dévotion à tous ceux qui le » voyoient : c'étoit, à son entrée, pour offrir » son action à Notre-Seigneur, et lui demander » les grâces qui lui étoient nécessaires; et à la » sortie, pour le supplier de la bénir et de la » rendre efficace. Après, il venoit dans les salles, » où il exerçoit sa charité envers les pauvres ma- » lades, depuis deux heures jusqu'à cinq heures » du soir, les enseignant et les soulageant dans » tous leurs besoins. Nous l'avons vu panser, » médicamenter et essuyer les plaies et les ul- » cères; nous l'avons vu plusieurs fois baiser les » pieds des malades, et aider à ensevelir les morts. » De plus, il a eu la charité de montrer aux re- » ligieuses à composer un onguent qui leur étoit » inconnu, et de le faire lui-même devant elles. »

Parmi les actes continuels de sa charité, n'oublions pas son dévoûment particulier au salut des jeunes filles exposées à la séduction, ou déjà déplorables victimes de passions criminelles : il seroit impossible de dire le nombre de celles qu'il préserva ou retira du vice, et plaça ensuite à l'abri d'un nouveau danger. A Dijon, l'un des grands théâtres de son zèle, il rencontra une prostituée dont les plaies multipliées annonçoient les honteux désordres. Son seul aspect faisoit

horreur; elle répandoit une odeur si infecte, que personne n'en osoit approcher, et que l'on étoit sur le point de la chasser de son logement. De Renty en est informé, vole auprès de la malade, persuade à son hôte de ne pas la renvoyer, place une garde près d'elle, lui fournit tous les remèdes nécessaires, chaque jour lui porte ses bouillons et sa nourriture; et cependant, bien plus occupé de son âme que de son corps, l'instruit, la console, lui fait de pieuses lectures, et parvient à la rendre à la vie, à l'honneur et à la religion. L'hôpital de Saint-Gervais offroit un asile et un lit, durant la nuit, aux pauvres passans; leur nombre étoit considérable, et ils manquoient d'instruction : de Renty demanda humblement et obtint la permission de leur faire tous les soirs le catéchisme; il retira de grands fruits de cette bonne œuvre, qu'il continua pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'un vertueux ecclésiastique, animé par son exemple, voulut s'en charger lui-même.

Ces prodiges ne doivent pas étonner de la part d'un homme brûlant pour les pauvres de la plus tendre charité. Ceux qu'il rencontroit, il les serroit dans ses bras, et les embrassoit avec de vifs témoignages d'affection. Il ne leur parloit que la tête découverte, s'imaginant voir en eux Jésus-Christ lui-même. Il apprend que depuis neuf ans un prisonnier gémit en Normandie dans les fers, parce qu'il n'a pu obtenir un jugement contre

une partie puissante : de Renty part, se rend sur les lieux, prend en main la cause du captif, et par ses soins et ses démarches, rend à la société un homme honnête, qui ensuite fut revêtu du sacerdoce. Mais comment ce vertueux gentilhomme avoit-il acquis l'art de s'insinuer dans les cœurs, de subjuguer les volontés, de maîtriser les passions des hommes (car tous ces glorieux triomphes, sa charité les lui fit obtenir)? c'est que toutes les paroles qui sortoient de sa bouche sembloient avoir une vertu particulière, et opéroient sur ceux qui l'écoutoient un effet aussi prompt que salutaire. Plusieurs de nos frères séparés lui durent le retour à la Foi, plusieurs pécheurs, leur conversion, plusieurs ames foibles et chancelantes, leur persévérance dans la vertu. Son zèle universel procura des millions en plusieurs provinces où ses biens n'étoient pas situés, entr'autres en Brie et en Bourgogne. Sa piété étoit si généralement connue, qu'il passoit pour avoir reçu du Ciel des lumières et une sagesse extraordinaires : aussi, quoique laïc, il remplissoit auprès d'une multitude de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition, l'épineux et dangereux emploi de directeur. — Une jeune femme de qualité, la comtesse de Chartres, avoit passé ses premières années dans la jouissance de tous les plaisirs du monde : rappelée à Dieu par les exemples, les prières et le zèle de M. de Renty, elle avoit recours à lui comme s'il eût été l'ange tutélaire de

son ame, et suivoit en tout ses avis, avec autant de confiance et de respect que s'ils fussent sortis de la bouche de Dieu même. Ce sentiment avoit établi entr'eux une amitié sainte; mais quelle que fût leur intimité, le serviteur de Dieu lui faisoit de si courtes visites, qu'il ne s'asseyoit même pas. La vertueuse dame se plaignit un jour de cette réserve à un ami, qui en parla à M. de Renty; il répondit : « J'ai pris cet usage, parce que mon devoir envers Dieu et envers la comtesse de Chartres l'exige : si d'un côté le Seigneur m'ordonne de converser avec elle, je ne dois le faire que sur des objets nécessaires, et me retirer aussitôt. Si nous nous asseyions, nous nous oublierions peut-être à parler plus qu'il ne seroit utile et profitable; il faut donc nous tenir debout, afin d'être sur nos gardes. Je ne suis qu'un laïc et qu'un pécheur, et ce n'est qu'avec une grande confusion que je m'entretiens avec elle, quoique je sache que c'est la volonté de Dieu, parce que plusieurs personnes pieuses et judicieuses m'en ont assuré. »

Il seroit injuste de conclure de cette apparente sévérité, que ce chrétien fervent ne formoit pas les vœux les plus ardens pour le bonheur éternel de la moitié du genre humain. Un cœur enflammé du divin amour ne sauroit envisager avec indifférence ce sexe qualifié d'un titre si noble par la vérité même. De Renty s'intéressoit avec ardeur au salut des femmes, ainsi que le déposent ces salutaires avis qu'il leur adressoit,

« La volonté de Dieu est que la grâce surabonde où le péché a abondé. La première femme a introduit la mort dans le monde, et c'est à la vierge Marie que nous devons le bienfait de pouvoir dire avec l'Église : O heureuse faute ! puisque sans elle l'alliance que nous avons faite avec Jésus-Christ n'eût pas eu lieu. Mais ce n'est pas tout ; si la première femme a causé tant de maux, il paroît qu'il a plu à Dieu de se servir aussi des femmes pour les réparer, les ayant, par sa sagesse, destinées à surveiller l'éducation des enfans et à prendre soin du ménage : tandis que les hommes, plus robustes, s'occupent des affaires du dehors, renfermées au sein de leurs familles, elles voient tout ce qui s'y passe, président à tout, et dirigent tout.

» Il s'ensuit que tous les ordres de la société devant être d'abord confiés aux soins des femmes, la fonction qu'elles ont à remplir est de la plus grande importance. Nourrir l'ame de leurs enfans de l'esprit de piété, les conserver dans l'innocence, les disposer à recevoir les impressions de Dieu, à suivre leur vocation lorsque le temps en sera venu ; tous ces devoirs méritent de leur part les plus sérieuses réflexions, puisque de leur accomplissement dépend le bonheur ou le malheur du genre humain, et qu'un jour elles en rendront un compte rigoureux. . . . . .

» 1.° Les femmes doivent prendre le plus grand soin de l'éducation de leurs enfans, dès

leurs plus tendres années, en corrigeant avec douceur, et par leur exemple, ce qu'elles aperçoivent de répréhensible en eux; qu'elles se rappellent que le vice va toujours croissant : quelque léger qu'il nous paroisse dans sa naissance, en condescendant à tout ce que font les enfans, en ayant envers eux une molle et coupable indulgence, nous sommes la cause que leurs défauts croissent avec eux, et qu'étant parvenus à l'âge bouillant de la jeunesse, ils deviennent incorrigibles.

» Qu'elles soient vigilantes et attentives à l'instruction de leurs domestiques, fermant la porte à tout blasphème, toute impureté, tous jeux et tous divertissemens illicites; en un mot, à toute espèce de vices. Qu'elles empêchent que les hommes qui sont à leur service ne fréquentent les cabarets, et n'oppriment leurs camarades.

» Une maîtresse de maison doit veiller à ce que les domestiques soient bien traités et bien soignés dans leurs maladies; il est de son devoir de les visiter, puisque nous sommes tous frères en Jésus-Christ, et serviteurs d'un même Dieu, père commun de tous les hommes. Elle prendra garde aussi, hors de leurs maladies, qu'ils aient toutes les choses qui leur sont nécessaires, afin qu'ils ne soient ni tentés de vol, ni portés aux murmures.

» Qu'elle tâche, non-seulement dans sa propre maison, mais encore dans celles de ses amis, d'introduire la coutume des prières communes

le soir; et si son mari est absent, qu'elle prenne sa place, qu'elle assemble ses domestiques, et qu'elle prie avec eux.

» Qu'elle se montre, ainsi que ses enfans, continuellement occupée, afin que leur vie ne soit point inutile, ou leur famille élevée dans l'oisiveté; se rappelant les paroles de l'Apôtre: Celui qui ne travaille point, ne doit pas manger; le temps de l'ouvrage prudemment réglé, préviendra beaucoup d'abus.

» Qu'elle visite souvent les pauvres qui l'entourent, afin de les soulager et de les encourager dans la voie du salut.

» Qu'elle prenne soin de réparer les ornemens et les linges de l'église, de peur que nos saints mystères ne tombent dans le mépris, la décence n'étant pas observée. Qu'elle montre un grand respect envers les Ecclésiastiques, ne considérant pas leur naissance, mais la dignité à laquelle Jésus-Christ les a élevés, la leur rappelant à eux-mêmes, et inspirant le respect du sacerdoce à ses gens, par son propre exemple.

» Qu'elle reçoive les personnes qui la visitent avec charité, cordialité, hospitalité; s'efforçant de saisir l'occasion de faire en cela une œuvre agréable au Seigneur, afin de ne pas perdre un temps précieux en discours frivoles.

» Qu'elle ne conserve chez elle aucune peinture ou gravure licencieuse; qu'elle ne permette jamais à ses filles de paroître indécemment vêtues;

tues; qu'elle évite toutes modes extravagantes, signes évidens d'un cœur impénitent, et qui ne servent qu'à augmenter notre corruption, et à nous éloigner de Dieu. »

Qu'on ne s'étonne pas de la confiance universelle que de Renty sut inspirer : un extérieur toujours modeste et affable, une conversation toujours édifiante et instructive, une douceur inaltérable, faisoient naître ce sentiment et le désir de s'adresser à lui : bientôt une plus intime connoissance de ses vertus lui attachoit les cœurs. Pourquoi les bornes de cet abrégé nous obligent-elles à passer sous silence une multitude de traits du zèle, de l'humilité et de la patience de ce saint homme! mais nous ne saurions taire quelle étoit l'influence de sa charité sur toutes ses actions: il portoit sur lui, et lisoit plusieurs fois le jour la peinture que l'Apôtre nous a donnée dans la première épître aux Corinthiens, des caractères de la charité, commençant par ces paroles : *Charitas patiens est*, etc.

Ce divin amour, dont l'affection envers nos semblables est une émanation, ne lui laissoit jamais perdre de vue la présence de son Dieu : l'idée qu'il avoit de sa majesté étoit telle, qu'à la campagne, environné des dons écoulés du sein de sa bienfaisance infinie, il marchoit tête nue en les contemplant.

Avec de tels sentimens, M. de Renty ne pouvoit s'énoncer d'une manière froide et com-

mune; c'étoit dans son cœur qu'il puisoit ces expressions de feu qui déceloient celui dont il étoit consumé. « Il faut que je me taise, écrivoit-il à la fin d'une de ses lettres : mais si je cesse de parler, le feu qui me consume ne reposera pas; brûlons donc, brûlons, et brûlons en tout et partout pour Dieu : puisque nous ne sommes que pour lui, pourquoi ne vivrions-nous pas pour lui? Je le dis hautement, et ma gloire seroit de le confirmer par mon sang; je vous parle avec franchise. »

Ayant perdu un fils d'une grande espérance, il supporta cette croix avec soumission, et même avec joie. Madame de Renty devint malade peu de temps après : son époux, qui l'aimoit avec tendresse, s'éleva si fort au-dessus de la nature, en cette cruelle circonstance, qu'il ne laissa échapper aucun signe de douleur. « Je ne veux pas nier que je n'en ressente une très-vive, dit-il à un ami; mais mon esprit est rempli de tant de joie de me voir en état de donner et de sacrifier à Dieu une chose qui m'est si chère, que si la bienséance ne m'en empêchoit, je la ferois éclater au-dehors, et en donnerois des témoignages publics. — Je ne comprends pas, écrivoit-il, ce que l'on appelle mortification, si l'on vit dans cet état de conformité, parce que, n'ayant plus de résistance en l'esprit, il n'y a plus de mortification. Qui ne sent que ce que Dieu veut, est toujours content, quoi qu'il lui arrive. »

C'est sans doute par cette immolation continuelle, par cette suite de sacrifices, qu'il étoit parvenu au plus haut degré de la contemplation : son corps seul existoit sur la terre ; ses pensées et ses affections étoient déjà dans le ciel. Le 11 avril 1649, la violence des douleurs qu'il ressentit l'obligea de se mettre au lit : il parut pendant sa maladie ce qu'il avoit été toute sa vie, un modèle de patience. Une sœur de la charité lui ayant demandé s'il ne souffroit pas beaucoup : *O ma sœur*, lui répondit-il, *que l'amour de Dieu efface de souffrances ! les serviteurs de Dieu ne souffrent rien.* Une autre personne lui faisant la même question : *Il est vrai*, dit-il, *que je me crois bien accablé de mal ; mais je ne le sens pas, parce que je ne m'y applique point.* Comme on le pressoit d'accepter quelques soulagemens, il les refusa absolument en disant : *Cela ne fait ni vivre, ni mourir, et n'est point nécessaire ;* mais il prenoit sans hésiter, et même avec joie, les médecines, quelque amères, quelque dégoûtantes qu'elles fussent. Une personne qu'il aimoit beaucoup, étoit accourue de la campagne, au bruit de sa maladie ; il craignit d'éprouver à sa vue une joie trop humaine : *Ah ! je ne veux plus que Dieu*, s'écria-t-il avec une ardeur qui manifestoit évidemment son parfait dégagement des choses créées. Il recommanda à cet ami les missions, le priant d'y employer tout son zèle, comme étant le moyen le plus propre à glorifier J. C.

Ces pauvres si tendrement chéris pendant sa vie, avoient bien droit d'intéresser ses derniers momens. Appelant pour cette famille adoptive et bien-aimée, madame de Renty, il lui dit : *Je vous recommande les pauvres ; n'en aurez-vous pas bien soin? Vous le ferez mieux que moi ; et ne craignez point, ce que vous donnerez n'amoindrira point le reste.*

Le troisième jour de sa maladie, il fit venir son confesseur, reçut le saint Viatique avec des sentimens de piété admirables, et demeura longtemps dans un profond silence. Quelqu'un lui en témoignant de l'étonnement, il répondit *qu'il ne devoit point parler en présence du Verbe incarné qu'il venoit de recevoir ;* mais il ajouta, *que son espit étoit fort occupé de la joie que devoit avoir une créature qui se voit au moment de se réunir à son premier principe et à sa dernière fin.*

Le même jour on lui dit qu'il falloit se relâcher de cette vive contention d'esprit, et que les médecins jugeant que sa maladie provenoit d'une humeur mélancolique, il étoit nécessaire qu'il se donnât quelque distraction. *Jamais je n'eus de joie*, répondit le saint malade, *pareille à celle que j'ai ressentie aujourd'hui : Cupio dissolvi, et esse cum Christo. Spiritus et sponsa dicunt : veni : et qui audit dicat veni, et qui sitit, veniat, et qui vult, accipiat aquam vitæ gratis* (1).

(1) Apocalyp. 22. ℣. 17.

Il demanda ensuite qu'on ouvrît la fenêtre, afin de jouir encore de la beauté du soleil; puis il s'écria : *O beau jour de l'éternité! que j'aime cette clarté qui m'aide à penser à celle du jour qui n'aura point de nuit!*

Plus il souffroit, plus il s'efforçoit de s'appliquer à la contemplation et à la prière. Dans la convulsion de son agonie, on l'entendoit s'écrier : *Courage, courage, l'éternité s'approche.* Tout à coup il regarda fixement en haut pendant un quart d'heure, avec un visage riant. Puis, rassemblant toutes ses forces, il se mit sur son séant, ôta son bonnet, et dit, comme dans une espèce de ravissement : *Je vous adore, je vous adore.*

Quand on lui administra l'Extrême-Onction, il répondit à toutes les prières avec une grande présence d'esprit et une tendre dévotion. La cérémonie achevée, son pasteur lui demanda s'il ne vouloit pas donner sa bénédiction à ses enfans : *Quoi, Monsieur*, dit le pieux mourant, *donner la bénédiction en votre présence! je suis trop heureux de la recevoir.* Cédant cependant aux désirs de sa famille, il leva les yeux et les mains au ciel, et dit : *Je prie Dieu qu'il vous bénisse, quil vous garde de la malignité du monde, et que vous n'y ayez point de part; et surtout, mes enfans, que vous viviez en la crainte et l'amour de Dieu, et que vous obéissiez à votre mère.*

Prêt à expirer, il fit approcher de son lit un homme de grande qualité, avec lequel il étoit intimement lié; après lui avoir témoigné son affection, il ajouta d'une voix ferme : « La perfection de la vie chrétienne est d'être uni parfaitement à Dieu dans la croyance de son Église : il ne faut pas s'embarrasser dans les nouveautés. Adorons sa conduite sur nous, et soyons-lui fidèles jusqu'à la fin. Attachons-nous à un Dieu crucifié pour notre salut; unissons toutes nos actions et tout ce qui est en nous à ses mérites, et espérons que lui étant fidèles par sa grâce, nous aurons part à la gloire de son Père : j'espère que nous nous y verrons un jour, le jour qui sera sans fin. Adieu; c'est tout ce que j'avois à vous dire. Priez pour moi. » Il demanda ensuite son crucifix, le baisa, proféra plusieurs fois le saint nom de Jésus, puis expira doucement, dans la trente-septième année de son âge, le 24 avril 1649.

Chrétiens de toutes les conditions, que d'instructions salutaires nous présente une vie trop courte dans sa durée, quoique si remplie d'œuvres saintes! Après avoir lu, médité la vie de ce Renty, le second sauveur de sa patrie, de cet autre Vincent de Paule, le bienfaiteur de ses compatriotes et celui de tant d'étrangers, auroit-on encore l'impudence d'avancer que la piété n'est utile à rien? Eh! quel sentiment céleste multiplioit partout cet homme de miséricorde?

Pourquoi vouloit-il être utile à des êtres qu'il ne connoissoit pas, à des sauvages séparés de lui par des mers immenses qu'il ne franchiroit jamais? Humanité, vertu profane et toute humaine, est-ce toi que nous devons admirer ici? Sont-ce là de tes œuvres? Non sans doute: tes élans ne sont point aussi nobles; ton dévoûment n'a rien du sublime héroïsme de la bienfaisance chrétienne. Bienfaisance! quel mot j'ai prononcé! Seroit-ce bien là le cachet à mettre aux œuvres du serviteur de Dieu? Fut-il donc bienfaisant? Oui sans doute; mais d'une manière religieuse. Et vous que sa grande ame ne put secourir, quelle que fût l'ardeur de ses désirs, vous infortunés qui n'eûtes point de part à ses dons prodigieux, auriez-vous droit de vous en plaindre? La bienfaisance, dit un écrivain respectable, ne contrarie jamais la justice, elle l'excède toujours; elle ne fait jamais le bien des uns aux dépens des autres; mais en rendant aux uns ce qui leur appartient, elle accorde aux autres plus qu'il ne leur est dû. La bienfaisance, qui est une partie essentielle de la charité, est prescrite de même que la justice; mais ses devoirs ne sont pas aussi exactement circonscrits. Sa dette est également rigoureuse, mais la qualité, les personnes à qui elle est due, la manière de l'acquitter, ne sont pas déterminées avec la même précision : son exercice admet quelque latitude, souffre les prédilections, permet les préférences. Vous êtes

strictement tenu de faire du bien à vos frères ; mais les circonstances sont rares où vous êtes tenu d'en faire à un tel plutôt qu'à un autre. La conséquence de cette vérité est que, comme les ouvriers de l'Évangile, j'ai tort de me plaindre quand les bienfaits que j'ai désirés ne tombent pas sur moi : dès que ce sont des bienfaits, je n'y avois pas droit; on a pu, sans me faire injustice, les verser sur un autre; on ne m'a pas nui parce qu'on a manqué de me donner ce qui ne m'étoit pas dû. Si cette règle si simple, et dont la vérité est si frappante, étoit observée, combien de plaintes et de murmures seroient supprimés !

Au reste, est-il bien vrai, vous qui n'avez jamais connu de Renty, vous qui n'avez point participé à ses bienfaits, vous qui vécutes loin de son temps ou loin de son pays natal, est-il bien vrai que vous soyez étrangers à sa bienfaisance? Ah! du sein de sa tombe, il peut encore faire des heureux; et si vous lisez attentivement le récit de ses œuvres, ce récit vous fera connoître la voie qui conduit au bonheur. Que vous apprendra ce magnifique tableau? à rejeter ces fausses maximes répandues par les amis de la terre sur la nature et les caractères de la véritable félicité. Celui dont l'histoire peut vous la faire discerner et vous en faire jouir, naquit au sein des grandeurs et des frivoles jouissances du monde : cependant c'est lui qui vous dit avec tant de raison : Le véritable bonheur est négligé

par la plus grande partie des hommes; c'est Dieu lui-même, c'est la contemplation de ses infinies perfections qui doit faire nos délices; mais nous, insensés que nous sommes, nous attachons notre félicité aux objets frivoles qui nous environnent; nous poursuivons de vains fantômes de richesses, de grandeurs ou de plaisirs. Jésus-Christ descendu sur la terre est venu dissiper cette illusion, montrer aux hommes où réside l'ineffable paix du cœur, et leur tracer la route qui y conduit. Son Évangile, comme une lumière éclatante, a dissipé les ténèbres dans lesquelles le genre humain cherchoit le bonheur qu'il ne trouvoit nulle part. A cette clarté nouvelle, le monde a ouvert les yeux; il s'est étonné d'avoir si long-temps méconnu ce qui étoit l'objet de ses désirs. Mais hélas! et c'étoit dès l'origine du christianisme le sujet des regrets du grand Apôtre, tous n'obéissent point à l'Évangile. Combien de faux chrétiens, au mépris de cette loi sainte, recherchent le bonheur dans ce qu'elle déclare devoir faire leur malheur! combien de chrétiens foibles et tièdes, avouant, dans la spéculation, que la Religion seule peut procurer ce solide bonheur, démentent dans la pratique les principes qu'ils professent, et veulent allier le bonheur que la Religion promet avec les jouissances qu'elle réprouve! Gardons-nous de cette inconséquence aussi déplorable qu'elle est absurde, de vouloir être heureux, et de nous plonger dans

l'abîme du malheur; et que le désir de la félicité, qui est dans nos cœurs, nous engage à écouter la voix divine qui nous y appelle. Infortunés pécheurs, si chers à mon zèle et à mon amour, que de précieux avantages n'avez-vous pas à recueillir de la vie de Renty! Le juste qui n'a vécu que pour son Dieu, vous trace, par son héroïque pénitence, l'exemple du retour à la vertu : oui, cette ame innocente et pure se propose de servir de modèle à l'ame coupable et criminelle que la grâce touche, et qui veut répondre à ses miséricordieuses avances. Mais que ferez-vous pour atteindre à ce but? Pécheurs qu'a pénétrés un vrai repentir, agissez comme le généreux serviteur du bon Maître : pleurez avec lui, non de légères imperfections, mais de longues iniquités. A côté de l'homme de bien humiliez-vous profondément, et le Ciel vous sera propice. — N'as-tu pas vu, dit le Seigneur à son Prophète, *Achab* humilié devant moi? Puisqu'il s'est humilié pour moi, je détournerai de sa personne les fléaux qu'il avoit mérités. Il est prêt à prononcer en notre faveur la même rétractation : son bras suspendu sur nos têtes peut encore être désarmé par une humiliation sincère.

Antiochus, frappé par sa main divine, s'humilie en vain, parce qu'il ne s'humilie qu'en apparence, et que ses discours, arrachés par la crainte de la mort présente à ses yeux, ne sont pas l'expression d'un sentiment religieux. O pé-

cheurs qui feignez le repentir! en vain vous prosternez-vous de même devant le Seigneur; en vain vous lui adressez les prières les plus humbles, si vous conservez dans le cœur la même arrogance. L'humiliation extérieure n'est que le signe de celle de l'ame, qui seule peut être de quelque prix; autrement la première n'est qu'hypocrisie, qu'un simulacre de pénitence, plus propre à irriter Dieu qu'à l'apaiser.

Ce genre d'humiliation n'étoit pas celui du lépreux de l'Evangile; et la prière qu'il adressa à Jésus-Christ le manifeste : elle est courte, mais quels sentimens elle exprime! et la foi la plus inébranlable dans la souveraine puissance, et la confiance la plus illimitée dans la bonté infinie, et l'aveu que la guérison ne lui est pas due, et la crainte de n'en être pas digne. Cet homme espère tout de Jésus-Christ, et craint tout de lui-même; et voilà les sentimens dans lesquels nous devons nous approcher du tribunal sacré : en contemplant la puissance et la miséricorde infinie de notre Juge, pour ne pas tomber dans le désespoir; en considérant l'énormité de nos offenses, et la disproportion de notre repentir, pour ne pas nous laisser emporter par la présomption : l'un nous éloigneroit de la pénitence, l'autre la rendroit infructueuse : l'un ou l'autre, en nous laissant tout le poids de nos péchés, nous chargeroit d'un péché de plus. Entre ces deux écueils, de Renty sera notre

guide ; ses exemples nous invitent à l'espérance et à l'humilité, pour nous diriger et nous empêcher d'aller nous briser contre les écueils. Comme dans l'ordre physique deux impulsions différentes donnent aux corps une direction mitoyenne, de même dans la carrière de la pénitence, ces deux vertus combinées poussent l'ame vers son but sur une ligne qui leur est commune, et l'empêchent de s'écarter, soit de l'un, soit de l'autre côté; l'espérance nous y soutient, l'humilité nous guide ; l'espérance nous présente le terme, l'humilité nous y fait atteindre.

PRATIQUE.

La vie de l'humble et généreux serviteur de Dieu deviendra pour moi l'occasion de solides résolutions : 1.° Je me propose de me rappeler souvent combien il est important de céder aux premières impulsions de la grâce. Hélas ! si le jeune de Renty avoit constamment refusé de lire l'ouvrage de l'Imitation de Jésus-Christ, peut-être aurions-nous un modèle de moins ; et l'affreux séjour des enfers compteroit une victime de plus. 2.° J'animerai toutes mes actions par le sentiment habituel de la présence de Dieu. 3.° Mes plus doux momens, mes loisirs les plus délicieux s'écouleront aux pieds de vos tabernacles. 4.° Je m'enflammerai d'une charité sans bornes pour les besoins de mes frères. Si les dons

de la Providence ne me sont départis qu'avec une sorte de réserve, je bénirai Dieu de ma détresse, je me glorifierai de ce trait de ressemblance avec mon divin Modèle : mais pauvre moi-même, je n'en serai pas moins l'ami, le consolateur de l'indigent, dont je ne veux cesser jamais de plaider la cause auprès du riche.

JACQUES-FRANÇOIS

JOGUES DE BOULAND,

DÉCÉDÉ LE 17 AOUT 1695.

EXTRAIT de sa Vie, tiré de l'ouvrage intitulé : *Le Pécheur converti*, ou *l'idée d'un véritable pénitent. Vie de M. Jacques-François Jogues de Bouland*, imprimée à Orléans chez François Bohier, rue Sainte-Catherine, l'an 1695.

JACQUES-FRANÇOIS JOGUES DE BOULAND naquit à Orléans, l'an 1637, d'une famille distinguée par des places honorables qu'elle avoit remplies en cette ville. Ses parens l'élevèrent avec une aveugle tendresse, qui lui laissa contracter dès l'enfance de funestes habitudes : fortifiées avec l'âge, elles pensèrent entraîner sa perte, et sa perte éternelle. Bientôt la conduite du jeune de Bouland fut pour les pères et mères indignes d'un si beau titre par leur molle et lâche indulgence, un présage menaçant de ce qu'ils ont eux-mêmes

à redouter. Livré au jeu, aux festins, aux débauches de tous genres, il s'abandonna à de si honteux excès, que même les plus libertins en avoient horreur, et ne pouvoient entendre sans frémir ses continuels et épouvantables blasphèmes. Devenu étranger à tout sentiment de foi, loin d'approcher des sacremens, il ne daignoit même pas, les jours de fêtes, assister à nos saints sacrifices. Son infortuné père recevoit avec soumission le châtiment que lui méritoit la mauvaise éducation donnée à ce fils égaré, et employoit les plus vives instances pour l'engager à changer de conduite. Repoussé de la société de ses amis, l'insensé se rendit à Paris, afin de s'y livrer plus commodément à ses penchans détestables. Dans cette immense cité, le centre des vices comme celui des vertus, il marche d'égaremens en égaremens, et tombe d'abîme en abîme. L'auteur de ses jours, se reprochant avec une nouvelle amertume des excès dont il s'accusoit d'être la première cause, fit un nouvel effort afin de rappeler à lui-même ce nouvel enfant prodigue ; il lui acheta la charge de président de l'élection d'Orléans. Pour un cœur qu'eût animé une noble émulation, c'eût été sans doute un avantage flatteur et honorable, que celui d'être le chef d'une compagnie composée d'hommes de mérite ; mais aux yeux du jeune criminel qu'abrutissoit la passion du jeu, cette charge fut une tâche inabordable ; il la vendit, et revint dans la capitale continuer ses

désordres. Cependant, quel spectacle pour un Dieu tout amour envers ses créatures, que celui d'un jeune homme sans mœurs et sans principes, et qui s'endurcissoit contre les cris du remords! Admirons la tendre compassion, l'ingénieuse charité avec laquelle le bon Pasteur vole sur les pas de cette brebis égarée, qui lui est encore aussi chère qu'elle est peu digne de l'être. M. de Bouland est frappé d'une maladie mortelle : à cette nouvelle le fils accourt en province, se jette au cou de son père, et le prie de tout pardonner. Le vieillard déjà mourant, voit l'abîme ouvert sous les pas du jeune impie; il comprime sa vive affection, donne à son fils, avec une fermeté religieuse, les plus importans avis; mais en même temps déclare qu'il ne le reconnoîtra pour lui appartenir, que lorsqu'il cessera de vivre comme s'il étoit l'ennemi de Dieu. Le courroux d'un bon père expirant n'est pas sans éloquence : le fils conjure le pasteur qui veilloit près du lit de mort, de ménager sa réconciliation, et promet de se présenter au tribunal de la pénitence. Alors la nature recouvre tous ses droits; M. de Bouland relève sa tête qui fléchit sous le coup de la mort, embrasse, bénit le coupable, et lui dit, comme un nouveau Tobie : — « Mon fils, servez le Seigneur dans la vérité, travaillez à faire ce qui lui est agréable. » Ces paroles affectueuses, suivies peu de temps après de la fin de cet homme religieux, semblèrent avoir suspendu le cours des

désordres de son fils. Mais hélas ! foibles résolutions, vous disparûtes en peu de temps ; penchans chéris, vous reprîtes bientôt votre empire funeste. La rechute est la source de nouveaux et plus grands désordres : de Bouland se livre au jeu avec la fureur la plus effrénée, fait des gains considérables, et prend un équipage pour venir éblouir sa patrie par le spectacle d'un luxe scandaleux. Arrêté dans sa route par des amis dignes de lui, il retourna sur ses pas avec ces vils escrocs, perdit le même jour tout ce qu'il possédoit, tomba dans un affreux désespoir, et se refusa, durant trois jours, toute espèce de nourriture. Ici l'inépuisable clémence daigna tendre encore à l'infidèle une main compatissante : le jeune homme poursuivi par ses passions, fut tout à coup frappé d'une maladie qui le conduisit aux portes de la mort ; et déjà l'enfer alloit engloutir sa proie, lorsqu'un vertueux parent du malade accourut d'Orléans à Paris, afin de lui procurer les moyens de faire sa paix avec le Ciel. Celui-ci, vaincu par la grâce, se confessa, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une piété apparente, protesta hautement de ne jouer jamais, et détesta ses emportemens et ses blasphèmes. Ce retour à Dieu fut-il sincère ? tout l'annonçoit. A peine convalescent, il se rendit à Orléans dans sa famille ; et pendant un an, continua de s'interdire le jeu, cause de ses malheurs et de ses crimes. Mais hélas ! qui ne gé-

miroit sur la fragilité de l'homme, sur la force des penchans qui ne sont qu'assoupis, et dont le réveil est si formidable ? Après cette longue épreuve, l'imprudent, bien résolu de ne jouer jamais, voulut du moins se procurer le coupable plaisir de fréquenter les académies de jeu : d'abord il se promit de rester toujours simple spectateur; mais un jour, pressé par ses anciens amis, il succombe, perd une somme très-considérable, et retombe dans tous les excès de l'emportement ; il brise ce qui se trouve sous sa main, rentre chez lui en furieux, maltraite son domestique et renverse tout ce qu'il rencontre. Qui croiroit toucher au moment où la grâce va triompher à jamais d'un rebelle obstiné ? Il s'est couché terrible comme un lion : le matin il se relève ayant la douceur de l'agneau. Pendant la nuit, rendu à lui-même, une foule de réflexions désolantes s'étoient offertes à son esprit ; il rougit des excès auxquels sa funeste passion l'entraînoit, gémit de ses égaremens, et forma enfin la résolution de revenir à Dieu. Son premier soin fut, dès le lendemain, d'acquitter toutes ses dettes ; il renonça à l'élégance de ses vêtemens, choisit des habits simples et modestes, dit un éternel adieu aux sociétés dangereuses, et ne se conserva qu'un petit nombre d'amis, dont les discours et les exemples pussent l'encourager à la pratique de la vertu. Foulant aux pieds tous les objets qui trop long-temps enchaînèrent son

cœur, il embrassa avec une sainte ardeur, et sous la conduite d'un directeur sage et prudent, ce que la pénitence a de plus humiliant et de plus pénible. Celui-ci ne crut pas devoir lui conseiller l'usage de ces moyens de mortification dont l'effet est d'abattre le corps, mais souvent sans subjuguer l'esprit. Le nouveau disciple de l'Evangile s'ouvrit une voie nouvelle pour atteindre à la perfection : ce fut de s'affranchir du joug du respect humain, et de fermer son cœur à la crainte des dédains et des mépris d'un monde railleur et satirique. Cette appréhension s'évanouit pour lui comme un songe ; il se demandoit à lui-même : « Que dira mon Dieu quand je paroîtrai devant lui, si je ne suis pas fidèle à sa grâce et aux promesses que je lui ai faites ? Hélas ! qu'aurai-je à lui répondre, si je n'ai pas accompli ses divins commandemens ? » On le vit fréquenter tous les lieux consacrés à la piété, et entrer avec ardeur dans les œuvres que la foi et la charité inspirent. Il commença par se séparer absolument du siècle, et se livra avec persévérance à la prière, à la lecture des bons livres, et à la méditation des maximes du christianisme. Sans cesse au pied des autels, il versoit des larmes sur les iniquités du monde corrupteur et corrompu ; il se considéroit comme le plus criminel de tous ceux qui avoient lassé la patience de Dieu ; et cette nouvelle vie, consacrée aux œuvres de justice et à la prière, il y persévéra

pendant vingt-cinq ans. Déjà tel que ces petits enfans auxquels notre Sauveur veut que nous soyons semblables, on ne le reconnut plus dans son édifiante simplicité : il se croyoit le dernier des hommes et le premier des pécheurs ; il ne contestoit jamais sur toutes les questions indifférentes ; il s'empressoit au contraire de déférer aux sentimens des autres ; et loin de briguer le premier rang dans les sociétés où il étoit obligé de se rendre, il n'y ambitionnoit que la dernière place. Quel éclat une humilité si sincère n'acquiert-elle pas, surtout dans la réparation d'un scandale ! De Bouland se rappela que quelques jours avant sa conversion, il s'étoit vivement emporté contre la femme d'un traiteur, qui, connoissant sa passion pour le jeu, avoit refusé de lui donner des dés : il retourne chez elle, lui demande pardon des exécrables juremens qu'il avoit proférés en sa présence, lui paie la somme dont il lui étoit redevable, et la laisse aussi pénétrée d'admiration, qu'elle avoit été indignée de sa conduite.

L'humilité n'embellit jamais seule l'ame du chrétien qui la possède, et d'autres vertus marchent à sa suite. M. de Bouland, dès son début au service du Seigneur, se rendit à Auxerre pour y faire éclater ses regrets des excès criminels auxquels il s'étoit livré dans cette ville : il n'y eut personne qui n'y fût attendri de la sincérité de son repentir et de sa ferveur. Ce fut là qu'il

forma le dessein de surmonter cette extrême répugnance que la seule vue d'une plaie lui avoit toujours causée. Sur ce point, il n'avoit jamais pu se commander à lui-même ; mais que la philosophie est foible auprès de la voix éloquente de la charité ! D'*Auxerre*, le pieux voyageur se rendit à *Saïntes*, où se réunissoient des malades couverts de gale et de teigne, pour y boire des eaux efficaces contre leur cruelle infirmité. De Bouland s'empressa d'offrir à ces infortunés les soins les plus tendres. Pendant plusieurs semaines, il se consacra dans l'hôpital, ou près de la fontaine, à les secourir, non-seulement de sa bourse, mais encore de la main. Il les lavoit lui-même, pansoit leurs têtes, descendoit jusqu'aux services les plus révoltans pour la nature : rien ne rebuta le zèle de celui qui jusqu'alors avoit été l'esclave de sa délicatesse et de ses sensualités. Quelque grande que fût la ferveur d'une conversion nouvelle, sa piété n'eut point de formes repoussantes ; son humilité étoit accompagnée d'une si grande douceur, qu'avec un tempérament vif à l'excès, jamais, depuis son retour à la vertu, il ne laissa échapper un léger signe d'impatience. Sa simplicité étoit semblable à celle du premier âge de la vie : son obéissance égaloit sa simplicité. Autant il avoit aimé le monde et ses vains plaisirs, autant il aima la retraite et le silence. Il ne quittoit sa solitude que pour aller à l'église, ou pour visiter les pauvres et les malades ; il pas-

soit pour ainsi dire les jours entiers prosterné au pied des tabernacles, et dans un recueillement si profond, qu'il sembloit immobile. Il approchoit souvent du tribunal de la pénitence, et plus souvent encore de la sainte communion, où il trouvoit une source inépuisable de délices.

Qui pourroit exprimer les transports de sa charité et de sa reconnoissance envers son Bienfaiteur infini, lorsqu'il le possédoit dans son cœur? Son seul maintien devant le Saint des saints, l'eût fait prendre pour un élu jouissant de la céleste félicité; on n'eût pu le voir marchant à la suite du Sacrement de nos autels, quand on le portoit aux malades, sans être ému de sa vive ferveur; jamais on exposoit le Dieu de clémence et d'amour en quelque église, que de Bouland n'y volât aussitôt pour lui offrir le tribut de ses hommages et de ses adorations. S'il apprenoit l'affreuse nouvelle d'une profanation de nos saints tabernacles, il en éprouvoit une douleur aussi amère que sa foi étoit vive, et offroit au Tout-Puissant une amende honorable avec la même solennité que s'il eût été le criminel.

Que n'aurions-nous pas à raconter de sa dévotion envers Marie! Il récitoit chaque jour l'office qui lui est consacré, nourrissoit en son ame une amoureuse confiance dans cette tendre et puissante avocate de tous les pénitens, et se flattoit avec raison d'obtenir par elle des grâces particulières.

La maladie seule pouvoit le dispenser d'assister aux offices ordinaires de la paroisse; il considéroit cette assiduité comme un devoir important, auquel il faisoit céder le goût de la retraite ou celui d'une autre pratique religieuse.

Si nous observons l'humble pénitent dans ce sanctuaire domestique qu'il s'étoit formé, et où des jours de paix s'écouloient pour lui comme un instant, jamais nous ne l'y trouverons oisif. C'étoit pour éviter les écueils qu'on rencontre dans le monde, et où il avoit tant de fois fait naufrage, qu'il restoit dans la solitude: il s'y occupoit soit à la prière, soit à des lectures pieuses et instructives, soit à la culture d'un jardin dont les soins faisoient ses délices, parce que le prodige de la végétation rappeloit à son cœur le gage continuel de la munificence du divin Auteur de toutes choses. Mais souvent les devoirs de la charité l'arrachoient à cette innocente récréation, pour voler près de tous les pauvres auxquels il pouvoit offrir les secours spirituels et temporels: on étoit surpris de l'abondance et de la continuité de ses aumônes. Des hôpitaux, où il étoit venu répandre parmi les malades des consolations, il couroit dans les prisons et jusque dans les cachots, pour y secourir de tout son pouvoir les coupables que la justice y tenoit renfermés.

Chaque dimanche, après vêpres, il visitoit six pauvres familles honteuses, pour adoucir secrè-

tement leur misère et pour les instruire de la Religion. Il étoit aidé dans ces bonnes œuvres par un vertueux ecclésiastique nommé M. *François Tassin*, mort depuis en odeur de sainteté le 2 février 1694. Le roi ayant porté ses armes victorieuses au fond de la Hollande, d'où il envoya un grand nombre de prisonniers à Orléans, ces infortunés y arrivèrent dans un dénûment si absolu de vêtemens, que la plus grande partie d'entr'eux devinrent la proie de la maladie. Un cœur sensible est loin de considérer comme ennemi un captif, et tout vrai catholique pourroit-il traiter avec indifférence un homme malheureux, quelle que soit sa croyance? Ces étrangers, presque tous calvinistes, devinrent les objets chéris du zèle et de la tendre charité du moderne Augustin. Il leur procura des aumônes considérables, et fit connoître leurs besoins avec plus d'énergie que s'ils lui eussent été personnels : son tendre intérêt pour eux toucha le cœur de ses plus riches concitoyens; chaque jour vit apporter de nouveaux secours aux prisonniers. Sa charité s'accrut en proportion des bienfaits qu'il versoit dans le sein de l'infortune; et, nouveau Joseph, sans cesser de répandre ses dons sur ses compatriotes, il fut le sauveur de ces intéressantes victimes du fléau de la guerre : il sembloit se multiplier comme les besoins de l'indigence, et il savoit revêtir sa charité de mille formes aussi ingénieuses que touchantes. Une piété aussi bien-

faisante ne peut manquer de faire des conquêtes. Quand la vertu déplaît, n'est-ce donc pas la faute du sage? Celui-ci parvint, comme à son insu, à être l'apôtre de sa Foi : ces Hollandais, subjugués par cette éloquence muette, mais irrésistible des saintes œuvres, en admirent l'auteur; plusieurs s'affligent de ne pas croire ce qu'il croit, en manifestent leur peine, voient dissiper leurs doutes, et par les soins de ce nouvel ami, toujours accompagné d'ecclésiastiques pieux et éclairés, ils rentrent dans le sein de l'Église, à laquelle le malheur de leur naissance les avoit laissés étrangers.

Cet empressement si généreux à soulager les prisonniers, ce noble sentiment, nous ne saurions trop l'observer, n'attiédissoit en rien ses sentimens d'amour en faveur de ses compatriotes. Citoyens d'Orléans, qui de vous eut droit de lui refuser de la reconnoissance, ou pour mille bons offices rendus, ou pour un zèle toujours également empressé à vous servir? Il est un sauveur à des familles entières qui, dans leur misère, aimeroient mieux mourir que de se plaindre, et pour lesquelles une somme prêtée à propos fait continuer d'indispensables travaux qu'on étoit forcé d'interrompre; il empêche ceux-ci de tomber dans l'indigence; ceux-là il les en relève; s'obligeant pour les uns, empruntant pour les autres, faisant apprendre des métiers à de jeunes garçons, plaçant de jeunes filles dans de bonnes conditions;

conditions ; et pour continuer de se procurer la jouissance d'aussi saintes œuvres, il ne consomme de son revenu que l'absolu nécessaire, et se condamne à une rigoureuse frugalité.

Le nouveau Zachée ne s'attache aux pas de son Sauveur qu'avec le désir de l'imiter dans toutes ses vertus. Combien la foible enfance, et surtout l'enfance pauvre, abandonnée, privée de toute instruction par la détresse, l'ignorance ou la coupable insouciance des parens, touchoit profondément son cœur toujours brûlant du feu divin de la charité ! Il désira établir à Orléans une école de charité à l'instar de celle qu'avoit fondée le vertueux *Pierre Tranchot*, avocat, décédé en 1652. Plein de son idée, et jaloux de la réaliser, de Bouland se retira quelque temps chez M. *Louis Tranchot*, digne héritier et exécuteur des vues charitables de son parent, qui en mourant lui avoit laissé le soin de continuer son plan. Dans cette retraite, il étudia la meilleure forme de ces écoles, et de là se rendit à Blois, près d'un autre vertueux personnage, qui s'occupoit aussi de l'instruction de la classe pauvre de la jeunesse, et qui fut à cette époque appelé à Tours pour l'établissement des écoles de charité. Notre miséricordieux pénitent l'accompagna dans ce voyage. Les auteurs de ces excellentes institutions voulurent attirer sur leur entreprise les bénédictions du Ciel par un acte solennel d'humilité : ils rassemblèrent dans une

maison tous les enfans indigens de la ville, et de là se rendirent processionnellement à l'église cathédrale de Tours ; de Bouland portoit à la tête de ces enfans, qui marchoient nu-pieds, une grande croix de bois, rappelant ainsi Jésus-Christ chargé de sa croix dans les rues de Jérusalem. De retour à Orléans, il loua une maison convenable, dans la paroisse de Saint-Euverte, quartier dont tous les habitans étoient pauvres. Cette maison fut bientôt remplie d'une multitude d'enfans auxquels il enseignoit le catéchisme et montroit à lire et à écrire. Chaque jour il conduisoit lui-même son petit troupeau à la Messe, et lui inspiroit pour la maison de Dieu le plus profond respect. Ses soins ne furent pas infructueux : la modestie des élèves honoroit la tendre piété de l'instituteur. Un saint ecclésiastique, M. *Démia*, promoteur de l'archevêché de Lyon, et directeur de toutes les écoles de ce diocèse, étant venu à Orléans, visita celle de M. de Bouland, et fut si édifié de la manière dont elle étoit conduite, qu'il l'engagea à établir un petit séminaire dans lequel on pût former de bons maîtres pour travailler à l'instruction de la jeunesse indigente. Le zélé pénitent adopta avec ardeur un projet si utile ; et si Dieu ne permit pas qu'il pût l'accomplir, il en eut le mérite, soit par ses pieux désirs de le mettre à exécution, soit par la résignation de son sacrifice, lorsqu'il fallût abandonner ce projet.

Il seroit impossible de rendre un compte exact de toutes les bonnes œuvres auxquelles M. de Bouland se livra le reste de sa vie ; son humilité nous en a dérobé le plus grand nombre. Il aspiroit à finir ses jours dans le désert de Sept Fonds, pour avoir en Dieu seul un témoin de sa pénitence et de ses larmes. Pendant la retraite qu'il y fit, que de vives lumières ! que d'onctions touchantes de la grâce éclairèrent son esprit et pénétrèrent son cœur ! Quand sa santé et ses forces mirent à ses vœux un obstacle invincible, il ne s'arracha de cette sainte solitude qu'avec la plus vive douleur.

Dieu sans doute ne voulut pas priver la société d'un si beau modèle, pour les riches adonnés au jeu et à toutes les passions qu'il engendre ou nourrit. Le Sauveur des pécheurs, dans sa miséricorde, laissa sous les yeux de ces méchans serviteurs un spectacle éloquent, bien propre à les ramener sous le joug de la Foi ; heureux si leur insensibilité ne devoit pas les rendre plus coupables et plus ingrats encore ! De Bouland ne parut au milieu d'eux qu'avec le double esprit des Antoine et des Jean-l'Aumônier : quel bonheur n'étoit-ce pas pour sa patrie de le conserver ! Quelque soin qu'il mît à dérober aux yeux du public ses exercices de pénitence, personne ne lui refusoit les sentimens de son respect, de son admiration et de son amour. On étoit si convaincu de la sincérité de son repentir,

que ni la calomnie, ni la satire mordante, dont les traits n'épargnèrent presque jamais quiconque retourne à la vertu, respectèrent son changement de vie. Aussi, que de biens a produits son exemple! il a acquis à Dieu plus d'amis que les plus célèbres prédicateurs. Quiconque éprouvoit le besoin de faire sa paix avec le Ciel, auroit voulu se jeter dans les bras de Bouland, et verser dans son sein les larmes du repentir. Sa maison ressembloit à un monastère ; ceux qu'il y avoit réunis, animés du même esprit, s'étoient soumis à la règle qu'il y avoit établie. On y récitoit en commun l'office de la Sainte Vierge, et les prières du matin et du soir. Outre ces exercices publics de piété, et l'habitude de prier sept fois le jour, comme le pieux roi de Juda, il se levoit toutes les nuits à minuit, et consacroit une heure entière à la prière et aux larmes, quelle que fût la rigueur de la saison. Lorsque ceux qui couchoient près de sa chambre l'entendoient, il les prioit de ne point s'en mettre en peine, et leur disoit que cette interruption de sommeil lui étoit nécessaire : il leur cachoit ainsi, autant qu'il lui étoit possible, la cause de ces veilles, comme chacune de ses bonnes actions. Personne n'entroit dans son appartement, dont l'ameublement annonçoit si bien le disciple du Dieu de Bethléem : lui-même préparoit son humble couche, et tenoit sa cellule avec la propreté convenable.

La continuité des saintes œuvres de cet homme de Dieu peut seule donner une juste idée de la simplicité et de la beauté de son ame ; mais si nous désirons y pénétrer, écoutons son langage naïf. Après avoir médité sur les bienfaits dont Dieu l'avoit comblé, il avoit écrit ces résolutions qu'il s'étoit imposées : « Mes résolutions ont été de ne point manquer chaque jour à rendre grâces à Dieu de ses bienfaits à mon égard : premièrement, de m'avoir fait naître chrétien, dans la Religion catholique, apostolique et romaine, et de parens très-vertueux, qui n'eussent rien épargné pour mon éducation, et qui m'instruisoient encore plus par leurs bons exemples que par leurs préceptes, quoique j'en aie abusé toute ma vie ; mais encore que de bienfaits particuliers n'ai-je pas reçus de Dieu ! Ne m'a-t-il pas délivré de ce labyrinthe d'iniquités où j'étois engagé ? ne m'a-t-il pas miraculeusement retiré des abîmes de l'enfer ? mais quel abus j'ai fait jusqu'ici de toutes ses bontés ! J'ai formé la résolution de ne me plaindre jamais de mes peines ; au contraire, je souhaite de les voir s'accroître, et de souffrir la pauvreté, les mépris et toutes les afflictions qui me viendront de la part de Dieu ou de la main des hommes : j'ai songé même à aller au-devant d'elles et à les rechercher. Ainsi je sacrifie à Dieu mon peu de bien, mon peu de santé et ma vie ; mais comme je ne lui consacre que de misérables restes d'une existence que le

monde avoit usurpée, je lui ai immolé ma volonté toute entière : qu'il en dispose et me donne la sienne. Au commencement de mon changement de vie, je goûtois une vive satisfaction à lire *le Guide des Pécheurs* et à visiter des pauvres ; j'eusse préféré cet emploi aux plus belles charges de la cour ; grâces au Ciel je suis encore dans les mêmes sentimens. »

Entre les personnes sur qui l'exemple de l'Augustin français fit une impression salutaire, la première fut M. de Sélorges, exempt des gardes du roi. Après s'être livré à de profondes réflexions sur la nécessité de son salut, il quitta le service pour se donner à Dieu dans l'état ecclésiastique, fut partager à Orléans l'asile de Bouland, s'appliqua tout entier avec lui à l'instruction des pauvres ; et dans cette humble et apostolique fonction, après deux ans de travaux, il termina saintement sa pénitence. Au lit de la mort, il fit un legs à son vertueux ami pour consolider l'établissement de son école. Quelle douleur c'eût été pour le pieux fondateur, si sa bonne œuvre n'eût pas dû lui survivre ! Ayant toujours sa dernière heure présente à sa pensée, et n'écoutant que sa tendre sollicitude pour ses enfans spirituels, de Bouland, par son testament du 17 juillet 1694, déposa chez un notaire la somme nécessaire pour instruire soixante pauvres enfans de la paroisse de Saint-Euverte. Une si belle vie devoit-elle se terminer si tôt ? Pour

enrichir la couronne qui lui étoit promise, Dieu voulut, avant de récompenser son serviteur, éprouver encore sa fidélité par des maladies fréquentes et par des infirmités continues. Pendant les derniers quinze mois qu'il vécut, il souffrit les douleurs les plus aiguës avec une patience extraordinaire : un flux de sang considérable, une fièvre brûlante qui le dévoroit et l'affoiblissoit de jour en jour, rien ne put l'obliger d'interrompre ses pratiques habituelles de dévotion. Quoiqu'affligé d'un catharre, dont la violence lui fit perdre un œil, il ne manqua jamais d'assister à la Messe et aux offices, et de recevoir les sacremens avec autant de ferveur que s'il eût été dans un parfait état de santé. Son corps devint bientôt semblable à un squelette, et ses jambes enflèrent au point qu'il ne lui fut plus permis d'en faire usage. Ses amis ne pouvoient le voir dans ce triste état sans répandre des larmes : lui seul paroissoit insensible à ses maux ; le souvenir de ses iniquités l'occupoit tout entier, et le désir de satisfaire à la justice de Dieu lui inspiroit un courage au-dessus des forces humaines. Il bénissoit le divin Maître de ce qu'il daignoit penser à lui, et le traiter avec tant de miséricorde. « Jamais, disoit-il, je ne pourrai assez souffrir pour satisfaire dignement à la justice d'un Dieu que j'ai si long-temps outragé. » Ennemi de toute louange sur sa fermeté et la paix qui régnoit dans son ame, il ne rebutoit pas celui qui l'en félicitoit,

mais il le prioit de lui parler de Dieu, et alors il sembloit pénétré de la plus vive joie. Un ami qui sut entrer dans sa pensée et dans son cœur étoit toujours à ses côtés, tantôt lisant des passages de livres de piété, tantôt récitant quelques versets des cantiques du saint roi pénitent. Il n'en falloit pas davantage au nouveau David pour se sentir plein des choses divines, et pour exprimer, par des paroles de feu, les doux transports qui le consumoient ; alors il renouveloit son sacrifice avec une abondance de pieux mouvemens, et s'abandonnoit à la volonté de Dieu en tout ce qu'il ordonneroit de sa personne. Ce n'est pas qu'il n'éprouvât une grande frayeur des jugemens de Dieu, et que leur souvenir ne l'agitât d'un frémissement involontaire ; mais cette crise n'étoit pas de longue durée, bientôt il se relevoit de ce douloureux abattement par sa tendre confiance en la bonté de Dieu et dans les mérites de la passion de Jésus-Christ.

Sentant l'affoiblissement de ses forces, le pieux mourant voulut, la veille de l'Assomption de la Sainte Vierge, recevoir l'auguste sacrement de nos autels, parce qu'il savoit que nous n'avons rien à craindre quand le Seigneur est avec nous. Il se trouva plus mal le lendemain de la fête, et reçut le viatique avec de nouveaux transports de gratitude et d'amour : il tressaillit de joie aux approches du divin Rédempteur qui venoit servir de guide au fidèle disciple des Pierre et des Mag-

deleine, dans le passage d'une sainte vie à une heureuse éternité. Oh! l'admirable foi qu'il fit éclater dans les divers actes de désirs et d'espérance que prononça son cœur plutôt que ses lèvres mourantes ! Oh! le touchant amour qu'il manifesta pour son bienfaiteur infini ! Quoique son corps fût presque sans mouvement, son esprit étoit encore parfaitement libre. Si la violence des crises étoit suivie par l'assoupissement, il étoit reconnoissant qu'on l'eût éveillé pour le faire penser à remettre de nouveau son ame entre les mains de Dieu. Précieux don du ciel, que celui d'un ami dont la douce sollicitude surveille nos derniers momens! De Bouland méritoit d'en avoir, et l'un d'eux l'avertit que le temps s'approchoit où il devoit quitter la terre; qu'il avoit encore de nouvelles grâces à espérer du dernier de nos sacremens; qu'il y puiseroit de nouvelles forces pour combattre et vaincre l'ennemi du salut. Vertueux amis, seuls dignes d'un si beau titre, vos conseils furent accueillis avec une aimable, une affectueuse gratitude. A l'instant le mourant demande qu'on ne diffère plus à appeler son pasteur; il reçoit la nouvelle faveur du Ciel, le dernier de nos sacremens, avec présence d'esprit, et répond à toutes les prières de l'Eglise. Une satisfaction céleste, le sentiment consolateur des miséricordes divines, animent encore son visage décoloré : alors son ame se sépare de son corps, sans presque avoir éprouvé

les convulsions de l'agonie. Le bon serviteur cessa d'exister ici-bas, et s'envola au séjour de la gloire, le 17 août 1695. D'après ses volontés dernières, il fut inhumé comme s'il eût été un pauvre artisan ; mais le concours d'un peuple immense n'ayant qu'une pensée, qu'un sentiment pour bénir et pleurer l'homme de bien, le cortége des citoyens les plus distingués, et surtout les sanglots des pauvres qui rappeloient en vain à la vie leur père et leur ami, donnèrent à ses funérailles la pompe la plus imposante. A l'instant où le corps fut déposé en terre, plusieurs des premiers de la ville invoquèrent le juste, qu'ils se figuroient voir déjà dans les cieux.

Pécheurs de tous les rangs et de tous les âges de la société, contemplerez-vous d'un œil indifférent les derniers momens d'un juste que vous n'avez encore imité que dans ses désordres ? Ah ! s'il vécut trop long-temps comme vous, avec quel courage héroïque n'a-t-il pas réparé ses excès scandaleux ! on ne les oublioit pas, mais on les opposoit à vingt-cinq ans de la plus généreuse pénitence, et on en concluoit avec justice, qu'il n'est jamais permis de désespérer de soi-même, ou du sort des plus grands coupables, sous la loi du Dieu de clémence et de miséricorde. Mais quoi ! mes bien-aimés Frères, le spectacle si éloquent du fameux

citoyen d'Orléans, converti, ne feroit-il sur vos cœurs endurcis aucune impression salutaire ? Sauveur ineffable des David, des Manassès, des Pierre et des Augustin, ne permettez pas une si criminelle résistance : votre grâce est toujours abondante en prodiges ; qu'elle triomphe encore des ames les plus obstinées à marcher dans la voie de la perdition. Je ne saurois me résoudre à penser que la vue du pénitent mourant ne soit comme l'éloquence d'un orateur dont les paroles pénètrent jusqu'au fond des cœurs. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du juste, qui obtiennent même involontairement nos hommages secrets : c'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte, une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa majesté. Plus le mondain est esclave de ses passions, plus il estime le juste qui sait les maîtriser ; et dominé par ses foiblesses, il sait mieux apprécier le mérite de la vertu qui apprend à les surmonter. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, mieux il comprend l'héroïsme d'une ame qui résiste à ce charme impérieux. Toutes ses chutes sont pour lui de nouvelles leçons qui lui enseignent à estimer la piété, par les violences dont il sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi l'ame fidèle lui paroît un spectacle mille fois plus grand que tous ceux que le monde admire. Il voit que le

bonheur ou la témérité peuvent former des conquérans ; que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes ; que les grands hommes doivent souvent ce nom, ou aux conjonctures de leur siècle, ou aux caprices des peuples ; que les honneurs et les dignités sont rarement le fruit du mérite ; qu'enfin, des talens heureusement cultivés peuvent atteindre à divers genres de gloire ; mais que la vertu est d'un mérite supérieur à tous les autres genres de mérite, plus nécessaire à la société, plus digne de Dieu, et plus propre à nos besoins intellectuels ! C'est ainsi que les ténèbres rendent témoignage à la lumière. Eh ! pourquoi, hommes du monde, craindriez-vous de vous montrer les serviteurs de Jésus-Christ, devant des pécheurs qui souhaiteront de se rendre semblables à vous, lorsque vous aurez cessé, vous, de leur ressembler ?

PRATIQUE.

Le tableau du bon pénitent d'Orléans me fait prendre les résolutions suivantes : coupable de longs et de criminels égaremens, 1.° je ne désespérerai jamais, ni de moi, ni des miséricordes de mon Dieu. 2.° Après avoir sans délai mis tout en œuvre pour faire ma paix avec le Ciel, j'aurai recours à la consolante ressource de la pénitence. 3.° Je ne perdrai jamais de vue le souvenir désolant, mais salutaire, de mes anciennes iniquités.

LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME LE BLANC,

DUCHESSE DE LA VALLIÈRE,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1710.

Extrait des divers Mémoires du temps, sur sa vie et sur sa pénitence.

LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME LE BLANC DE LA VALLIÈRE, fille du marquis de la Vallière et de dame Françoise Le Prévost, naquit au mois d'août 1644. Sa mère, devenue veuve, épousa le marquis de Saint-Remy, premier maître-d'hôtel du duc d'Orléans, frère de Louis XIII. Par ce mariage, sa fille, élevée à la cour de ce prince, résidoit presque toujours à Orléans ou à Blois. Dès ses premières années elle se fit remarquer par un air de raison et de décence qui, dans une occasion où plusieurs jeunes personnes montrèrent trop de légèreté, fit dire à Monsieur: « Je suis assuré que mademoiselle de la Vallière n'y a eu aucune part; elle est trop sage pour cela. » Elle a avoué elle-même que ce témoignage éclatant, rendu à la prudence de sa conduite par une bouche aussi auguste, fut pour sa modestie une blessure mortelle : elle en conçut des sentimens si outrés de complaisance pour elle-même, qu'elle n'a jamais douté que cette secrète présomption n'ait été la cause de ses chutes.

Au mariage de Monsieur, frère unique de Louis XIV, avec madame Henriette d'Angleterre, mademoiselle de la Vallière fut placée près de Madame, en qualité de fille d'honneur; elle se fit aimer et estimer généralement, moins encore par ses grâces extérieures que par les charmes de son esprit et la bonté de son cœur. Hélas! ce cœur étoit doué d'une extrême sensibilité qui devint pour elle dans la suite une source de cuisans remords. Personne n'ignore à quel degré de faveur cette sensibilité la fit parvenir. Mais quel affreux présent de la fortune, que celui qu'on achète par la perte de son innocence, par le déshonneur solennel, par le souvenir accablant d'un crime qui soulève la société, qui la trouble, qui trop souvent devient le germe de discordes, de dissensions et de haines domestiques! Horrible adultère, puisqu'il faut prononcer cet exécrable nom, voilà le forfait qui couvrit d'ignominie une jeune personne jusqu'alors pleine de candeur et de modestie. Louis XIV, à cette époque, dans l'âge d'une jeunesse impétueuse, et livré sans frein à ses passions, s'éloigna de sa vertueuse épouse: nouveau David, il porta des regards indiscrets qui jetèrent le fatal poison dans son ame. Hélas! ce poison ne fut pas pour le prince seul: il le communiqua; et la douce, l'intéressante, la sage et vertueuse la Vallière devint bientôt une seconde Betzabée. Le désordre ne fut pas ense-

veli dans le secret : eh ! le vice peut-il se cacher dans les cours ? n'y élève-t-il pas toujours orgueilleusement la tête ? Cependant, loin d'atténuer à ses yeux son scandaleux désordre, la Vallière le pleuroit ; alors, selon le langage trop léger d'un bel esprit de son temps, cette petite violette se cachoit sous l'herbe, honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. « Jamais, ajoutoit madame de Sévigné, il n'y en aura sur ce moule. »

Mais quoi ! la Vallière, devenue mère, et ne pouvant considérer ses enfans qu'en rougissant, qu'en gémissant de leur avoir donné le jour, qu'en les reconnoissant pour les fruits de son crime ! O jeunesse infortunée ! pour un instant d'imprévoyance, pour un sentiment de présomption, pour un oubli d'un moment, quel abîme ne t'es-tu pas creusé ! L'amante criminelle, la mère honteuse y étoit plongée, et le remords l'y poursuivoit sans relâche. Est-il un moment de bonheur pour qui connut la vertu, et qui l'abandonne ensuite ? Sa conscience si justement épouvantée, cherchoit à se faire illusion à elle-même. Le célèbre *Mignard* l'ayant peinte, elle voulut l'être au milieu de ses deux enfans, mademoiselle de Blois et le comte de Vermandois, tenant un chalumeau à la main, d'où pendoit une bulle de savon, autour de laquelle étoit écrit : *Sic transit gloria mundi ;* ainsi passe la gloire du monde. Image naturelle de la vanité des passions des

hommes et des faveurs des cours ; image encore plus naturelle de ce honteux et détestable honneur attaché à la condition d'une favorite, dont le triomphe fait gémir les hommes de bien, et perce le cœur de l'épouse légitime ! Ames égarées, qui balancez à rompre des chaînes si honteuses, au moins faites comme la coupable la Vallière : intéressez à votre état funeste l'humanité souffrante, qui, soulagée par vos mains, priera pour votre ame aveuglée. Ayant trouvé dans sa chambre un écrin rempli des plus beaux diamans, elle n'en voulut pas garder un seul ; elle les fit vendre tous, et avec l'argent qu'elle en retira, elle fonda deux hôpitaux, l'un pour de pauvres vieillards, et l'autre pour l'éducation de jeunes orphelins.

La complice de l'époux adultère n'avoit pas fermé son cœur à la voix de la Religion ; cette voix sublime retentissoit souvent au fond de sa conscience. Deux fois elle s'enfuit de la cour pour se renfermer au monastère de Chaillot ; deux fois elle rentra dans sa servitude. Mais dans ces fuites salutaires, étoit-ce bien Dieu qui la guidoit ? n'étoit-ce point plutôt l'amour blessé, cet amour qui ravissoit à Dieu le cœur de sa créature ? La marquise de Sévigné écrivoit à sa fille, le 12 février 1671 : « La duchesse de la Vallière manda au Roi, qu'elle auroit plus tôt quitté la cour, après avoir perdu l'honneur de ses bonnes grâces, si elle avoit pu obtenir d'elle

de ne le plus voir. Que cette foiblesse avoit été si forte en elle, qu'à peine étoit-elle capable présentement d'en faire un sacrifice à Dieu ; qu'elle vouloit pourtant que le reste de la passion qu'elle a eue pour lui servît à sa pénitence, et qu'après lui avoir donné toute sa jeunesse, ce n'étoit pas trop encore du reste de sa vie pour le soin de son salut. Le Roi pleura fort, et envoya M. Colbert à Chaillot, la prier instamment de venir à Versailles, et qu'il pût lui parler encore. M. Colbert l'y a conduite : le Roi a causé une heure avec elle, et a fort pleuré. » Six jours après, madame de Sévigné mande à sa fille : « Madame de la Vallière est toute rétablie à la cour : le Roi l'a reçue avec des larmes de joie ; elle a eu plusieurs conversations tendres : tout cela est difficile à comprendre ; il faut se taire. »

Dieu ne se taisoit point ; son infinie miséricorde poursuivoit toujours son ingrate créature. Continuant à marcher dans la route du vice, elle soupiroit en secret après le jour où elle auroit le courage de commencer à marcher dans celle de la vertu ; aussi recueillit-elle, avec une douce consolation, les paroles d'un bon religieux, auquel elle venoit de remettre une aumône considérable : « Ah ! madame, lui dit-il, vous serez sauvée ; car il n'est pas possible que Dieu laisse périr une personne qui fait si libéralement l'aumône pour l'amour de lui. »

La Providence préparoit de loin la conversion

de madame de la Vallière ; d'abord par de secrets pressentimens et par de petites humiliations : enfin, par des événemens qui l'aidoient à rompre peu à peu des liens si coupables. Madame de Caylus nous dit dans ses souvenirs : « Madame de la Vallière étoit née tendre et vertueuse ; elle aima le roi et non la royauté : le roi cessa de l'aimer pour madame de Montespan. Si à la première vue, ou du moins après des preuves certaines de cette nouvelle passion, elle s'étoit jetée dans les Carmélites, ce mouvement auroit été naturel et conforme à son caractère : elle prit un autre parti, et demeura non-seulement à la cour, mais même à la suite de sa rivale. Madame de Montespan, abusant de ses avantages, affectoit de se faire servir par elle, donnoit des louanges à son adresse, et assuroit qu'elle ne pouvoit être contente de son ajustement, si elle n'y mettoit la dernière main. Madame de la Vallière s'y portoit de son côté avec tout le zèle d'une femme de chambre, dont la fortune dépendroit des agrémens qu'elle prêteroit à sa maîtresse. Combien de dégoûts, de plaisanteries et de dénigremens n'eut-elle pas à essuyer pendant l'espace de deux ans qu'elle demeura ainsi à la cour, à la fin desquels elle vint prendre publiquement congé du roi. Il la vit partir d'un œil sec pour aller aux Carmélites, où elle a vécu d'une manière aussi édifiante que touchante. Elle disoit souvent à madame de Maintenon, avant de

quitter la cour : Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir (en parlant du roi et de madame de Montespan). Ce qui marque que sa patience n'étoit pas tant un effet de son insensibilité, qu'une épreuve peut-être mal entendue et téméraire. Je l'ai vue, dans les dernières années de sa vie, et je l'ai entendue avec un son de voix qui alloit jusqu'au cœur, dire des choses admirables de son état, et du bonheur dont elle jouissoit déjà malgré l'austérité de sa pénitence. »

Quelque temps avant que madame de la Vallière abandonnât entièrement la cour, une violente maladie la conduisit aux portes de la mort, et l'affermit encore davantage dans le dessein d'expier les erreurs et le scandale de sa jeunesse par une rigoureuse pénitence. Dès qu'elle fut un peu rétablie, elle écrivit cet ouvrage, depuis si répandu, ayant pour titre : *Réflexions sur la miséricorde de Dieu ;* livre si plein de sentimens vifs et touchans, où son cœur est peint au naturel, et qui manifeste la beauté et la solidité de son esprit. Ce n'est pas la célèbre pénitente qui a publié ses Méditations, elle avoit trop de désir d'être oubliée pour chercher à se faire un nom, même dans l'ordre de la piété ; mais une dame de grande vertu, et de ses amis, les lui enleva, et se fit un devoir d'en édifier le public.

Tandis que Dieu faisoit impression sur son cœur pour se l'attacher inviolablement, le démon et le monde faisoient tous leurs efforts pour ralentir son zèle, sous différens prétextes les plus éblouissans, même pour des yeux éclairés par la lumière céleste. Admirons ici la bonté divine ! Afin de la confirmer dans ses pieuses résolutions, elle lui donna deux véritables amis qui, dans un ordre bien différent, lui rendirent les plus importans services. Elle prit pour confident de ses bons desseins le maréchal de Bellefonds, qui avoit embrassé le parti de la piété avec le plus grand zèle, et qui étoit fort lié avec le célèbre abbé de Rancé, réformateur de la Trappe. C'est à ce seigneur que sont adressées plusieurs lettres de la nouvelle Magdeleine, et qu'on ne peut lire sans être touché de reconnoissance, pour ce que l'esprit de Dieu opéroit dans cette ame. « Je ne sais, lui mandoit-elle un jour, quand je pourrai quitter le séjour que j'habite ; on me fait mille difficultés sur le temps : qu'il me paroît long, et que j'ai d'impatience de voir arriver le moment !.... l'on me traite ici avec beaucoup de bonté, cela m'engage à plus de ménagemens pour exécuter avec douceur ce que j'ai très-vivement résolu. »

La grâce multiplioit ses divins secours sur ce cœur déjà si heureusement changé. La Duchesse trouva dans le grand Bossuet un ministre bien capable de la fortifier contre les tentations

du monde. « J'ai vu, écrit-elle, le 21 novembre 1673, au maréchal de Bellefonds, j'ai vu M. de Condom, et lui ai ouvert mon cœur : il admire la grande miséricorde de Dieu sur moi, et me conseille fortement d'accomplir promptement sa sainte volonté ; il est même persuadé que je le ferai plus tôt que je ne crois. »

Peu après, elle n'hésita plus que sur le choix d'une retraite, balançant entre les Capucines et les Carmélites. Les sentimens de pénitence dont elle étoit animée lui faisoient juger qu'elle ne pourroit trouver de solitude trop profonde pour s'y ensevelir, ni d'exercices trop pénibles pour expier les douceurs criminelles qu'elle avoit goûtées à la cour. Elle se détermina pour les Carmélites, et se persuada que c'étoit l'asile que Dieu lui avoit montré précédemment, dans un songe qu'elle n'avoit jamais oublié. Quelques années avant qu'elle abandonnât le monde, et dans le temps qu'elle lui étoit encore le plus fortement attachée, elle rêva, une nuit, qu'elle étoit dans une église, où elle voyoit, dans une espèce de tribune fort élevée, plusieurs religieuses vêtues de blanc, qui alloient à la communion avec des cierges allumés, et que tout ce lieu étoit éclairé d'une grande lumière. Quoique endormie, elle s'occupoit du bonheur de celles qu'elle croyoit voir ; mais elle fut encore plus surprise et plus frappée, quand, la première fois qu'elle entra aux Carmélites, à la suite de la reine, elle reconnut ce même

lieu qu'elle avoit vu en songe. Avant sa retraite absolue, elle avoit déjà formé quelque liaison avec les vierges de cette sainte maison, et l'air de paix et de bonheur qu'elle remarquoit en chacune d'elles, ne servit qu'à augmenter l'empressement qu'elle éprouvoit de s'y réunir. Loin qu'il fût ralenti par le ton froid et sérieux que prirent les religieuses, le premier jour où elles entendirent nommer la duchesse de la Vallière, dont elles ignoroient alors le changement, elle en conçut un plus grand respect pour leurs vertus : bientôt elle en vint à souhaiter de prendre leur avis, leur rendant compte exactement des obstacles qu'elle trouvoit à l'exécution de ses desseins. « J'ai vu, dit-elle dans la lettre dont nous avons déjà cité quelques mots, j'ai vu, depuis votre départ, les personnes avec qui j'espère être bientôt ; tout m'affermit dans le dessein où vous m'avez vue : je commence à goûter si ardemment le plaisir de servir Dieu sans aucun empêchement, que les heures que je suis obligée de passer encore ici pour ma guérison, me paroissent mille ans ; rien ne m'y retient plus que ma santé, et je souffre les douleurs que l'on me fait, avec patience, espérant que l'on abrégera mon mal et mon esclavage : je n'appelle plus mon séjour à Versailles que de ce nom. Dieu est si bon qu'il m'envoie des consolations, et chaque moment m'enflamme de son amour si fortement, que je ne puis goûter de plaisir que quand je

serai à lui sans réserve. Quelles grâces ! et par où les ai-je méritées ? il faut me sacrifier entièrement pour reconnoître ces faveurs infinies, et pour réparer le nombre d'années que j'ai passées à l'offenser. Je sens cependant que, malgré la grandeur de mes fautes, l'amour a plus de part à mon sacrifice, que l'obligation que j'ai de faire pénitence. »

Aussitôt que son projet fut connu, ses amis et ses parens en furent si consternés, qu'ils tentèrent toutes sortes de moyens pour l'en détourner. « Je ne sais, dit-elle dans la même lettre, comment mon secret a pénétré, car je n'ai rien fait qui soit marqué ; je crois que c'est Dieu qui le permet, afin de m'attirer à lui plus vite. Sans ma maladie, j'aurois pris cette occasion pour me dérober au monde ; mais je suis retenue encore, ne sachant point si je ne suis pas obligée de me guérir : je vais consulter nos mères là-dessus, et je ferai ce qu'elles jugeront à propos. »

Dieu, en permettant que le dessein que sa nouvelle servante vouloit tenir caché, fût manifesté, en rendit l'exécution plus glorieuse à sa grâce : ce secours divin lui donna la force de vaincre tous les efforts qui devoient la traverser ; de soutenir généreusement sa résolution au milieu même de la cour ; de souffrir que tout le monde lui en parlât, sans pouvoir réussir à l'ébranler ; d'annoncer même le jour marqué pour l'accomplir ; de l'exécuter publiquement, mal-

gré l'étonnement de toute la cour et les larmes les plus capables de l'émouvoir, et de fouler tout aux pieds avec autant de modestie que de courage. Vous devez, lui redisoit-on sans cesse, demeurer au milieu du monde pour l'édifier par vos exemples. « Ce seroit à moi, répondoit-elle, une horrible présomption de me croire propre à aider le prochain : quand on s'est perdue soi-même, on n'est ni digne ni capable d'être utile aux autres. » Quoique sa fermeté triomphât de tout, néanmoins la violence qu'elle se fit pour résister à tant d'instances, lui causa une nouvelle maladie, et elle se plaint, dans une lettre du 11 janvier 1674, de sa foiblesse et de son extrême sensibilité : elle dit qu'elle est honteuse d'elle-même, de se trouver encore capable d'être réduite à une pareille extrémité pour les peines que le monde lui fait ; que son cœur cependant n'a pas changé un seul moment, malgré la force de la nature, et qu'elle a toujours souhaité avec la même ardeur l'exécution de son dessein. « Mes affaires, ajoutoit-elle, n'avancent point, et je ne trouve nul secours dans les personnes dont je devois en attendre.... Le monde, à ce qu'on dit, désapprouve mon procédé ; mais j'offre et je sacrifie tout de bon mon cœur à Dieu : je l'ai trop offensé pour ménager quelque chose sur la pénitence ; il faut que j'en fasse de toutes sortes : je vous assure aussi que l'on ne m'épargne pas. » Elle fait encore les mêmes plaintes dans la

la lettre suivante, du 8 février 1674, où elle s'efforce de dissiper les alarmes que ces retardemens causoient au maréchal de Bellefonds, et de répondre aux espèces de reproches qu'il lui avoit faits de son peu de courage : « Je vois ce que vous craignez pour moi, et vous avez raison ; je suis la foiblesse même, et malgré les grâces de Dieu, qui sont infinies, je suis encore ici ; je travaille cependant à en sortir incessamment : c'est peut-être trop nonchalamment, mais c'est au moins de bonne foi. J'arrive tout à l'heure des Carmélites : on y prie pour vous et pour moi ; et c'est de là que nous devons attendre du secours.... Vous ne sauriez me faire plus de honte que je ne m'en fais à moi-même. Cependant je suis plus affermie que jamais, et quand on me donneroit toutes les grandeurs du monde, je ne changerois pas l'envie seule d'être carmélite, contre leur possession : je n'ai plus qu'un pas à faire ; je sacrifie de bon cœur les grandeurs et les richesses. Mais pour de la sensibilité, j'en ai, et on a raison de vous dire que mademoiselle de Blois m'en a donné.... Mais en même temps j'en ai eu du scrupule : je l'aime ; mais elle ne m'arrêtera pas un seul instant ; je la quitte sans peine, et je la vois avec plaisir : ce sont des sentimens opposés, mais je le sens comme je le dis. Il faut que je parle au Roi, et voilà toute ma peine. Priez Dieu pour moi, qu'il me donne la force qui m'est nécessaire pour cette démarche. »

On voit avec quelle confiance madame de la Vallière exposoit à son religieux ami ses combats intérieurs et extérieurs, et combien les avis et les remontrances du maréchal lui étoient utiles. Aussi, le grand Bossuet, à qui elle les communiquoit, « les admire, dit-elle, et moi j'en suis pénétrée. Enfin, Monsieur, ajoute-t-elle (17 février 1674), j'avance; mon courage augmente, et je crois que Dieu achèvera son ouvrage dans peu. Cependant je crains et je craindrai toujours jusqu'à ce que je sois hors de danger; je connois ma foiblesse, et tant d'esprits supérieurs au mien ont tombé de plus haut que je ne ferois, que cela me fait trembler. Je prie Dieu de me garder. »

Des dispositions si humbles, si heureuses, ne pouvoient manquer de lui attirer de nouvelles grâces : aussi ne tarda-t-elle pas à rompre tous ses liens. « Enfin, dit-elle dans une lettre du 24 mars 1674, je quitte le monde sans regret; mais ce n'est pas sans peine : ma foiblesse m'y a retenue long-temps sans goût, ou, pour parler plus juste, avec mille chagrins : vous en savez la plus grande partie; vous connoissez ma sensibilité, elle n'est pas diminuée; je m'en aperçois tous les jours, et je vois bien que l'avenir ne me donneroit pas plus de satisfaction que j'en ai éprouvé dans le passé et le présent.... Tout le monde part à la fin d'avril, et moi je pars aussi;

mais c'est pour aller dans le plus sûr chemin du ciel. Dieu veuille que j'y avance comme j'y suis obligée pour le pardon de mes péchés. Je me trouve dans des dispositions si douces, si résolues, et même si dures (cela paroît opposé, mais cependant je sens tout cela en moi), que les personnes à qui je découvre ce qui se passe dans mon cœur, admirent de plus en plus l'extrême miséricorde de Dieu envers moi. Monseigneur le Dauphin fait le voyage, ainsi je perds M. de Condom : c'est un homme admirable pour son esprit, sa bonté et son amour de Dieu : je ne manquerai pas de l'exhorter à continuer de vous écrire. » C'est une justice qu'elle rendoit à l'illustre pontife dont les paroles et les conseils mirent un terme à toutes les agitations de son ame. Après avoir reproché à la célèbre pénitente sa foiblesse et sa timidité, il se sentit lui-même étonné et accablé de tant de courage. Qu'on en juge par une lettre qu'il adressoit au maréchal de Bellefonds, le 6 avril 1674 : « Je vous envoie une lettre de madame de la Vallière, qui vous fera voir que par la grâce de Dieu elle va exécuter le dessein que le Saint-Esprit lui avoit mis dans le cœur. Toute la cour est édifiée et étonnée de sa tranquillité et de sa joie, qui s'augmente à mesure que le temps approche. En vérité, ses sentimens sont si divins, que je ne puis y penser sans être en de continuelles actions de grâces ; et la marque du doigt de Dieu, c'est la force et

l'humilité qui accompagnent toutes ses pensées. Ses affaires se sont disposées avec une facilité merveilleuse. Elle ne respire plus que la pénitence ; et sans être effrayée de l'austérité de la vie qu'elle est prête d'embrasser, elle en regarde la fin comme une consolation qui ne lui permet pas d'en craindre la peine : cela me ravit et me confond ; je parle, et elle fait ; j'ai les discours, et elle a les œuvres. Quand je considère ces choses, j'entre dans le désir de me taire et de me cacher ; et je ne prononce pas un seul mot où je ne croie prononcer ma condamnation. »

Bossuet avoit dû faire le sermon de la prise d'habit, ou, à son défaut, le père Bourdaloue, dont les sermons et les entretiens avoient beaucoup touché la nouvelle pénitente. Ces deux grands orateurs ne purent se trouver à cette cérémonie ; ainsi qu'eux, les plus grands personnages du temps s'intéressoient vivement aux grâces que Dieu faisoit à sa servante, et au grand exemple de pénitence qu'elle alloit donner au monde. Elle étoit en relation particulière avec le célèbre M. le Camus, évêque de Grenoble, depuis cardinal. « Je suis, dit-elle, fort obligée à M. de Grenoble de me parler comme il fait. Vous savez que la dureté ne me déplaît pas, et qu'elle ne m'a jamais fait peur : malgré la tendresse de mon tempérament, je ne m'en servirai plus que pour aimer Dieu. »

Le départ de madame de la Vallière fut une

sorte de triomphe ; elle se rendit aux Carmélites de la rue Saint-Jacques, le 20 avril, accompagnée d'une si grande multitude de personnes, que son carrosse eut peine à se frayer un passage dans la cour des Carmélites. On avoit essayé de l'effrayer sur son entreprise, en lui disant qu'elle seroit bien étonnée, quand elle entendroit fermer la porte du cloître ; mais Dieu qu'elle cherchoit uniquement, ne lui fit sentir que de la joie de se voir pour toujours séparée du monde. En entrant, elle se jeta aux genoux de madame de Jarnac, dite en religion la Mère du Saint-Sacrement, alors prieure ; et lui dit : « Ma mère, j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté, que je viens la remettre entre vos mains pour ne plus la reprendre. » On la conduisit, suivant l'usage, devant le Saint-Sacrement ; elle s'y offrit à Dieu comme une victime d'expiation ; elle ne voulut pas différer à porter les marques de sa consécration volontaire à la pénitence, et d'un dévoûment sans retour à la retraite. Dès le jour de son arrivée, elle se fit couper les cheveux, et commença toutes les pratiques de la vie religieuse, dont elle s'acquitta depuis avec une constante fidélité. « Il y a deux jours que je suis ici, écrivoit-elle à son pieux confident, et j'y suis si tranquille et si satisfaite, que je ne puis assez admirer les bontés de Dieu pour moi : mes liens sont rompus par sa grâce, et je vais travailler à lui rendre toute ma vie

agréable, si je le puis, pour lui marquer ma reconnoissance.

» Faites, je vous prie, à M. de Grenoble, quelques complimens de la demi-pénitente. » C'est la qualité qu'elle se donne dans la plupart des lettres suivantes, en y joignant ordinairement celle de misérable pécheresse.

Néanmoins, on vit bientôt que cette demi-pénitente n'étoit telle à ses yeux, que parce que son zèle se montroit toujours au-dessus de ses forces; mais qu'elle n'étoit pas du nombre de ces chrétiens demi-morts et demi-vivans, dont parle saint François de Sales, et qui ne sont bons à rien. Ainsi que l'ordonne saint Bernard, elle demanda comme une grâce de porter l'habit de religieuse avant de le prendre en cérémonie. Elle s'y accoutuma promptement, excepté la chaussure, qui lui fut toujours pénible, et dont elle a supporté patiemment l'incommodité jusqu'à la mort. L'usage de la serge, le coucher sur la dure, l'assiduité au travail, sans autre interruption que celle de la lecture et de la prière, un jeûne rigoureux, un silence exact devinrent ses délices. Elle déclara même, dès son entrée aux Carmélites, que la seule chose qui l'affligeoit maintenant, étoit de ne pas trouver dans cet ordre, tout austère qu'il est, la pénitence qu'elle y cherchoit. Elle souffroit habituellement de violens maux de tête, et n'en étoit pas moins exacte à tenir les yeux toujours baissés vers la

terre. On lui demanda un jour si cette attitude ne lui étoit pas incommode : « Point du tout, répondit-elle avec sa douceur ordinaire, cela me les repose, je suis si lasse de voir les choses de la terre, que je trouve même du plaisir à ne les pas regarder. »

On abrégea en sa faveur le temps des premières épreuves, et le jour fut fixé pour sa prise d'habit : elle choisit le troisième dimanche après la Pentecôte, qui, cette année, arrivoit le 2 juin, et dans lequel l'Eglise propose aux Fidèles la parabole du Pasteur qui rapporte sur ses épaules la brebis égarée. Un spectacle si touchant attira dans l'église des Carmélites un concours prodigieux. Elle prit le nom de *sœur Louise de la Miséricorde*, et se consacra à Dieu avec des sentimens de pénitence et d'humilité qui ne peuvent s'exprimer, et qui remplirent de joie les anges de Dieu. L'abbé de *Fromentières*, depuis évêque d'Aire, qui fit le sermon, prit son texte dans l'évangile de ce dimanche, qui convenoit si bien à un si grand événement. La parabole du pasteur qui va chercher la brebis égarée, la rapporte sur ses épaules, et se réjouit avec ses amis et ses voisins de l'avoir retrouvée, fournit à l'orateur chrétien les plus riches développemens sur la force, la douceur et la fécondité de la grâce ; il en fit de très-justes applications à son sujet.

Dès que la sœur Louise de la Miséricorde eut

pris l'habit, elle ne parut plus avoir d'autre objet en vue que celui de remplir parfaitement tous ses devoirs, sans se borner même aux pénitences de la règle, quelque sévère qu'elle fût ; elle étoit consumée d'un désir insatiable des humiliations et des souffrances ; elle prit pour modèle la sainte Pénitente de l'Evangile ; elle aima, elle pleura comme elle aux pieds de Jésus-Christ son Sauveur. Le souvenir de ses péchés la tenoit dans un état d'abaissement continuel, mais sans la décourager. Rien n'étoit plus attendrissant et plus édifiant que la manière dont elle s'exprimoit, à cet égard, dans presque toutes ses lettres, où les plus intimes dispositions de son ame sont peintes avec naïveté et sans affectation. On la trouvoit souvent dans des lieux retirés, prosternée sur la terre, et toute baignée de ses pleurs. Elle demandoit instamment qu'on lui permît de faire profession en qualité de sœur converse : la mère de Bellefonds, qui étoit alors prieure, l'ayant assurée que ce n'étoit pas sa vocation, l'humble novice se rendit à ses lumières ; mais cette sage prieure, qui respectoit de son côté la ferveur de la néophyte, lui permit d'aider les sœurs converses dans le travail le plus pénible de la maison ; ce qu'elle continua de faire aussi long-temps que ses forces purent le lui permettre. Enfin, le temps du noviciat étant achevé, elle vit arriver, avec une vive joie, le jour de sa profession, qu'elle fit le 3 juin 1675, au chapitre,

selon la coutume. Le lendemain, mardi de la Pentecôte, elle reçut le voile noir en public, et de la main de la reine, qui voulut prendre part avec les princesses à une cérémonie si digne de sa piété. Cette seconde Magdeleine eut le bonheur d'entendre, à sa profession, le grand Bossuet, dont le discours éloquent fit une impression profonde sur l'auditoire. On ne put s'empêcher d'admirer l'extrême délicatesse avec laquelle le prélat y donne à la religieuse des leçons très-personnelles, sans cesser d'annoncer à tous les plus hautes vérités. La nouvelle professe étoit dans la tribune des religieuses, auprès de la Reine, et entendit l'homme de la droite du Seigneur s'exprimer ainsi : « Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous ? quel état, et quel état ! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes..... Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au-dehors : ce qui se fait au-dedans est encore plus nouveau ; et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années ; je fais entendre une voix que les chaires ne connoissent plus ! ..... Le sage qui entend une parole sensée la loue, et se l'applique à soi-même ; il ne regarde pas à droite ni à gauche à qui elle peut convenir ; il se l'applique et en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses que j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre : faites-en de même, chrétiens, suivez avec moi l'amour de soi-même

dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses..... L'ame raisonnable, née riche par les biens que ui avoit donnés son Auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée soi-même, réduite à ce fonds stérile et étroit, tâche de dissiper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.... Ce corps devient le plus cher objet de ses complaisances; elle tourne tous ses soins de son côté; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit, suffit pour l'arrêter; elle se mire, pour ainsi parler, et se considère dans ce corps; elle croit voir dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur paisible; dans la délicatesse de ces traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage; foible et trompeuse image, sans doute, mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, ame raisonnable! toi qui étois née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte! ..... Cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartemens qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend. Cette femme ambitieuse et vaine croit valoir beaucoup quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornemens: toute la nature s'épuise pour la parer;

tous les arts suent; toute l'industrie se consomme... L'idée de celui qui nous a créés est empreinte profondément au-dedans de nous ; mais, ô malheur incroyable ! ô lamentable aveuglement ! rien n'est gravé si avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite : les sentimens de religion sont la dernière chose qui s'efface dans l'homme, et la dernière que l'homme consulte.... L'ame honteuse de sa servitude vient à considérer pourquoi elle est née ; et recherchant en elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur : touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses ! dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur ; vous venez pour me remplir, mais j'ai un vide infini où vous n'entrez pas ; mes secrets désirs qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits de tous vos trésors ; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime ; voilà les richesses méprisées : l'ame regarde ensuite le corps auquel elle est unie ; elle le voit revêtu de mille ornemens étrangers ; elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornemens empruntés sont un piége, et pour les autres et pour elle-même.... Quoi ! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure ? pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller : entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.... Mais osera-

F 6

t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? n'aura-t-on point pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui principalement que l'ame s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur; elle embrasse toutes les mortifications; elle donne au corps une nourriture peu agréable; et afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable: le coucher sur la dure, la psalmodie de la nuit, et le travail de la journée, attirent le sommeil à ce corps si tendre; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et qui n'interrompt presque point ses actions.... Messieurs, la vie chrétienne que je vous propose, si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paroît peut-être impossible: Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? peut-on renoncer à ce qui plaît? On vous dira de là haut (madame de la Vallière étoit à la grille d'en haut avec la Reine), qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque: mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu d'une manière bien sublime, et je ne sais si l'on peut le connoître assez pour l'aimer autant qu'il faudroit. On vous dira de là haut, qu'on en connoît assez pour l'aimer sans bornes... Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel, victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice; le feu est allumé, l'encens est prêt, le

glaive est tiré ; le glaive est la parole qui sépare l'ame d'avec elle-même, pour l'attacher uniquement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend avec ce voile mystérieux que vous demandez ; enveloppez-vous dans ce voile ; vivez cachée à vous-même aussi bien qu'à tout le monde ; et connue de Dieu, échappez-vous à vous-même ; sortez de vous-même, et prenez un si noble essor, que vous ne trouviez de repos que dans l'essence éternelle du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. »

Après le sermon, la Reine donna le voile à l'épouse de Jésus-Christ, en présence de l'archevêque de Paris. Cette cérémonie attira encore un plus grand concours que celle de sa prise d'habit, et chacun fut vivement ému de ce spectacle. Madame de Longueville surtout, en voyant la victime s'immoler à Dieu avec un si noble courage, fut pénétrée d'autant plus vivement, que les motifs du sacrifice et l'exemple de la personne la portèrent à faire sur elle-même de tristes, mais très-justes réflexions. Le lendemain, la marquise de Sévigné, écrivant à sa fille sur ce grand sacrifice de la veille, en relève à sa manière, et de son style léger et brillant, le mérite et les circonstances par les qualités extérieures de la célèbre pénitente : « Elle fit donc cette action, cette belle, comme toutes les autres, c'est-à-dire d'une manière charmante : elle est d'une beauté qui surprit tout le monde. »

Parvenue au terme de ses désirs, sœur Louise de la Miséricorde écrivit, le 24 juin, au maréchal de Bellefonds : « C'est à l'heure qu'il est, que je puis dire, avec vérité, que je suis à Dieu pour toujours; j'y suis liée par des liens si forts que rien ne les peut rompre; liée par les vœux de la religion, et encore plus par la grâce qui me les a fait faire; non, rien ne peut me séparer de la charité de Jésus-Christ : c'est en lui seul que j'espère, et pour lui seul que je veux vivre. Il ne me reste plus rien à souhaiter que de perdre la mémoire de tout ce qui n'est point lui; par sa bonté le cœur est détaché, et la volonté ne tend qu'à lui plaire ; mais cette importune imagination dont je souhaite d'être délivrée entièrement, me distrait à tout moment. Il n'y a qu'elle à détruire : Dieu a fait le reste, et je le prie d'achever son ouvrage. »

Dieu qui avoit prévenu cette ame généreuse de ses plus douces bénédictions, lui accorda le fruit des désirs de son cœur. Toute sa vie fut un accroissement continuel des vertus qui crucifient la nature, et du détachement de tous les objets sensibles. La Reine voulant lui témoigner son estime, et procurer en même temps à M. le marquis de la Vallière la consolation de voir sa sœur dans un état si différent de celui où il l'avoit vue auparavant, fit à ce seigneur l'honneur de lui donner la main, afin qu'il pût l'accompagner dans l'intérieur du monastère. Mais sœur

Louise de la Miséricorde s'avança généreusement vers la porte de clôture, et représenta à sa Majesté, avec tant de force et de respect, le privilége que les Reines avoient toujours accordé aux Carmélites du grand couvent, de n'y pas introduire d'hommes, que cette pieuse princesse ne voulut pas s'opposer à un zèle si digne d'admiration. La nouvelle épouse de Jésus-Christ le fit encore éclater dans une autre occasion : Madame la duchesse d'Orléans venant aussi la voir, donna la main au comte de Vermandois, afin qu'il eût la consolation de voir sa mère, croyant qu'elle ne feroit pas difficulté de laisser entrer un enfant qui n'avoit que sept ou huit ans, et qui ne pouvoit manquer d'être cher à une mère si tendre ; mais ni les instances de la duchesse, ni les larmes de l'enfant ne purent fléchir la fermeté de la religieuse. Madame ne put rien obtenir, et fut si touchée, tant de la douleur de l'enfant qui fondoit en larmes, que de la fermeté d'une mère si détachée d'elle-même, qu'elle s'attendrit et ne put s'empêcher de verser des pleurs.

Ce n'étoit pas seulement le respect pour la clôture, et la fidélité aux règles de l'Eglise, qui inspiroient à la sœur Louise de la Miséricorde des sentimens si généreux ; ils étoient la suite du sacrifice qu'elle avoit fait, en quittant le monde, de tout ce qui pouvoit encore l'y attacher. Elle avoit résolu dès-lors de se priver pour toujours du plaisir de voir le comte de

Vermandois et mademoiselle de Blois, sa sœur. Mais le Roi s'étant opposé absolument à cette résolution, sœur Louise de la Miséricorde ne put qu'offrir à Dieu les dispositions de son cœur, et la volonté où elle étoit de tout sacrifier pour lui, et Dieu ne différa à accepter ce sacrifice dans toute son intégrité, que parce qu'il vouloit en exiger dans la suite de beaucoup plus sensibles.

Quelques années après sa profession, elle perdit son frère qu'elle aimoit tendrement; et dans cette circonstance, elle se soumit aux décrets de Dieu avec une si parfaite résignation, qu'elle ne donna même aucune marque de sa douleur, quelque vive qu'elle pût être dans un cœur aussi sensible que le sien. Elle éprouva dans la suite une autre perte, dont les personnes qui apprécioient le mieux sa piété, craignoient qu'elle ne fût accablée: on lui écrivit, en 1683, que le comte de Vermandois étoit malade, et les premières nouvelles qui suivirent cette annonce, furent celles de sa mort. Madame de Bellefonds, alors supérieure, ne savoit de quelle manière apprendre à une mère si tendre ce douloureux événement. Elle la rencontra sortant du chœur, et ne lui dit que ces paroles, mais d'un air affligé: « J'ai des nouvelles. » — « J'entends, » reprit madame de la Vallière, et aussitôt elle alla se prosterner devant le Saint-Sacrement, y demeura long-temps, et revint ensuite avec un air calme

et serein. Une personne, touchée de l'extrême violence qu'elle se faisoit, lui représenta que Dieu ne défendoit pas les larmes, pourvu qu'elles fussent accompagnées de résignation ; elle répondit avec courage : « Je n'ai pas trop de larmes pour moi-même, et c'est sur moi seule que je dois pleurer.... Il faut que je pleure la naissance de ce fils, encore plus que sa mort. » Ses sentimens de pénitence étoient tels, que la vie austère des Carmélites ne lui suffisoit pas, et qu'elle demandoit sans cesse la permission d'y ajouter des jeûnes et des macérations en tout genre. Lorsque la supérieure se refusoit à ses désirs : « Vous m'épargnez, ma mère, disoit-elle ; mais Dieu y suppléera. » Elle n'attendoit pas néanmoins que Dieu la purifiât lui-même par les souffrances, les maladies et les autres incommodités ; elle ne négligeoit aucun moyen de se crucifier ; elle eût voulu sans cesse jeûner au pain et à l'eau. Elle se levoit tous les jours deux heures avant la communauté, et passoit ce temps en prières devant le Saint-Sacrement, sans que les plus rudes hivers lui fissent rien relâcher d'une pratique si sévère. Elle eut toujours une indifférence parfaite pour sa santé, et en général pour tout ce qui la regardoit personnellement ; elle supportoit les rigueurs des saisons, et particulièrement celle du froid, à un degré si excessif, qu'on l'a souvent trouvée évanouie, soit dans l'église, soit dans les endroits où elle étendoit le

linge. Un érésipèle violent, qui s'étoit jeté sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir sans qu'elle en voulût rien dire; mais le mal devint si considérable, qu'on s'en aperçut, et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie: elle répondit aux reproches que lui fit la prieure de cette espèce d'excès: « Je ne savois ce que c'étoit, je n'y avois pas regardé. » Un vendredi-saint, lorsqu'elle étoit au réfectoire, elle se rappela s'être trouvée à la cour dans une partie de chasse, où, pressée par la plus grande soif, elle but avec volupté des liqueurs délicieuses qu'on lui apporta: ce souvenir, joint à celui du fiel et du vinaigre dont Notre-Seigneur avoit été abreuvé sur la croix, l'engagea à former la résolution de se priver désormais de toute boisson. Elle fut ainsi plus de trois semaines sans boire une goutte d'eau, et trois ans entiers à n'en boire par jour qu'un demi-verre. Cette abstinence ayant été découverte, on l'en réprimanda. « J'ai agi sans réflexion, répondit-elle; je n'ai été occupée que du désir de satisfaire à la justice de Dieu. » Depuis ce temps, elle fut sujette à des douleurs d'estomac très-violentes, et à des maux de tête continuels, auxquels se joignirent plusieurs rhumatismes, et une cruelle sciatique qui lui déboita la hanche. Dans un état si pénible, elle ne cessa pas de se lever à son heure ordinaire, d'assister à tous les offices du chœur, et de s'acquitter exactement de tous les travaux de la communauté.

Une vertu si éclatante étoit, pour ainsi dire, célèbre dans le monde entier. Les personnes les plus distinguées dans tous les états s'empressoient de voir un si admirable chef-d'œuvre de la grâce, et d'être témoins de l'onction et de la joie que cette généreuse pénitente goûtoit dans son désert. Les nonces qui venoient en France lui accordèrent les témoignages les plus distingués d'estime et de vénération, et les cardinaux, archevêques et évêques, vouloient connoître par eux-mêmes un si grand prodige. On rapporte que l'ambassadeur de Venise ne souhaitoit, disoit-il, de lui survivre, que pour aller à Rome solliciter lui-même sa canonisation. Elle eut aussi l'avantage de recevoir la visite du célèbre abbé de Rancé, dans un voyage qu'il fut obligé de faire à Paris; mais elle ne fit autre usage d'une pareille distinction, que celui de s'édifier par ses instructions, et de se confondre davantage à ses propres yeux, par la comparaison qu'elle fit d'elle-même avec cet illustre personnage. « Ah! qu'il aime Dieu, écrivoit-elle ensuite, qu'il aime Dieu en comparaison de moi, et que cela doit me donner de confusion! Je devrois l'aimer moi seule plus que tout le monde entier, puisqu'il m'a remis plus de péchés qu'à un autre; cependant je suis froide dans le service de Dieu plein de miséricorde. » En consultant les maximes de l'Evangile et l'esprit du christianisme, il est aisé de juger qu'un édifice élevé si haut, et qui s'est

soutenu avec tant de solidité, étoit bâti sur un bon fondement, et que la sœur Louise avoit creusé bien avant dans la terre, c'est-à-dire, qu'une si grande vertu ne pouvoit être fondée que sur une profonde humilité. C'étoit en effet la disposition habituelle de la célèbre pénitente : au milieu de tous ces applaudissemens, elle ne perdoit pas le sentiment de sa bassesse et de son indignité ; elle ne parloit d'elle-même que pour relever la magnificence des miséricordes de Dieu à son égard, et les richesses infinies de sa grâce toute-puissante. « Il est vrai, mandoit-elle à quelqu'un qui avoit sa confiance, que j'ai reçu un grand nombre de visites ; mais grâces à Dieu, elles ne m'ont point troublée, et ma tranquillité, au lieu d'être ébranlée par tous les objets qui se sont présentés à mes yeux et même à mon souvenir, s'est affermie ; vous voyez que la miséricorde de Dieu ne se lasse pas ; et malgré mes infidélités et le peu d'usage que je fais des bontés divines, je ne laisse pas d'en être comblée.... Quand je sais, ajoute-t-elle, que j'aurai quelque visite extraordinaire, je vais devant Notre-Seigneur le prier de me garder ; et après que je suis sortie du parloir, je vais le remercier de m'avoir tirée d'avec ceux qui l'offensent, pour me mettre avec celles qui ne songent qu'à le servir. » Toujours anéantie à ses propres yeux, elle auroit voulu être ensevelie dans l'oubli et dans le mépris de toutes les créatures ; aussi le

parloir lui devenoit de jour en jour plus insupportable. On ne lui voyoit l'air peiné que quand elle étoit forcée d'y aller, et l'obéissance seule pouvoit l'y déterminer ; elle s'en faisoit même un devoir, comme elle le marque dans une lettre... : « Je crois, comme vous, que je suis obligée de publier à toute la terre les miséricordes infinies du Seigneur, que j'éprouve si sensiblement ; je le fais, et même quelquefois je crains qu'en me répandant si aisément au-dehors, je néglige le dedans. Cependant, je ne laisse pas de m'abandonner au plaisir d'exalter la bonté du Maître que je sers. » Mais elle savoit bien se dédommager de ce que son recueillement et sa pénitence pouvoient en souffrir, par le profit que sa charité pour les pauvres en pouvoit tirer. Elle avoit toujours conservé pour eux l'affection la plus tendre, au milieu de la pauvreté volontaire qu'elle avoit choisie pour elle. Ainsi, remplie de compassion pour leurs misères, la répugnance naturelle qu'elle avoit à se produire, cédoit sans peine au désir de leur procurer du secours. Elle ne craignoit pas même de se rendre pressante et importune à ses amis, pour soulager les membres souffrans de Jésus-Christ ; et s'étant mise hors d'état de les servir par ses propres libéralités, elle obtenoit des aumônes très-considérables des princes et des princesses, et autres personnes de considération dont elle recevoit les visites, et avec qui elle entretenoit quelque

liaison. Elle étoit encore plus libre avec madame la princesse de Conti, sa fille; elle employoit avec plaisir le crédit qu'elle pouvoit avoir sur son esprit et sur son cœur, pour l'engager à se faire des amis qui la reçussent dans les tabernacles éternels.

Cependant le dégoût du monde, le mépris d'elle-même, le détachement des choses de la terre, le désir de ne s'occuper que de Dieu seul, et de n'être connue que de lui, croissant de jour en jour dans le cœur de sœur Louise de la Miséricorde, elle demanda à être envoyée dans un des couvens de l'ordre les plus pauvres et les plus éloignés, où elle pût s'enfermer tout-à-fait dans le tombeau de Jésus-Christ. Mais la communauté, dont elle étoit l'édification, et pour laquelle ses exemples étoient des leçons éloquentes de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, ne voulut pas consentir à son éloignement, ni se priver de la société d'une sœur qui lui étoit si chère. Dieu se contenta de la disposition de son cœur, et l'en récompensa par de nouveaux dons. Enfin, le monde pour qui elle étoit un signe et un prodige dont il n'étoit pas digne, respecta dans la suite le goût de la sœur Louise de la Miséricorde pour la solitude : on la négligea davantage; et quelques années avant sa mort, elle fut beaucoup moins visitée.

L'humble pénitente profita de cette espèce de

calme, pour travailler avec moins de distraction à la consommation de l'œuvre que Dieu lui avoit confiée. Le respect et l'amour qu'elle avoit pour les mystères que Jésus-Christ a accomplis dans sa sainte humanité, et pour l'auguste sacrement de l'Eucharistie qui les contient tous, lui fit donner le soin de l'oratoire. Cet office si conforme à sa piété, devint pour elle un nouveau motif de purifier son propre cœur, en même temps qu'elle s'appliquoit à orner, avec la décence convenable, le tabernacle où Jésus-Christ daignoit demeurer avec ses épouses. Elle trouva dans cette sainte occupation le moyen et l'occasion de satisfaire son amour pour la prière, et d'étudier continuellement le modèle de toutes les vertus que Jésus-Christ présente dans le Saint-Sacrement, et surtout son esprit de sacrifice, d'adoration et d'amour, à l'égard de son Père; cette bonté, cette douceur, cette patience avec lesquelles il habite parmi les hommes, sans se lasser de leurs froideurs, de leurs irrévérences et de leur ingratitude. Ce silence, cette obéissance, cette vie cachée en Dieu, cet état de mort où il demeure constamment; ces grands objets étoient pour la sœur de la Miséricorde le sujet d'une méditation continuelle, qui lui faisoit recueillir de la sainte communion les plus heureux fruits. Elle s'y disposoit avec pureté de cœur, par des prières longues et ferventes, et les larmes de la charité. Des extraits d'élévation à Dieu sur la commu-

nion, qu'on a conservés écrits de sa main, montrent combien l'onction du Saint-Esprit l'avoit instruite sur l'auguste mystère du sacrement et du sacrifice de l'Eucharistie ; c'étoit sans doute dans cette source d'amour qu'elle avoit puisé cette charité vraiment catholique, qui n'étoit pas resserrée dans le sentiment de ses propres besoins, quelque immmenses qu'ils fussent aux yeux de sa foi et de son humilité, mais qui la rendoit encore si sensible à tous les besoins publics et particuliers de l'Eglise et de l'Etat, qu'elle trouvoit que c'étoit pour elle des sujets intarissables de prières et de gémissemens ; et l'on ne doit point s'étonner que les journées entières ne pussent lui suffire pour exposer à Dieu la multiplicité et l'étendue de ses vœux.

Que de prières ferventes elle adressa à son divin Epoux pour le salut du monarque qui avoit eu le malheur d'attacher à sa personne un cœur dont il ne pouvoit disposer ! L'auguste épouse de Louis aimoit à venir visiter celle qu'elle avoit conduite dans l'asile de la pénitence, et qu'elle honoroit toujours de sa tendresse. Un jour, sa Majesté avoit apporté aux Carmélites une sorte de loterie dont les billets que devoient tirer les pieuses cénobites auroient fait gagner à chacune d'entre elles un objet de piété : le lot qui tomba à la sœur Louise de la Miséricorde, étoit une Magdeleine ; cette gravure, consacrée à la douleur et à l'amour, exprimoit

exprimoit les sentimens de la Vallière : celle-ci considéroit cette image avec attendrissement, lorsque la superbe Montespan, qui étoit venue à la suite de la Reine, s'approcha de la carmélite, et lui demanda avec cette inquiétude que décèle souvent une conscience déchirée par les remords. « Mais, madame, êtes-vous donc ici satisfaite ? Non, répondit à l'instant l'amante fidèle du Sauveur ; non, je ne suis pas satisfaite, mais je suis contente. — Hélas! répliqua la courtisane en faveur, pour moi, je ne suis ni l'un ni l'autre. » La marquise de Sévigné écrivant à sa fille le lendemain d'une visite qu'elle avoit faite aux Carmélites, lui mande : « Mais quel ange m'apparut à la fin! car monsieur le prince de Conti la tenoit au parloir : ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois ; je ne la trouvai ni bouffie, ni jaune : elle est moins maigre et plus contente ; elle a les mêmes yeux et les mêmes regards ; l'austérité, la mauvaise nourriture et le peu de sommeil ne les ont ni creusés, ni battus ; cet habit si étrange n'ôte rien à la bonne grâce ni au bon air ; elle me dit mille honnêtetés, et me parla si bien de vous, si bien, si à propos ; tout ce qu'elle dit étoit si assorti à sa personne, que je ne crois pas qu'il y ait rien de mieux. Monsieur de Conti l'aime et l'honore tendrement : elle est son directeur ; ce prince est dévot et le sera comme son père. En vérité, cet habit et

cette retraite sont une grande dignité pour elle. »

Il ne manquoit plus à des jours si bien remplis, que la grâce d'une sainte mort : la généreuse victime n'attendoit pas d'autre repos. Dieu la préparoit à son dernier sacrifice par un surcroît d'infirmités auxquelles on voyoit bien qu'elle ne pouvoit pas résister encore long-temps ; et, quoiqu'on n'entendît jamais aucune plainte sortir de sa bouche, la crainte de la perdre faisoit qu'on la pressoit de se donner au moins quelque relâche ; mais elle répondoit qu'il ne pouvoit y avoir de repos pour elle sur la terre : elle n'étoit soutenue que par l'espérance de posséder Dieu et par l'ardent désir de sa parfaite délivrance. Les dix jours entre l'Ascension et la Pentecôte, qui sont pour les Carmélites un temps de retraite, furent pour la pieuse mourante le temps d'une ferveur extraordinaire ; elle les passa dans de si vifs sentimens de pénitence et de piété, qu'on reconnut que c'étoit une victime qui avoit reçu l'aspersion pour être sacrifiée, et que le temps de sa dissolution étoit arrivé.

Le 4 juin, avant-veille de sa mort, une sœur la voyant extrêmement abattue, ne put s'empêcher de lui témoigner la peine qu'elle ressentoit de son état ; mais Louise de la Miséricorde levant les yeux et les mains vers le ciel, lui répondit par ces paroles du psaume 21 : « Votre verge, Seigneur, et votre bâton m'ont remplie de

consolation. » Elle étoit pénétrée de reconnoissance pour la miséricorde que Dieu exerçoit sur elle, en la purifiant par les souffrances. Le lendemain, elle ne laissa pas de se lever à trois heures du matin; mais s'étant trouvée beaucoup plus mal, elle ne put aller jusqu'au chœur, et on la fit porter à l'infirmerie. Elle eut encore de la peine à consentir qu'on lui donnât du linge à la place de la serge. Les médecins s'aperçurent bientôt que le mal étoit sans remède. Madame de la Vallière, qui sentoit son heure approcher, accepta avec joie la mort et toutes les circonstances qui pouvoient la rendre plus pénible, répétant plusieurs fois ces paroles : « Expirer dans les plus vives douleurs, voilà ce qui convient à une pécheresse. » Malgré la multitude de ses souffrances, il ne lui échappa jamais la moindre plainte ; elle demanda le matin ses derniers sacremens : « Dieu a tout fait pour moi, dit-elle ; il a reçu dans ce même temps le sacrifice de ma profession, j'espère qu'il daignera recevoir le sacrifice de justice que je suis prête à lui offrir. » Elle se confessa, et reçut le saint Viatique avec la plus touchante piété. On lui administra ensuite l'Extrême-Onction, une heure avant sa mort, lorsqu'elle avoit encore une parfaite connoissance. La princesse de Conti arriva assez tôt pour être témoin de la paix et des saintes dispositions de sa bonne mère qui, n'ayant plus la force de parler, se contenta de témoigner

à cette fille chérie, par de tendres regards, et des signes expressifs de sa piété, ce qu'elle auroit voulu lui dire. Enfin Dieu abrégea ses douleurs, et elle expira à midi, le 6 juin 1710, âgée de soixante-cinq ans et dix mois, dont elle avoit passé trente-six ans dans les rigueurs de la vie religieuse et d'une austère pénitence. Le lendemain, on exposa son corps dans le chœur, où il se fit un prodigieux concours de toutes sortes de personnes. Au moment de l'inhumation, il s'éleva de toutes les parties de l'église une multitude de voix confuses, qui réclamoient avec empressement l'intercession d'une ame qui avoit tant travaillé à se purifier, pour être éternellement consommée dans l'infinie sainteté de Dieu.

Le règne court en soi-même, mais hélas! toujours trop long, des égaremens de la Vallière, a été suivi d'une pénitence héroïque de trente-six années. Jeunesse mondaine et frivole, jeunesse dissipée et livrée à des passions funestes, quel modèle ne vous offre pas celle qui, favorite criminelle d'un grand roi, se dévoua généreusement à une vie humble et pénitente! A toutes les illusions, à toutes les promesses perfides d'un amour coupable ont succédé les prodiges de la grâce dans cette ame sensible, consacrant à Jésus-Christ ses plus intimes affections. Mais est-il étonnant, dira peut-être la prévention ou la

lâcheté, qui s'excuse pour reculer, est-il étonnant que la Vallière, rendue à l'honneur et à la vertu, ait été si loin dans les sentiers rigoureux de la mortification, dans les voies sublimes du divin amour ? Dieu a tant fait pour elle ! Dieu l'a prévenue et comblée de tant de faveurs extraordinaires ! Ah ! s'il en avoit fait autant pour nous qui, depuis que nous avons brisé des liens honteux, ne marchons que d'un pas languissant dans la route du ciel, que n'aurions-nous pas immolé pour égaler les œuvres de la carmélite ! Oh ! mes frères bien-aimés, quel langage ! c'est celui de la plainte et du murmure : tandis que les aveux les plus humilians devroient être sur nos lèvres, nous comparer aux ames pénitentes ! eh ! en quoi donc oserions-nous prétendre l'avoir imitée? Nous avons péché comme elle, et peut-être beaucoup plus, et peut-être bien plus long-temps qu'elle. Mais où sont aujourd'hui nos sacrifices, nos expiations, nos mortifications, nos austérités? Pour nous couvrir ici d'une confusion salutaire, traçons le tableau d'une jeunesse égarée, la conscience ensuite nous dira si nous nous y reconnoissons auprès de la Vallière. C'est la touche vigoureuse de Bourdaloue, qui va retracer à notre souvenir nos jeunes et criminelles années. « Nous quittons Dieu avec joie, et cela dès la première jeunesse : à peine commençons-nous à ouvrir les yeux de l'esprit et à faire quelque usage de notre raison, que le charme du plaisir nous entraîne. On le

suit, on s'y abandonne; venez, divertissons-nous, et jouissons des biens présens : enivrons-nous des vins les plus exquis ; couronnons-nous de roses, et ne refusons rien à nos sens de tout ce qui peut les flatter (*Sap.* c. 2, 6). C'est avec de pareilles dispositions qu'on entre dans le monde et qu'on y mène la vie du monde ; une vie dissipée, une vie molle, une vie libertine et toute corrompue : la conscience a beau se récrier, Dieu a beau parler, on se rend insensible aux cris de la conscience, et sourd à la voix de Dieu. On se retire de lui, et pour combien d'années ? quelquefois, hélas ! jusqu'à l'extrême vieillesse. Tandis que le monde a de quoi nous plaire, tandis qu'il a de quoi satisfaire nos passions, soit passion de l'honneur, soit passion de l'intérêt, soit passion plus grossière et plus animale, on ne veut point d'autre maître, et on y met toute son espérance et tout son bonheur.

» Bonheur traversé de bien des chagrins, je l'avoue ; car le mondain, séduit et aveuglé par les sens, cherche en vain dans les plaisirs du monde un repos durable et une félicité parfaite ; c'est ce que nul homme n'y trouva jamais, et ce que nul homme n'y trouvera, puisque rien de périssable et de mortel ne suffit à notre cœur, ni ne lui peut suffire, et que la vie est d'ailleurs sujette à tant de vicissitudes et d'événemens imprévus, qui en troublent malgré nous les pré-

tendues douceurs. Mais, après tout, quelque faux que puisse être ce bonheur humain, et quelque épreuve qu'on en puisse faire, il a toujours je ne sais quelle apparence qui nous attire et qui nous attache ; on en reconnoît à certains momens la vanité et l'illusion, on s'en déclare l'ennemi, et l'on éclate ; mais ce ne sont que des momens où l'on a eu quelque déboire et quelque contrariété à essuyer. Le nuage se dissipe bientôt : on rentre dans ses premiers sentimens, on reprend son premier goût pour le monde ; il plaît plus que jamais ; et il a pour nous des agrémens tout nouveaux, tant l'inclination qui nous y porte est profondément enracinée dans notre ame, et tant elle a de pouvoir pour nous engager.

« Tel est l'enchantement où vivent la plupart des gens du monde, hommes et femmes ; après avoir cent fois déclamé contre le monde, ils en sont toujours épris, et ils ne comprennent pas même qu'ils puissent jamais s'en passer. Que le monde, sur mille sujets et dans une infinité d'occasions, se trouve en compromis avec Dieu ; qu'il soit question d'une fortune humaine qu'ils ont en vue, d'un degré d'élévation où ils aspirent, d'un avancement temporel qu'ils cherchent à se procurer, d'une intrigue qu'ils ont formée et qu'ils font jouer, d'un engagement criminel, d'une sale volupté ; avec quel empressement ne s'y portent-ils pas ! avec quelle ardeur, et souvent, si j'ose le dire, avec quelle espèce de

fureur ! Examinent-ils si Dieu condamne tout cela ? sont-ils en peine de le savoir, ou s'ils le savent, et qu'on leur représente la loi divine qui s'est expliquée sur tous ces articles et sur bien d'autres, en sont-ils touchés ? Que Dieu y soit offensé, c'est à quoi ils n'ont guère d'égard, et c'est par-là même une foible raison pour les arrêter. Ils se livrent au penchant naturel, ils suivent l'attrait, ils entreprennent, ils agissent ; et si, au péril d'encourir la haine de Dieu, ils peuvent obtenir ce qu'ils se sont proposé, ils se tiennent heureux et se félicitent du succès. »

PRATIQUE.

1.° Je ne désespérerai point de moi-même, si j'ai eu le malheur de perdre le premier et le plus beau temps de ma vie ; je viendrai me jeter dans les bras du Dieu des David, des Manassès, des Pierre, des Magdeleine, des Augustin, des la Vallière. 2.° Profondément désolé de n'offrir à mon Dieu qu'un cœur usé par le monde, je n'adoucirai ma peine et mes regrets qu'en multipliant les expiations de mes infidélités. 3.° Mes pleurs, mes soupirs, mes protestations, mes prières, seront trop peu pour moi : persuadé que tout péché commis appelle après lui le châtiment, je punirai mon corps et tous mes sens, je me crucifierai tous les jours de ma vie, afin de la terminer dans une douce paix et une confiance filiale aux mérites infinis de Jésus-Christ.

GEORGES THROCKMORTON,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1705.

Précis de sa Vie et de sa mort, extrait et traduit d'un discours anglais, publié à sa mémoire en 1706.

L'EXTRAVAGANCE de ses premières années, durant lesquelles, comme un jeune taureau, l'insensé avoit secoué le joug de la discipline chrétienne ; la puissance de la grâce qui l'arrêta si merveilleusement au plus haut degré de sa vie déréglée ; les moyens secrets et étonnans par lesquels son cœur fut changé et converti ; enfin, les dignes fruits de pénitence que cette heureuse révolution produisit, quel tableau frappant et instructif pour tout homme qui conserve encore de la foi !

L'opprobre du matin de sa vie seroit insupportable, s'il n'avoit, par un sincère repentir, effacé les traits odieux de son enfance, si elle n'étoit pas devenue l'objet de ses regrets et la cause de sa gloire. Si ses blessures n'avoient pas été profondes, nous admirerions moins la force de la grâce qui l'a guéri ; si sa chute eût été moins dangereuse, nous donnerions moins de louanges à la main qui l'a relevé ; s'il n'avoit pas été un autre enfant prodigue, sa famille auroit été privée de la fête joyeuse de son retour ; si l'on ne lui eût pas beaucoup pardonné,

peut-être auroit-il moins aimé, peut-être aurions-nous été privés de ces exemples précieux de pénitence dont nous avons de nos jours un si pressant besoin.

Le jeune Throckmorton eut le malheur d'être une de ces victimes du siècle, qu'avoient égarées l'orgueil, la curiosité et la sensualité. Né le 18 avril 1670, d'une famille ancienne, noble, opulente, et d'origine catholique, il avoit ces qualités de l'esprit et du corps qui peuvent rendre une personne agréable au monde ; aussi se hâta-t-il de lui ouvrir son cœur et de boire avidement à la coupe attrayante des vices. Charmé des douceurs trompeuses du breuvage enivrant qu'elle contenoit, il devint passionné pour les richesses, les honneurs et les plaisirs, et s'efforça de satisfaire à ses passions, ne réfléchissant point alors à tout ce qui lui en coûteroit dans la suite pour en combattre le poison mortel.

Ses parens voulurent, en l'élevant dès son berceau dans les principes de la croyance catholique, le fortifier dans sa religion, et le préserver de ces erreurs contre la Foi, et de ces mœurs corrompues, écueils si généralement répandus, et surtout dans sa patrie. Ils crurent devoir l'éloigner de la contagion, et l'envoyèrent en France, à l'un de ces colléges où de vertueux instituteurs faisoient profession de suppléer aux parens, dans l'importante obligation d'élever

leurs enfans, et consentoient, pour assurer le bonheur futur de la nouvelle génération, à prendre, auprès de ces jeunes plantes, la place de ceux qui les premiers étoient appelés à les cultiver. Le jeune homme y auroit pu porter le joug du Seigneur dès ses tendres années ; en recevant avec un cœur docile la semence de la parole de Dieu, il l'eût vue produire en lui les fruits divins de la piété chrétienne ; il auroit pu s'y prémunir contre l'emportement fougueux de la jeunesse, en méditant les maximes de l'Evangile ; ses mauvaises inclinations, épines encore foibles, menaçoient d'étouffer bientôt les fruits naissans de la grâce dans son ame ; mais alors il pouvoit les déraciner aisément, et les empêcher d'acquérir une force presque invincible.

Tel étoit l'espoir de ses respectables parens, et le but des efforts de ses vertueux précepteurs. Hélas ! il ne répondit d'abord que foiblement à leurs pieuses intentions, et bientôt il se laissa aller insensiblement à la conduite imprudente et inconsidérée de la plupart des jeunes gens. La vivacité de son naturel, le feu de son imagination, le rendirent léger, inconstant, avide de plaisirs, ennemi du travail, incapable d'application. Sa naissance, ses qualités, les avantages de l'esprit, les agrémens du corps, le rendirent vain, présomptueux, indocile. Avec de semblables dispositions, que put-il acquérir au collége ? Une foible teinture des belles-lettres, une con-

noissance superficielle de la Religion ; encore ceci ne fut que le fruit d'une crainte servile de ses maîtres, d'une obéissance forcée à sa mère et à son frère aîné, ou encore celui d'un sentiment naturel de vanité qui lui faisoit appréhender de passer pour un homme de peu d'esprit ; mais il n'eut ni estime, ni goût pour les objets de ses études. Cependant, avec une telle pénurie de sciences et de talens, il remporta du collége, après quelques années, une folle présomption de son prétendu mérite ; le jeune orgueilleux se crut au-dessus de toute instruction, capable de se conduire lui-même et d'être son propre maître, en se livrant aux dangers où l'entraînoit son imagination. Il quitta le collége avec des transports de joie, dont le motif étoit l'espoir de recouvrer une liberté si long-temps désirée, et déterminé à profiter de tous ses avantages pour se perfectionner dans les usages du monde. Se flattant d'avoir rempli au collége les devoirs du chrétien, il s'appliqua entièrement à former en lui l'homme à la mode, et se livra à ce travail avec tant d'ardeur, qu'il réussit malheureusement trop bien à exceller dans cette frivole étude. Les armes, la danse, le manége, tous les autres exercices académiques faisoient son plaisir : il y atteignit bientôt à la perfection, et dès-lors se lança sur le théâtre le plus brillant, le plus séduisant de la société. Les assemblées distinguées par le rang et l'opulence de ceux qui s'y réunissoient, les

bals, l'opéra, la comédie, la chasse, le jeu, les fêtes en tout genre, devinrent sa constante occupation : sensuel dans le choix et la délicatesse des mets, magnifique dans ses habits, vain dans son équipage, extravagant et prodigue dans ses dépenses, il s'efforçoit de surpasser et d'éclipser la jeune noblesse; semblable à ces insensés désignés par le Sage, qui se couronnent de roses avant qu'elles se flétrissent, et qui ne consacrent qu'à la volupté les plus belles années de leur vie. Il laissoit partout des marques de son étrange vanité : c'étoit surtout à Londres et à Paris qu'il ambitionnoit le plus d'être remarqué, et où il se proposoit de satisfaire plus librement à ses folles et criminelles passions. Toujours en mouvement, de l'une de ces villes à l'autre, il convoitoit et il obtint la réputation de l'homme le plus poli, le plus élégant, le plus spirituel, et sous tous les rapports le plus accompli. Il se flattoit que ce suffrage général pourroit avancer sa fortune qui, n'étant que celle d'un cadet, ne répondoit pas à son ambition. Par une espèce d'orgueil raffiné, soigneux d'éviter ce qui pouvoit diminuer sa réputation dans le monde, il s'attacha à fréquenter la haute société, et laissa les sociétés inférieures à ceux qui avoient trop peu de moyens personnels pour satisfaire leurs penchans, et maintenir à la fois leur considération. Il eut assez d'art pour éviter ce qui pouvoit mettre obstacle à ses desseins, et pour obtenir ce qu'il désiroit.

Ainsi s'écoulèrent les plus belles années de ce jeune mondain, jusqu'à la vingt-septième, oubliant entièrement et fuyant même l'idée qu'il existât un Dieu tout-puissant, en rejetant même le souvenir. Il ne craignoit rien tant que d'être troublé par des pensées sérieuses ; il ne pouvoit souffrir d'être seul, et ne cherchoit que les cercles bruyans. S'il étoit quelquefois obligé d'aller à la campagne pour y visiter ses parens, il ne remplissoit ce devoir qu'avec une extrême répugnance; le calme et le silence de la nature, quoique les maisons qu'il fréquentoit lui offrissent des amusemens, le rendoient sombre et le mettoient si mal à son aise, qu'il ne goûtoit aucun plaisir, jusqu'à l'instant où quelque prétexte fourni par ses passions, le rappelât à la ville et à ses fêtes frivoles : il s'y trouvoit comme dans son élément. Au sein de tant d'égaremens étranges, bénissons-en la Providence, il resta ferme dans sa Foi et dans sa Religion. Cette Providence, des soins de laquelle il étoit si peu digne, ne permit pas que son don pérît au milieu des violentes tempêtes auxquelles ce cœur volage étoit exposé. Le Dieu miséricordieux conserva le fondement sur lequel il devoit édifier un jour un parfait chrétien.

Mais hélas ! quelle foi étoit la sienne, dans ces jours de ténèbres ? foi sans vie, sans œuvres, sans mérite quelconque. Il alloit de temps à autre à l'office divin, mais comme dans une assemblée

profane, afin d'observer et d'y être remarqué. Ce n'étoit pas pour apaiser par une humble prière la Majesté suprême, mais pour satisfaire à sa vanité et à sa curiosité, et provoquer de nouveau la colère divine par une conduite légère, irrespectueuse. Oh! qu'il pleura depuis amèrement ce désordre! Il n'avoit pas ostensiblement déserté les drapeaux du christianisme; une terreur passagère, le cri de la conscience l'entraînèrent même au tribunal de la réconciliation. Mais cette démarche, dictée par un reste d'éducation chrétienne, démarche infructueuse alors, ne fut suivie d'aucun effort généreux. Il lui en eût trop coûté de cesser de servir l'idole du monde, de renoncer à être estimé, applaudi, aimé, flatté et admiré du siècle. Cependant une si étrange conduite étoit pleurée de ses parens et de ses amis, qui envisageoient tout sous les rapports de la Religion. Combien ses pieuses sœurs surtout étoient désolées de voir un frère si tendrement chéri, donner dans d'aussi grands écarts! Jamais Marthe et Marie n'avoient plus qu'elles versé de larmes sur Lazare: que d'efforts, de soins, de prières, de démarches ne leur en coûta-t-il pas pour le ramener à la vertu!

Aux plus tendres, aux plus salutaires avis, elles réunirent l'exemple d'une sainte vie; mais hélas! ni ces exemples, ni leurs discours ne firent impression sur un cœur sourd à ces avertissemens: il n'y eut plus d'espoir que dans de

ferventes prières. Ce fut dans cette ressource que mirent leur confiance ces sœurs désolées, avec des amies pieuses; et sans doute que tant de suffrages réunis obtinrent de Dieu cette grâce toute-puissante qui, comme dit le Prophète, rompt les chaînes de toutes les passions mondaines, et rend à la vie, à la lumière et à la liberté, ceux qui vivent asservis au péché.

Quelle preuve plus sensible de la force et du pouvoir de cette ineffable miséricorde, que celle dont nous sommes témoins dans la personne de l'heureux pénitent? Plus sera merveilleux le prodige de son changement, plus grande sera la différence des derniers temps de sa vie à ceux qui les avoient précédés, et plus nous aurons à bénir l'infinie clémence du bon Pasteur. Cette réflexion si naturelle, nous la recueillons des lèvres mêmes du jeune esclave du monde, quand il eût brisé ses fers. Une grande partie de sa dévotion fut d'admirer la force et la douceur de la grâce divine. S'il lui attribua sa conversion, il attendit d'elle le bienfait de la persévérance; il savoit que, s'il en devoit recueillir tous les avantages et tout le mérite, c'étoit à la condition d'en donner la gloire à celui à qui seul tout appartient. Mais de quels moyens le Dieu tout-puissant se servira-t-il pour opérer cette conversion admirable?

Revenu sous l'aimable empire de la grâce, après avoir pleuré dans le sein de la divine

miséricorde, l'heureux Throckmorton ne cessoit de reconnoître combien il en coûte pour briser les chaînes honteuses du péché. Souvent il s'en entretenoit avec ses pieux amis, et gémissoit sur l'erreur dangereuse et commune à plusieurs pécheurs, qui s'imaginent que leur conversion leur offrira peu de difficultés. Il confessoit avoir été lui-même dans cette erreur pendant plusieurs années, et qu'il avoit ainsi étouffé les remords de sa conscience.

Dans ces jours d'égarement et de désordres, il différoit son retour à Dieu, sur la présomption téméraire qu'il pourroit se convertir quand il lui plairoit ; alors il imaginoit que, pourvu qu'il pût se déterminer à aller à confesse, et obtenir l'absolution, l'ouvrage de sa conversion seroit consommé. Il jugeoit chose aisée l'inestimable avantage d'obtenir la contrition. Lorsqu'il éprouvoit quelques regrets passagers, fruit d'une crainte servile, certain dégoût, une honte secrète de son état actuel, il se livroit comme à des désirs imparfaits et à demi-conçus, d'en être débarrassé : l'imprudent se flatta que c'étoit assez pour recevoir le sacrement, surtout s'il lisoit, avant d'aller vers le prêtre, un acte de contrition. Fort indifférent sur le choix d'un Ananie, résolu de croire, comme dit le Prophète, tout homme qui lui diroit : *Pax*, *pax : paix*, *paix*, il ne vouloit que se reposer sur le premier coussin qui lui seroit présenté. Il se plaisoit à croire que tout

ministre de la réconciliation a la clef du ciel, ne réfléchissant pas que les bons en ont deux, une pour fermer les portes, une autre pour les ouvrir. Par une inconséquence trop ordinaire, il étoit très-attentif dans le choix d'un médecin, dès que son corps étoit frappé de maladie, et il n'avoit nulle inquiétude sur le choix de celui auquel il abandonnoit le soin de son ame. Le directeur qui le croyoit le plus facilement, qui faisoit le moins de questions, qui prescrivoit les remèdes les plus simples, qui imposoit la plus légère pénitence, et livroit le plus aveuglément le pécheur à lui-même, voilà celui qu'il aimoit davantage. Quant à ceux qui, sages et circonspects dans leur ministère, craignoient, comme dit l'Ecriture, de donner à des ames impures les choses saintes, qui sondoient les blessures de l'ame, qui s'appliquoient soigneusement à éloigner les occasions et à employer des remèdes efficaces, qui, enfin, exigeoient des œuvres avant de croire aux promesses; il regardoit ces hommes de la droite du Très-Haut, comme des personnes à éviter, comme des fanatiques qui rendoient le chemin du ciel trop pénible à des chrétiens de son âge et de sa qualité.

Il persévéra plusieurs années dans cet aveuglement dangereux, jusqu'à ce que le Seigneur daignât lui ouvrir les yeux : alors il pleura amèrement son erreur, et fut convaincu, par sa propre expérience, de ce que coûte une con-

version sincère. Il subit tous les remèdes douloureux, et éprouva toute l'amertume de chaque opération, avant de recouvrer la santé de l'ame.

Un des premiers moyens dont le Tout-Puissant se servit pour dissiper les idées fausses qu'il se formoit de la pénitence, fut la conversation qu'il eut avec une de ses sœurs. Las et ennuyé de parcourir la voie large qui conduit à la mort, poursuivi par les remords de sa conscience, il lui dit un jour qu'il étoit déterminé à se présenter bientôt au tribunal de la Pénitence pour s'y décharger du pesant fardeau qu'il ne pouvoit plus porter. Cette promesse ranima l'espoir de cette tendre sœur; mais le délai qu'il y mettoit, mais le dessein surtout qu'il forma dans le même instant, empêchèrent que la joie de cette sœur ne fût parfaite. Il venoit de quitter l'Angleterre, dans l'intention, disoit-il, de réformer sa conduite; mais, suivi d'un magnifique équipage, d'une meute considérable et de chevaux d'un grand prix, résolu de figurer à la cour qui étoit alors à Fontainebleau, avant de recourir au sacrement de Pénitence. Alarmée d'une résolution si déraisonnable, sa digne confidente lui représenta le danger d'un pareil délai, ajoutant que c'étoit une grande présomption de sa part d'exposer les bons désirs que Dieu lui inspiroit, à d'aussi fortes tentations que celles qu'il étoit certain d'éprouver sur un théâtre aussi brillant qu'il étoit dangereux. Mais ces remontrances

furent sans succès : ses passions et sa vanité s'opposoient à tout ce qu'elle lui alléguoit sur cet article. Il continua son voyage, et la laissa dans la douleur attendre son retour. Le pécheur qui se jouoit ainsi de la bonté de Dieu, méritoit un châtiment. Le jour même qu'il comptoit chasser avec le Dauphin, son coursier s'emporta et devint si furieux qu'il lui fut impossible de le gouverner ; l'animal entraîne son cavalier loin des autres, se porte, au grand galop, vers la barrière du château, où tous les spectateurs s'attendent à le voir périr, ainsi que son cavalier. Tous deux sont renversés sur le pavé ; on relève le jeune homme tout meurtri et fort humilié, mais non pas blessé mortellement. Qui n'eût reconnu à sa place la main protectrice du plus tendre des pères, qui préservoit son fils égaré d'une mort qui eût consommé sa réprobation ? Hélas ! notre jeune insensé fit à peine une attention légère à ce nouveau trait d'une clémence infinie.

Après un foible aveu du trait frappant de la protection divine en sa faveur, il se retira chez lui, et y reçut les complimens de ses amis, dont les éloges nourrissoient sa vanité puérile, et ils lui témoignèrent leur surprise qu'il eût échappé à un si grand danger. Ce n'étoit pas la première fois que le Ciel veilloit ainsi merveilleusement sur ses jours. Au fameux camp devant Compiègne, où la gloire du monde parut dans son plus brillant éclat, un excès d'ivresse qui le rendoit plus

déraisonnable que le cheval qu'il montoit, le fit s'obstiner à traverser au grand galop une pièce d'eau très-profonde. Dans ce désir insensé, il donne de l'éperon à son cheval pour le faire entrer dans l'eau ; mais il le pique et l'anime en vain : l'animal lui résiste et demeure comme immobile, jusqu'à ce que les domestiques de son maître soient parvenus à l'atteindre, à le descendre de cheval et à le porter sur un lit, pour que le sommeil lui fasse recouvrer l'usage de sa raison. Etrange ingratitude ! cette aventure fit moins d'impression sur lui que la précédente : il étoit alors au comble de la démence. Du sein de mille plaisirs goûtés à Fontainebleau, il retourne à Paris et y rencontre cette pieuse et tendre sœur : elle lui exprime toutes ses angoisses sur les périls auxquels il vient d'échapper, et le conjure de ne pas braver plus long temps la patience d'un Dieu si bon, qui lui ouvre dans le sacrement réconciliateur un bain salutaire. Le mondain semble ébranlé de nouveau, et promet à la vertu un retour qu'il n'aperçoit qu'à une époque lointaine, ou à travers les prestiges de ses passions.

Cependant il fit quelques pas vers un changement de vie, mais bien insuffisans, et tels que le monde les eût tolérés. Il persistoit à croire qu'il lui en coûteroit peu pour faire sa paix avec le Ciel : l'apôtre qu'il avoit trouvé dans sa famille luttoit avec un courage invincible contre les vains détours que lui opposoit l'amour-propre ; lui

prouvoit qu'il ne comprenoit pas les obligations de la pénitence; que c'étoit erreur d'imaginer qu'il suffisoit d'avouer ses péchés, et de prendre la ferme résolution de mener une vie exempte de tout désordre grossier et mortel; qu'il devoit songer à la nécessité de satisfaire pour les péchés commis, et d'éviter les rechutes. L'idole du monde et des passions disoit, au contraire, qu'en évitant, comme il étoit résolu de le faire, le péché mortel, il pourroit continuer à vivre en jeune homme de qualité, et à ne pas renoncer à ces amusemens frivoles, à ces divertissemens dangereux que le siècle appelle innocens. Il consentoit à quitter ce qui lui sembloit criminel dans sa vie mondaine; mais non pas à en abandonner ce qu'elle avoit d'agréable et de vain, et dont on ne retire d'autre fruit que l'affliction du péché. Sa meilleure amie combattoit sans ménagemens cette criminelle réserve; elle lui opposoit tout ce que la tendresse, la Religion, la raison même lui fournissoient de plus forts témoignages: il lui résistoit opiniâtrement, et se retranchoit dans le choix qu'il avoit fait, non de la pratique de la Religion, mais de la croyance de l'homme du monde, qui avoit ses intérêts à ménager pour cette vie aussi bien que pour l'autre; qu'il ne vouloit se livrer à aucun plaisir qui ne fût innocent et honnête, et qu'il ne pouvoit se persuader que Dieu n'eût pas pour agréables ses bonnes intentions: quelquefois il ajoutoit, avec un peu

de chaleur, que sa digne confidente poussoit les choses à l'extrême, et que ce qu'elle exigeoit de lui ne serviroit qu'à le rendre scrupuleux. Il se défendoit ainsi le mieux qu'il lui étoit possible, convaincu qu'il ne pouvoit se défendre aussi bien qu'il l'auroit désiré.

Néanmoins, les excellentes réflexions d'une sœur si tendrement aimée; les bons livres qu'elle mettoit entre ses mains; la conviction secrète qu'il défendoit une mauvaise cause, tout cela revenoit sans cesse à son esprit; il en étoit pénétré jusqu'au fond du cœur; mais il ne céda totalement à la voix éloquente de la grâce, que plusieurs mois après sa confession. Durant cet intervalle il s'efforçoit de se persuader qu'il étoit dans le bon chemin et hors de danger; mais c'étoit sans succès : il y avoit en lui je ne sais quoi qui l'angoissoit et réfutoit tous les argumens spécieux par lesquels il vouloit calmer sa frayeur. Dans ces dispositions il revint en Angleterre, où la Providence permit qu'il se liât avec des personnes instruites de ses irrésolutions comme de sa conduite passée. Animés d'un zèle éclairé, secondant la marche de la grâce dans ce cœur à moitié vaincu, ces pieux Fidèles résolurent d'achever l'ouvrage. Ces amis précieux lui représentèrent avec force les vérités qui avoient déjà fait impression sur lui; ils les discutèrent avec lui, y mettant tout le feu de la charité et tous les égards de la patience; ils prièrent aussi

ardemment pour lui ; alors s'éleva dans son esprit une si profonde conviction de la nécessité de la pénitence et de la mortification, qu'il mit bas les armes et revint sincèrement à Dieu. Il prit ces deux maximes de saint Grégoire, qu'il faut guérir les contraires par les contraires, et punir les plaisirs illicites par la privation des plaisirs permis, pour règles de sa conduite, et s'y conforma avec tant d'exactitude et d'ardeur, qu'il étoit étonné, dans la suite, qu'il fût possible à l'ame et au corps de souffrir les violences qu'il leur avoit fait subir et qu'il continuoit de leur imposer.

A la vérité, sa situation dans sa patrie étoit pleine d'épines et d'embarras ; il ne pouvoit s'y procurer la solitude, ni assez de loisir et de liberté pour prier et méditer sur les vérités de la Religion, ni jouir de l'avantage d'un accès libre auprès d'un ami sage qui pût le guider et lui donner de salutaires avis : plus il désiroit ces moyens de salut, plus il se trouvoit dans l'impossibilité d'y atteindre. L'amitié de ses proches, les visites de ses amis, l'obligation de se rendre d'un lieu à un autre, le privoient des secours nécessaires à un nouveau converti. Souvent, après avoir été obsédé une grande partie du jour par des relations auxquelles il ne pouvoit se dérober, la vie agitée lui étant devenue un tourment, il passoit les nuits à remplir les exercices qu'il s'étoit imposés ; car il n'eût osé goûter le repos qu'après les

les avoir accomplis. Environné, comme le saint roi David, de la frayeur de la mort et du jugement, entouré des périls de l'enfer, frappé de terreur au souvenir de ses péchés, effrayé des dangers de rechute auxquels il étoit exposé, il auroit pu dire justement : « J'ai reposé dans la frayeur au milieu des lions. » Il est impossible d'exprimer à quels sacrifices ces violentes terreurs le portèrent ; quels puissans efforts il fit pour vaincre ses passions et satisfaire à la justice divine. Soldat courageux, mais sans expérience, il attaqua ses ennemis avec une grande fureur ; hélas ! il ne savoit pas encore se servir convenablement de ses armes : des lectures continuelles de livres spirituels faisoient sur son cœur une grande impression ; il vouloit tout embrasser ; chaque avis, chaque remède qu'il rencontroit lui sembloit applicable à ses maux. Cette disposition, jointe aux frayeurs excessives que la vivacité de son imagination lui inspiroit, le mit dans un tel désordre, et le fit se livrer à tant de pratiques indiscrètes, que sa santé n'y pouvoit résister.

Dieu daigna visiter son serviteur dans sa miséricordieuse justice ; il lui survint un crachement de sang qui le réduisit à un état si languissant, que ses amis désespérèrent en quelque manière de sa guérison. Tout ce que purent faire pour lui les plus habiles médecins et les tendres soins de sa vénérable mère et de ses parens, fut inutile.

Trompés sur la cause du mal, ils ne pouvoient en arrêter les effets. L'indisposition et la foiblesse de son corps venoient de l'application forcée de son esprit. La crainte perpétuelle de retomber dans ses habitudes criminelles, le désir ardent de se consacrer entièrement aux exercices de la pénitence, l'agitoient nuit et jour : les divertissemens innocens auxquels ses amis l'entraînoient, les remèdes prescrits par les médecins, ne faisoient qu'accroître sa peine, en lui ôtant l'occasion et le moyen d'accomplir ce qu'il désiroit avec tant d'ardeur. Après avoir langui pendant long-temps, persuadé qu'un voyage en France seroit le meilleur remède, parce qu'il s'y livreroit entièrement et en toute liberté aux pratiques de la pénitence, il essayoit d'en convaincre ses parens ; mais ils ne pouvoient se résoudre à perdre la société d'une personne qui leur étoit si chère. Ils lui représentèrent qu'il portoit les choses à l'extrême ; qu'une pénitence extraordinaire ne lui étoit pas nécessaire ; qu'en aimant le monde il n'avoit fait que ce que beaucoup de jeunes gens de son âge et de sa qualité avoient fait avant lui. Combien de telles conversations, ainsi qu'il l'a depuis déclaré, augmentoient sa douleur ! Pénétré alors plus profondément de l'injustice, de l'ingratitude et des effets funestes du péché mortel, ces discours le remplissoient de terreur et de chagrin : de terreur par rapport à lui-même, de peur qu'ils ne lui fissent perdre insensiblement l'horreur du

péché ; de chagrin pour les autres, parce qu'il les voyoit si peu instruits de la nécessité de sa pénitence : aussi ces instances ne servirent qu'à altérer sa santé et qu'à augmenter ses désirs de passer en France. Comme sa maladie faisoit chaque jour des progrès, ses amis furent enfin contraints de consentir à son éloignement par la crainte de le perdre. Il partit, les laissant dans l'espérance que le changement d'air guériroit son corps ; mais il étoit plein de joie, dans l'assurance de trouver plus de loisir pour se livrer à la guérison de son ame, l'objet de tous ses soins.

D'abord son dessein étoit d'aller à Montpellier, séjour que ses médecins regardoient comme le plus propre au recouvrement de sa santé ; mais se trouvant mieux à Paris, il résolut d'y rester. Sa tendre amitié pour sa sœur Anne, qui lui étoit devenue plus chère par la part qu'elle avoit eue à sa conversion, que par les liens du sang ; la facilité que la métropole lui offroit pour la retraite, et le fréquent retour de fêtes solennelles ; peut-être plus que tous ces motifs, son grand désir de faire, s'il étoit possible, une pénitence publique dans la même ville qui avoit été le théâtre de ses scandales, voilà ce qui le fixa dans la capitale de la France. La Providence voulut sans doute nous laisser dans sa personne un exemple de mortification, un modèle parfait d'une conversion sincère, surtout en faveur des jeunes gens de qualité que l'on envoyoit des

provinces dans la plus brillante cité de l'empire, pour y perfectionner leur éducation. Hélas ! dans ce nombre il n'en est que trop qui deviennent les victimes du monde pour le temps et pour l'éternité : combien peu l'on en compte qui aient échappé du naufrage, tandis que les traces de ceux qui ont couru au précipice ne sont que trop visibles !

L'Ecriture-Sainte et les Pères nous enseignent que les dignes fruits de pénitence exigés par le Dieu tout-puissant, se réduisent principalement à trois : la prière, le jeûne et l'aumône. Par la prière, nous nous humilions devant la souveraine Majesté, nous efforçant de satisfaire pour l'orgueil et la présomption qui nous ont fait préférer nos inclinations criminelles à la volonté de Dieu ; par le jeûne, nous punissons la chair, dont les désirs déréglés nous ont portés à la révolte ; par l'aumône, nous expions le mauvais usage que nous avons fait des richesses, nous réparons nos procédés durs et injustes envers nos frères ; nous unissons nos bonnes œuvres aux mérites de Jésus-Christ, pour compenser toutes nos offenses envers Dieu, envers notre prochain et envers nous-mêmes. Ce fut sur ces principes que M. Georges Throckmorton résolut de régler sa vie et ses actions. Comment exprimer la ferveur extraordinaire, la ponctualité et la constance inviolable avec lesquelles il s'acquitta de ses pieux engagemens ? Le don de la

prière est une des grandes bénédictions promises par le Prophète aux enfans de la nouvelle loi, et c'est aussi l'une des marques les plus certaines de la miséricorde de Dieu sur une ame, comme le disoit David. La prière et la miséricorde de Dieu sont inséparablement unies; lorsque celle-là monte, celle-ci ne manque jamais de descendre; le Seigneur n'attend que l'instant où nous lui ouvrons nos cœurs par la prière, pour les remplir de ses grâces. Si nous confessons notre misère, il nous enrichira; si nous avouons notre foiblesse, il nous fortifiera; si nous lui exposons nos dangers avec confiance, il nous défendra; si nous faisons paroître nos blessures à ses yeux, il les guérira: sa grâce, comme l'huile d'Elisée, coulera toujours, tandis que nos cœurs ne lui seront pas fermés. La prière rend faciles tous les devoirs du chrétien; de notre fidélité et de notre persévérance dans cet exercice découle l'espérance infaillible de notre éternelle félicité. Le généreux pénitent étoit pénétré de ces grandes vérités; il se retraçoit combien il avoit eu besoin d'une miséricorde particulière, et il s'appliquoit aussi ces promesses de notre bon Sauveur, que tout ce que nous demanderons à son Père en son nom, nous sera accordé; déterminé à une invincible persévérance, plein du sentiment de la grâce divine et de la confiance qu'il plaçoit dans les mérites de Jésus-Christ, il ne trouvoit jamais assez long le temps de la prière,

ou plutôt, il ne croyoit jamais avoir assez de temps à y consacrer. C'étoit afin de s'y mieux préparer qu'il s'interdisoit non-seulement les discours curieux et frivoles, les visites inutiles et même les récréations innocentes, mais encore qu'il remplissoit tous les momens libres par des lectures spirituelles, surtout celles de l'Ecriture-Sainte, qu'il répétoit avec autant d'attention que de respect. Il amassoit ainsi des alimens pour entretenir le feu divin qui faisoit monter au ciel son oraison comme un encens d'agréable odeur, et se délivroit de ces nombreuses distractions qui troublent la prière de tant de lâches chrétiens. Ses entretiens avec Dieu étoient délicieux : ayant ouvert l'oreille de son cœur au Dieu qui lui parloit dans les saintes Ecritures, il trouva celle du Tout-Puissant prête à écouter ses demandes. L'ennemi du salut venoit-il troubler son sacrifice par des dissipations importunes, il avoit le secret de rendre ses efforts non-seulement inutiles, mais même avantageux pour lui, en y résistant sans délai et sans alarme. Nouvel Abraham, il chassoit doucement ces oiseaux lugubres, et continuoit le sacrifice avec patience et humilité. Dieu, pour éprouver sa fidélité, paroissoit quelquefois sourd à sa prière, en le laissant dans les ténèbres et la sécheresse, en le privant de cette lueur céleste et de cette suavité à laquelle il l'avoit fait souvent participer ; il ne s'en décourageoit pas. Il ne se reconnoissoit aucun droit à ces faveurs ;

il avouoit, au contraire, qu'il avoit mérité de bien plus grandes privations ; il redoubloit ensuite d'ardeur, à l'exemple de la Cananéenne, et par une sainte violence obtenoit, non pas les miettes qui tomboient de la table du Maître, mais une grande portion de celle des enfans de la maison.

Il n'étoit pas dans la dévotion comme ces nouveaux-nés à la grâce, qui cherchent dans leurs prières, plutôt les consolations de Dieu que le Dieu des consolations. Il ne s'occupoit point à satisfaire sa sensibilité, mais à nourrir son ame, persuadé que la volonté de Dieu étoit sa seule nourriture solide. Il lui étoit indifférent qu'il reçût de sa main du lait et du miel, ou des aridités de cœur ; il acceptoit tout avec amour, admirant la condescendance et la bonté de Dieu, qui se mettoit de niveau avec sa foiblesse. Etoit-ce une liqueur amère ou un mets difficile à digérer ? il en étoit reconnoissant, assuré que tout ce qui vient de la main de Dieu donne la vie et l'entretient.... Il se regardoit comme un pauvre mendiant qui attend l'aumône à la porte du père de famille, laissant au maître le soin de distribuer ses dons comme il le jugeoit à propos ; il étoit toujours content du lot qui lui étoit accordé. Il détestoit l'orgueil de ces dévots qui, tels que des courtisans ambitieux, espèrent toujours être admis dans le cabinet du prince, et être distingués par des sourires gracieux et par l'épanchement des secrets. Il considéroit comme un

honneur bien au-dessus de ses mérites, celui d'être admis en présence de son maître, attendant ses ordres et prêt à les recevoir. Il fut accueilli souvent, il est vrai, par les plus tendres caresses et par les plus douces consolations du Saint-Esprit, mais jamais sans cesser de s'en croire indigne. Personne ne fut plus édifiant qu'il ne le paroissoit à l'église; il entroit dans le temple comme le saint roi David, avec un religieux tremblement, et approchoit du sanctuaire avec une sainte frayeur. Il suffisoit de le voir priant, pour désirer de lui être uni de sentimens : son recueillement, son attention, sa ferveur étoient un reproche continuel à la dissipation et à l'irrévérence de ceux qui sembloient ne venir à l'église que pour outrager notre divin Sauveur dans sa propre maison, et une leçon touchante et encourageante à la fois pour mille autres qui se sentoient froids et lâches dans ce salutaire exercice.

Tandis qu'il avoit demeuré en Angleterre, il s'étoit vu presque privé du bonheur d'assister aux prières publiques et à l'office de l'Eglise; pour compenser ces privations, il avoit eu recours à beaucoup d'exercices particuliers. Quoiqu'il y fût d'une exactitude parfaite, il trouvoit ne pas avancer dans la piété autant qu'il le souhaitoit : à la vérité, son temps étoit ainsi fort heureusement rempli; mais il éprouva que son ame n'en étoit pas nourrie et fortifiée autant qu'elle l'eût

été par des prières publiques. Il y découvroit en lui-même un mélange de craintes extrêmes et d'attachement servile, peut-être une confiance trop humaine dans ses efforts et dans ses propres moyens, qui l'empêchoient d'avancer vers la perfection, en le jetant dans des inquiétudes excessives. Il en fut guéri par son séjour en France; il y résolut de se conformer dans toutes ses dévotions à l'esprit de l'Eglise; il regardoit ses prières solennelles comme inspirées par la Divinité, et comme étant plus dignes d'être exaucées que toutes celles que lui, ou tout autre individu, eût pu se prescrire. Il éprouvoit dans cette réunion de vœux un sentiment délicieux, en pensant que tant de milliers de personnes, dans l'Eglise universelle, présentoient la même pétition que lui devant le trône de l'Agneau. Il espéroit que ce qui pourroit lui être refusé personnellement seroit accordé à la communion de tous les Saints. Il considéroit donc ses dévotions particulières comme des gouttes d'eau qui pourroient peut-être s'évaporer et ne jamais se rendre à l'Océan, qui représente l'Eglise. Il se flattoit que la ferveur des fidèles suppléeroit à sa tiédeur, lorsqu'il leur seroit réuni; et qu'ainsi qu'un petit charbon joint à plusieurs autres, forme un feu ardent, de même il pourroit obtenir et conserver le feu de la charité nécessaire à la consommation du sacrifice. Par ces motifs, il récitoit régulièrement une partie de l'office canonique, et ne

se dispensoit jamais des devoirs paroissiaux : il honoroit et respectoit tous les lieux de dévotion, mais leur préféroit l'église paroissiale, comme lui étant désignée par l'ordre de la Providence, pour être le bercail où il seroit, avec le reste du troupeau, à l'abri du lion rugissant. Il aimoit à être sous les yeux de son pasteur, et à entendre sa voix ; c'étoit le poste où il se plaisoit à soutenir les assauts de l'ennemi du salut. Quelques amis le pressant d'entrer dans de pieuses associations, qu'il prévoyoit devoir entraver les obligations d'un fidèle paroissien, il se dégagea de leurs instances, en disant agréablement qu'il étoit plus sûr et plus honorable de charger son ennemi au milieu de son régiment, que de lui faire la guerre comme un soldat volontaire. Ce n'étoit pas qu'après s'être acquitté de ses devoirs essentiels, il n'embrassât volontiers des exercices religieux. Il fréquentoit les églises où l'on célébroit des fêtes particulières les jours de la semaine, souhaitant de s'unir à tous ceux qui craignoient et bénissoient le Seigneur, cherchant à partager les fruits de leurs solennités, et à s'animer par leur exemple d'une ferveur nouvelle. Dans les autres momens libres, où ses actes de charité étoient suspendus, il se retiroit chez lui, entroit, comme dit l'Ecriture, dans le secret de sa chambre, et fermoit la porte sur lui, c'est-à-dire chassoit toutes pensées, tous sentimens terrestres. S'il n'y prioit pas, s'il n'y nour-

rissoit pas son ame par des lectures spirituelles, il s'y retraçoit à loisir ce qu'il avoit entendu à l'office public, et s'excitoit à offrir chaque jour, plus dignement encore que la veille, le sacrifice de la prière.

Par cette application continuelle aux choses saintes, il conçut un tel sentiment de la présence de Dieu, que son esprit n'en étoit presque jamais détourné. Le cœur dévoué sans interruption à la sainte volonté de Dieu, il l'adoroit et s'y soumettoit humblement, comme devant être la cause première et souveraine de tout bien; il la consultoit, et s'y conformoit comme à la règle unique de ses pensées, de ses paroles et de ses actions; ce qui lui faisoit éprouver une délicieuse paix et une parfaite tranquillité d'esprit, au milieu des différens événemens qui se succédoient sur la scène du monde: aussi le calme de sa physionomie ne pouvoit-il être altéré par les accidens imprévus, comme par les plus fâcheux événemens.

Ne vous étonnez pas de la grande facilité que l'heureux pénitent trouvoit dans la prière: il l'accompagnoit du jeûne et de l'aumône. Ces deux exercices, ainsi que deux aîles, portoient son esprit au ciel, et préparoient son ame à s'entretenir avec Dieu. Le premier le délivroit en grande partie du lourd fardeau de sa mortalité et des besoins factices d'un serviteur incommode; le second bannissoit tous les goûts

frivoles, proscrivoit tous ces soins superflus pour les choses de ce monde qui troublent, et bientôt après altèrent en nous la dévotion.

Mais essaierai-je de raconter ses mortifications et ses pieuses rigueurs contre lui-même ? Il les porta si loin, que la plupart des chrétiens et des pénitens de nos jours les condamneront sans doute. Le monde chrétien lui-même, disoit une grande Sainte, est aujourd'hui extrêmement rérervé à cet égard : la plupart des hommes croient aisément que ce qui est au-dessus de leurs forces dépasse les règles de la prudence. Nous nous imaginons volontiers que les ménagemens et la mésure de grâces que nous recevons, vont de pair, et nous craignons d'approuver dans les autres ce que nous sentons évidemment être la censure de notre conduite. Néanmoins, hasardons d'exposer les exemples que le vertueux Anglais a laissés en ce genre ; si nous ne pouvons atteindre à l'imiter, le tableau de sa pénitence servira du moins à nous couvrir d'une confusion salutaire à la vue de notre foiblesse. L'esprit frappé de ce que dit l'Apôtre, que la moindre chose qu'un pénitent puisse faire, c'est de rendre le corps, qui a été l'occasion du péché, l'instrument de la pénitence, il résolut de mortifier ses sens, non-seulement en leur interdisant tout ce qui est criminel et dangereux, mais en les privant de ce qui est licite et agréable, et en les obligeant à ce qui leur étoit le plus contraire et

le plus pénible. Ses yeux étoient fermés aux curiosités les plus innocentes de l'art et de la nature ; ses oreilles aux discours pleins d'enjouement et de gaîté. Résolu de marcher dans les sentiers les plus durs de la voie étroite, il ne s'informoit jamais de ce qui étoit l'ouvrage des hommes. Entendoit-il parler de ces grands événemens dans l'Eglise ou dans l'Etat, qui frappent le monde de surprise, et nous détournent si souvent des réflexions sérieuses, ces événemens ne servoient qu'à lui faire adorer avec plus de soumission les décrets de la Providence, à exciter davantage sa compassion pour les souffrances de ses semblables, et qu'à le faire prier avec plus de ferveur pour le pardon de tous les pécheurs. Il refusoit à son palais ce qui auroit pu le flatter, et le punissoit sévèrement par des mets grossiers et insipides. Jamais il ne prenoit d'alimens que comme un remède, et n'y cherchoit qu'une secrète amertume, qu'il savoit adroitement répandre sur sa nourriture; par ce moyen, il remporta sur son appétit une victoire si complète, qu'il put le mettre à des épreuves extraordinaires, et qu'on a droit de comparer à celles que se sont imposées plusieurs des plus grands Saints que l'Eglise honore. Il mortifioit son odorat en fréquentant les prisons et les hôpitaux, en recherchant les pauvres dans des greniers, au sein des plus vils immondices qui exhaloient une odeur insupportable. Enfin, tout ce qui châtioit son

corps faisoit ses délices et son occupation continuelle. Voulant, d'après l'exemple de l'Apôtre, en offrir à Dieu le sacrifice, il l'accoutuma à l'extrême chaleur, au froid le plus rigoureux, aux veilles, à mille fatigues, persuadé qu'il falloit qu'une victime bravât tout genre de douleurs. Les guides sacrés de sa conscience pouvoient difficilement le contenir dans les bornes de la discrétion. Ses infirmités nombreuses, occasionées peut-être par quelques excès pardonnables au commencement de sa conversion, lorsqu'il étoit abandonné à lui-même, contribuoient beaucoup à rendre l'holocauste de son corps plus parfait : il reçut ces infirmités comme des punitions paternelles de la main de Dieu, et s'en fit des satisfactions précieuses pour ses péchés. Il estimoit ses maux et ses maladies plus que tout ce qu'il s'imposoit de privations, persuadé que le choix de Dieu doit être préféré au nôtre. Il se consoloit souvent, dans l'idée que si ses austérités volontaires avoient quelque mélange d'amour-propre et d'indiscrétion, comme il l'appréhendoit quelquefois, il se flattoit que les autres seroient pures aux yeux de Dieu, puisqu'elles lui étoient ménagées par le divin Maître.

Quoiqu'à l'exemple des Saints, il considérât les mortifications extérieures comme absolument nécessaires à un pénitent, il étoit loin de les croire suffisantes. Il savoit, comme nous l'enseigne l'Apôtre, que les pratiques extérieures sont

de peu d'utilité si elles ne sont accompagnées de la mortification intérieure de nos passions, et qu'elles n'y sont en réalité qu'une préparation. Il les comparoit à la conquête des dehors d'une ville, qui couvrent le corps de la place. Il pensoit absolument comme saint François de Sales, qui compare ceux qui séparent ces exercices, à Balaam qui frappoit son âne avec violence, tandis que ses passions pernicieuses, l'orgueil et l'avarice, l'exposoient au danger de périr. Décidé à régler principalement l'homme intérieur, à le mettre hors d'état d'être corrompu par ses penchans irréguliers, il veilloit avec une attention extrême aux mouvemens de son cœur, attentif à réprimer aussitôt ce qui pourroit y naître de contraire à la loi de Dieu : l'orgueil, la vanité, le désir d'être distingué, les comparaisons secrètes de lui-même ou de ses actions à la personne ou aux actions des autres, l'amour-propre, l'intérêt, l'impatience, la tristesse, le chagrin, l'humeur, le caprice, la curiosité, le goût du changement, trop d'ardeur même dans les bonnes choses, l'attache à son propre sentiment et à son opinion, la causticité et la censure qui détruisent si souvent tout le mérite de la mortification corporelle, et changent tant de dévots austères en de vrais pharisiens, voilà ce qu'il s'efforça de combattre en lui, et ce qui fut l'objet d'une application inspirée et secondée par la grâce. Aussi surmonta-t-il si parfaitement tous ces mou-

vemens déréglés, que bientôt sa douceur, son humilité, son aménité, son enjouement, sa complaisance, sa charité, l'égalité de son caractère, charmèrent tous ceux qui conversoient avec lui; modeste et affable, il rendit la vertu et la dévotion aimables à ceux qui étoient les plus prévenus contre elles. On ne remarquoit rien en lui de cette rudesse, de cette âcreté, de cette humeur, de cette impatience, de ces affections humaines, de cette impétuosité, de cette inconstance, qui rendent si souvent la dévotion désagréable, et l'exposent à la censure et à la raillerie des mondains. Sa piété étoit sans appareil et sans trouble pour les autres; il savoit se conformer à leurs manières, supporter leurs humeurs et souffrir leurs défauts. Quelque mouvement qu'il aperçût en lui, soit par indisposition, soit par quelques-unes de ces peines intérieures, inséparables de la vie humaine, il conservoit toujours le même esprit, et n'étoit pas comme ces dévots qui mortifient les autres par leur caractère inégal, sombre et mélancolique, en même temps qu'ils se mortifient eux-mêmes. Quand il jeûnoit, il n'étoit ni triste ni abattu; quand il étoit éprouvé et tenté, il soutenoit la peine et l'humiliation de ces épreuves, avec une gaîté accompagnée de patience et de résignation. Jamais il ne se montroit déconcerté, si les devoirs réguliers qu'il s'étoit imposés journellement étoient troublés par quelques événemens subits, mais indispensables.

L'ordre qu'il s'étoit prescrit ne dégénéroit point en attachement déréglé ; s'il ne pouvoit faire ce qu'il avoit résolu, il acceptoit avec un esprit libre ce que la Providence ordonnoit, et ne croyoit jamais perdre dans l'échange d'une bonne action, par une autre également bonne. Lui arrivoit-il de tomber par surprise dans ces fautes inévitables à notre frêle nature, car on ne pouvoit l'accuser avec vérité d'aucun péché véniel volontaire et délibéré, il se relevoit aussitôt, et ne s'en étonnoit pas comme plusieurs, par un sentiment d'orgueil ; il ne se les reprochoit point avec aigreur, mais s'humilioit avec patience. Puis, après avoir renouvelé sa résolution, il voloit avec confiance au trône de la miséricorde, où il se promettoit de marcher avec un nouveau courage, et concevoit de nouvelles espérances, trouvant dans l'imperfection dont il se reconnoissoit coupable, et une nouvelle preuve de sa propre foiblesse, et une nouvelle marque de la compassion de Dieu à son égard ; ainsi, ses fautes même servoient à son avancement spirituel, et par une faveur particulière du Tout-Puissant envers ceux qu'il aime, tout contribuoit à sa plus grande sanctification.

L'amour du pieux Throckmorton pour les pauvres étoit sans bornes ; il ne se contentoit pas d'être leur ami et leur avocat éloquent ; il se regardoit réellement comme leur serviteur, et en cette qualité il étoit toujours prêt à les assis-

ter, persuadé, comme l'Ecriture nous l'apprend, que Jésus-Christ lui-même est dans la personne du pauvre. Il considéroit comme un grand honneur d'être admis à les servir, il l'estimoit comme une faveur particulière, et se croyoit redevable d'un acte de charité envers quiconque lui fournissoit l'occasion de faire du bien à ses frères malheureux. Pour se procurer cette jouissance délicieuse, il se retranchoit toute superfluité sur la nourriture, sur les vêtemens, sur le logement, pour avoir de quoi suppléer à leurs besoins. Le temps qu'il ne consacroit pas à l'office de l'Eglise, à ses dévotions particulières et aux autres devoirs essentiels, se passoit à visiter les pauvres : tandis qu'il vécut dans la maison de la *doctrine chrétienne*, il portoit souvent son repas aux malades, et visitoit régulièrement les prisons avec un des Pères, ouvrant par ses dons les cœurs de ces infortunés, afin qu'ils reçussent la nourriture plus essentielle de la parole divine.

Dans la série continuelle et immense de ses bonnes œuvres, il sembloit ne vouloir que prêter de l'argent à des familles indigentes, soit pour leur épargner la confusion et la honte, et pour les encourager à l'industrie, soit pour se prémunir contre cette vanité secrète qu'une libéralité gratuite fait si souvent naître dans notre cœur ; mais ces prêts devenoient toujours un pur don. Il prenoit les billets de ses débi-

teurs, et n'en demandoit jamais le paiement; et lorsqu'à sa dernière maladie il collationna ces obligations, qui montoient à une somme très-considérable, il annulla de bon cœur toutes ces prétendues dettes, dans l'espoir que ses vraies dettes lui seroient remises par son Père dans le ciel. Il avoit chargé une personne pieuse de chercher les pauvres qui paroîtroient les plus délaissés; il n'en étoit pas plus tôt informé, qu'il alloit les visiter et les soulager. Il est impossible de dire quels objets de misère humaine et de pitié chrétienne, quelles occasions d'abnégation de soi-même il rencontra dans ces asiles de l'infortune. Ses manières envers les pauvres étoient si humbles, si engageantes, qu'elles produisoient plus d'impression sur eux que le secours qu'il leur donnoit. Son motif principal étoit plutôt leur soulagement spirituel que celui de leurs besoins. Son usage étoit de les entretenir de pieux discours, de leur donner des avis salutaires, de les amener à s'unir à lui dans des prières communes, pour obtenir la patience chrétienne. Son amour envers les pauvres devint si vif, qu'il résolut de ne pas en être séparé même par la mort. Dans son testament, il ordonna que son corps fût enterré au milieu des sépultures destinées aux indigens, afin de paroître au tribunal suprême, non loin de ceux qui s'étant montrés ses avocats auprès du souverain Juge, devoient le recevoir, comme dit notre Sauveur, dans les

tabernacles éternels. Il rendoit, par les saintes pratiques de la prière, du jeûne et de l'aumône, sa pénitence parfaite, et son pardon comme assuré. Il approchoit fréquemment avec autant de respect que d'amour, de la sainte communion, et recueilloit tous les fruits de ce mystère adorable. Ayant lavé par un second baptême les taches dont il avoit jadis souillé sa robe nuptiale, il avoit accès libre à ce sacré banquet, où il trouvoit toujours une force et une vigueur nouvelle, et l'accroissement du goût de l'oraison, le zèle de la pénitence et la plus tendre affection pour les pauvres. Après avoir ainsi vécu trois ans et quelques mois, il fut atteint d'une maladie longue et douloureuse qui annonçoit sa fin prochaine; il n'en fut point étonné : sa coutume constante, depuis long-temps, étoit de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie, et son lit étoit pour lui la fidèle image du tombeau; le matin, il ne comptoit pas voir le soir, et le soir, il ne se confioit pas sur le matin suivant. Il avoit dégagé son cœur des choses de ce monde par tant de privations généreuses, qu'il avoit rompu tout attachement aux objets sensibles; il n'eut donc pas de peine à quitter ce qu'il n'aimoit plus.

Que de traits précieux nous a laissés cette longue maladie, ou plutôt cette agonie pénible! que d'exemples édifians de patience, d'obéissance et de renoncement! Il continua ses lectures ordi-

naires, et se fit réciter l'office divin jusqu'à la veille de sa mort. Chaque jour de ses souffrances étoit un jour de bataille, où l'aimable Providence, où la miséricorde infinie ne permirent pas à l'ennemi spirituel d'ébranler le généreux athlète contre lequel il redoubloit sans cesse ses cruelles attaques : aussi l'heureux pénitent n'éprouva-t-il plus d'appréhensions déchirantes pour sa vie passée : comme il le disoit souvent, en s'abandonnant entre les mains de Dieu, il n'en étoit pas en peine. Il étoit quelquefois affligé de ne pas trouver dans ses prières et dans ses lectures, cette vigueur, cette vivacité, ces vues éclairées, ces sentimens profonds, ces sensations délicieuses qui étoient son trésor et son partage lorsqu'il étoit en santé ; cette privation servoit beaucoup à l'humilier et à le rendre petit à ses propres yeux, mais sans jamais l'abattre. Il y reconnoissoit l'affoiblissement du corps, le dépérissement de l'esprit, ou encore une dispensation secrète de la Providence, qui vouloit le garantir de la vanité et de la présomption, écucils si dangereux même à l'entrée du port pour le vaisseau le plus chargé de richesses. Cependant l'Epoux céleste traitoit avec un amour de prédilection son bien-aimé serviteur. Le vertueux Georges eut la consolation de jouir d'une entière présence d'esprit et d'une parfaite liberté de jugement jusqu'au dernier instant, et de recevoir avec une vive dévotion les sacremens de l'Eglise. Jusqu'à

la fin, son élévation vers Dieu demeura parfaite. Ayant été saisi subitement des angoisses de la mort, la personne qui le veilloit commença, selon l'usage, à lui suggérer des actes de dévotion, pour ranimer son attention mourante; mais elle s'aperçut aussitôt qu'il n'avoit pas besoin de ce secours, qui même ne pouvoit que troubler la sainte union dont son ame jouissoit avec Dieu. Le malade, rassemblant le peu de forces qui lui restoient, demanda qu'on ne l'interrompît pas, mais qu'on joignît des prières à celles qu'il adressoit à Dieu. Il n'eut pas plus tôt achevé son oraison, qu'il rendit son ame entre les mains de son Créateur, laissant tout le monde plein de consolations et de joies spirituelles, de s'être assurés par le témoignage de leurs propres sens, qu'une pénitence humble et fervente peut amener le chrétien à envisager les terreurs du dernier moment avec paix et confiance. Ainsi la mort du jeune mondain, si heureusement désabusé, fut précieuse aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes; il fut montré par le Tout-Puissant, comme un modèle qui devoit inspirer de l'ardeur et de la consolation aux ames lâches dans les voies de la pénitence. Qu'elles contemplent dans sa personne les trésors immenses et les richesses de la bonté divine, qui souffre avec une ineffable patience les péchés des hommes, qui supporte avec tant de longanimité leurs délais outrageans, qui les invite tous avec tendresse au

repentir, qui les recueille eusuite avec empressement, qui les conduit avec douceur à une parfaite réconciliation. Ames égarées ou chancelantes dans les voies du salut, voyez donc en votre frère la vertu merveilleuse de la grâce, ramenant le pécheur à une sincère conversion. Ainsi s'accomplit à la lettre ce que Dieu a promis dans l'Ecriture, qu'une ame noircie par le péché peut être lavée et rendue blanche comme la neige, et que la grâce peut surabonder et surabonde en effet là où le péché avoit régné et abondé auparavant. Tandis que le ciel se réjouit sans doute de compter un citoyen de plus, tandis que la voix du peuple, que l'on peut bien dire ici la voix de Dieu même, fait entendre ces mots à la vue du cercueil du pieux Anglais : voilà le saint, voilà le père des pauvres, jetons un coup d'œil sur miss Anne Throckmorton. La nature sans doute a réclamé ses droits, l'amour fraternel a arrosé de ses pleurs la cendre d'un si tendre ami ; mais oubliez-vous, ame angélique, que son retour à la vertu fut votre ouvrage ; que c'est vous, sa sœur bien-aimée, et sa protectrice auprès de Dieu, comme son modèle vivant, qui lui placez sur la tête la couronne immortelle ! Ah ! séchez de stériles larmes, entonnez le cantique d'alégresse, un élu vous doit, après Dieu, tout son bonheur. Que je me plais à me pénétrer de vos sentimens religieux, dans cette production de votre cœur plutôt que

de votre esprit, où vous racontez la fin précieuse de ce Georges si vivement et si pieusement chéri! c'est dans l'épitaphe de Georges Throckmorton : on y lit ce qui suit : « Considère que je suis le Seigneur qui, suivant ma volonté, donne la mort ou rends à la vie; c'est moi qui frappe et qui guéris; il n'est personne qui puisse se soustraire à ma puissance, parce que je suis le Seigneur.

» Lorsque mon sein est oppressé par la douleur, et que je suis tentée de me révolter contre les ordres suprêmes de mon Dieu, lorsque surtout j'envisage la perte irréparable que nous venons de faire, et que cette pensée renouvelle mes peines, je trouve dans ces paroles sacrées un adoucissement à mes maux. Elles ne font, il est vrai, qu'émousser le trait qui perce mon ame, mais elles préservent mon cœur d'une blessure mortelle; et quand je médite le sens de ces paroles, j'ai la ferme confiance que si la main puissante du Seigneur a frappé mon frère, ce n'a été que pour le placer dans une demeure plus désirable, et couronner ces grâces qui lui avoient fait mépriser le monde et ses charmes, et marcher à pas de géant dans le chemin de la perfection.

» Si vous voulez connoître la bonté de l'arbre, goûtez de ses fruits : ceux que celui-ci a portés semblent n'avoir pas été des fruits terrestres, mais plutôt les fruits célestes de la grâce.

» Charitable,

» Charitable, paisible et patient, sa vie se passa dans l'amour et les souffrances. Tous ses momens furent consacrés au soulagement des malades et des indigens. Le jeûne, les veilles et la prière continuelle firent ses plus chères délices. Il fut doux et indulgent à l'égard des autres, sévère pour lui seul, et il continua de marcher dans cette voie jusqu'à l'instant où il fut trouvé une oblation agréable au Seigneur.

» O heureux travaux, heureux combats, qui abrégeant ses jours, lui avez mérité un bonheur que ni la mort, ni la malice des hommes ne peuvent lui enlever ! Puisse son exemple être pour moi une instruction salutaire, et m'enseigner comment je dois aimer et souffrir. »

Epitaphe de Georges Throckmorton.

D. O. M.

A LA MÉMOIRE

DE TRÈS-NOBLE, TRÈS-ILLUSTRE

GEORGES THROCKMORTON,

qui repose ici caché sous cette tombe.

« Celui qui étoit connu dans toute l'Angleterre par sa naissance a voulu demeurer inconnu, caché sur un sol étranger. Doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, on peut dire de lui avec vérité, qu'il possédoit le talent de captiver tous les cœurs.

» Ayant quitté sa patrie et sa famille pour se livrer avec plus de liberté au service de Dieu, il honora tellement les pauvres, qu'il se dévoua tout entier à leurs besoins, et leur consacra sans réserve sa fortune et sa personne.

» Il pleuroit avec ceux qui versoient des larmes, il s'affligeoit avec ceux qui étoient dans l'affliction ; après avoir passé sa vie parmi les pauvres, il voulut ne pas en être séparé par la mort, et être enterré au milieu d'eux.

» Il châtioit son corps par des jeûnes et des veilles continuelles, tandis que son esprit étoit occupé sans relâche à l'oraison, soupirant sans cesse après le ciel, sa véritable patrie et le terme de son pélerinage ; comme le juste qui vit de la foi, il jouissoit pour ainsi dire de la vue de celui qui est invisible aux yeux des mortels.

» Menant dans l'obscurité la vie d'un véritable chrétien, il est devenu en tous lieux la bonne odeur de Jésus-Christ.

» Et parce que son ame étoit agréable au Seigneur, il se hâta de la retirer du milieu de l'iniquité.

» Ainsi moissonné à la fleur de son âge, en peu d'années il vécut de longs jours.

» Il rendit le dernier soupir au milieu des gémissemens et des larmes des pauvres, le jour des nones d'avril de l'année 1705, âgé de trente-quatre ans.

» Lecteur, imitez-le, et priez pour lui. »

RÉFLEXION.

Que de réflexions humiliantes à la nature humaine, et tout à la fois que d'occasions d'un retour salutaire sur nous-mêmes, nous fournit le vertueux gentilhomme anglais dans les diverses époques de sa courte carrière! Voyez-le livré sans réserve au torrent de ses penchans déréglés, victime de passions brûlantes, toujours satisfaites et jamais rassasiées. Contemplez-le lorsqu'idole d'un monde corrupteur, il est entraîné dans ses jeux frivoles, et bientôt après plongé dans ses voluptés criminelles. Ce côté du tableau n'a rien que de honteux, rien qui ne soit propre à faire rougir l'homme assez insensé pour se laisser guider par une raison foible et trop souvent trompeuse; alors même qu'elle élève la voix, qu'elle veut arracher l'insensé qui s'égare, et à ses erreurs et à ses désordres, que ses efforts sont foibles! que ses remontrances sont impuissantes! Heureusement une voix plus impérieuse et plus éloquente retentit au fond du cœur de tout chrétien qui, imbu dans son enfance des excellens principes et de la belle et sublime morale de l'Evangile, s'est ensuite détourné de ses voies innocentes, a quitté la source pure de la vérité pour s'enivrer aux sources bourbeuses et empoisonnées du vice. Un cri perçant le réveille de son assoupissement funeste : c'est le cri de la

conscience éclairée de bonne heure au flambeau du christianisme. Quelle lumière vive se répand tout à coup dans les ténèbres du cœur dissolu, pour lui rappeler ce qu'il fut autrefois, l'objet des complaisances de son Dieu, celui de l'affection et de l'estime de ses semblables; pour lui montrer ce qu'il est aujourd'hui, l'objet de la colère de son Dieu, celui du mépris des méchans et de la pitié des bons! Disciples de notre aimable Sauveur, enfans de la croix, que notre sort est digne d'envie! Ah! la prévoyance maternelle et si tendre de l'ineffable Pasteur nous a donc ménagé mille précieuses ressources; et jusqu'au sein même de leurs désordres, l'impie, et le chrétien livré à ses foiblesses, ne sauroient être sur la même ligne. Pour se dégager des opprobres de sa captivité, le premier n'a que sa folle raison; le second, tous les trésors, toutes les menaces, toute l'indulgence, et les pardons par lesquels la Religion révélée rappelle dans son sein des enfans égarés. Pieux Throckmorton, tu fus heureux de n'avoir pas fermé l'oreille à cette voix secrète et puissante qui parloit à ton cœur, qui l'ébranloit lors même que la tendre confidente de tes plus intimes pensées, ta pieuse et bien-aimée sœur, parloit à tes sens, à ton esprit et à ton cœur, le langage touchant de la Foi. C'est au chrétien désabusé de ses longues erreurs, c'est au mondain qui gémit d'avoir écouté les avis séduisans et perfides du siècle, qu'il appartient de nous

éclairer sur la réalité de cette pompe apparente, sur ces joies fugitives, sur tous ces plaisirs mêlés d'amertume. Aussi le grand Bossuet, foudroyant dans les paroles suivantes, et du haut de la chaire évangélique, toutes les vanités de la terre, me semble avoir puisé ses traits de feu dans le cœur même du pénitent anglais.

« Tout est vanité sous le soleil, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps : sortez du temps et du changement, aspirez à l'éternité ; la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si l'Ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir ; qui, par beaucoup de raisonnemens et de grands efforts, ne fait que se consumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. Eh ! s'écrie le sage roi, y a-t-il rien de si vain ? et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie privée par laquelle on jouit doucement et innocemment de ce peu de biens que la nature nous offre, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux ? Mais cela même, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, est encore une vanité, parce que la mort trouble et emporte

tout. Laissons-lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisqu'enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on y voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-le mettre de niveau le fou et le sage, et même je ne craindrai pas de dire hautement en cette chaire, laissons-le confondre l'homme avec la bête. En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse, tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce principe secret de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner; que verrons-nous autre chose dans notre vie, que de folles inquiétudes? Et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et qui n'ont plus de concert entr'eux, enfin, qu'une machine brisée et qui est mise en pièces?

» La santé n'est qu'un mot, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence; les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement; tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et un sentiment profond de mépris pour tout ce que nous sommes.

» Nous mourons tous, disoit cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au second livre des Rois; nous allons sans cesse au tom-

beau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes ; de quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se succèdent comme des flots qui ne cessent de s'écouler ; et enfin, après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnoît plus ni princes, ni rois, ni tous ces autres titres superbes qui distinguent les hommes ; ainsi que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues. »

PRATIQUE.

Résolution sincère et solide de sortir de mes égaremens, de ne pas me décourager à leur souvenir accablant, d'embrasser sans délai les voies austères de la pénitence, d'y marcher constamment sur les pas du généreux Georges ; tel est le plan que je me forme en arrosant sa tombe de mes larmes.

CYPRIEN MOREL,

DÉCÉDÉ L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1717.

Précis de sa Vie, extrait de la brochure intitulée *Eloge d'un négociant*, publiée à Paris, chez François Barois, rue de la Harpe, en 1718.

CYPRIEN MOREL eut le bonheur de naître de parens probes et religieux : deux prêtres respectables qui lui étoient unis par les liens du sang, voulurent se charger de son éducation ; il dut à leurs leçons ces sentimens d'honneur et d'équité dont il ne s'écarta jamais dans la profession si délicate qu'il embrassa dans la suite. Né avec peu de bien, le jeune Morel entra dans le négoce, moins avec le désir de se faire une fortune, que dans la vue de se procurer une honnête existence par son travail. Le nouveau commerçant, en épanchant son ame devant Dieu, en sollicitant avec ardeur les lumières de son divin Esprit, se dit souvent à lui-même en présence de son divin Maître : « J'ai l'honneur d'être disciple de Jésus-Christ ; je ne puis ignorer que mes vœux les plus ardens doivent être dirigés vers le ciel qui est ma véritable patrie. J'ai bien des raisons de croire que c'est le Seigneur qui m'a appelé à l'état dans lequel je me trouve ; mais mon esprit étant aussi borné qu'il l'est, je ne pourrois sans

imprudence multiplier mes engagemens : ma profession demande des soins ; mais ils ne peuvent être légitimes, si je n'ai l'art de leur associer le soin indispensable de faire mon salut. Ma première application doit être de remplir les devoirs de ma Religion ; mes autres obligations ne sont qu'un accessoire que je dois ramener à mon principal devoir avec toute la vigilance possible. Si je ne sers mon Dieu, je perds tout, puisque je perds mon ame, pour le salut de laquelle tout le temps de la vie présente est uniquement donné. Les biens que je puis gagner dans mon commerce, ne sont que la figure de ceux pour lesquels je dois soupirer sans cesse, et j'agirai en insensé si ces vues s'échappent de ma mémoire, si ces sentimens ne demeurent profondément gravés dans mon cœur. »

Ces réflexions saintes ne furent ni passagères, ni superficielles ; elles devinrent comme le précieux germe de la vie chrétienne, dont il fit toujours sa plus solide gloire, et qui sans doute lui a mérité la possession de Dieu et l'éternelle béatitude.

Il ne tarda pas à découvrir que les deux plus grands écueils de cet état sont l'avidité du gain, et la multiplicité des soins qui effacent insensiblement de l'esprit et du cœur le souvenir de Dieu et de l'éternité. Il n'oublia rien pour se mettre en garde contre les dangers qui alloient l'entourer ; modéré dans ses désirs, tout intérêt

personnel en étoit banni, dès qu'il ne pouvoit s'accorder avec les intérêts de Dieu. Inviolablement attaché aux règles de la plus stricte probité, plein de candeur comme de droiture, une fidélité inébranlable dirigeoit chacune de ses actions ; aussi l'enfant, ou l'homme expérimenté dans le commerce, pouvoient se livrer à lui avec la même sûreté. La réputation qu'il s'étoit acquise par une conduite si louable, lui attiroit une confiance universelle, et ramenoit infailliblement chez lui ceux qui une fois y avoient fait quelque emplette ; de manière que son commerce devint en peu de temps extrêmement étendu. Cette prospérité ne l'enivra jamais ; né avec un esprit solide à la vérité, mais qui n'avoit rien de brillant, il n'oublia jamais son ancienne médiocrité. Avec quelle franchise ne témoignoit-il pas, en toute occasion, qu'il étoit évident que sa fortune étoit plutôt un don de Dieu que le fruit de ses sueurs et de son expérience ; que pour s'en convaincre on n'avoit qu'à considérer tant de négocians qui, avec des lumières très-supérieures aux siennes, avec de plus grands talens, plus de travail, plus de commodités pour s'établir, n'avoient cependant pas réussi aussi heureusement que lui, et s'étoient même ruinés de fond en comble ; que c'étoit donc au Seigneur qu'il en devoit renvoyer toute la gloire ; que pour lui il n'avoit autre chose à envisager dans ses biens, que le

compte épouvantable qu'il lui en faudroit rendre un jour.

Ce seroit insulter à la mémoire du pieux négociant, si nous supposions qu'il eût employé de ces moyens bas, dont trop souvent les personnes de sa profession font usage pour attirer chez elles un plus grand nombre d'acheteurs. Jamais il ne s'écarta avec eux des règles de la sobriété chrétienne; jamais, dans les festins innocens que la bienséance lui prescrivoit de leur offrir, il ne crut pouvoir se dispenser des lois du jeûne et de l'abstinence.

Son esprit d'équité se manifestoit également à l'égard de ses domestiques et de cette foule d'artisans qu'il employoit pour son commerce. Il se fût reproché de leur faire attendre le salaire dû à leur travail, ou d'exiger d'eux des tâches au-dessus de leurs forces, ou qui eussent pu altérer leur santé.

Attentif à se conformer aux devoirs de la plus rigoureuse justice, il n'avoit point à combattre ces jalousies trop ordinaires entre les gens de commerce. Bien loin de s'appliquer avec une maligne curiosité à découvrir leurs fautes, ou à les publier lorsqu'elles lui étoient connues, il cherchoit à conserver leur réputation et leur crédit avec autant de soin que si c'eût été son crédit personnel. Il n'eut pas moins d'horreur pour ces complots d'accapareurs, ou de vils et infâmes égoïstes, les vraies sangsues du peuple,

qui ne songent qu'à s'enrichir aux dépens du public : tout ce qui avoit l'air de monopole lui fut toujours en abomination. Dans certaines circonstances où les objets de nécessité deviennent rares, le bon et vertueux Morel se trouvoit presque le seul dans son canton dont les magasins fussent remplis : il n'usoit de cet avantage qu'avec une extrême réserve. Obligé, pour soutenir son commerce, de faire de temps en temps de ces marchés importans et décisifs où l'on traite avec les plus grands seigneurs, il ne se permit jamais d'acheter le crédit, les sollicitations, l'appui de ceux qui n'eussent pu les vendre qu'en trahissant les intérêts de leurs maîtres. Il fut inébranlable sur ce point si délicat, qui fait tant de prévaricateurs parmi les hommes d'affaires. Il regarda toujours, non comme un gain, mais comme une perte irréparable, tout profit qu'on ne peut faire que par une voie détournée, et que la seule avidité est capable de légitimer.

Mais il ne lui suffisoit pas, pour se rendre agréable aux yeux du Seigneur, d'avoir su se garantir du premier écueil de sa profession, de l'amour désordonné des biens de la terre, il falloit encore en éviter un second non moins dangereux, celui de la multiplicité des soins, d'où procèdent l'oubli de Dieu, l'indifférence pour les choses du ciel, et la négligence du salut. Profondément pénétré de la vérité de cette maxime, qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier

s'il vient à perdre son ame, il fit constamment marcher la Religion à la tête de tous ses desseins et de toutes ses entreprises ; dans ses embarras les plus grands, les plus multipliés, il se ménagea toujours le temps nécessaire pour vaquer aux pratiques d'une piété bien entendue. Personne n'étoit plus assidu que lui aux offices publics de l'Eglise, surtout au sacrifice auguste de nos autels ; personne n'écoutoit avec plus d'avidité la parole sainte ; personne n'avoit plus d'empressement à se nourrir du pain des anges. Chaque jour il avoit des heures réglées pour écouter avec sa famille de saintes lectures ; mais ne pouvant habituellement donner que de courts instans à ce salutaire exercice, il n'avoit qu'un très-petit nombre d'ouvrages choisis : le Nouveau Testament, quelques livres de l'Ancien, l'Imitation de Jésus-Christ et l'Année chrétienne formoient toute sa bibliothèque.

Il joignoit à la méditation de ces livres des prières ferventes qu'il récitoit presque toujours à genoux, sans avoir égard ni à ses infirmités, ni à son grand âge. L'esprit d'oraison l'accompagnoit en tout lieu, dans ses promenades, dans ses voyages, et dans celles de ses occupations qui étoient les plus propres à l'en distraire. Tantôt il contemploit la grandeur de Dieu dans la structure de l'univers et dans les magnifiques ornemens qui le parent, tantôt il admiroit sa bonté dans la fécondité de la terre et dans la

variété de ses fruits, tantôt il observoit sa sagesse dans la vicissitude des saisons et dans les divers événemens du monde : son recueillement lui faisoit trouver Dieu partout ; et son amour pour lui étoit si ardent, qu'il en échappoit à tout moment quelque étincelle qui le déceloit à ceux qui approchoient de sa personne.

Le Seigneur voulut récompenser dès ce monde une vie si pure, et il répandit des bénédictions si abondantes sur les travaux et les entreprises du saint homme, qu'il se vit, en peu de temps, le maître d'une fortune considérable. M. Morel comptoit cependant cette faveur comme la moindre de celles qu'il avoit reçues de son Dieu : « Je dois vous remercier, ô mon Seigneur ! disoit-il dans les épanchemens de sa reconnoissance, je dois vous remercier des heureux succès que vous m'avez donnés dans mes affaires ; succès qui ont surpassé de beaucoup mes espérances et mes désirs ; mais je serois bien imprudent, si je n'étois infiniment plus touché de la justice qui les a accompagnés. Mettez le comble à vos bienfaits, et ne permettez point que j'en use autrement que pour votre gloire et ma sanctification ; car tel est l'effet des richesses, si vous n'en conduisez les possesseurs, qu'ils n'y trouvent que des tentations et des moyens de se corrompre. »

On voit, par ces expressions, qu'il connoissoit trop le danger de la prospérité pour s'en laisser séduire ; aussi ne changea-t-elle rien à la sim-

plicité de ses mœurs et à la sainteté de sa vie. Il ne fut ni moins respectueux envers ses supérieurs, ni moins affable envers ses égaux. Ses habits n'en furent pas plus somptueux, ni ses meubles plus recherchés : sa table étoit frugalement servie, et tout ce qui lui appartenoit portoit le caractère de la plus grande modestie.

Ne se servant de son bien qu'avec la réserve et les ménagemens que l'on vient de décrire, il se trouvoit toujours avoir entre les mains des fonds assez considérables pour soulager les membres souffrans de Jésus-Christ. Il n'eut jamais d'enfans ; mais ses frères, les enfans de ses frères, et même des parens plus éloignés, devinrent pour lui une nombreuse et onéreuse famille, qu'il a soutenue jusqu'au dernier soupir avec une libéralité plus que paternelle. Ses amis trouvèrent également en lui une ressource assurée ; il alloit au-devant de leurs besoins, et sa plus douce jouissance étoit de prévenir des demandes toujours humiliantes, et toujours douloureuses pour l'amour-propre de celui qui est obligé de les faire.

Est-il surprenant qu'au milieu de tant d'embarras il lui ait échappé quelques légères impatiences ? étoit-il un ange ? pouvoit-il, dans un corps mortel, être exempt de toutes les foiblesses de l'humanité ? Cependant, comment regardoit-il ces fautes si pardonnables, et que l'on ne songe guère à se reprocher ? combien de fois, à cette

époque assignée par l'usage pour entretenir des rapports d'amitié, répondit-il à un ami qui le prioit d'excuser les torts qu'il pouvoit avoir eus à son égard : « Ah ! mon fils, c'est à moi de vous supplier d'excuser mes fautes, et de vous prier de compatir à mes foiblesses personnelles et aux infirmités d'un âge avancé ; demandez au Seigneur qu'il me pardonne, et qu'il ait pitié de ma misère. »

Parlerai-je de cette pureté de cœur que la conduite du vertueux Morel, dès ses plus tendres années, mit hors de tout soupçon ? Il sembloit avoir fait un pacte avec ses yeux, pour se refuser jusqu'aux moindres regards qui auroient pu troubler son imagination, ou lui causer quelque pensée contraire à sa modestie.

Le Seigneur, pour mettre la vertu de son serviteur à l'épreuve, et la faire briller d'un plus grand éclat, permit que cette longue chaîne de prospérités fût interrompue par la plus affreuse catastrophe. Le vertueux vieillard perdit un procès qui lui enleva une grande partie de sa fortune : il se vit même à la veille d'être totalement ruiné, et reçut cette nouvelle avec une parfaite résignation. « Mon Dieu, dit-il en se prosternant, vous me l'aviez donné ce bien que l'on m'enlève ; il vous plaît de me l'ôter, que votre saint nom soit béni. » Le lendemain, il se rendit à l'église pour y recevoir son Dieu, et puiser dans son sein la force dont il avoit besoin.

Mais le Seigneur ne voulut pas laisser longtemps dans la médiocrité un administrateur si désintéressé et si généreux. Peu de temps après cet événement il retrouva entre ses mains une fortune assez considérable pour continuer ses aumônes et soutenir sa nombreuse famille ; alors il voulut renoncer au commerce, afin de passer dans la retraite le peu de jours qui lui restoient à vivre.

Mais cet ami de Dieu ne chercha pas, comme les riches de ce siècle, à écarter de sa pensée ce qui eût pu lui rappeler l'idée de la mort. Lorsque dans sa province, elle frappoit quelques-uns de ces personnages dont le rang fixe les regards, jamais on ne le vit effrayé ni déconcerté. « Ils étoient mortels, disoit-il, et leur trépas n'a rien qui doive surprendre les hommes. » Peut-être ne se montroit-il pas aussi inébranlable quand il perdoit quelqu'un de ses proches ou de ses amis? il en étoit affligé, parce qu'il étoit sensible; mais il paroissoit toujours ferme, et sa douleur ne décéloit aucun attachement personnel ni à la vie, ni aux biens de la vie, et il ne laissoit apercevoir aucune crainte de mourir. On ne le voyoit ni contraint ni embarrassé, soit qu'on l'entretînt de la mort des autres, soit qu'on lui parlât de la sienne propre ; il s'en occupoit souvent lui-même, et à force de s'y appliquer, cette pensée si utile, si nécessaire, mais désolante pour quiconque tient à ses biens, avoit perdu pour lui

toute son amertume, et lui étoit devenue familière. Ce n'étoit point une apparence trompeuse, dont la foiblesse humaine peut quelquefois se laisser surprendre; il ne se démentit jamais dans ces momens dangereux où l'illusion s'évanouit; car Dieu le frappa de grandes maladies avant de l'appeler aux récompenses du ciel, et toujours il se montra le même, prêt à quitter le monde et à se séparer des biens qu'il y possédoit. Le seul sentiment de ceux qui l'approchoient dans ces circonstances douloureuses, étoit la crainte de le perdre; on n'avoit besoin de recourir à aucun ménagement pour lui annoncer le péril où il étoit, et à cet égard il prévenoit la vigilance la plus chrétienne. Souvent il avoit dit à ses amis, lors même qu'il ne se manifestoit aucun danger: « Ne me laissez point surprendre, je vous en conjure; c'est là le plus grand service que j'attends de vous, et dont je vous aurai le plus d'obligation. »

Son ardeur pour jouir des biens célestes et de la possession de son Dieu, n'eut d'autre mesure que la durée de sa vie. Dès l'enfance, ce feu sacré avoit été allumé dans son ame, et rien ne put l'y éteindre dans la suite: ni les embarras du commerce, ni le danger et la séduction des richesses, ni les divers accidens de la vie; le nombre des années, qui affoiblit tout, qui glace le sang dans les corps les plus vigoureux, qui amortit les plus vives passions, ne servit qu'à

l'enflammer davantage et qu'à signaler la persévérance de sa charité pour Dieu. Il sembloit que le bon Maître se fût plu à laisser au monde l'édifiant spectacle d'un homme humble, juste, chaste, bon citoyen, bon parent, bon ami, charitable, miséricordieux, et plus riche de ses vertus que de toute l'abondance dont Dieu l'avoit comblé. Enfin, le moment est venu où Dieu va couronner son serviteur : le bon vieillard prévoit par un instinct divin cette heure désirée; il emploie ce qui lui reste de vie à régler ses volontés justes et bienfaisantes, et à recommander à ses proches, avec une autorité qu'ils respectèrent toujours, l'union et la bonne intelligence, la fidélité au Seigneur, et le désir des biens dont il nous fait espérer l'éternelle jouissance.

Le juste mourut à Breteuil, petite ville de Normandie, le 17 novembre 1717; il couronna sa mémorable et aimable longévité, par une fin digne de sa vie. Muni du saint Viatique et des autres sacremens de l'Eglise, qu'il reçut avec la plus tendre ferveur, il fut rejoindre une épouse chaste et tendre (Françoise Biard), compagne inséparable de ses travaux et de ses bonnes œuvres, et imitatrice fidèle de toutes ses vertus, pour posséder ensemble éternellement le Dieu qui fait le bonheur des anges et des élus.

Ames trop timorées, vous alarmerez-vous encore des dangers de certaines professions de la vie, où le salut vous paroît trop incertain? S'y introduire de soi-même et sans avoir consulté le Seigneur, c'est sans doute un tort essentiel, une démarche téméraire; mais quand Dieu nous y a conduits comme par la main; quand nous avons long-temps prié et invoqué ses lumières et ses grâces, combien alors ne devons-nous pas nous rassurer et nous appuyer sur le bras du Très-Haut! Ah! ne nous formons pas une fausse idée de la piété; étudions ses règles, et sachons nous en faire l'application. Ne la croyons pas incompatible, ni avec aucun état honnête de la société, ni avec les divers mouvemens de joie, de tristesse, d'aversion, de crainte, de désir, d'indignation, que nous éprouvons naturellement; la vertu n'est pas l'apathie; la Religion n'anéantit pas la nature, elle la perfectionne; elle ne détruit pas les sentimens naturels, elle les modère et les règle. Elle ne nous empêche pas de nous réjouir ou de nous affliger; elle nous fait connoître les vrais objets de notre joie et de notre affliction. Si nous considérions les choses humaines avec les yeux de la Foi, nous serions affectés tout autrement que nous ne le sommes; nous ne serions pas aussi douloureusement touchés des maux temporels; et au contraire, les maux les plus graves, les maux essentiels, les péchés et

leurs suites terribles, auxquels nous sommes presque indifférens, seroient le sujet de notre profonde douleur. Nous ne pouvons pas, il est vrai, être comme le divin Sauveur, si exclusivement occupés des choses du ciel, que nous devenions absolument insensibles à celles de la terre : c'est un degré de perfection que la foible humanité est incapable d'atteindre. Ce que nous pouvons, ce que nous devons, c'est d'estimer les biens célestes plus que les biens terrestres, de les désirer davantage, de craindre plus d'en être privés, d'être plus peinés de les perdre. Si nos affections sont nécessairement partagées, qu'ils en aient la principale part; et ne pouvant tout leur donner, donnons-leur au moins la préférence dans notre volonté, nous mettant au-dessus des mouvemens de sensibilité qu'élève dans nos cœurs la nature corrompue; que cette volonté préfère décidément tous les autres maux, à celui de se laisser souiller par un seul péché, alors notre devoir est accompli, et Dieu est satisfait. C'est ainsi que vécut et mourut le modèle des négocians vertueux, le vénérable Morel. Il ne perdit pas de vue un seul instant les grâces qu'il avoit reçues de la bonté infinie. N'est-ce pas là nous offrir la plus salutaire, comme la plus éloquente leçon ? Rien n'est plus sacré, rien n'est plus indispensable, et rien n'est plus doux que le sentiment de la reconnoissance.

Tendres amis, pour entretenir dans nos cœurs

ce sentiment qui devroit nous être si cher, rappelons souvent à notre mémoire tout ce que, dans le cours de notre vie, nous avons reçu de Dieu; rendons-lui en grâces fréquemment et avec les expressions les plus affectueuses; animous-nous par l'exemple de tant de Saints si vivement pénétrés des bontés de Dieu envers eux. Contemplons notre divin modèle lui-même, faisant précéder presque toutes ses œuvres par l'action de grâces. Il n'avoit à remercier Dieu de rien, lui qui tenoit tout de lui-même et qui possédoit tout par la nécessité de sa nature; mais c'étoit pour nous qu'il le faisoit: il vouloit nous instruire et nous faire sentir l'obligation d'exprimer à Dieu notre reconnoissance; il vouloit de plus que nos actions de grâces étant unies aux siennes, en acquissent un prix qu'il n'est pas en notre pouvoir de leur donner; il sanctifioit notre reconnoissance dont il nous avoit offert le modèle et dont il faisoit le mérite. Ne croyons pas cependant qu'elle doive se borner à de vaines protestations, à de simples effusions de sensibilité; c'est surtout par nos actions qu'elle doit se manifester. Faisons la volonté de Dieu, ce sera le témoignage de notre gratitude le plus agréable à ses yeux. Considérons que par nos péchés, non-seulement nous offensons le bienfaiteur le plus tendre, le plus généreux; mais que pour l'offenser nous nous servons de ses bienfaits, que nous tournons

contre lui ses propres dons, et que nous employons à l'outrager ce qu'il nous avoit donné pour l'honorer.

PRATIQUE.

A l'école du pieux négociant, 1.° j'apprendrai à considérer bien moins les dangers d'une profession quelconque, que les motifs qui me guident, les vues qui m'animent, les désirs recélés au fond de mon cœur, si je me propose de l'embrasser. 2.° Je veux m'aguerrir contre tous les écueils qui m'entourent dans le monde, et me tenir constamment sur mes gardes, pour ne me laisser séduire ni par l'appât des richesses, ni par la basse cupidité que sembleroit justifier, surtout dans un état lucratif, l'exemple de ceux qui ont adopté le même genre de travaux que moi. 3.° Je sanctifierai mes occupations, d'abord par la grande pensée de Dieu qui me suivra partout ; secondement, par le tableau toujours présent à ma mémoire de mes dernières fins et de mes destinées éternelles.

DAME PERRETTE-MARIE

DE COMBES DES MORELLES,

DÉCÉDÉE L'AN DE JÉSUS-CHRIST 1771.

Précis de sa Vie, extrait des Œuvres spirituelles de madame de Combes, publiées à Paris chez P. M. de la Guette, en 1778.

PERRETTE-MARIE, issue d'une maison distinguée dans l'Auvergne par son rang et ses vertus, fille d'Antoine-Gilbert de Combes des Morelles, et d'Anne Chabre, naquit et fut baptisée à Riom, le 19 mai 1728. Elle courut divers dangers dans son enfance : la négligence de sa nourrice la laissa comme à la merci d'un animal qui fouilloit dans son berceau pour la dévorer; l'imprudence de ses frères l'exposa à la fureur d'une bête à qui l'on avoit enlevé ses petits; un enfant la couchoit en joue avec un fusil chargé, quand on n'eut que le temps de détourner le coup. Privée de sa pieuse mère à l'âge de cinq ans, elle se trouva confiée aux soins d'un père, jaloux de lui inspirer de bonne heure les sentimens de vertu héréditaires dans sa famille; ainsi qu'à ceux d'une parente respectable, qui n'épargnoit rien pour lui donner l'amour de tout ce qui est honnête et bon; mais les leçons qu'elle recevoit des filles de son âge faisoient sur elle une

une impression plus vive. Elle commençoit déjà à goûter le poison, lorsque l'auteur de ses jours obtint pour elle une place à la maison d'éducation de Saint-Cyr. Elle y passa plus de dix ans; tout lui parloit de Dieu dans ce précieux établissement; mais craignant une gêne que son âge et sa vivacité ne pouvoient supporter, elle eut le tort d'imaginer des maux qu'elle n'avoit pas, et de s'exposer ainsi à épuiser une foible constitution. Elle étoit âgée de dix à onze ans lorsqu'elle ruinoit de cette manière son tempérament, pour être dispensée de la règle. L'artifice fut découvert, et la coupable forcée d'en faire un aveu qui coûta beaucoup à sa vanité. L'humiliation lui fut salutaire; elle en recueillit du courage pour combattre ses passions naissantes, devint la joie et la consolation de ses maîtresses, et profita des excellens principes que ces dames donnoient aux jeunes personnes de leur sexe. Rendue à son père, elle vit un monde qu'elle ne connoissoit pas, et qui d'abord lui déplut. Personne n'y parloit de Dieu à mademoiselle de Combes : dans son heureuse ignorance, elle ne comprenoit rien aux discours frivoles qui faisoient la matière des conversations; elle auroit souhaité de ne voir personne, et ne dissimuloit point à son père son extrême dégoût pour des assemblées bruyantes. Celui-ci convenoit que la piété étoit bien rare dans le monde; il exhortoit sa fille à ne se départir jamais des principes qu'elle avoit reçus, mais lui

observoit qu'elle n'étoit pas faite pour réformer son siècle.

Cette légèreté générale, qui d'abord lui parut odieuse, eut dans la suite de funestes effets pour elle. Insensiblement elle négligea l'oraison, la prière; et cherchant à se séduire elle-même, elle en vint à se dire en secret, qu'on lui avoit exagéré les difficultés du salut; qu'après tout, si elle en jugeoit par ce qu'elle voyoit, il n'y auroit personne de sauvé; que cependant Dieu n'avoit pas créé les hommes pour les perdre. Elle fut comme plongée dans une sorte de léthargie spirituelle; il lui sembloit qu'elle n'auroit pas voulu commettre des fautes considérables, mais elle ne faisoit aucune bonne action. Cette tiédeur l'entraîna bientôt à l'éloignement le plus sensible pour la lecture des ouvrages de piété, et elle prit du goût pour tout ce qui lui étoit opposé; les romans et les comédies lui plaisoient; elle se donnoit la liberté de chanter des couplets dont elle ne connoissoit pas d'abord le double sens, mais que dans la suite elle répéta sans répugnance.

Dans ce temps on s'occupoit de son établissement; elle adhéra à ce que sa famille et son inclination lui suggérèrent, priant le Seigneur de ne pas permettre son mariage, s'il devenoit un obstacle à son salut. Divers mouvemens agitoient son ame, elle sentoit le besoin qu'elle avoit de l'assistance du Tout-Puissant; mais après l'avoir

abandonné la première, il lui sembloit qu'il s'étoit retiré d'elle. Le 17 mars 1749, elle fit aux pieds des autels le sacrifice de sa liberté, et donna sa main et son cœur à Antoine-Amable de Combes son cousin. La jeune épouse n'avoit point jusque-là réfléchi sur les suites de son engagement; elle en fut atterrée, s'en laissa accabler, et dans son accablement, n'osant confier ses peines aux créatures, elle pouvoit du moins exposer à Dieu sa misère; mais ayant rompu le saint exercice de l'oraison, où l'ame fidèle parle au divin Maître comme à son bien-aimé, elle n'osoit paroître devant lui. Jalouse de trouver dans les amusemens du monde quelque délassement, elle ne se retiroit jamais de ses assemblées sans un mécontentement secret. Entourée de jeunes gens accoutumés aux occupations les plus frivoles, elle empruntoit leur langage badin, inconséquent; répétoit après eux les chants de la volupté; et, avec le prétexte que son cœur ne sentoit rien des passions qu'il s'efforçoit d'exprimer, elle en excitoit peut-être dans les autres. Au sein de cette vie dissipée, c'étoit plutôt par un reste d'habitude que par une sincère dévotion, qu'elle approchoit de temps à autre des sacremens de Pénitence et d'Eucharistie. Les bons avis reçus des hommes de Dieu, à qui la jeune mondaine faisoit l'aveu de ses fautes, étoient bientôt mis en oubli. Livrée à une extrême indolence, elle répétoit souvent la médisance qu'elle avoit écoutée avec curiosité;

la raillerie et la satire faisoient son amusement : elle n'auroit pas voulu s'abstenir d'un bon mot qui pouvoit faire juger qu'elle avoit de l'esprit. Hélas ! la Religion même n'étoit point à l'abri de ses censures ; elle osoit en parler avec peu de respect ! Rendons hommage à la miséricorde du Père céleste : cette bonté infinie tendit un heureux piége à son ingrate créature ; elle étoit dans la société d'une personne qui, par ses exemples plus que par ses leçons, étoit bien propre à la faire rougir d'elle-même. Dépourvue de vertu, madame de Combes la respectoit encore dans les autres, sans avoir le courage de la pratiquer. Elle s'attacha à celle qui lui en présentoit un modèle dans sa conduite, observa ses actions, dont la régularité soutenue la charmoit, et se sentit un grand désir, mais non encore la force de l'imiter.

Quelques années se passèrent sans qu'elle s'aperçût du changement qu'avoit opéré dans elle le commerce des sociétés mondaines ; mais Dieu qui la destinoit à la plus haute sainteté, l'éclaira sur le danger qu'elle couroit. Elle vit d'où elle étoit partie, et à quoi pouvoit aboutir une vie si peu fervente ; elle se reprocha sa tiédeur, forma la ferme résolution de vivre en vraie chrétienne, et de rompre avec tout ce qui pourroit être un obstacle à son plan de réforme ; elle se borna à un petit nombre d'amies choisies parmi les plus vertueuses de ses connoissances ; elle n'eut d'autre

commerce avec le monde, que celui qu'exigeoient les égards indispensables et les œuvres de charité; ses progrès dans les voies spirituelles furent rapides, et Dieu récompensa ses efforts par les faveurs de la croix. Elle la porta toute sa vie avec cette intrépidité et cette soumission que la grâce du Seigneur inspire aux ames qui ne cherchent que lui. Les directeurs de sa conscience, qui virent bientôt jusqu'à quel point Dieu se communiquoit à cette ame d'élite, l'engagèrent à mettre sur le papier les sentimens et les réflexions dont elle leur faisoit part, pour s'en servir au besoin, et se ranimer dans les momens de sécheresse. Docile à leur avis, elle le fit avec simplicité; et c'est cette pieuse condescendance qui nous met en rapport direct avec des circonstances plus marquantes de sa vie, et qui nous procure l'avantage de découvrir ses plus secrets sentimens. Chaque jour elle écrivoit le fruit de ses oraisons, ses résolutions, les intentions de ses communions, les fautes qu'elle avoit à se reprocher, les avis du guide de sa conscience, les bonnes pensées qui lui étoient suggérées par les événemens et les objets extérieurs; ne suivant jamais que le mouvement de l'Esprit de Dieu l'animoit.

Au moment de renouveler les vœux de son Baptême, elle s'exprime en ces termes : « Mon ame, bénissez le Seigneur; que tout en moi bénisse son saint nom, en ce jour surtout qui me rappelle le premier et le plus grand de ses bien-

faits. Vous m'avez adoptée pour votre enfant par un effet de votre grâce, sans aucun mérite de ma part, et je puis avec vérité vous appeler mon père. Que je suis heureuse de vous avoir pour père ! que j'ai de joie de penser que le ciel doit être un jour ma demeure ! Oui, malgré mes péchés, j'ai cette confiance que vous me traiterez avec cette tendresse paternelle qui vous est propre. J'avoue que depuis trente-deux ans que je suis sur la terre, je ne vous ai peut-être pas servi un seul moment comme je le devois ; mais, mon Dieu, vous le savez, l'ignorance et la malice du péché d'origine m'ont éloignée de vous. Je regrette sincèrement tant d'années perdues ; mais j'espère, avec votre secours, qu'il n'en sera pas ainsi de celle que je commence. J'ai renouvelé en votre présence les vœux de mon Baptême ; j'ai eu le bonheur de vous recevoir ; je me suis consacrée à vous d'une manière spéciale ; je renouvelle toutes mes protestations ; je vous reconnois pour mon Créateur, mon Roi, mon unique Maître........ Je regarde le monde comme mon ennemi, puisqu'il est le vôtre. Je méprise ses maximes, je préfère les folies de la croix à la sagesse des mondains. Je crois en Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, dans le sein de laquelle je veux vivre et mourir. Que tous les momens qui me restent de vie ne soient employés qu'à votre gloire et à mon salut. Je dé-

savoue et déteste d'avance toutes les fautes où ma fragilité m'entraînera, et dans le choix du péché ou de la mort, je ne balancerai pas à préférer la destruction de mon corps. Mon Dieu, faites que je vous répète tous les jours de ma vie ce que je vous dis à présent. Oui, plutôt souffrir la perte de ma santé, de mes biens, de mon honneur, de mes enfans, que de consentir à un péché qui me fît perdre la grâce de mon Dieu. »

Ce fut alors qu'elle fit une retraite de dix jours, dont chaque moment fut consacré à l'étude de son intérieur; et combien tout ce temps fut-il utilement employé! D'abord, elle découvrit que l'amour-propre s'insinuoit dans toutes ses actions; elle parloit peu avec les personnes qui ne paroissoient pas avoir un certain esprit, et trop avec celles qui en possédoient ou qui s'en donnoient la réputation. Elle s'entretenoit volontiers des choses qui lui plaisoient; elle se servoit d'expressions choisies; jalouse de bien dire, encore plus de bien écrire, elle étoit flattée lorsqu'on prenoit intérêt à sa conversation; elle parloit mieux qu'elle n'agissoit : cependant elle disoit à Dieu : « Frappez; si la nature se récrie, ne l'écoutez pas. Mon Dieu, faites votre ouvrage; tout mon désir est de connoître mon néant, d'être moulue comme le grain, afin d'être entre vos mains comme une nouvelle pâte. »

En faisant son oraison sur la mort, elle reconnut que cette pensée, qui dans sa jeunesse

faisoit une vive impression sur son esprit, ne la saisissoit plus comme autrefois : « Voici, se dit-elle, ce qui pourroit m'affliger : 1.° Des enfans jeunes encore, extrêmement vifs, et qui, faute d'être retenus, donneront peut-être dans de grands écarts.... Dieu ne sait-il pas mieux que moi ce qui leur convient? n'est-il pas leur père? Que suis-je? un roseau qui n'a de force que celle qu'il tient de Dieu. Il peut donner à mes enfans des maîtres qui agiront plus efficacement. 2.° Mes affaires temporelles : je dois tous les jours travailler à y mettre ordre, du moins laisser des mémoires exacts de ce que j'en sais.....

» Mon ame est dans mon corps comme une reine qui seroit reléguée dans une cabane bâtie de boue, et qui ne pourroit rentrer dans son palais que lorsque sa chaumière seroit entièrement détruite..... Qui est plus mal partagé que moi des biens de la nature? Mon corps, par sa difformité, semble en être le rebut. Le dégoût que j'ai de ce qu'on appelle grand monde m'empêche de participer à ses joies..... Je ne vois pas un seul point d'appui pour moi sur la terre. »

Se livrant à une suite de sentimens salutaires: « Mon Dieu, disoit-elle, que répondrai-je quand vous me demanderez compte de mon administration? Encore un peu de temps, et je vous paierai tout. Je n'ai eu jusqu'ici que des désirs, je prétends les effectuer..... Ma principale occupation sera de vous former de jeunes cœurs qui

vous feront oublier mes ingratitudes. Ah! que je serois heureuse si je pouvois procurer votre gloire! je suis prête à agir aussitôt que votre moment sera venu. »

Elle conjuroit le Seigneur de la soutenir dans les vicissitudes inséparables de la nature humaine. « Qu'il faut peu de chose pour me dissiper au-dehors, et pour me troubler au-dedans!... je suis comme un enfant dont la mère se seroit éloignée, et je dis : Ma mère s'est cachée pour quelques momens, afin d'éprouver ma tendresse; elle m'aime trop pour me laisser; elle sera aussi empressée à venir à moi, que je le suis de courir à elle. En attendant son retour, je travaillerai, afin d'être mieux accueillie. C'est ainsi, ô mon Dieu, mon Père, que je penserai et agirai à votre égard. Quel contraste de vous avec le monde! le malheureux promet des roses, et ne donne que des épines; vous ne montrez que des épines, et vous faites trouver des roses. »

Elle ne se dissimule point ses austères obligations : « Je dois être pauvre, chaste et soumise de cœur et d'esprit; je dois de grands égards à mon mari, une attention perpétuelle à l'éducation de nos enfans; aider les pauvres, me retrancher toute superfluité, je dois vivre dans le monde comme si je n'y étois pas.... Je regarderai les indigens qui me demanderont en votre nom, comme des envoyés de votre part; je leur donnerai le peu que j'ai en mon pouvoir... Entre les malheureux,

faites que je distingue mes domestiques, que je les aide de mes conseils, que je les serve dans leurs maladies, que je supporte leur humeur et leur incapacité.... Je vous prie, Seigneur, de répandre vos bénédictions sur les personnes qui m'auroient fait quelque peine, ou qui m'en souhaitent; que je puisse leur faire du bien..... Pour mes amis, soyez, ô mon Dieu! le lien qui nous unit... Ah! qu'il fait bon s'abandonner à vous! depuis que j'ai pris ce parti, combien ai je éprouvé d'effets signalés de votre bénédiction!... Je me suis figurée que j'étois comme un arbre en fleurs dans le printemps; plaise au Seigneur que je ne trompe pas l'espérance du jardinier qui m'a plantée pour recueillir des fruits arrosés de votre grâce. Echauffez mon ame de cette sainte ardeur qui rend fertile cette vigne que vous aimez à cultiver; coupez tous les jets inutiles, mettez-la à couvert dans le temps de l'orage, ou donnez-lui assez de force pour y résister; qu'une profonde humilité l'enracine en vous de plus en plus; qu'une vie cachée soit comme les feuilles qui la défendent des ardeurs du soleil. Ne permettez pas que l'amour-propre, comme le ver, s'insinue dans son fruit; que les adversités et les humiliations soient autour d'elle comme une haie, pour la garantir des insultes des passans. »

Après sa retraite, madame de Combes reconnut que ses inclinations étoient si différentes de ce qu'elles avoient été, qu'elle ne pouvoit en

attribuer le changement qu'à la présence intime de Dieu dans le fond de son cœur. Elle se demandoit d'où pouvoit venir ce mépris des honneurs qu'elle avoit chéris; cette indifférence pour les biens temporels dont elle apercevoit si clairement, la caducité; ce déplaisir, cet ennui qui la suivoient partout où l'on ne parloit point de Dieu; cette douce tranquillité sur tous les événemens qu'elle ne voyoit plus que dans l'ordre de la Providence; la perte de ses enfans, de ses amis, la pauvreté, la maladie, la mort même, n'avoient plus rien d'effrayant pour elle. Dieu ne tarda pas à la mettre à l'épreuve, et dès-lors elle sentit sa foiblesse et s'encouragea à souffrir par mille considérations touchantes. « O mon ame! disoit-elle, votre Sauveur, votre Dieu vous suffira dans l'éternité, qu'il vous suffise dans le temps. La terre est le séjour des privations, le ciel est le séjour du repos et de la joie.... J'étois autrefois trop vive, il est bon d'être amortie et presque mourante.... Celui qui est affligé doit se réjouir; c'est une marque qu'il est l'enfant et l'ami de Dieu.... Nous sommes trop heureux quand il nous envoie des croix...... L'ame ne s'élève jamais mieux vers son Créateur, que lorsqu'elle est opprimée par les créatures. »

Le sage directeur de sa conscience fixa ses communions tous les huit jours, lorsqu'elle ne seroit pas dissipée par les affaires; elle lui témoigna sa répugnance à ce que l'on remarquât

ses actes de piété, et l'homme de Dieu blâma justement son respect humain. Quelquefois elle ne pouvoit concilier le désir qu'elle avoit de servir Dieu, avec le peu de bien qu'il lui sembloit faire ; mais elle observoit en même-temps que des œuvres éclatantes serviroient d'aliment à son amour-propre, et pourroient la perdre. La rigueur du jugement dernier lui faisoit appréhender la colère divine; mais ce n'étoit pas sans de grandes violences qu'elle considéroit le divin Maître avec les foudres à la main. « Que les esclaves tremblent, disoit-elle, à la bonne heure; mais, Seigneur, votre fille que vous avez prévenue et comblée de tant de bienfaits, pourra-t-elle jamais vous craindre plus qu'elle ne vous aime? si c'est témérité, punissez-moi, ma plume confesse, ainsi que mon cœur, que le moment de la séparation de l'ame d'avec le corps ne se présente à moi qu'avec la plus agréable perspective : mon ame se jette entre vos bras pour n'en plus sortir. Je vais finir mes maux et commencer ma gloire ; quel bonheur!... Quand verrai-je la face du Dieu vivant! Qui brisera mes chaînes? Hélas! qu'ai-je dit? ne sors point de ta sphère, ô mon ame! ne vole point au ciel que tu ne saches marcher sur la terre... Parlez-moi, mon Dieu; la voix naturelle n'est qu'un son perdu dans l'air: il n'en est pas ainsi de ce langage secret qui communique la lumière et répand l'onction dans le cœur..... Semblable au lis qui conserve une

plus grande beauté parmi les épines, vous faites vos délices d'habiter dans une ame purifiée par une constante mortification. Je suis cependant bien éloignée de cette vie laborieuse et pénitente dont les Saints, après Jésus-Christ, m'ont donné de si beaux exemples..... Si je pouvois lire dans le cœur de ceux que j'aime, parce qu'ils vous aiment, quelle confusion pour moi ! »

Pour se consacrer au service de Dieu d'une manière plus particulière, elle conçut et exécuta le dessein de former à la vertu de jeunes demoiselles : elle dressa le plan de cette éducation de la manière la plus sage, et ensuite elle dit au Père céleste : « Mon Dieu, éclairez cette aimable jeunesse, et vous l'attachez..... donnez à cette famille naissante une force supérieure à son âge; que chacune d'elle persévère toujours dans la disposition de sacrifier volontiers ses biens, sa santé et sa vie pour votre amour. »

Une affaire qui lui fut suscitée, lui inspira de secrets mouvemens d'indignation ; mais alors elle dit au Seigneur : « Soutenez et consolez votre servante; mettez votre doigt sur ma bouche afin qu'elle ne s'ouvre à aucune parole indigne de votre présence; répandez en moi l'onction de votre charité, afin que je la communique à toutes les personnes avec qui j'ai des intérêts à démêler..... Je voulois recourir à ces voies obliques qu'indiquent les gens d'affaires.... j'ai cru vous entendre me dire : Apprenez de moi que je suis

doux et humble de cœur; ne contestez pas, payez, et soyez sûre que je puis en un moment vous dédommager abondamment des sacrifices que vous ferez pour mon amour. »

Déjà cette femme vertueuse étoit trop attentive à la voix de ses devoirs, pour méconnoître ceux que lui dictoit sa qualité de mère. « O mon Dieu! disoit-elle, que je serois une mère fortunée si les cœurs de mes enfans étoient autant de temples consacrés à votre gloire! » Elle se dévoua toute entière à la culture de leur esprit, et surtout à celle de leur cœur; se dressa un règlement qui fixoit tout le temps de chacune de ses journées, et elle disoit ensuite : « Seroit-il possible, mon Dieu, qu'avec un si grand désir de suivre la voie qui doit me conduire à vous, je m'en écartasse, me jetant dans des chemins détournés? La charité paroît m'y appeler, je n'ai pas le courage d'y résister... je m'engage sans réflexion..; et qui sait si l'ennemi du salut ne profite pas de ma facilité?... Que font alors des enfans, des domestiques? que fais-je moi-même? j'emploie bien du temps à l'inutilité; je ne parle que des choses de piété, mais ce qui est hors de l'enceinte de ma maison me doit être suspect. »

La généreuse servante du Seigneur se proposa une réforme dans sa conduite extérieure; et de mille détails, tels minutieux que le jugeroit la frivolité mondaine, aucun n'échappa à son examen. « Je vais, disoit-elle, commencer par me

rectifier sur de petits articles qui me conduiront insensiblement à de plus grands : je serai moi-même dépositaire de mes clefs, je rangerai moi-même le linge de ma maison, j'aurai un inventaire de tout ce que j'en ai à la campagne, et le vérifierai de temps en temps. J'accoutumerai ma fille à veiller sur tout, et lui interdirai la familiarité avec les domestiques. Je répondrai sans délai à ce qui me sera demandé... Je réglerai chaque mois et solderai mes comptes avec les fournisseurs; je ferai une revue de mes papiers, et mettrai les titres en ordre pour servir au besoin... Je me lèverai et m'habillerai seule. »

Cette pieuse mère, après avoir instruit sa fille sur l'importance extrême d'une première communion bien faite, après l'avoir touchée plus encore par ses exemples que par ses leçons, se proposa de la conserver toujours auprès d'elle, de lui donner toute liberté, de lui communiquer ses pensées, de prendre avec elle d'innocens délassemens, de lui inspirer le goût de l'oraison, de lui demander compte de ses résolutions, et même avec discrétion de lui faire part des siennes. Elle se fit encore une règle de lui donner des livres qui, en satisfaisant sa curiosité, fussent propres à jeter la semence des vertus dans son cœur; de lui insinuer l'amour du travail, la fuite du monde, et l'attrait des plaisirs spirituels; elle se récréoit à lui apprendre la musique et le dessin. Bientôt ses tendres sollicitudes recom-

mencèrent à l'occasion de la première communion de son fils. A la vue des augustes cérémonies qui la précédèrent, elle fut agitée de divers sentimens : avec quelle ardeur ne désiroit-elle pas que chacun de ses enfans, et surtout son fils, rendissent à Notre-Seigneur la gloire et l'honneur qui lui sont dus, pour l'excès de son amour dans son adorable sacrement! Son cœur étoit dans un serrement qui lui fit verser une abondance de larmes : elle entendoit ces paroles de l'Evangile qui sembloient s'adresser à elle : *Mulier, quid ploras?* « J'ai répondu, disoit-elle ensuite : Seigneur, vous le savez, l'amour et la crainte sont mon martyre. Alors j'ai lu l'introït du jour, j'ai senti renaître mon espérance, et j'ai communié un peu avant mon fils. O mon Dieu! exaucez les vœux que tant d'ames ferventes vous ont adressés pour lui, et pardonnez-moi l'impuissance où j'étois de me réjouir comme je l'aurois dû de vos nouvelles conquêtes! Conservez votre grâce dans l'ame de mon fils; quelque cher qu'il soit à ma tendresse, je désire qu'il devienne la victime de votre amour, regardant sa mort comme un grand avantage, s'il devoit avoir le malheur de se séparer de vous par le péché mortel. »

Dans une maladie qu'essuya sa fille, sa tendresse s'alarma; son cœur ne fut pas aussi dégagé qu'elle l'auroit voulu. Pour suppléer à son imperfection, elle dit au divin Maître : « Je

vous offre mon enfant; elle est à vous, elle tient tout de vous, je ne prétends rien sur elle que le bonheur de l'instruire...Quelle guerre que celle où l'on s'arme contre soi-même.... Amour, tu peux tout, fais sentir ton pouvoir!.... Sentimens trop humains, taisez-vous; qu'il y a de consolation à se remettre totalement à Dieu du soin de ce qui nous intéresse! »

Madame de Combes ne devoit plus marcher que dans la voie des croix; un fils absent de la maison paternelle est frappé de maladie; et à cette nouvelle elle s'exprimoit ainsi devant son divin Maître: « La mère chrétienne vous regarde, Seigneur, comme le vrai père de ses enfans; elle les aime moins parce qu'ils sont à elle, que parce qu'ils vous appartiennent; elle préfère vous les rendre dans la jeunesse, au malheur de les voir vivre suivant les fausses maximes du siècle. Malgré cette disposition, que leurs jours soient menacés: la mère tremblante et fondant en larmes, prie et conjure pour que la santé leur soit rendue; qu'il n'en soit plus ainsi, mon Dieu: que ma volonté soit toujours d'accord avec la vôtre, tel sacrifice que vous exigiez de moi. »

Il en fut un bien cruel à l'amour maternel, et que le Ciel exigea peu de temps après de la vertueuse de Combes. Un de ses plus jeunes fils, objet de grandes espérances par l'innocence de son cœur et son amour naissant pour la vertu,

s'étoit rendu à l'école militaire. Elle avoit dit : « Mon fils, je vous bénis de la part de Dieu et de la Sainte Vierge, mère de Jésus-Christ : croissez en âge, en science et sainteté devant Dieu et devant les hommes. » Bientôt après, elle apprend la maladie mortelle dont il est attaqué : « Mon mari, écrivoit-elle ensuite, est entré chez moi, et a voulu lire la lettre, ce que nous avons fait à genoux, aux pieds du crucifix. On me mande qu'on n'en désespère pas, mais qu'il faut se préparer à tout.... à tout, Seigneur, à tout ! Rien n'arrive que par votre ordre, et votre ordre est toujours juste et sage... Allons, mon cher François, Dieu te purifie des fautes de ton âge, et peut-être de mes propres iniquités. La souffrance n'a qu'un temps; tu vas voir ton Dieu. Si tu n'attends pour quitter ce bas monde que la bénédiction de ta mère, il n'est pas juste que je retarde ton bonheur.... Je donne la bénédiction maternelle à François mon fils, et le remets à Dieu son créateur, à Jésus-Christ son sauveur, à l'Esprit-Saint son sanctificateur. »

Quelques jours après elle recule à la vue du facteur de la poste, et entend au fond de son cœur ces paroles : Pourquoi fuis-tu la croix ? Elle reçoit une lettre du collége de la Flèche, promet de donner quelques aumônes aux pauvres qui vont se présenter à elle, en actions de grâces des nouvelles qu'elle apprendra; entend la Messe, communie à cette intention, unit le sacrifice

qu'elle désire de son fils à la sainte Victime de l'autel : ensuite elle ouvrit en tremblant cette lettre qui lui apprenoit la naissance au ciel de son cher enfant. Elle répandit beaucoup de larmes, mais se proposa, par le secours du Seigneur, de surmonter l'angoisse de la nature, et de donner hautement le témoignage de sa foi. A la suite de ce douloureux sacrifice, la servante de Dieu écrivit les sentimens qu'elle éprouvoit, en ces termes : « O Père céleste ! je vous remercie de ce que vous avez retiré mon enfant des dangers que couroit son innocence : divin Sauveur, je vous remercie de ce qu'il a trouvé dans vos mérites un droit incontestable pour régner avec vous dans le ciel. Esprit d'amour qui avez soufflé votre feu dans son cœur, possédez-le pendant l'éternité : Vierge sainte,....... daignez protéger le père, la mère, le frère et la sœur qu'il a laissés sur la terre.... Et toi, cher Benjamin, partage avec ton saint patron le bonheur de voir Dieu ; chante ses divines louanges, annonce ses miséricordes, sois mon protecteur dans le ciel. Je te dis, il y a trois mois, que nous nous reverrions ; obtiens-moi, par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que je sois fidèle au rendez-vous........ Le souvenir de la bonté de Jésus-Christ, qui ressuscita le fils de la veuve de Naïm, m'a fait penser à ce que je ferois s'il vouloit ressusciter le mien. Il me sembloit que je disois à Notre-Seigneur de ne point le faire re-

vivre, que j'étois trop heureuse de le savoir avec lui. »

Depuis, cette femme forte se réjouit de ce que le fils qu'elle craignoit de laisser après elle, eût pris les devans vers la céleste patrie. Elle l'y voyoit en esprit qui l'exhortoit à gagner par la patience et l'humilité, une récompense au-dessus de toutes nos idées: la paix dont elle jouissoit lui apprenoit ainsi qu'il n'y a rien de plus avantageux que de s'abandonner totalement à Dieu.

Un autre fils de madame de Combes étoit depuis sept ans absent de la maison : son mari l'ayant chargée de lui choisir un état, elle rappela près d'elle ce jeune homme. « Qui sait, disoit-elle, avec une anxieuse tendresse, si l'intégrité de sa foi, de ses mœurs, n'est pas altérée? quelle autre qu'une mère a droit de sonder son cœur, et de le ramener avec tendresse, s'il est égaré? qui supportera mieux les fougues de l'impétueuse jeunesse? Dans ce siècle on se contente de mettre un voile sur les défauts; mais l'amour d'une mère chrétienne va jusqu'à tirer les épines du cœur de ses enfans. » Il paroît que le fils étoit digne de la mère : elle étoit à genoux aux pieds d'un crucifix lorsqu'il arriva. Aussitôt il s'agenouilla près d'elle, et tous deux adressèrent à la Sainte Vierge une invocation touchante. Le jeune de Combes étant entré dans l'état militaire, sa mère le recommanda vivement à ses patrons, et lui donna par écrit des conseils dictés

par une haute sagesse, pour ne pas s'exposer à perdre son ame dans la profession la plus dangereuse au salut. Elle terminoit ainsi ce monument de son amour : « Seigneur, qui me l'avez donné, ce cher enfant, répandez sur lui vos bénédictions; faites qu'il vous craigne et qu'il vous aime tous les jours de sa vie. Si vous prévoyez qu'indigne de vos bienfaits, il doive abandonner votre loi, qu'il soit comme la fleur qu'un même jour voit éclore et mourir. Détrempez tous ses faux plaisirs d'amertume, afin que son cœur, son esprit et son ame se trouvent dans l'heureuse nécessité de ne chercher que vous seul. Mais, mon Dieu, s'il vous est fidèle, prenez sa cause en main, protégez-le contre ses ennemis; donnez-lui la prudence et la sagesse de votre loi. »

Remplie de zèle pour procurer le bonheur éternel de toute sa famille, auroit-elle été moins fervente pour assurer sa propre félicité? Jalouse d'approcher du banquet sacré comme du paradis de la terre, retirant de chacune de ses communions des fruits aussi précieux que ses dispositions avoient été salutaires, cette vertueuse femme ne faisoit point un seul pas, ne conservoit pas une pensée, ne nourrissoit pas un sentiment qui n'eussent pour but de l'élever vers Dieu, de la faire méditer les destinées éternelles. Aussi l'on peut dire que pour elle nul trait, nul événement n'étoit indifférent en soi, parce qu'il la portoit toujours à des idées religieuses. Sur les divers

appartemens du château qu'elle alloit habiter, elle adressoit à Dieu cette prière : « Dans le salon à manger, faites, Seigneur, que nous soyons sobres dans nos repas, réglés dans nos discours, et que les pauvres participent à la nourriture que votre bonté nous donne. Dans le cabinet de compagnie, que notre conversation soit avec vous, et que les vertus de foi, de patience, de prudence y soient avec nous. Dans la chambre qui m'a été destinée, j'ai adoré Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix; et j'ai dit : Selon les apparences je mourrai dans le lit qui y est placé, et j'ai récité d'avance la prière pour les morts. Dans le petit cabinet de toilette, j'ai placé la croix de Notre-Seigneur, le priant que ce lieu ne fût employé qu'à orner mon ame dans l'oraison et les autres exercices de piété. »

En commençant des réparations, elle écrivoit pour sa propre instruction : « Pendant que je ferai relever des murs de pierre, vous abattrez, Seigneur, les restes de mon orgueil, afin de construire en mon ame un édifice digne du souverain Monarque qui ne dédaignera pas de l'habiter..... Avant de commencer cette entreprise, j'ai commandé mon cercueil, afin que sa vue modère l'affection qui pourroit s'insinuer dans la suite de ce travail, et pour que ce cercueil soit devant le Seigneur le gage de ma parfaite soumission à sa volonté; l'expérience apprenant que ceux qui bâtissent meurent souvent avant de jouir.....

N'est-il pas juste que je prépare mon logement avant d'élever celui de ma postérité? cinq pieds sont sa longueur, onze pouces sa hauteur, voilà le brillant échafaud de ma grandeur. »

A la vue de son jardin, elle disoit : « Que ce jardin est beau! mais ma pauvreté m'en ouvre un bien plus délicieux : ses fleurs sont les désirs des mépris, des humiliations, des mortifications; ses fruits sont les actes qui en dérivent. »

A l'occasion de la publication de la paix qui eut lieu l'an 1763, elle confioit au papier ces réflexions que sa foi et son cœur lui avoient suggérées :

« Pendant que la multitude court à un spectacle qui paroît intéressant, permettez, mon Dieu, que je goûte le plaisir le plus exquis en m'entretenant avec vous, et que je vous prie, dans ce moment où l'on publie la paix en ce royaume, d'être vous-même le héraut qui annoncerez à mon ame la paix que l'on doit seule chercher.... O mortels! que prétendez-vous? le bruit de vos trompettes, vos tambours, vos canons, ne font qu'une légère impression dans les airs; votre réjouissance n'est qu'une illusion brillante; le bruit que vous faites ne fut jamais l'expression de cette joie qui seule peut remplir le cœur humain. Vantez-nous les avantages de votre prétendue paix; montrez-nous le commerce plus florissant, le luxe mieux établi, etc. Si ce sont pour vous des avantages, jouissez-en; ceux dont je

vous félicite sont de voir le sang des hommes épargné, de pouvoir plus tranquillement connoître et entendre la voix du Seigneur.... Ces feux, ces illuminations, marquent bien l'insuffisance des créatures: quelle clarté, en comparaison de celle des éclairs sur notre horizon au milieu des ténèbres! de combien l'éclat de votre tonnerre, ô mon Dieu! surpasse-t-il celui de la poudre!.... C'est dans Sion que nous chanterons des hymnes à votre gloire; les larmes sont ici-bas notre partage : l'enfant séparé de son père peut-il prendre des plaisirs?.... O Dieu! cimentez la paix entre les princes chrétiens; mais par une plus grande grâce, donnez-nous cette paix qui est le trésor de l'ame. »

Madame de Combes, attaquée de la petite-vérole dont elle avoit la plus vive appréhension, se prépara de tout son cœur à la croix, appela successivement tous les membres de son corps, et leur dit : « Amis, qui composez la cité de ce corps que j'habite, et qui n'avez été formés que pour concourir avec moi au service et à l'honneur de Dieu notre créateur, vous ne pouvez disconvenir que le plus grand nombre d'entre vous ne se soit écarté de la noblesse de sa fin..... L'œil et l'oreille ont été curieux, la bouche médisante, les mains oisives, les pieds paresseux ou volages... Depuis que vous avez conçu quelqu'idée de l'excellence de votre fin, vous avez commencé à vous dégoûter des félicités terrestres. L'œil se plaint

plaint de ce qu'il ne voit rien sur la terre ou au firmament qui le contente ; l'oreille, de ce qu'elle n'entend que le récit des misères publiques ; elle est devenue insensible à l'harmonie... La bouche, qui ne voudroit s'ouvrir que pour annoncer les miséricordes du Seigneur, n'est guère écoutée ; les mains, qui voudroient être libérales, sont si stériles, qu'elles peuvent à peine offrir quelques secours aux pauvres ; et les pieds, qui trouvent des piéges en tous lieux, ne se transportent plus qu'à l'église ou dans des maisons saintes.... Seigneur, voici un petit peuple d'ingrats, qui se sont servis autrefois de vos dons pour vous offenser, et qui s'écartent encore très-souvent de la discipline que votre grâce veut établir parmi eux...... Je me consolerai d'être bannie de la société, et d'être, ainsi que vous, regardée comme un ver de terre. »

Vivement blessée de paroles désagréables qu'on lui avoit adressées, elle projetoit d'en faire des reproches, lorsqu'elle crut entendre ces mots : « Enterre les outrages au pied de la croix, si tu veux qu'ils fleurissent dans la vie éternelle. » Elle se mit à genoux, et résolut de n'en point parler. A cette occasion, elle s'occupa de cette idée : l'Art de cultiver un jardin sur le Calvaire. Elle se dit : « Les mérites des Saints et la mort de Notre-Seigneur en ont préparé le terrein. L'exercice des vertus est la semence qu'on y jette ; le sang de Jésus-Christ est la pluie qui arrose,

pénètre, fait croître et fructifier la semence; Jésus en croix est le soleil qui fait végéter les plantes. »

Aimant à visiter les tristes demeures de la misère humaine, cette femme charitable se représentoit la terre comme un vaste hôpital; tous ceux qui l'habitoient, comme malades, languissans ou convalescens; Jésus-Christ, le souverain médecin, comme descendu du ciel pour nous visiter et pour nous guérir.

Rien n'étoit plus digne de sa foi, comme de la tendresse de sa ferveur, que les sentimens qu'elle avoit exprimés par écrit sur toutes les fêtes de l'année. Elle y varioit, de mille manières différentes, et toujours sous un aspect plus intéressant et plus onctueux, l'expression de sa reconnoissance envers le Bienfaiteur infini.

Nous devons rendre le même hommage à ses pensées diverses sur tous les événemens qui lui arrivoient, et sur les différentes vertus: vie domestique et publique; charité aussi ingénieuse qu'universelle; conformité parfaite aux volontés de son souverain Maître; humiliations, outrages même reçus avec reconnoissance comme de la main de Dieu; anxieuse et perpétuelle compassion envers tous les pécheurs; intérêt vif et tendre à leur paix avec le Ciel: telle est l'heureuse variété des plus beaux sentimens, et que nous découvre l'ensemble de sa vie. Cette sainte femme, qui seroit si bien nommée la femme de

miséricorde, ne pouvoit visiter les prisonniers, pour leur procurer quelques soulagemens, sans mêler ses larmes avec celles de ces infortunés. Elle disoit alors : « O mon Dieu ! quel doit être la rigueur de votre justice, puisque celle des hommes est si sévère ! On condamne à mort celui qui vole les biens d'autrui ; et, mille fois plus coupables, nous osons attenter à votre gloire, en vous dérobant l'honneur qui vous est dû. Vengez-vous de moi, si je commets à l'avenir un pareil larcin ; faites-moi grâce pour le passé, car je serois insolvable, si Jésus ne satisfaisoit pour moi. »

Comme elle profitoit de tous les événemens pour s'élever vers Dieu, le jour du supplice d'un criminel elle crut entendre sa propre sentence ; prosternée contre terre, elle s'avoua coupable de tous les attentats contre le souverain Maître. Suivant les détails de cette méditation douloureuse : « J'ai eu, disoit-elle, la pensée de demander à mon juge d'être crucifiée ; mais je n'ai pas osé, parce que la croix est un titre d'honneur. Lorsque j'ai cru entendre ouvrir la prison, j'ai pensé que de là j'allois être engloutie dans les abîmes de l'enfer, mais que Jésus-Christ se trouvoit à la porte de mon cachot, et venoit me donner la plus grande preuve de l'amour qu'il a pour les pécheurs.... La mort m'a paru douce en la compagnie de mon Sauveur. Il sembloit me dire : Retournons au Calvaire, où je veux bien

mourir de nouveau pour vous. Je l'ai suivi, et je ne me suis plus inquiétée des regards de la populace ; mes yeux étoient fixés sur ceux de mon Sauveur ; son amour m'absorboit. Arrivée à la place publique, je me suis mise à genoux, en disant : Mon Dieu,... j'ai mérité mille morts, et vous ne m'en appliquez qu'une ; encore m'assurez-vous qu'elle va m'introduire dans la plus belle vie. Jésus-Christ m'a donné la main pour monter à l'échelle ; j'ai dit : Allons, et montons avec lui. Sur l'échafaud, j'ai demandé à mon juge la permission de parler à la multitude, et me tournant du côté de mon Sauveur, je l'ai prié de purifier mon cœur et mes lèvres, afin que je pusse annoncer l'étendue de sa miséricorde.... Puis m'adressant à la foule : O vous que la curiosité attire !.... la trame de mes jours va être coupée, je suis indigne de respirer plus long-temps.... Le temps finit pour moi.... Le soleil me prête les derniers rayons de sa clarté ; je passe de la justice humaine à celle de Dieu. Je cesserai de vivre quand je cesserai de parler, et je ne veux plus parler que pour vous exhorter à mépriser les biens périssables.... Ce que je ne puis plus est encore en votre pouvoir. Quelque excessives que soient mes iniquités, je ne puis désespérer de mon salut. La mort me rapproche de mon Dieu. Jésus, Sauveur du monde, ayez pitié de moi ! Je me suis approchée du bourreau pour baiser sa main, comme

l'instrument de la justice divine.... Puis embrassant mon Sauveur, dont on m'a présenté la croix, j'ai fermé les yeux, acceptant ma dissolution, avec la confiance que je renaîtrai par les mérites de Jésus-Christ. *Non moriar, sed vivam.*

Au moment de faire un voyage, elle écrivoit : « Seigneur, je vous prie de m'accompagner dans le voyage. Hélas! aimable Sauveur, vous alliez à pied, et je suis portée ; vous souffriez la faim, et je trouverai la nourriture ; vous étiez le serviteur de tous, et je suis servie ; vous n'aviez point d'endroit où reposer votre tête, et j'ai plusieurs maisons. »

Sortant pour une visite, elle disoit : « Je vais voir une personne affligée et qui renferme sa peine en elle-même, je vous prie, ô mon Jésus! de me prêter quelques-uns de vos charmes, afin que je puisse donner lieu à sa confiance et soulager sa douleur. Ne permettez pas que j'emprunte le langage des enfans du siècle.... Conduisez ma langue avec prudence et simplicité ; répandez en moi cette joie que produit votre Esprit. »

Au jour anniversaire de sa première communion : « Il y a aujourd'hui trente ans, écrivoit-elle, ô mon divin Sauveur ! que, sous les auspices de la très-sainte Vierge, dont on célébroit l'entrée triomphante dans le ciel, vous voulûtes bien m'admettre à votre table..... Que ne deviez-vous pas attendre d'un jardin dans lequel

on avoit planté de si belles fleurs, et dont on avoit arraché tant d'épines ! Je courois alors à l'odeur de vos parfums ; vous inondiez quelquefois mon ame de la rosée de votre sainte grâce ; mon cœur, qui en étoit pénétré, se montroit alors sensible et généreux ; je goûtois votre parole. Je me rappelle la ferveur de quelques-unes de mes compagnes ; c'étoient des anges par leur vertu et leur innocence.... Rien ne les a arrêtées dans leur course, et moi... je suis restée couchée sur le chemin.... C'est votre houlette, Pasteur des ames, qui m'a ramenée à la bergerie.... Je suis à vous par trop de titres pour que je vous échappe jamais ; aussi vais-je renouveler la consécration que je fis alors. »

Le Seigneur épuroit cette ame choisie, dans le creuset des tribulations : une maladie la conduisit aux portes de la mort, et elle écrivit ainsi les sentimens qui la pénétroient : « Mes jours sont presque écoulés ; ma mort est prochaine ; l'éternité la suit. Quel autre objet pourroit occuper mon esprit ? Ma mémoire ne doit me retracer d'autres pensées que celles des miséricordes du Seigneur, et ma volonté doit s'y précipiter comme dans son centre.... Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir vécu sans vous aimer. L'accomplissement de votre volonté et la destruction de mon corps, voilà le seul plaisir qui me reste pour le temps. O mon Sauveur ! .... tendez-moi la main ; les forces de mon corps

sont épuisées, mes yeux se ferment à la lumière, mes parens se sont éloignés, mon plus ferme appui ne me manquera jamais.... O mon Jésus! vous ne me délaisserez pas dans l'agonie dont je suis menacée, et que j'unis d'avance à la vôtre.... Sors de ta prison, ô mon ame! laisse à la terre ce qui lui appartient. Que tu serois heureuse, si les anges te portoient au ciel dans le moment où les hommes porteront ton cadavre dans le tombeau! »

Dieu voulut conserver encore quelque temps sur la terre l'exemple édifiant que lui donnoit la vie de madame de Combes, et alors elle dit au Seigneur : « Faut-il donc, ô mon Dieu! revenir à vos pieds, pleurer les misères du temps, après avoir cru toucher à l'éternité?.... Vous voulez me faire entendre qu'il vaut mieux vivre pour souffrir, que de mourir pour jouir : que votre nom soit bénit. Cette maladie est passée, mais il en viendra peut-être bientôt une autre qui sera la dernière. Suis-je dans les dispositions où je voudrois être alors?.... Les créatures me louent, elles ne me connoissent pas ; elles se recommandent à mes prières. O mon Dieu! quelle honte pour moi d'abuser de leur crédulité! Ou rendez-moi telle que l'on me croit, ou faites-moi connoître telle que je suis. »

Quelques extraits de plusieurs lettres intéressantes par les sentimens et les conseils qu'elles renferment, achèveront la peinture de la pieuse

et si charitable de Combes des Morelles. Elle les avoit toutes écrites de sa main, et les originaux en furent déposés dans la maison des dames Carmélites de Riom.

Elle écrit à une vierge chrétienne attachée à un ordre austère, et lui présente les motifs les plus propres à conserver le calme et la paix dans les diverses et pénibles circonstances de la vie : « J'espère que Dieu conduira ma plume, ma main et mon cœur : je désire n'avoir d'autre volonté que la sienne ; vous l'aimez, chère sœur, cette volonté, et c'est elle qui fera vos délices ; elles sont dans cette vie accompagnées d'amertumes : nous ne pouvons même, dans l'obscurité de cette nuit, nous assurer de leur réalité. Si ayant une longue route à faire en peu de temps, nous trouvions sur notre chemin de superbes palais dont les intelligences célestes fussent les concierges ; s'ils nous offroient avec civilité d'entrer pour nous reposer, pour entendre les merveilles de la puissance de Dieu, et nous réjouir par les concerts du divin amour, nous serions bien tentés d'accepter la proposition, et nous nous exposerions à ne point arriver à l'heure marquée au terme de notre voyage. L'amour vigilant de notre bon Maître écarte des piéges trop agréables ; il jette sur notre esprit un voile qui nous empêche d'apercevoir la beauté de la voie où nous marchons. Nous nous croyons dans un désert, parce que nous entendons les

bêtes féroces qui quelquefois nous attaquent.... Nous crions sans cesse : Venez à mon secours, Seigneur, commandez-moi d'aller à vous; et comme une barque suit le cours de l'eau.... ainsi notre volonté perdue en celle de Dieu, ne nous laisse aucune certitude de notre progrès personnel; nous craignons le naufrage, parce que notre foi est foible. »

Quels héroïques sentimens elle nous retrace dans cette lettre à une amie malade ! « Le glaive brille, ma chère amie, et nous menace d'une séparation que sa grâce seule peut faire supporter. C'est maintenant que sondant mon cœur, je lui demande s'il est soumis à Dieu, et s'il consent aux ordres qui semblent lui être signifiés. Il répond : Seigneur, éloignez de moi ce calice, s'il est possible ; cependant que votre volonté soit faite : le même moment qui voit couler les larmes que la douleur enfante, est aussi témoin de la secrète onction qui les accompagne ; l'amour est plus fort que la mort, et subsistera éternellement; la moitié de moi-même va jouir du bien suprême;.... un trône brillant va payer ses combats; les anges ont préparé un cantique pour son entrée triomphante.... Marie, l'étoile de la mer, la préservera du naufrage, et la recevra dans ses bras, comme la mère la plus tendre reçoit l'enfant le plus chéri; elle-même la présentera au Roi qui, plein d'amour, se hâtera de la couronner. Et toi, mon ame.... il est utile

que ton amie s'en aille si Dieu l'ordonne ; ce ne sera que pour peu de jours, puisque tu espères, par les mérites de Jésus-Christ ton Sauveur, la rejoindre au ciel pendant l'éternité..... Chère amie..... vous nous quittez avec plaisir : vous avez raison, puisque vous allez à celui que vous aimez et qui vous aime. Que mon exil est long! le vôtre finit, je vous en félicite, et vous recommande de ne pas m'oublier dans le séjour du bonheur. »

Amis des vaines jouissances de la terre, reconnoissez dans les paroles suivantes les délices d'une affection chrétienne. Madame de Combes écrit à une amie digne d'elle : « Notre Sauveur nous a fait éprouver l'union qui régnoit, au rapport de l'Ecriture-Sainte, entre David et Jonathas.... La sainte loi de notre divin Maître, sa bonté, sa grandeur font la douceur de nos entretiens. L'esprit de paix, de force et de conseil en mes divers besoins, en a retracé les heureux fruits : j'ai goûté les douceurs de l'amitié pure, sincère, désintéressée ; vous m'avez fait admirer les ressorts de la Providence ; c'est elle qui nous a fait nous connoître pour nous animer à son amour. »

Quel langage énergique que celui de la lettre suivante à un malade ! « La croix est le gage de la gloire.... Vous tenez en main la lettre de crédit qui doit vous introduire dans le ciel.... Ne vous lassez pas d'accompagner Jésus souf-

frant, accablé sous le poids de la croix : il vous a choisi parce qu'il vous aime, et qu'il veut trouver dans vous des vertus qui servent de fonds aux immenses richesses qu'il vous réserve..... Voyez Jésus, l'ami sincère, qui est plus proche de vous que vous-même, qui vous exhorte à être courageux jusqu'à la fin.... La nuit disparoîtra, l'orage se dissipera, ... la gloire éternelle deviendra votre heureux partage. Je voudrois être en ce moment un des esprits célestes, pour voler vers vous, et vous engager à vous résigner avec joie aux souffrances : mais.... vous avez pour guide le vrai Consolateur et le Roi des élus, il vous met en main les trésors du Calvaire, ce sont les arrhes pour le Thabor. »

Quel ange consolateur ne se montre-t-elle pas dans les réflexions suivantes adressées à une amie privée par la mort, de son époux et d'un frère ! « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Je n'ai ravi votre époux que pour le mettre dans la gloire, et je veux désormais que mon Fils soit auprès de vous, substitué à sa place. Votre Sauveur vous dit aussi : Si vous voulez être à moi, je serai votre consolateur, votre conseil, votre ami, votre véritable époux ; vos intérêts et vos enfans seront les miens. Mon Père vous a traitée comme sa fille chérie, il a pris de mon calice quelques gouttes d'amertume, dont il a détrempé les joies et les flatteuses espérances qui vous promettoient des jours heureux et tranquilles sur la

terre.... Venez au pied de ma croix, poussez-y vos plaintes, répandez-y vos larmes, ... je vous dirai : Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés...... S'il a fallu que j'aie souffert pour entrer dans la gloire, que doivent attendre mes disciples? Quelle créature fut autant aimée.... que ma sainte Mère, et qui a jamais été éprouvé comme elle? .... Courage, ma chère épouse, portons ensemble la croix, montons sur le Calvaire, et nous passerons de là sur le Thabor. Le travail est court, la récompense est éternelle.... Si vous êtes à moi, et si je suis à vous, qu'est-ce qui peut vous manquer? ..... Mon cœur fut touché de l'affliction de la veuve de Naïm, sera-t-il insensible à la vôtre? Je ressuscitai son fils; ah! je ferai encore plus pour vous en devenant votre époux. »

Peut-on parler à l'ame coupable d'un ton plus touché, plus pressant, plus onctueux, que ne le fait ici la vertueuse de Combes, à un pécheur qui vouloit revenir à Dieu? « C'est Jésus-Christ qui vous dit, du haut de sa croix où son amour pour vous l'a attaché, de ne point outrager sa tendresse, en doutant qu'il veuille vous recevoir à la pénitence, lorsqu'il n'a rien épargné pour vous retirer de l'abîme et vous ouvrir le ciel. C'est Jésus-Christ qui vous conjure de ne point écouter le démon quand, prévoyant les desseins de la divine miséricorde sur vous, il fait ses efforts pour vous en rendre indigne par le déses-

poir.... C'est Jésus-Christ qui vous atteste lui-même qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. C'est lui qui vous assure qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes. C'est Jésus-Christ qui vous a cherché comme sa chère brebis, et qui vient vous arracher aux loups pour vous réunir à la compagnie des Saints, après vous avoir apporté sur ses épaules ; c'est lui qui se présente à vous comme votre frère, votre ami, votre sauveur ; ce n'est point avec l'appareil d'un juge, mais d'un suppliant, qu'il s'adresse à vous : Ne me fuyez pas, vous dit-il, lorsque je vous poursuis ; ne m'ôtez pas la gloire de vous avoir vaincu par mes charmes ; regardez mes pieds, mes mains et mon cœur, dont les blessures sont autant de voix qui vous assurent que mon plaisir est de faire miséricorde.... Je suis prêt à tout oublier, à tout pardonner. Le ciel et la terre passeront avant que je vous abandonne le premier. Je vous ai conçu au jardin des Olives, et enfanté sur le Calvaire ; je vous ai épousé sur la croix, et je vous couronnerai dans le ciel. Cessez de dire : J'ai trop péché pour obtenir mon pardon ; les iniquités remises sont, comparées à mon amour, comme une goutte d'eau dans la mer. Ma patience est invincible ; la misère d'une ame est le triomphe de ma bonté.... Oui, c'est à un père, et non à un tyran que vous avez affaire. L'en-

fant prodigue ne donne pas une plus grande joie par son retour vers son bon père, que celle que j'attends de vous. Levez-vous, ame empourprée de mon sang, je vous soutiens; venez, et vous jetant aux pieds du Père céleste, avouez que vous avez péché.... Je suis votre caution, vous serez lavée, vous serez nourrie dans la maison paternelle, les anges et les Saints célébreront par l'harmonie de leurs concerts, votre heureux retour, et l'excès de mon amour qui vous a sauvée. »

On ne sauroit douter de la haute spiritualité où cette ame pieuse étoit parvenue, lorsqu'on lit ce qu'elle écrivoit à une vierge consacrée au Seigneur, et dans un ordre austère. « Que le séjour du monde est dangereux pour un chrétien! Que vous êtes heureuse d'avoir choisi la meilleure part! Je me réjouis dans mon affliction de l'empressement avec lequel mes chères Carmélites reçoivent et consolent mon aimable Sauveur des insultes qu'on ose lui faire. Lavez les plaies qu'il reçoit chaque jour; si vous en reconnoissez quelques-unes dont je sois l'auteur, appliquez-y votre bouche, et ne quittez pas qu'elles ne soient guéries: ne vous contentez pas de plaider ma cause, soyez aussi l'avocate de tous les pécheurs.... Si nous cherchons la beauté, la bonté, les richesses, n'est-ce pas lui qui en est le centre et la source!.... O vérité suprême! renversez le trône du mensonge; anéantissez

tout ce qui s'oppose à votre divin empire... Chère sœur, gémissez donc, et aimez pour tous ceux qui ne peuvent faire ni l'un ni l'autre. »

« La vie est courte, écrivoit-elle à une personne scrupuleuse, les momens en sont précieux; employons-les plutôt à procurer la gloire de Dieu qu'à trop sonder nos propres misères. Il nous est plus aisé d'élever les yeux vers les célestes montagnes où nous sommes attendus, que de compter les faux pas que nous faisons en y marchant. Le temps que nous employons à cette sorte d'inquiétude blesse le cœur de notre souverain Père; comme il est tout amour, ses enfans doivent lui ressembler : allons donc avec la plus joyeuse confiance au travers des pierres et des épines dont la route est hérissée. Notre Dieu qui nous a mises dans le chemin, guérira nos blessures, ou couronnera notre constance. Aussi long-temps que notre volonté sera soumise au Tout-Puissant, nous n'avons rien à craindre.... Servir Dieu, c'est régner, la croix est le symbole de notre gloire.... Dieu est aussi puissant que fidèle; ce seroit douter de son amour que de douter qu'il veuille sincèrement notre salut. »

Ce seroit bien peu connoître la vertueuse de Combes des Morelles, que de lui supposer une vertu sèche et austère; au contraire, cette vertu prenant la teinte d'un caractère aimable et riant, répandoit comme de nouveaux charmes sur le sort si doux que l'on goûte au service

du meilleur de tous les Maîtres. Ecrivant à une personne qui portoit ses noms de baptême : « On m'a présenté, lui mandoit-elle, quelques fleurs en l'honneur de ma fête, et je vous les envoie pour honorer la vôtre. Vous en ferez quelqu'estime lorsque je vous en aurai expliqué l'emblème. Elles ont été cultivées et arrosées par des épouses de Jésus-Christ. Je les ai reçues avec joie pour en faire hommage à mon crucifix ; ensuite, voulant leur donner une plus grande valeur, elles ont été destinées à couronner le Roi de gloire qui étoit sur son trône dans l'église des Cordeliers. En formant le petit cercle sur lequel j'ai placé les fleurs, j'ai demandé à Dieu que vous ne sortissiez jamais de l'enceinte de sa divine volonté. Chaque fleur est le symbole des vertus que nous devons tâcher d'acquérir : les violettes désignent l'humilité ; les œillets blancs, la pureté d'intention ; les petits œillets découpés et d'excellente odeur, cette aimable charité qui se fait tout à tous ; la giroflée blanche, le parfait dénûment, et la rouge, la ferveur dans l'oraison. J'ai demandé au Seigneur la perfection de toutes ces vertus pour vous et pour moi. »

La considération universelle dont jouissoit l'humble et fervente épouse et mère l'avoit mise en rapport intime avec des personnages de la plus haute vertu, et ces vénérables serviteurs et servantes de Jésus-Christ faisoient assaut entr'eux à qui aimeroit davantage cet adorable

Sauveur, à qui lui feroit plus de conquêtes. Madame de Combes recevoit le défi avec autant de joie que de courage : aussi combien de fidèles, dans tous les rangs de la société, ne lui ont-ils pas dû leur sanctification !

Mais depuis tant d'années elle soupiroit vers la patrie céleste ; il étoit temps pour elle qu'un Dieu bon couronnât ses vœux, et le monde méritoit de se voir enlever un trésor dont il avoit méconnu le prix. Déjà l'affoiblissement de ses forces, le dérangement de sa santé, de secrets pressentimens, tout lui annonçoit l'approche de sa dernière heure, quand elle mit par écrit la préparation suivante :

« O mon Dieu ! voyez le désir que j'ai de me préparer sérieusement à la mort ; suppléez par votre bonté à ce que le mal ne me permet pas de faire. Il viendra bientôt le temps où je jouirai de votre vue : mon cœur voudroit avoir cent langues pour rendre ses sentimens, ou du moins pour exposer ses nécessités, sa reconnoissance, son insuffisance. Que je serois à plaindre si mon divin Maître ne connoissoit pas les replis les plus cachés de mon ame ! où en serois-je s'il attendoit ma déclaration ? Le réel anéantissement où je suis ne me laisse pas même la puissance de ma pensée. Il faut me fixer en présence du Seigneur ; je ferai ce que je pourrai. Je me persuade que je viens d'être avertie que je n'ai pas long-temps à vivre. Mon premier mouvement est d'adorer

les décrets du Seigneur, et de m'y soumettre en donnant un consentement sans réserve à l'exécution de sa divine volonté. Ranimant ma foi, mon amour, je m'écrie avec le Roi-Prophète : Ah ! la grande nouvelle qui vient de m'être annoncée ! qu'elle m'a remplie de joie ! J'appelle l'unique ami de mon ame à mon secours, et je lui représente mon peu de forces pour disposer toutes choses à mon départ pour l'éternité ; je lui donne ma procuration générale pour suppléer à mes omissions ; je mets en dépôt dans ses mains mon corps et mon ame, pour être rendus à son Père qui m'en a prêté l'usage ; je me remets aux soins de son amour pour moi, qui excusera mes infidélités, et remplira par ses divins mérites, tous ces momens vides et criminels qui me font redouter le plus juste des examens. J'ai jeté les yeux sur mes affaires temporelles, je suis exempte de procès ; il me reste quelques dettes connues. Je ferai le plus tôt que je pourrai mon testament.

» O mes enfans ! je vous recommande de ne jamais rebuter aucun pauvre, mais de les soulager en tout ce qui dépendra de vous. Je vous exhorte à ne point vous laisser séduire par l'amour du luxe, à conserver une union parfaite entre vous, à donner chaque jour un temps réglé à une lecture de piété, à conserver pour votre père tout le respect et tous les égards possibles, et à vous souvenir que vous ferez bientôt le

voyage que je vais faire. Je vous dis adieu pour le temps, dans l'espérance que nous nous réunirons pour l'éternité dans le ciel.

» M'étant séparée de tout ce qui est créé, je profite de ces momens si précieux pour dire avec toute l'effusion de mon ame : Mon Dieu, je me soumets de bon cœur à votre souverain domaine; je viens avec confiance vous payer le tribut de ma vie : si j'en avois mille à ma disposition, elles seroient toutes à vous. Je prosterne ce corps pour la dernière fois sur cette terre qui doit lui ouvrir son sein; j'accepte et désire la solitude, l'abjection et la pourriture qui va le consumer, en expiation des soins que je lui ai donnés. O mon Dieu! signalez votre miséricorde, en m'accordant les dispositions nécessaires pour vous honorer pendant le peu de temps qui me reste à passer sur la terre. Je puis encore pleurer mes péchés : ah! si j'avois ce parfait amour! mon Dieu, je ne veux plus respirer que pour vous.... J'ai péché, il est vrai; mais vous m'avez pardonné dans votre amour. Si je ne sais pas vous aimer, du moins je sais que vous êtes le seul aimable. Hâtez-vous de me purifier, afin que je me hâte d'aller à vous..... Qui me donnera les ailes de la colombe pour voler au ciel? Ce que je sais de la beauté de votre maison me ravit; le désir m'y transporte; j'oublie ma misère présente, quand je pense à ma gloire future.... : Mon cœur est prêt; venez le Bien-Aimé de mon

cœur, je vous attends ; admettez-moi dans la salle de votre festin.... O mon Dieu ! votre volonté, et rien de plus. »

Ensuite elle dressa les articles de son testament, dans lequel se font remarquer sa tendre ferveur au service de son divin Maître, son humilité dans la demande expresse de l'inhumation la plus simple. Sa tendresse pour l'époux et pour les enfans qu'elle laissa après elle, et auxquels elle renouvelle des conseils dictés par la plus haute sagesse. Entre autres elle recommande à ces derniers trois choses qui leur procureront de grandes bénédictions : 1.° de respecter et servir leur père dans les besoins et les infirmités qui peuvent lui survenir ; 2.° de se confesser tous les mois, et de faire chaque jour la prière avec les domestiques ; 3.° de ne rien entreprendre d'important, qu'ils n'y intéressent leur ange gardien, leurs saints patrons, et surtout la Sainte Vierge, les priant de recommander à Dieu leurs vœux, et de leur obtenir le bon conseil que l'on prendra de quelque ministre du Seigneur, qui soit pieux, éclairé, désintéressé. La testatrice ajoute : « Je supplie mon cher mari de prier et de faire prier Dieu pour moi ; de ne pas oublier la sincère amitié que j'ai toujours eue pour lui ; de ne rien négliger pour s'assurer une heureuse éternité, c'est le seul bien qui soit digne de son cœur.

» Que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, bénisse mes chers enfans à la vie et à la mort ;

amen. Qu'ils soient grands par leur foi, leurs vertus, leur charité, leurs exemples de piété; qu'ils s'attachent inviolablement à la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine; qu'ils fuient comme la peste les corrupteurs de la foi, les libertins. Que mes enfans et ceux qui pourront naître d'eux, confessent hautement, publiquement, dans l'occasion, qu'ils reconnoissent pour mère l'Eglise visible, désignée par le corps épiscopal, dont notre saint père le Pape est le chef. Je déclare que je meurs fille de l'Eglise, et que mon plus grand plaisir est qu'elle étende le royaume de Jésus-Christ en tous lieux.

» Vierge sainte, dont l'image frappe ma vue et flatte mon cœur, je me jette à vos pieds, et vous fais l'offrande de tout ce que j'ai de plus cher sur la terre; c'est un mari, ce sont des enfans, dont je vous supplie d'être la protectrice et la mère; adoptez-les avec la même bonté que vous avez eue pour moi qui fus remise à vos soins dès l'âge de cinq ans; préservez-les de tous périls corporels et spirituels; soyez leur avocate auprès de votre cher Fils; obtenez-leur son divin amour et la persévérance finale. »

La tendre mère, la tendre avocate des pauvres sur la terre, leur donna, dans l'acte de ses dernières volontés, de nouveaux témoignages de sa vive et puissante affection pour eux. Elle écrivit ensuite aux dames Carmélites de Riom. « La place que vous avez bien voulu m'accorder dans

vos cœurs me donne la confiance que vous ne rejetterez pas la prière que je vous adresse dans ce moment, où ma foiblesse corporelle m'apprend que je vais dans peu rendre à la terre ce qui appartient à la terre. J'avois désiré et espéré de la miséricorde de notre Dieu, qu'après m'avoir donné, mes très-chères mères, une si vive affection pour votre maison, il me permettroit d'en suivre l'attrait, en m'y faisant trouver vers la fin de mes jours un asile où j'aurois pu racheter un temps perdu, et me consoler, par la beauté de vos exemples, de la dépravation du siècle. La Providence en dispose autrement; j'en adore et bénis le secret, et malgré l'énormité et la multitude de mes péchés, je me sens la plus entière confiance dans les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mon ame se réjouit de retourner à son divin principe; mais avant de quitter le compagnon de son pélerinage sur la terre, je veux dire mon corps, elle souhaiteroit lui assurer une demeure où il pût attendre en repos le signal de la trompette; et connoissant l'étendue de votre charité, mes révérendes mères, j'ai pensé que vous ne m'en refuseriez pas l'effet. C'est donc au nom de Jésus-Christ que je vous prie de recevoir mon cadavre, afin qu'étant inhumé dans la terre des Saints, il en soit en quelque sorte sanctifié lui-même; vous ne le rebuterez pas, si vous considérez que sa foiblesse et son humiliation extrême ont fait éclater la profondeur de l'amour

du Verbe, qui n'a pas dédaigné d'habiter si souvent dans un si vil tabernacle.... Je suis pour l'éternité, comme j'ai désiré l'être dans le temps, votre sœur et servante. »

Madame de Combes étoit partie pour sa campagne au mois de juillet 1771. Une foiblesse extraordinaire qui lui annonçoit sa fin prochaine, l'obligea de revenir en ville : quelque temps après elle se fit porter à l'église des dames Carmélites, y fit offrir le saint sacrifice de la Messe, qu'elle entendit, puis dit qu'elle venoit faire ses adieux, qu'elle ne croyoit pas avoir huit jours à passer sur la terre, qu'elle demandoit la grâce d'être enterrée dans le cloître. Elle entretint une de ces dames, son intime amie, de son désir de voir Dieu, de la paix qu'elle goûtoit, et de l'envie qu'elle avoit de mêler ses cendres avec les leurs. Elle fit un adieu si tendre, qu'elle ôta la force de lui répondre. De là elle fut se coucher, pour ne se relever plus. Pendant toute sa maladie, elle s'entretenoit agréablement de choses édifiantes, et recommanda à une vertueuse amie de lui mettre, quand elle entreroit en agonie, son crucifix dans une main, et un cierge dans l'autre, afin qu'elle portât au jugement les marques de sa confiance, en faisant amende honorable à son Juge. Le premier septembre 1771, elle reçut les sacremens de l'Eglise avec une piété et des sentimens qui pénétrèrent tous ceux que l'appartement contenoit. Dans ce moment solennel, sa

main, quoique mourante, put tracer ces derniers traits de sa foi et de son amour. « Arbitre de mes jours, de ma vie et de ma mort, mon souverain Bienfaiteur, qui malgré mon peu de correspondance, m'avez prévenue, comblée, rassasiée des effets de votre miséricordieux amour, je profite du peu de temps qui me reste à vivre sur la terre, pour vous supplier de m'accorder cette grâce qui est la couronne des autres ; c'est la persévérance finale dans votre saint amour, et une sainte mort. Je l'espère des mérites de mon Sauveur, à qui je me lie plus intimement que jamais, dans la confiance que mes péchés ont été effacés et noyés dans son précieux sang. Je ne suis plus à moi, j'appartiens à Jésus, dans tout mon être spirituel et corporel ; c'est pourquoi je me repose des suites de ma maladie, de ma mort et de mon jugement, sur l'amour de son divin cœur envers moi, sur sa puissance, sur sa sagesse. Je suis venue dans ce monde par sa bonté, j'en vais sortir par cette même bonté, à la gloire de son Père céleste et du Saint-Esprit. Amen. » Entre dix et onze heures du soir de ce même jour, elle fit retirer sa fille, et ne garda près d'elle que deux personnes ; une autre lui dit : Madame, vous me permettrez de veiller la nuit prochaine ? « Vous êtes bien bonne, répondit la mourante, mais y serai-je ? » Vers les six heures du matin du 2 septembre, elle demanda son confesseur : quand il arriva, elle n'eut de force que pour dire :

Jésus,

Jésus, mon amour, et perdit la parole. On récita les prières des agonisans, et elle expira, vers les sept heures et demie, dans sa quarante-troisième année. A l'instant où se répandit la nouvelle de sa mort, tout retentit de son éloge; les pauvres qu'elle avoit soulagés, les personnes à qui elle avoit inspiré le mépris du monde, celles que ses exemples avoient édifiées, rendirent témoignage à ses vertus. Son corps, porté d'abord dans l'église paroissiale, fut ensuite déposé dans le monastère des dames Carmélites de Riom, et placé dans un petit caveau sous le sanctuaire. La famille et les intimes amis de cette pieuse femme n'assistèrent avec une prodigieuse affluence aux funérailles, qu'après avoir entendu la lettre suivante, qui leur étoit adressée par leur sainte amie, et que l'on avoit trouvée au moment même de son décès.

Defuncta adhuc loquitur.

« Mes chers parens et amis, et vous que la charité engage à accompagner mes funérailles... trouvez bon que j'emprunte de ma plume le service que ma voix ne peut plus me rendre, et que m'entretenant pour la dernière fois avec vous, je m'exprime avec autant de liberté que d'amitié. C'est à la lueur du flambeau de la Foi, que j'espère vous rappeler les solides vérités dont notre Religion m'a instruite, et dont j'ai fait l'expérience.

Je vous parle de mon tombeau, non pour vous effrayer, mais pour vous attirer à l'amour des biens éternels. Vous faites aujourd'hui pour moi ce que j'ai fait autrefois pour autrui. Vous voici réunis pour marquer quelque sensibilité à ma mort, et quelque intérêt au sort de mes enfans. J'ai fait, sans inquiétude à ce sujet, ce trajet du temps à l'éternité, parce que j'ai éprouvé toute ma vie les soins de la divine Providence, qui les étendra sur ma famille, et parce que cette vie est si courte, qu'elle ne vaut pas la peine de songer si l'on y est bien ou mal. Le bien-être qui nous attache au monde, les maux et les nécessités nous en dégagent et nous font soupirer après la céleste béatitude. Le ciel est notre patrie : vous et moi n'avons été créés que pour cette noble fin, et c'est là ce qui doit fixer notre ambition. Suspendez les entretiens qui vous détourneroient du point de vue que je vous offre ; écoutez les réflexions que le Seigneur m'inspira tandis que je vivois parmi vous. Mon cercueil est la chaire d'où je vous parle. Que me serviroit d'avoir été riche et heureuse sur la terre ? Un suaire, quatre planches, les vers, sont mon partage. Je n'ai emporté de ce monde que mes œuvres, bonnes ou mauvaises ; il a fallu paroître seule devant Dieu ; j'ai été examinée, jugée ; mon sort est décidé pour l'éternité. Les jugemens des hommes vont être comptés pour rien. J'ai vu que la croix portée avec humilité, que les souffrances endurées avec

amour, sont d'un prix inestimable, et qu'il n'y a aucune proportion des adversités du temps avec les joies de l'éternité. J'ai connu l'amour de Dieu pour l'homme, et l'ingratitude de l'homme pour un Dieu si bon. J'ai admiré l'économie de la grâce, la justice et la récompense de sa bonté; j'ai compris que le chrétien gouverné par les maximes du monde est un vil esclave, que les biens et la gloire de ce monde ne sont qu'un grain de poussière, et que la grandeur est dans la pratique de l'Evangile, dans l'humilité, et l'amour de Dieu. Mon sort est prononcé, mais vous pouvez abréger mes peines: c'est pourquoi je vous supplie tous de vous hâter de me retirer du lieu où doivent se consumer mes iniquités. Si vous avez eu compassion de mes infirmités corporelles, ne serez-vous pas attendris en considérant les maux que je puis souffrir dans le purgatoire? Je m'adresse à chacun de vous en général et en particulier, et je vous conjure de faire offrir le saint sacrifice de la messe pour le repos de mon ame. Je vous demande aussi de donner quelques aumônes, et de faire quelques bonnes œuvres que vous me prêterez, et que j'espère, par la grâce de Dieu, vous rendre dans le ciel. Ne méprisez pas ce que je vous écris, ce sont les dernières paroles, les derniers adieux que fait à ses parens et à ses amis la parente la plus affectionnée et l'amie la plus tendre. »

Si la fureur révolutionnaire des athées du dix-huitième siècle a épargné ce petit asile où doivent reposer les restes de cette respectable femme, je voudrois aller m'y prosterner sur la terre qui les couvre, et là me rappeler ses exemples, sa conversation qui auroit ému les cœurs les plus insensibles, sa patience dans les peines, son courage dans les difficultés, sa confiance dans le Seigneur, son union intime avec Dieu. C'étoient autant de modèles qui portoient à la vertu. Que la mort des saints est précieuse devant Dieu!

Mais à la place de ses cendres qui n'ont, après tout, existé que dans un seul endroit, partout ne puis-je pas retrouver cette digne amie de la vertu, dans ses écrits recueillis après sa mort, lus avec avidité, relus avec admiration, pour l'élévation des pensées, pour la solidité des réflexions, pour le pathétique des sentimens? Là, chrétiens, vous trouverez de puissans motifs pour faire le bien; ames affligées, un exemple frappant dans vos souffrances; mères de famille, une copie fidèle de la femme forte louée dans les livres saints. Chacun pourra choisir en ce précieux recueil ce qui lui paroîtra le plus convenable à son état, le plus conforme à son attrait. Ames sensibles, vous y puiserez surtout ce que l'amour pour le prochain offre de plus beau, de plus digne d'éloges : uniquement occupée du soin de plaire à Dieu, dont elle ne perdoit presque jamais de vue la présence, tantôt elle se livroit

à la contemplation de ses divins attributs, et dans le trouble ou dans l'affliction, composoit des cantiques spirituels qu'elle chantoit, et qu'elle apprenoit à sa famille, suivant le conseil de l'Apôtre: tantôt elle consacroit au prochain ses services, ses démarches et ses écrits. Vous, les bien-aimés du Seigneur, familles indigentes, vous, parmi tous ses frères, les plus chers à son cœur, parce que vous êtes plus conformes à Jésus-Christ, ah! c'est vous seulement qui fûtes le spécial objet de son zèle: pour vous soulager, elle ne se borna point à retrancher le superflu, elle prit habituellement sur son nécessaire, entra dans les détails les plus dégoûtans à la nature, se dévoua aux soins les plus pénibles et les plus industrieux de la charité, pour acquérir le droit de pourvoir aux besoins de l'ame, après avoir soulagé ceux du corps.

Combien la vie de madame de Combes des Morelles est propre à vous éclairer, à vous consoler, à vous rassurer même sur vos destinées éternelles, riches de la terre, hommes élevés par la naissance et par le rang au-dessus de vos semblables! ce ne sont donc pas seulement les petits, les ignorans, les simples qui seront sauvés, mais encore ceux de nos frères bien-aimés qui, nés dans l'opulence, dans la grandeur, ou qui doués de beaux talens, favorisés des dons du génie, déposeront tout au pied de la croix, préféreront à toutes les vaines jouissances de ce

monde cette pauvreté spirituelle, l'augure et le gage d'un bonheur sans fin : « Quand je considère dans l'Evangile, disoit notre Bossuet (1), » la parabole, ou plutôt l'histoire du mauvais » riche, et que je vois de quelle sorte Jésus-Christ y parle des fortunés de la terre, il me » semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siècle futur. Lazare, pauvre et » couvert d'ulcères, *est porté par les anges au* » *sein d'Abraham* (Luc, XVI.), *pendant que le* » *riche*, *toujours heureux dans cette vie*, *est* » *enseveli dans les enfers.* Voilà un traitement » bien différent que Dieu fait à l'un et à l'autre; » mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous » en explique la cause? *Le riche*, dit-il, *a reçu* » *ses biens*, *et le pauvre ses maux*, *dans cette* » *vie.* Et de là, quelle conséquence? Ecoutez, » riches, et tremblez : *Et maintenant*, poursuit-il, *l'un reçoit sa consolation*, *et l'autre* » *son juste supplice.* Terrible distinction! funeste présage pour les grands du monde! Et » toutefois, ouvrez les yeux : c'est le riche » Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son » sein, et il vous montre, ô riches du siècle! à » quelle gloire vous pouvez aspirer, si, pauvres » en esprit, et détachés de vos biens, vous vous » tenez aussi prêts à les quitter qu'un voyageur

(1) Oraison funèbre de M. le Tellier.

» empressé à déloger de la tente où il passe une » courte nuit. »

PRATIQUE.

Que d'instructions salutaires la vie, la mort de madame de Combes des Morelles adressent tout à la fois à mon esprit et à mon cœur! Pour que ces leçons ne soient pas perdues, 1.° si j'ai eu le malheur d'aimer le monde et la vanité, je me décide, après elle, à me désenchanter pour jamais de ces faveurs du siècle qui ne sont qu'illusion et mensonge. 2.° Je promets de m'attacher, après mon modèle, à des occupations graves, les seules dignes du chrétien, les seules qui satisfassent le cœur et donnent la paix à la conscience. 3.° Je m'accoutumerai à mettre par écrit et à relire souvent les réflexions que les événemens ou privés ou publics m'auront suggérées pour mon avantage personnel. 4.° Séparé d'amis vertueux, je charmerai la peine de l'absence, en leur écrivant non les nouvelles du jour, non le récit des affaires politiques, non les prétendus secrets des cabinets, mais tout ce qui pourra fixer notre intérêt mutuel sur les matières religieuses et sur les moyens de nous préparer une éternité de bonheur.

MÉMOIRES

DE MADAME CHARDON,

Née et élevée dans la religion prétendue réformée,

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.

Précis de ces Mémoires publiés à Paris chez P. G. Simon, en 1755.

Nous ignorons l'époque de la naissance de madame Chardon, ainsi que la partie de la France qui lui donna le jour. Douée d'un vrai mérite et présentant un heureux assortiment de talens rares et de qualités précieuses, elle fut les délices de l'honorable et nombreuse famille à la tête de laquelle elle a vécu. Le temps de son décès nous est aussi peu connu que celui où elle vint au monde. Cependant cette femme estimable a vécu sous le règne de Louis XIV, et l'éditeur de ses Mémoires, publiés en 1755, nous apprend seulement qu'alors elle n'étoit plus. Il nous la dépeint d'une gravité tempérée par la douceur, et qui séduisoit tous ceux qui l'approchoient; des savans recherchoient et goûtoient son commerce; sa piété étoit tendre et solide. Née dans le sein de l'erreur, elle y renonça courageusement, dès qu'une étude approfondie de la Religion lui eut découvert la vérité. Autant son zèle aveugle l'avoit

rendue ardente à faire des prosélytes à sa secte, autant ce même zèle, plus éclairé après sa conversion, la rendit active pour ramener au sein de l'Eglise ses frères égarés. Louis XIV, informé de sa science et de sa piété, lui envoyoit souvent de protestantes de qualité, pour qu'elle les instruisît, et il faisoit passer par ses mains une partie des aumônes abondantes qu'il consacroit à secourir celles des nouvelles catholiques qui se trouvoient dans le besoin.

Madame Chardon étoit intimement liée avec le grand Bossuet, à qui elle faisoit et dont elle recevoit de fréquentes visites. L'illustre Lamoignon l'honoroit aussi d'une estime et d'une affection particulière. C'est aux instances de ce magistrat célèbre que le public est redevable des mémoires dont nous offrirons le précis au lecteur, en y rapportant les propres expressions de la vertueuse néophyte.

« Etant encore d'un âge fort tendre, nous dit-elle, j'allois souvent dans une maison du voisinage, dont les habitans étoient catholiques. J'y voyois des filles à peu près de mon âge : je prenois grand plaisir à être dans une chambre où il y avoit une petite chapelle ornée d'un crucifix..... Mais ce qui me touchoit davantage, étoit la lecture de l'histoire d'une Sainte qu'on rapportoit avoir été enlevée au ciel par les anges : je sentis un grand désir de jouir du même bonheur ; être éternellement avec Dieu dans le séjour des bien-

heureux animoit si vivement mon cœur, que je ne pensois à autre chose. Je crus qu'il ne falloit pour y réussir, qu'être catholique : je dis à ces jeunes filles que je voulois l'être. Il me semble même que Dieu m'accordoit assez de courage pour exécuter mon dessein. Je donnai dans ce temps le peu d'argent que j'avois pour faire dire des messes pour une servante de ma mère, qui étoit morte. Mon projet étant venu à la connoissance de mon père et de ma mère, je fus punie, et j'oubliai sans peine ce que j'avois promis. Mon cœur s'étoit laissé gagner par mes yeux : dès que mes yeux ne virent plus rien, mon cœur ne sentit plus rien..... L'erreur prit de profondes racines dans mon ame, et tout ce que j'avois fait ayant attiré sur moi des soins plus assidus, je n'en devins que plus protestante.....

» Je fus mariée extrêmement jeune; et quoique dans cet âge j'employasse beaucoup de temps à cultiver les foibles avantages que la nature m'avoit donnés, je ne laissois pas de penser souvent qu'il falloit mourir; je m'instruisois avec soin des maximes de la religion que je professois; je lisois tous les jours avec application la sainte Ecriture; j'en écrivois et j'en apprenois plusieurs endroits. Mon cœur naturellement tendre se sentoit porté vers Dieu; j'avois, ce me semble, beaucoup de haine pour le péché; mais, hélas! que j'ai juste sujet de croire que mon cœur me trompoit, puisqu'en secret je faisois tant de choses contraires à ce que je devois à Dieu!..............

» Je m'étois rendue fort habile à ce que je croyois, dans la controverse, sur les matières qui divisent les catholiques d'avec les protestans : on me regarda comme un pilier de la religion que je pratiquois..... Jamais nous n'examinions les raisons des catholiques avec des yeux équitables; nous ne nous en occupions que pour y trouver des réponses. Le chancelier ayant averti mon époux que l'édit de Nantes seroit révoqué, il voulut en homme sage examiner si la religion dans laquelle on vouloit nous faire entrer, étoit aussi mauvaise que nous nous l'étions toujours imaginé. Cet examen me causa des douleurs incroyables; j'étois si fort prévenue, que je regardois comme une grande tentation tout ce qu'on faisoit pour s'éclaircir : je me jetai vingt fois à ses pieds pour l'obliger à tout abandonner.......... Mais ne pouvant rien gagner sur lui, je résolus de le quitter et d'emmener mes enfans : ils étoient tous d'un âge si tendre, qu'ils m'auroient suivie sans peine. Mille obstacles cependant m'empêchèrent d'exécuter mon dessein........ Ayant appris par M. de Lamoignon la révocation définitive de l'édit de Nantes, je fus frappée comme d'un coup de foudre..... Tout le monde pleuroit et formoit des résolutions, les uns par sensibilité, les autres par imitation, chacun prenoit son parti...... Liée par la promesse que j'avois faite de ne point enlever mes enfans, je résolus de m'en aller seule, pour rester fidèle à une reli-

gion que j'aimois, parce que je n'en connoissois pas les défauts. Je ne puis représenter ici les agitations cruelles que je sentois, lorsque je pensois que j'allois quitter mon mari et mes enfans; il sembloit que l'on m'arrachoit les entrailles; et quelque tendresse que j'eusse pour eux, je les aurois vu mourir avec joie. . . . .
. . . .

» Cependant mon époux avançoit fort dans son instruction, et tâchoit de me faire entrer dans les mêmes sentimens; mais, sans examiner s'ils étoient justes, je ne cherchai qu'à les combattre.... Je pris le parti de lui écrire une lettre sur les matières de controverse, que j'accompagnai d'une prière, par laquelle je demandois à Dieu ce qui étoit le plus utile pour le salut de mon mari. Enfin il se détermina à rentrer dans sein de l'Eglise...... Ma douleur fut excessive; les cris les plus affreux sortirent de mon sein; les pleurs les plus amers coulèrent de mes yeux. Mes enfans, attendris sur mon état, avoient beau, par leurs caresses et leurs protestations, vouloir adoucir ma peine, leur vue ne faisoit que redoubler ma douleur. Je les croyois perdus parce que je les voyois déjà dans le sein d'une religion que je détestois........ J'eusse voulu fuir, mais j'étois presque gardée à vue... Je me résolus donc à souffrir; et le désir du martyre se présentoit si vivement à mon esprit, qu'il me sembloit que je n'y arriverois jamais assez tôt. Marcher

sur les traces de mon Sauveur et de tant de saints, faisoit ma plus douce espérance.... Une femme se mit en tête de m'amener M. Blampignon, l'un des plus habiles curés de Paris : j'eus beaucoup de peine à le voir; mais mon mari m'en ayant priée, j'y consentis, à condition que je ne parlerois point. Je ne tins pas longtemps ma résolution; il s'énonçoit si bien, et avec tant de douceur et de charité, que je ne pus m'empêcher de lui répondre. Il me semble qu'il y eut plus d'esprit que de cœur dans cette conversation : comme elle n'eut pas de suite, ce qu'on y avoit dit ne fit pas grande impression sur moi. »

Madame Chardon rend compte ensuite de diverses conférences qu'elle eut depuis avec les évêques de Tournai, de Toulon, et avec l'abbé de Rubecq, mais qui n'eurent pas de meilleur effet que la première. « Cependant, continue-t-elle, des personnes dont j'estimois infiniment la piété et la science, persuadées de la vérité, se réunirent à l'Eglise. Ce coup m'étourdit; je ne savois plus que dire; je ne savois que penser, et je commençois à entrer en quelque défiance de mon savoir. Je me disois à moi-même : Seroit-il possible que je me trompasse? mais ces pensées n'étoient point assez fortes pour détruire ma prévention........

» Dans ce temps, on m'entraîna presque malgré moi à St.-Etienne-du-Mont, pour y entendre

dom Jérôme qui y prêchoit. En entrant dans l'église, je sentis une sainte frayeur; et mon cœur auroit dit, si je ne l'en avois empêché : *Le Seigneur est ici, et je n'en savois rien!* J'adorai Dieu, et je le priai avec beaucoup d'ardeur de me faire connoître ce qu'il demandoit de moi. Le sujet du sermon fut la charité.... Il me paroissoit qu'il y avoit dans ce discours des traits qui ne pouvoient être formés que par l'Esprit de Dieu; et tous les mouvemens du prédicateur ressembloient si fort à ce que je me figurois que la grâce pouvoit produire, que je ne pus m'empêcher d'être fort touchée. Je ne fis que pleurer tout le temps que je fus dans l'église; mais je regardai bientôt tout cela comme une tentation.

»....... M. Desmahis (1), mon parent, qui de ministre de la religion protestante, étoit devenu chanoine d'Orléans, m'ayant, dans une visite qu'il me fit, prouvé d'une manière frappante la nécessité de l'autorité, je commençai à sentir quelque trouble. Personne ne parloit religion mieux que lui; il ébranloit, par les réflexions qu'il me suggéroit, tout ce que j'avois cru autrefois

---

(1) Cet ecclésiastique qui, par esprit d'humilité, resta diacre toute sa vie, est auteur d'un excellent traité sur *la Vérité de la Religion catholique*, prouvée uniquement par la sainte Ecriture. Cet ouvrage, traduit du français en anglais, a paru dans cette dernière langue à *Newcastle*, chez *Edward Walker*, en 1799; il est lu avec beaucoup de fruit.

si solide. L'Ecriture ne me paroissoit plus si claire; je trouvois mille choses dans ma religion que je ne voyois point dans les livres saints, et mille choses dans ces saints livres que je ne voyois point dans ma religion..... Ma raison ne pouvant surmonter les difficultés qui s'élevoient dans mon esprit, je vins à ne rien croire du tout. Cependant mon cœur résistoit : cet état ne m'accommodoit point : je sentois que mon ame étoit créée pour d'autres biens que pour les périssables : il me sembloit que le plus sûr étoit de rejeter ces pensées de pyrrhonisme qui s'élevoient dans mon esprit; je voulois me sauver. Dans cette situation, je pris la résolution de me dégager autant qu'il me seroit possible de mes préventions, et d'examiner les religions, afin de suivre absolument celle qui me paroîtroit la meilleure. Jusque-là je n'avois songé qu'à combattre la catholique; mais alors je commençai à les examiner toutes : je jetai les yeux sur les quatre religions principales qui sont dans le monde; la raison et le bon sens me firent comprendre que je devois me déterminer en faveur de la chrétienne. Mais, lorsque j'en fus là, les difficultés me parurent encore plus terribles. Je trouvois mille sectes différentes qui assurent toutes qu'elles ont la vérité : je ne voulois plus en croire personne sur sa parole, et c'étoit un examen judicieux qui devoit me déterminer. Tout ce que j'avois entendu dire à tant d'habiles gens que la charité avoit

portés à me venir chercher, se présenta à mon esprit ; ce que mon époux m'avoit dit si souvent du 1.er chapitre du 4.e livre de Calvin, revint à ma mémoire; je voulus le voir par moi-même, et à mesure que je le lisois, il me sembloit que des écailles tomboient de mes yeux ; ce qui n'avoit point produit d'effet, tant que je l'avois regardé à travers ma prévention, commença à faire quelqu'impression sur mon cœur. »

La généreuse néophyte raconte les tentations qu'elle éprouva de la part de l'ennemi du salut, qui, craignant de perdre sa proie, mettoit tout en œuvre pour la retenir dans l'erreur : d'abord, il lui suggéra la pensée que sa tendresse pour son mari et pour ses enfans, étoit peut-être le seul motif qui lui faisoit envisager la religion catholique d'une manière moins défavorable qu'autrefois ; ensuite, lui représentant le bonheur d'une ame qui souffre la persécution ou la mort même pour Jésus-Christ, il allumoit dans son cœur un vif désir du martyre, et lui montroit l'Eglise protestante comme portant le caractère de la vraie Eglise, puisque, comme elle, elle étoit persécutée et affligée. « Agitée par ces différentes pensées, continue-t-elle, je ne savois à quoi me déterminer, et, dans l'excès de ma douleur, je dis mille fois avec le Prophète : *N'y a-t-il point de Dieu en Israel ? a-t-il oublié de faire miséricorde ? ses compassions sont-elles resserrées ? ne m'enverra-t-il pas quelques signes de sa*

bonté ! Dans cette extrémité pressante, mon ame refusoit d'être consolée par tout ce qui paroissoit sous le soleil, et souvent, pour trop sentir de choses, je ne sentois rien du tout. Mais, mon Dieu, lorsque vous paroissiez sourd à ma voix, vous travailliez à ma conversion; vous amollissiez la dureté de mon cœur, et vous prépariez vos voies dans mon ame. J'avois souffert de cruelles douleurs lorsque mon époux changea; mais ce que je souffrois dans cette dernière occasion étoit mille fois plus cruel. Dans la première, tout ce que j'avois de religion me soutenoit; je croyois faire mon devoir en lui résistant; et le témoignage que je me rendois, me fortifioit et me servoit de consolation. Je croyois souffrir pour la vérité, et ces souffrances portent leur récompense avec elles; mais lorsqu'il fut question de me déterminer, rien ne me soutenoit; je craignois d'être infidèle en cédant; je craignois, ô mon Dieu ! de combattre contre vous, en résistant; vingt fois le jour, le cœur percé de douleur, et les yeux baignés de larmes, je me jetois à vos pieds, n'osant prononcer une parole, et ne sachant que vous demander. Vous connoissiez, Seigneur, la sincérité de ce cœur qui vous adore; mon unique désir étoit de vous plaire et de vous consacrer ma vie; je voulois vous suivre, à quelque prix que ce fût; mais je ne connoissois pas le chemin dans lequel je devois marcher. Le démon se servit encore d'une nouvelle ruse pour me

surprendre : il me fit goûter les raisons de certaines personnes qui disoient qu'on pouvoit se sauver parmi les catholiques; que c'étoit la société la plus ancienne; que nos pères s'y étant sauvés, nous pouvions bien nous y sauver aussi;.... enfin, je vis le temps où il n'y avoit plus à balancer; il falloit signer ou entrer dans un couvent. Je crus qu'étant persuadée qu'on pouvoit opérer son salut dans la religion catholique, j'étois obligée de m'y réunir, pour demeurer avec mes enfans; je sentois bien que, si je ne les avois pas eus, je n'aurois pu signer, tant que mon cœur auroit fait la moindre résistance. Je pleurai beaucoup en signant, sans savoir pourquoi; car, depuis ce jour, je ne me suis jamais repentie d'être rentrée dans l'Eglise : mon époux me mena à la messe; j'y pleurai encore davantage, mais sans réflexion :..... je demeurai fort tranquille dans la communion de l'Eglise catholique, appuyée seulement sur ce que je croyois pouvoir me sauver dans cette société. Mais votre miséricorde, ô mon Dieu ! avoit bien d'autres desseins sur moi; vous commençâtes à m'ouvrir les yeux, en me faisant apercevoir les défauts de la religion protestante : dès que je me fus convaincue que ses principes ne pouvoient se soutenir, j'eus une extrême ardeur pour m'instruire. Guidée par votre grâce, je compris aisément que si je donnois à mon esprit la liberté de raisonner, de choisir, de décider, j'irois bientôt plus loin que les réforma-

teurs ; que me servant de cette liberté, je me ferois un système à ma mode. Je trouvai dangereux les principes d'une religion qui conduisent par des routes si différentes de celles qui sont tracées par l'Ecriture : tant de réflexions, et, plus encore, votre grâce, Seigneur, qui travailloit en moi, qui dissipoit mes doutes, qui fortifioit mes lumières, avoient effacé mes préventions...... Le schisme me fit horreur; je le voyois condamné par l'Ecriture et par les Pères ; je le voyois même condamné par Calvin, lequel, pour fortifier son sentiment, rapporte tous les exemples des fidèles de l'ancien et du nouveau Testament, qui, sans se séparer, supportoient les mauvaises pratiques et les fausses doctrines qui étoient tolérées par les conducteurs.

„ Je voyois à la vérité l'antiquité toute semée de gens qui faisoient des sociétés nouvelles, sous prétexte de réformer et de suivre de plus près la lettre de l'Ecriture ; mais je voyois en même temps ces sociétés condamnées par le corps de l'Eglise dont elles se détachoient ; je voyois ce corps subsister toujours, malgré les accusations des hérétiques, et demeurer la véritable Eglise, de l'aveu même des protestans... Il me paroissoit que cette société étoit séparée de toutes les communions du monde, et par conséquent pareille à celles qui se sont séparées de l'Eglise dans les siècles passés : on ne pouvoit faire le même reproche à l'Eglise catholique......... Ces

réflexions me conduisirent à reconnoître que l'unité si recommandée dans la sainte Ecriture, étoit d'une nécessité indispensable, et que cette unité ne pouvoit subsister sans autorité. Le démon m'embarrassa sur le lieu où je devois la placer. Après bien des doutes et des perplexités, j'eus enfin le bonheur de comprendre que ce qui fait le fondement de la Foi catholique, c'est le témoignage universel de toutes les générations de l'Eglise, consulté et attesté par le concert unanime de toute l'Eglise présente; que lorsqu'il s'élève quelque dispute sur laquelle il s'agit de décider, les évêques s'assemblent, mais que ce n'est pas pour faire de nouveaux dogmes; qu'ils ne sont dans le concile que des témoins qui doivent déposer de ce qu'ils ont trouvé établi dans leurs diocèses; qu'il n'est pas en leur pouvoir de faire un point; qu'ils ne peuvent que décider sur les témoignages, et qu'encore il faut que ces décisions soient reçues partout pour être un article de foi; que si les évêques agissoient autrement que par la voie des témoignages, leurs décisions ne seroient plus infaillibles; au contraire, on les regarderoit comme des novateurs, ainsi qu'il arriva au concile de Rimini.

» Je respectois tout ce qui étoit puisé dans la sainte Ecriture, mais la tradition étoit encore un point qui me faisoit de la peine; pour détruire ma prévention à cet égard, on commença par me montrer que cette Ecriture, de laquelle je ne

voulois point sortir, n'étoit reconnue elle-même pour Ecriture-Sainte, que par la tradition de l'Eglise. Les protestans qui, à l'égard du choix des livres sacrés, ne sont appuyés sur aucun fondement, en ont rejeté et en ont conservé selon le caprice des auteurs de la réforme; il me parut que cette diversité de sentimens entraîneroit à de grands embarras, puisqu'on ne sauroit pas même sur quoi il faudroit appuyer sa foi. On me fit remarquer que l'Eglise avoit toujours conservé les traditions avec respect; que dans tous les temps, depuis Adam jusqu'à Moïse, les fidèles n'avoient point d'autre moyen de connoître ce que Dieu vouloit qu'ils fissent, que celui de la tradition publique d'une génération à la génération suivante; que les Juifs fidèles qui sont venus depuis Moïse, se sont aussi confiés à la tradition, et qu'ils n'avoient point d'autre voie pour connoître la divinité des livres sacrés, et le sens des passages que ces livres contiennent, et les dogmes de foi qu'ils ne contiennent pas, comme ceux de la résurrection, du paradis et de l'enfer, qui ne sont pas proposés clairement dans les cinq livres de Moïse. C'est ce qui engagea ce grand législateur, en mourant, à leur enseigner le moyen par lequel ils devoient se conduire à tous égards : *Interrogez vos pères*, leur disoit-il, *et ils vous enseigneront* (1). On me fit remarquer, de plus,

(1) Deutéronome, chap. XXXII, ℣. 7.

que le même esprit avoit régné parmi les Apôtres : sans cela, ils auroient écrit pour l'édification de la postérité, dans les lieux où ils alloient porter l'Evangile, s'ils n'avoient pas cru que cette postérité pourroit, sur les choses de foi, s'en rapporter au témoignage de leurs pères : c'est ce qu'on appelle la tradition de l'Eglise. Saint Paul écrivant aux Thessaloniciens, les exhorte à demeurer fermes, en retenant les traditions qu'ils avoient apprises, soit de vive voix, soit par écrit. L'impossibilité où sont les protestans de marquer le temps dans lequel les dogmes et les cultes qu'ils blâment dans l'Eglise, se sont introduits, servit beaucoup à me faire connoître que l'Eglise tient de tradition apostolique tout ce qu'elle fait et tout ce qu'elle croit.....

» En examinant la sainte Ecriture, je crus reconnoître le dogme du purgatoire clairement établi par les paroles de Jésus-Christ lui-même, lorsqu'il enseignoit qu'il y a des péchés qui n'étant pas pardonnés en ce monde (pour la remise de la peine due à ce péché), le sont dans l'autre (1); et par l'idée d'une prison dont on ne sort qu'après avoir payé jusqu'à la dernière obole (2). Quant à la coutume de prier pour les morts et d'offrir pour eux des actes de pénitence, saint Paul (3) fait voir que tel étoit l'usage

(1) Matth. XII. 32. — (2) Matth. V. 25. — (3) I.re aux rinthiens. XV. 29.

dès le berceau de l'Eglise; et si les ames pour lesquelles les fidèles offroient ces actes d'expiation, eussent été dans le paradis ou dans l'enfer, à quoi auroient servi ces prières et ces pénitences? Enfin, Calvin confessa lui-même que la prière pour les morts étoit reçue dans toute l'Eglise depuis treize cents ans. J'en trouvai assez dans tous ces témoignages, pour me rassurer sur ce chapitre.... La Confirmation, que j'avois toujours regardée comme une pratique nouvelle, me parut établie dans les passages de la sainte Ecriture, sur lesquels mon esprit prévenu m'avoit empêché de faire attention. Je lus les Actes des Apôtres, dans lesquels je remarquai qu'ils imposoient les mains sur ceux qui avoient reçu le Baptême, afin de leur attirer les grâces du Saint-Esprit (1).

» Je remarquai encore que le soin que les Apôtres prenoient en passant par les villes, de demander s'il n'y avoit pas quelqu'un qui n'eût pas reçu le Saint-Esprit, ressembloit fort à ce que font aujourd'hui les évêques dans la visite de leurs diocèses... Calvin avoue lui-même que dans les temps apostoliques, l'imposition des mains étoit un sacrement, qui a même lieu depuis que les miracles ont cessé; mais de sa propre autorité, il assure qu'il n'est plus nécessaire de le pratiquer, et qu'on doit le retrancher. Je trouvai qu'il étoit plus sûr d'en croire l'auteur de l'Epître

(1) Actes, c. VIII.

aux Hébreux, qui met l'imposition des mains au nombre des dogmes essentiels, et des choses qui sont du fondement de la foi.

» Je passai ensuite à la considération de la confession :... je trouvai que dans l'ancien Testament même elle étoit ordonnée (1). *Quand quelqu'un, dit Moïse, sera coupable, il confessera en quel point il a péché; et le sacrificateur fera la propitiation pour lui à cause de son péché....* Dans le nouveau Testament, il est dit que les Juifs qui étoient baptisés par saint Jean dans le Jourdain, confessoient leurs péchés; et je reconnus que cette confession n'étoit pas générale, comme nous nous l'étions figuré, puisque saint Luc rapporte que depuis que l'Eglise chrétienne fut établie, *ceux qui avoient cru venoient confessant et déclarant leurs actions mauvaises* (2).

» Il me parut qu'on ne pouvoit douter que le dessein de Jésus-Christ ne fût que les ministres de l'Eglise engageassent les pécheurs à confesser leurs crimes, puisqu'il dit formellement à ses Apôtres, qui étoient les premiers pasteurs de cette Eglise : *Je vous dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* »

---

(1) Lévit. ch. v. ℣. 5, 6. — (2) Actes, XIX. ℣. 18.

Madame Chardon poursuivant toujours ses recherches sur l'existence et l'institution du sacrement de Pénitence, cite divers passages de saint Basile, de saint Léon, qui l'ont frappée davantage : puis, empruntant même l'autorité des ministres de la prétendue réforme, elle nous fait remarquer cet aveu important de M. du Moulin (1) : « Il est faux que nous disions qu'il » ne faut se confesser qu'à Dieu; il le faut faire » aussi à l'Eglise, aux pasteurs et au prochain » que nous avons offensé. »

Considérant ensuite les matières de la pénitence et de la mortification corporelle regardées avec tant de mépris et comme si peu utiles par nos frères séparés, elle en trouva la nécessité solidement établie, tant dans l'ancienne que dans la nouvelle alliance : les Ninivites ne se détournèrent pas seulement de leurs péchés, mais se couvrirent de sacs et de cendres, et ne prirent point de nourriture. Saint Jean prêchant la pénitence, se retire dans un désert pour joindre l'exemple aux instructions : là il se couvre de la peau d'un chameau, ne vit que de sauterelles et de miel sauvage. Jésus-Christ unit le jeûne à la prière, et les Apôtres recommandent cette sainte pratique à tous les fidèles : Paul avoue qu'il châtie son corps, et le réduit en servitude; enfin Thimothée s'abstient de vin, jusqu'à ce que le même

(1) *Nouveauté du Papisme.*

Apôtre exige qu'il en fasse un usage modéré pour remédier à la foiblesse de son estomac.

Le passage de saint Jacques, si souvent et toujours si victorieusement cité en faveur du sacrement de l'Extrême-Onction, fait sur l'esprit de madame Chardon l'impression la plus salutaire.

« Je trouvois, dit-elle, dans cet oracle, le signe sacré, c'est-à-dire l'onction qui doit être accompagnée de la prière. La grâce est la guérison du corps, quand elle est utile à la gloire de Dieu, et surtout la rémission des péchés. Calvin avoue que les Apôtres s'étoient servis de cette onction comme d'un sacrement, et néanmoins il le rejette. Son sentiment, qu'il ne fonde que sur la cessation des miracles, ne me parut pas d'un grand poids; si la conclusion étoit juste, il faudroit de même ne plus baptiser, ne plus confirmer, parce que les miracles qui s'opéroient à l'occasion de ces sacremens, ont cessé.

» Je passai ensuite à la considération de l'Eucharistie : le premier mouvement que j'eus, fut de déplorer la misère de l'esprit humain, qui a trouvé un sujet de scandale et de division dans un sacrement institué pour être un lien d'amour, de paix et de charité entre les chrétiens; la présence réelle a été un des dogmes auxquels mon esprit prévenu a le plus résisté. Je voulois toujours raisonner, et en raisonnant, je ne pouvois me former une idée juste. Je ne sentois pas que ce mystère est de la nature des autres que l'esprit

humain ne peut comprendre; dès que je vins à regarder ce sacrement comme un mystère, je ne cherchai plus à le comprendre; mais je cherchai seulement son établissement. »

La vertueuse néophyte repasse ici tous les types de l'Eucharistie sous l'ancienne alliance : les Israélites se nourrissant des victimes offertes à Dieu sur son autel; l'agneau pascal; la manne mangée et conservée dans le tabernacle; autant de figures frappantes du sacrement auguste du Corps et du Sang de Jésus-Christ, qui devoit, sous la loi de grâce et d'amour, servir de nourriture à tous les fidèles. Elle examine avec la même attention la conduite de Jésus, avant et après l'institution de ce sacrement, selon la coutume qu'il avoit d'insinuer les mystères avant de les accomplir; comme il fit de sa mort, de sa résurrection, de l'envoi du Saint-Esprit, de même il promit l'Eucharistie avant de l'instituer. Le 6.e chapitre de saint Jean lui parut impossible à expliquer, si l'on n'admet pas le sens dans lequel l'entendent les catholiques, et celui dans lequel l'ont entendu tous les Pères de l'Eglise : le consentement unanime des auditeurs de Jésus-Christ, à lui attribuer le sens de la réalité, sembla à madame Chardon un grand témoignage en faveur des enfans de l'Eglise. « Il me parut depuis, ajoute-t-elle, que les réponses que Jésus-Christ fait à ceux qui avoient de la peine à concevoir qu'il pût leur donner sa chair à manger, auroient été peu cha-

ritables, s'il n'avoit voulu leur donner qu'une figure, ainsi que le prétendent les protestans. Selon eux, ses disciples croient ce qu'ils doivent croire; ils croient qu'une manducation orale est impossible. Jésus n'avoit donc qu'à dire une parole en faveur de la figure, pour les retenir tous. A la place d'une telle explication, il assure, par un double serment, ce qu'il avoit avancé; il approuve le sens de la manducation orale qu'ils avoient donné à son discours; il condamne en eux le défaut de foi, et non pas d'intelligence. Ils étoient scandalisés, rapporte l'Evangile, parce qu'il leur avoit proposé de leur donner sa chair à manger : Notre-Seigneur, bien loin de répondre à cette difficulté, comme un protestant y répondroit aujourd'hui, leur assure avec serment ce qu'il a avancé, et pour leur faire comprendre qu'ils ont besoin de foi et non pas d'intelligence pour se soumettre à ce qu'il leur dit, il leur met devant les yeux le mystère de son ascension : *Que sera-ce donc*, leur dit-il, *quand vous verrez le Fils de l'homme monter où il étoit auparavant?* Je remarquai que les sermens ne s'appliquoient jamais à des locutions figurées, à moins que l'on ne sache que ces expressions figurées sont entendues clairement de ceux à qui l'on parle. Le serment confirme toujours le sens que donnent à nos discours ceux qui les entendent, et il est constant que Notre-Seigneur savoit bien que les Juifs auxquels il s'adressoit, enten-

doient, par la manducation de sa chair, une manducation orale. En expliquant leur pensée, il leur jure que, sans cette manducation de sa chair, ils ne peuvent être sauvés. Ce serment me parut une claire décision de notre différend. »

Après l'exposition et l'examen de quelques autres preuves tirées des paroles de l'Evangile, madame Chardon passe à l'institution de l'Eucharistie. Les apôtres, dit-elle, attendoient que Jésus-Christ accomplît en leur faveur la promesse qu'il leur avoit faite, de leur donner à manger un pain qui seroit sa chair, cette chair qu'il devoit livrer pour le salut des hommes; lors donc qu'ils le virent sur le point de mourir, bénissant le pain, et disant : *Prenez, mangez ; ceci est mon Corps*, ils jugèrent aisément que c'étoit son véritable corps qu'il leur donnoit, selon la promesse qu'il leur avoit faite.

« Je m'arrêtai ensuite aux paroles en elles-mêmes : il me parut que Notre-Seigneur, voulant enseigner que ce qu'il tenoit étoit véritablement son corps, ne pouvoit le dire en des termes plus formels : *Ceci est mon Corps, ceci est mon Sang*. Le Sauveur, pour faire comprendre plus facilement à ses apôtres ce qu'il faisoit, se sert des paroles de Moïse, lorsqu'il institua l'ancienne alliance. Les apôtres expliquèrent sans peine les unes par les autres; et ils crurent que leur Maître ne leur présentoit pas moins réellement son sang, qui est le sang de l'Agneau sans tache,

que Moïse avoit présenté à leurs pères le sang des victimes anciennes. Dans une nuit où Jésus-Christ vouloit leur donner les plus tendres marques de son amour, qu'il faisoit son testament, et qu'il instituoit le plus auguste des sacremens, leur auroit-il parlé d'une manière obscure et figurée?

„ Je considérai enfin ces paroles par rapport à l'avenir, et je trouvai que notre Sauveur, dont la charité est infinie, prévoyant le sens que son Eglise donneroit à ces paroles, auroit dit, en instituant l'Eucharistie : *Ceci est la figure de mon corps*, s'il avoit voulu qu'on l'entendît de cette manière.....

„ Je passai ensuite aux preuves que les protestans tiroient ordinairement de ces paroles : *Je suis le vrai cep, je suis la porte*, et je voulus les comparer à celles-ci, *Ceci est mon corps.* Je remarquai d'abord plusieurs différences entre ces expressions. La première, que Notre-Seigneur n'avoit point préparé ses Apôtres à croire qu'il voulût réellement devenir un cep et une porte, comme il les avoit préparés à recevoir un pain qui seroit son corps. La seconde différence, c'est que dans ces propositions, *Je suis un cep, je suis une porte*, il n'y a qu'une métaphore très-commune, où, par conséquent, on est toujours préparé; car il est fort ordinaire de s'attribuer ainsi les choses dont la qualité la plus reconnue est propre à représenter. D'ailleurs, Notre-Sei-

gneur ajoutoit aussitôt la qualité de ces choses qui l'avoit obligé de se les adopter. Si, par exemple, il dit : *Je suis la porte*, il montre aussitôt que c'est parce qu'il faut entrer dans la communion..... Personne ne fut scandalisé de ces paroles; mais il n'en fut pas de même, lorsqu'il dit qu'il donneroit sa chair à manger, et qu'il l'assure par un serment. »

La nouvelle et savante Catholique cite encore une foule de preuves à l'appui du dogme de la présence réelle. Après s'être heureusement convaincue de cette vérité consolante, elle examine avec une égale attention le saint sacrifice de la Messe : elle voit que Malachie avoit prédit que les holocaustes des Israélites, cessant d'être agréables à Dieu, *une oblation pure seroit offerte partout à son nom :* elle en conclut qu'il devoit donc y avoir un sacrifice public, propre à être substitué au culte de l'ancien temple; un sacrifice dont la victime et l'oblation ne vinssent pas des hommes; un sacrifice qui fût offert partout; un sacrifice dont l'oblation fût une victime pure : elle reconnut cette magnifique promesse accomplie toute entière dans l'Eucharistie catholique, et non ailleurs. « Je trouvai de plus, nous dit-elle, que ce sacrifice étoit marqué par tous les types de l'ancien Testament, aussi bien que par la prophétie de Malachie. » Ici sont exposées toutes les figures que nous offre la loi Mosaïque, et que nous ne répéterons point dans cet abrégé,

parce qu'elles sont généralement connues. Pour se prouver l'antiquité du sacrifice de la Messe, elle a recours aux plus anciens Pères de l'Eglise, dont elle cite les passages qui l'ont frappée le plus efficacement. Son esprit dès-lors convaincu, ses préventions se dissipoient à mesure qu'elle avançoit dans l'étude de la religion romaine. Une question cependant ne lui sembloit point encore suffisamment éclaircie, et lui faisoit de la peine : Pourquoi avoit-on réduit les fidèles à la communion sous une seule espèce? N'étoit-ce pas aller contre l'intention de Jésus-Christ qui, dans la cène, avoit aussi bien présenté la coupe que le pain, en disant à ses disciples : *Buvez-en tous?*

« Je parcourus donc, continue madame Chardon, tous les endroits de la sainte Ecriture, où il est parlé de la communion : j'y trouvai beaucoup plus de communions sous une espèce que sous les deux. Jésus-Christ, dans le 6.e chapitre de saint Jean, parle autant de fois de manger sa chair, de manger le pain du ciel, qu'il parle de manger et de boire; les promesses sont attachées au manger seul, aussi bien qu'au manger et au boire : les évangélistes, après avoir parlé des deux espèces dans le récit de l'institution, ce qui se fit avant la mort du Seigneur, nous parlent aussi d'une seule espèce dans la dernière Eucharistie que Jésus-Christ célébra avec ses disciples qui alloient à Emmaüs. On ne peut douter

qu'il ne soit parlé dans cet endroit, de l'Eucharistie, puisque dans le style du nouveau Testament, *la fraction du pain* désigne toujours l'Eucharistie...... Je conclus, après avoir examiné tous ces textes, qu'il n'étoit pas essentiel, pour communier, de prendre les deux espèces. L'Eucharistie a été instituée pour nous faire recevoir le Corps et le Sang de Jésus-Christ : on trouve l'un et l'autre dans chacune de ces deux espèces, le Corps du Sauveur ne pouvant plus être séparé de son Sang, parce que, comme dit l'Apôtre, il ne peut plus mourir.

» Anciennement tous les Baptêmes étoient faits par immersion; cependant tous les chrétiens s'en sont rapportés au témoignage de l'Eglise, qui a dit que cet ordre n'étoit pas essentiel dans le Baptême. Pourquoi ne pas rendre le même respect à son témoignage, au sujet de la coupe? D'ailleurs, nous voyons dans l'histoire ecclésiastique, que la coutume des premiers chrétiens étoit d'emporter chez eux le pain eucharistique; on ne fait aucune mention du vin consacré, ce qui prouve qu'il étoit dès-lors plus ordinaire de ne communier que sous l'espèce du pain.

» Convaincue par tant de choses, je sentis mes préventions s'évanouir sur ce chapitre; mes peines se tournèrent en désirs, et je ne songeai plus qu'à recevoir mon Sauveur de la manière dont j'étois persuadée qu'il vouloit se donner à moi. Je communiai, et ce que je sentis en com-

muniant me persuada plus vivement de la présence de mon Sauveur dans le sacrement de nos autels, que n'avoient fait toutes mes lectures : je ne puis m'empêcher en cet endroit d'élever mon cœur à Dieu, pour lui rendre des actions de grâces immortelles de la miséricorde dont il m'a prévenue et des consolations dont il a rempli mon ame. »

L'usage d'une langue inconnue, qui avoit d'abord troublé la nouvelle Catholique, lui parut, après un mûr examen, non-seulement licite, mais même comme nécessaire à la conservation des textes sacrés que l'Eglise emploie dans ses offices, et qui par des traductions multipliées deviendroient méconnoissables. « Il me sembla d'ailleurs, ajoute-t-elle, que ce devoit être une consolation pour les catholiques qui sont répandus dans les diverses régions de la terre, de savoir qu'ils parlent tous un même langage : c'est pour eux une preuve qu'ils sont tous enfans d'une même mère. » Elle se réconcilia aussi facilement avec l'invocation des anges et des saints : l'exemple de David priant les premiers de lui servir d'interprètes auprès de Dieu ; Jacob, au moment d'expirer, les donnant pour protecteurs à ses enfans ; saint Jean saluant dans l'Apocalypse l'ange de chacune des Eglises, et parlant de celui qui offroit sur l'autel d'or qui est devant le trône du Seigneur, les prières des saints ; enfin, les services rendus par Raphael au jeune Tobie. Tous

ces témoignages lui persuadèrent qu'il étoit non-seulement utile, mais agréable à Dieu d'invoquer ces esprits célestes, et que saint Paul ne condamne que les superstitions qui s'étoient introduites dans le culte que leur rendoit le peuple auquel son épître étoit adressée sur l'invocation des saints ; et comme elle insistoit à croire qu'ils n'avoient pas de connoissance de ce qui se passoit sur la terre, on lui cita le passage de l'Ecriture, qui nous représente l'Eglise triomphante dans la joie, lorsqu'un pécheur se convertit. Il lui fut alors aisé de comprendre que pour se réjouir d'une chose, il faut la connoître. Cependant ce verset de l'Ecclésiaste, dans lequel le Sage dit que les morts ne savent rien, et qu'ils n'ont aucune part à tout ce qui se fait sous le soleil, la troubloit beaucoup, surtout ayant souvent entendu nos frères séparés alléguer ce passage contre l'invocation des saints. Mais quelle fut sa surprise, lorsque, la Bible à la main, on lui fit voir, en montrant ce qui précédoit, que l'Ecriture ne rapporte ces paroles que pour les condamner et les faire détester. Elle frémit d'horreur à l'idée de la mauvaise foi avec laquelle les apôtres de l'erreur se servoient d'un passage qu'ils isoloient pour tromper les simples.

L'histoire de l'Eglise lui prouva ensuite l'antiquité du culte que nous rendons aux saints, ainsi que celle du respect que l'on portoit à leurs reliques et à leurs images. Ces deux points lui

tenoient fort à cœur; elle avoit peine à ne pas nous accuser d'idolâtrie, et à ne pas croire que nous allions contre ce commandement : *Vous ne vous ferez point d'images taillées, etc.;* mais lorsqu'on lui eut expliqué la doctrine de l'Eglise par rapport à ces objets, elle reconnut à cet égard comme à tous les autres, la pureté de la Foi catholique.

« Je n'eus pas besoin, nous dit-elle, de grandes instructions sur les reliques. Les os de Joseph que les Israélites transportèrent dans la terre de Chanaan ; ce soldat mort, ressuscité pour avoir touché les os d'Elisée; les malades guéris par l'attouchement des mouchoirs que les apôtres avoient portés, et même par l'ombre de saint Pierre, lorsqu'elle passoit sur eux, m'avoient disposée à avoir de la vénération pour les reliques.... Je n'eus pas de peine à regarder avec respect des ossemens dont Dieu se sert pour animer la piété des fidèles, surtout quand on m'eut fait lire dans Eusèbe, la lettre des saints de Smyrne, qui montre que, dès le deuxième siècle, l'Eglise honoroit les reliques des saints..... Nous examinâmes enfin la matière des indulgences. On me dit que, comme les ministres de l'Eglise peuvent imposer des peines aux pécheurs, ce que l'on appelle satisfaction, on croit aussi qu'ils peuvent dispenser de ces peines, ce que l'on appelle *indulgence :* cette puissance des ministres de l'Eglise est fondée sur le pouvoir que Jésus-Christ

a donné à son Eglise, lorsqu'il a dit à ses Apôtres: *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.* Saint Paul se servit de ce pouvoir, lorsqu'il eut appris le repentir de l'incestueux de Corinthe; il lui pardonna, et le déchargea de la peine qu'il lui avoit imposée...... Je demandai quelques instructions sur les cérémonies. On me dit que Jésus-Christ, qui nous instruisoit par toutes ses actions, avoit souvent accompagné ses paroles de certaines cérémonies, comme de se prosterner lorsqu'il prioit dans le jardin des Olives, d'imposer les mains sur ceux sur qui il vouloit répandre quelque grâce miraculeuse; les Apôtres oignoient les malades qu'ils vouloient guérir...... On me fit remarquer que plusieurs cérémonies servoient à imprimer un profond respect pour la majesté de Dieu, à soutenir et à exciter l'attention des peuples pour les mystères de la Religion, à réveiller dans l'ame le souvenir des choses saintes qu'elles représentoient..... Peut-on se trouver dans la maison de Dieu, et voir le culte qui lui est rendu, sans entrer dans un tremblement religieux, convenable à la gloire du Roi des rois, en présence duquel les rois eux-mêmes ne sont qu'un pur néant?..... Je fus contente de tout ce qu'on m'avoit appris.... Je compris l'utilité des cérémonies.... C'est par ces choses sensibles que la plupart des gens s'élèvent jusqu'à Dieu.... Je trouvai

qu'on m'en avoit assez dit pour me donner l'idée que je devois avoir des cérémonies, et que le reste seroit une curiosité peu utile pour moi et pour les autres. Il me parut même que des hommes médiocrement savans, et même, en certaines occasions, les plus savans, auroient de la peine à parler solidement sur la première origine de chaque cérémonie : les premiers n'ont pas lu ce qui reste de monumens anciens, et il s'en faut beaucoup que ces monumens anciens nous donnent la connoissance de tous les événemens particuliers... qui ont donné lieu à l'établissement de chaque cérémonie. C'est ainsi que je finis l'examen laborieux et pénible que j'avois entrepris ; après avoir parcouru toutes ces choses, je sentis un calme qu'il y avoit long-temps que j'avois perdu. Ma première tranquillité pouvoit s'appeler une sécurité, car j'étois contente, sans avoir examiné à fond si je le devois être ; la tranquillité que je possède est fondée sur toute la lumière dont je suis capable. » Alors la généreuse et fervente néophyte, pleinement convaincue de la vérité, peint son bonheur de la manière la plus touchante, en terminant ses mémoires par cette prière.

« Soyez à jamais béni, mon Seigneur et mon Dieu, de ce qu'après avoir éclairé mon esprit, vous avez enfin fixé mon cœur ! J'étois protestante par naissance ; grâces à vos soins, je suis catholique par choix : mes préventions sont

évanouies, et je suis mille fois plus catholique que je n'ai jamais été protestante. Que vous me récompensez magnifiquement, mon Sauveur, même dès cette vie, des peines par lesquelles vous avez voulu que je passasse! Je jouis d'une parfaite tranquillité dans le sein de celle que je ne haïssois que parce que je ne la connoissois pas. Eclairée à présent par les lumières que vous avez daigné répandre sur mon esprit, j'aime votre Eglise plus que ma vie, et je ne puis m'empêcher d'envier le bonheur de ceux que vous avez rendus dignes de souffrir en soutenant ses droits. Encore une fois, mon céleste Epoux, soyez à jamais béni, vous avez triomphé de mon esprit et de mon cœur; je vous consacre dans ce moment l'un et l'autre : mon esprit ne sera plus occupé qu'à méditer les célestes vérités; mon cœur n'aura plus de sensibilité pour les choses périssables : assez et trop long-temps ils ont couru l'un et l'autre après des ombres qui n'étoient pas capables de les remplir; mais enfin, grâces à vos soins, tout vous est soumis en moi, et je ne veux plus vivre que pour vous donner les plus tendres marques de mon amour. Faites-moi la grâce, mon Dieu, de réparer par mon zèle pour votre Eglise, le zèle aveugle que j'avois pour la religion dans laquelle j'étois engagée par ma naissance : que mon exemple et mes paroles ramènent aujourd'hui ceux qui veulent s'en éloigner. Faites-moi la grâce de réparer, par une grande

attention sur tous mes devoirs, les déréglemens de ma vie passée. Puis-je moins faire pour celui qui a tout fait pour moi? Vous n'avez rien négligé pour opérer ma conversion; vous avez surmonté mes résistances; vous vous êtes rendu le maître d'un cœur rebelle, d'un esprit aveugle; vous avez couru après votre esclave; je ne pouvois par moi-même retourner à vous, si vous n'étiez venu au-devant de moi; ma conversion et mon retour vers vous ont attendu votre miséricorde. Que de reconnoissance et d'amour une conduite si tendre demande! Mon Seigneur et mon Dieu, mon cœur est pénétré; que vous dirai-je qui ne soit au-dessous de ce que je sens? Oh! que les biens que vous avez préparés pour ceux qui vous aiment sont grands! Les avant-goûts, les prémices en sont dans mon cœur! Quand vous verrai-je face à face? quand me sera-t-il permis d'entrer et de me présenter devant mon Dieu? quand me sera-t-il donné de me désaltérer dans le fleuve de vos délices? Mon ame se consume en désirs : rompez, Seigneur, rompez les liens qui me tiennent attachée à la terre. Tandis que j'attends ce moment heureux, ce moment tant désiré, conduisez-moi par vos sages conseils; menez-moi dans les voies de la justice : vous avez rendu toutes mes pensées captives sous votre obéissance; vous avez pardonné les péchés de mon ignorance, pardonnez encore ceux que je commets à présent; que je vive de la vie de la

foi : donnez-moi la force de marcher d'un pas égal dans la voie de vos commandemens ; donnez-moi les lumières et la docilité dont j'ai besoin pour profiter des secours que votre Eglise fournit : faites, mon Dieu, qu'ayant à présent une religion de principe, et une piété d'ordre, j'avance à grands pas vers le but de ma vocation éternelle ; par Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Amen, amen.*»

RÉFLEXION.

A combien de retours salutaires sur nous-mêmes nous conduisent les mémoires de la nouvelle catholique ! que de combats elle eut à livrer à ses passions, et surtout à cet orgueil comme inséparable de la science, pour devenir docile à la voix imposante de la vérité, pour prêter à ses oracles une oreille attentive ! A demi éclairée, que d'assauts elle eut à soutenir contre l'ange séducteur, cet esprit si fécond en prestiges, en perfidies, en mensonges de toute espèce ! Mettez à la place de cette femme, grande jusque dans ses écarts, mille autres femmes de son rang, et placées dans la situation embarrassante où elle se trouva, auroient-elles montré le même empressement à proscrire l'erreur reconnue, à confesser solennellement leurs torts, à les réparer sans délai comme sans ménagement ? Frémissons, chrétiens, à la vue des écueils qui entouroient la respectable madame Chardon; bénis-

sons le Seigneur qui l'a préservée d'un funeste naufrage; mais ensuite que nous nous contemplions nous-mêmes : avons-nous assez d'un cœur pour remercier dignement le Bienfaiteur infini qui nous a fait naître dans l'arche sainte, hors de laquelle un déluge épouvantable nous auroit si misérablement engloutis ?

O honneur immortel de l'Eglise de France, illustre Bossuet, c'est bien ici le moment de reconnoître avec toi les inestimables avantages de la foi, le premier et le plus nécessaire de tous les dons, et qui amène les autres à sa suite; mais écoutons parler ce grand homme: « Une foi vive » est le fondement de la stabilité. D'où viennent » nos inconstances, si ce n'est de notre foi chancelante? Parce que le fondement est mal affermi, nous craignons de bâtir dessus, et nous » marchons d'un pas douteux dans le chemin » de la vertu. La foi seule a de quoi fixer l'esprit vacillant; car écoutez les qualités que » saint Paul lui donne : *Fides sperandarum* » *substantia rerum.* La foi, dit-il, est une » substance, un solide fondement, un ferme » soutien, mais de quoi ? de ce qui se voit dans » le monde ? Comment donner une consistance, » ou, pour parler avec saint Paul, *une substance* » et un corps à cette ombre fugitive? La foi est » donc un soutien, mais *des choses qu'on doit* » *espérer;* et quoi encore? *argumentum non* » *apparentium.* C'est une pleine conviction de

» ce qui ne paroît pas. La foi doit avoir en elle » la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous. » J'en sais la cause : c'est que vous craignez de » l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la » donne; c'est pourquoi tout tombe en ruine » dans vos mœurs, et vos sens trop décisifs em- » portent si facilement votre raison incertaine et » irrésolue.

» La foi est toute-puissante, et revêt l'homme » de la toute-puissance de Dieu : *Si vous pouvez* » *croire*, dit le Sauveur, *tout est possible à* » *celui qui croit. Oh! si vous aviez de la foi*, » dit le Seigneur, *comme un grain de sénevé*, » le plus petit de tous les grains, *vous diriez à* » *ce mûrier : Déracine-toi, et te plante dans la* » *mer, et il vous obéiroit*, et il trouveroit un » fond sur les flots pour y étendre ses racines. » Ainsi le grand miracle de Jésus-Christ n'est » pas de nous faire des hommes tout-puissans; » c'est de nous faire de courageux et fidèles » croyans, qui osent tout espérer de Dieu.

» Nous savons très-clairement que Dieu veut » que nous lui demandions notre salut et notre » conversion. Demandons-la donc sans hésiter, » assurés, si nous le faisons avec la persévé- » rance qu'il faut, que tout nous sera possible : » quand nos mauvaises habitudes auroient jeté » dans nos ames de plus profondes racines que » les arbres ne font sur la terre, nous leur pou- » vons dire : Déracinez-vous. Quand nous se-

» rions plus mobiles et plus inconstans que les
» flots, nous dirons à notre esprit : Fixe-toi là ;
» il trouvera du fond. Quand notre orgueil s'élè-
» veroit à l'égal des plus hautes montagnes,
» nous leur pourrions ordonner de se jeter dans
» la mer, et de s'y abîmer tellement, qu'on ne
» vît plus aucune marque de leur première hau-
» teur : osons donc tout pour de tels miracles,
» puisque ce sont ceux que nous savons très-
» certainement que Dieu veut que nous entre-
» prenions : osons tout, et pour petite que soit
» notre foi, ne craignons rien ; car il n'en faut
» qu'un grain, gros comme du sénevé, pour tout
» entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit
» le Sauveur ; je ne demande que la vérité et la
» sincérité, car il faut que le petit grain croisse ;
» Dieu qui l'a donné, le fera croître : agissez
» donc avec peu, et il vous sera donné beau-
» coup ; *et le grain de sénevé*, cette foi nais-
» sante, *deviendra une grande plante, et les*
» *oiseaux du ciel se reposeront dessus* ; les
» plus sublimes vertus ne viendront pas seule-
» ment, *mais y feront leur demeure.* »

PRATIQUE.

La lecture réfléchie des Mémoires de l'heureuse néophyte me fait prendre les résolutions suivantes : 1.° dans un siècle où tout est piége pour la vertu, où tout devient écueil pour l'inno-

cence, où la noble simplicité de la foi est travestie en objet de dérision, j'éviterai avec le plus grand soin le commerce des mécréans, des indifférens et des demi-chrétiens. 2.° Dans l'impossibilité d'échapper toujours à leur rencontre, j'étudierai avec zèle les principes sacrés qui m'attachent inviolablement au siége de saint Pierre, pour opposer au cri de l'imposture et aux hurlemens du blasphème, le calme, la solidité du raisonnement et les lumières d'un esprit éclairé et humblement soumis. 3.° Jusqu'au dernier soupir de ma vie, mes frères séparés seront le tendre objet de mes vives et secrètes sollicitudes; dans chacune de mes prières, je plaiderai leur cause; et plus j'approcherai du soir de ma vie, plus je ferai d'efforts pour arracher des victimes au démon, et pour obtenir des conquêtes à la véritable épouse de Jésus-Christ.

ADÉLAÏDE-RAIMONDE

DE MALÉZIEU,

COMTESSE DE CARCADO,

DÉCÉDÉE EN 1808.

Précis de sa Vie, écrit sur des Mémoires fournis par les témoins les plus respectables et les plus dignes de foi.

Adélaïde-Raimonde, fille de M. de Malézieu et de mademoiselle de Sainte-Marie, naquit en 1755. Elle réunissoit à tous les agrémens naturels cette vivacité aimable et spirituelle qui recéloit alors les qualités précieuses qu'elle développa dans la suite : pénétration qui saisit tout au premier coup d'œil; sensibilité profonde et généreuse qui sait agir et se priver, qui ne redoute ni soins, ni sacrifices pour goûter le bonheur de faire des heureux. Dans ses premières années on ne pouvoit la fixer, et il lui coûta d'apprendre à lire. Lorsqu'on lui parloit de la satisfaction qu'elle auroit à connoître des histoires intéressantes, Adelaïde, âgée déjà de six ans, répondoit : « Je n'ai pas besoin de ces histoires pour m'amuser. »

Madame de Malézieu, affligée de trouver dans sa fille un penchant si marqué pour la dissipation, voulut l'affoiblir en la fatigant de fêtes; et lorsqu'elles avoient passé comme un songe, la respectable mère, dont les intentions étoient si

pures, lui répétoit souvent : « Vous voyez, ma fille, d'après le chagrin que vous cause votre lassitude et votre ennui, que les plaisirs ne font pas le bonheur, et que le rire n'est pas le contentement. » Son aïeule, madame de Sainte-Marie, s'étant retirée à Mantes, ce fut auprès d'elle qu'Adélaïde se prépara à l'action la plus importante et la plus auguste, celle de sa première communion. Le vénérable doyen du chapitre qui la lui fit faire, se rappeloit, beaucoup d'années après cette touchante cérémonie, les beaux sentimens, la foi vive et l'amour que la jeune personne y avoit manifestés.

Elle étoit âgée de quatorze à quinze ans, lorsque sa taille, pour laquelle la nature n'avoit rien laissé à désirer, se déforma tout à coup; mais jamais on ne lui entendit exprimer des regrets d'un accident qui dérangea sa santé comme sa constitution. Elle cultiva de bonne heure la musique et le dessin, elle excelloit surtout dans ce dernier talent; mais dans la suite elle s'interdit un genre d'occupation qui, selon elle, lui faisoit perdre beaucoup de temps : peut-être ce sacrifice fut-il commandé par une secrète appréhension de flatter son amour-propre.

Sa famille, jalouse de lui procurer les avantages d'une éducation qui réunît d'une manière parfaite la culture de l'esprit et celle du cœur, la confia aux dames de l'abbaye de Saint-Antoine, sous le gouvernement de madame de

Beauveau. L'amour de la religion, le premier de tous les sentimens que les bons parens s'empressent d'inspirer aux êtres innocens qui leur doivent la vie, le goût des devoirs que le christianisme prescrit, et qu'il sait si bien faire aimer, se développèrent dans son ame tendre et pure. Sa piété active, douce, éclairée, aimable, étoit déjà un objet d'édification, lorsque l'infortunée princesse de Lamballe, alors âgée de vingt-huit ans, vint pleurer son époux, et passer la première année de son deuil à l'abbaye de Saint-Antoine. Y voir mademoiselle de Malézieu, et désirer de se lier avec elle, fut presque l'ouvrage du même moment pour l'aimable belle-fille du vertueux duc de Penthièvre. D'abord elle ne put lui refuser son estime; ensuite elle l'honora de sa confiance : bientôt elle lui voua le plus vif attachement, et ces nœuds si doux, la mort seule put les rompre. Applaudirons-nous à cette union, qui devint pour la jeune et encore légère Adélaïde, l'occasion de voir un monde séduisant et dangereux?

Madame de Lamballe, rentrant dans la brillante société où la rappeloient son rang et sa jeunesse, regrettoit vivement sa nouvelle amie : son cœur et la sympathie des deux caractères lui disoient secrètement qu'elle ne pouvoit plus se passer d'elle; mais l'usage n'admettoit dans la maison des princesses que des femmes mariées. La fortune de mademoiselle de Malézieu ne pouvoit

pouvoit lui faire espérer un époux dont le nom et les richesses la produiroient avantageusement sur le théâtre des grandeurs, disons mieux, des vaines pompes du siècle. Cependant la faveur lui sourioit ; elle eut d'abord une pension de son illustre amie, qui lui en obtint une autre sur la cassette de la reine, et qui réussit à lui faire épouser le *sénéchal de Molac*, *comte de Carcado*, vieillard infirme et religieux, veuf de mademoiselle *Poncet de la Rivière* et de mademoiselle *de Puységur*, modèles, ainsi que lui, de toutes les vertus chrétiennes.

Le vénérable vieillard fit à sa nouvelle épouse des avantages considérables, mais qu'elle eut la juste délicatesse de ne vouloir posséder qu'en usufruit. A l'époque de son mariage, elle avoit eu le chagrin de quitter une maison où elle étoit généralement chérie, et dont l'abbesse la considéroit et la traitoit comme sa fille. Bientôt connue et fêtée dans la plus haute société, présentée à la cour, elle vit de près ses illusions, et se laissa séduire par ces faux brillans qui offusquent les yeux de la jeunesse aussi enjouée qu'imprévoyante. Nous ne dirons pas qu'elle plut sans qu'elle cherchât à plaire, il est si difficile de se dégager des piéges d'un amour-propre trop souvent caressé ; il étoit d'autant plus nourri dans son cœur, qu'on ne peut disconvenir qu'elle faisoit le charme de la société. Ajouterons-nous que déjà sa vie étoit pleine, que ses jours se

montroient purs et sereins, que ses nombreux amis étoient choisis ; que chaque jour, avec un cœur noble, avec une sensibilité touchante et rare, elle pouvoit étendre le cercle de son bonheur en étendant celui de ses bienfaits ? Il est sûr que, sans être encore l'apôtre de l'humanité souffrante, elle offroit le caractère d'une généreuse amie des malheureux. Dans le tourbillon de ces plaisirs qui enchantent, et trop souvent dérobent tous les momens ; sachons-lui gré d'avoir déjà consacré son cœur à l'infortune et à l'amitié, et l'activité de son esprit à l'infatigable recherche du bien qu'elle pouvoit faire. Femme estimable et réservée, femme recommandable par des qualités précieuses, elle étoit surtout épouse tendre, et rendit parfaitement heureux les derniers jours du comte de Carcado, qui mourut peu d'années avant la révolution.

Malgré ces témoignages flatteurs et dus à sa conduite, qu'il y a loin encore de cette femme parfaite selon le monde, à la femme pieuse, charitable, digne d'être citée comme un modèle ! La comtesse de Carcado touchoit à sa trentième année ; cette ame élevée, si digne de saisir les caractères d'une vie véritablement religieuse, et d'apprécier le mérite des vertus et celui des sacrifices que ces vertus commandent, descendoit souvent dans son cœur, et n'en étoit pas satisfaite. Elle sentoit que la grâce l'appeloit à la perfection chrétienne, et combien ne s'en trouvoit-

elle pas éloignée ! Avec ce noble dévoûment au soulagement de l'indigence, avec cet ensemble d'actions habituellement régulières, le monde et ses fêtes l'arrêtoient encore. Le goût pour les spectacles qui, malgré les cris de la prévention, de la passion, de l'ignorance des maximes évangéliques, ne sont toujours que l'école des mauvaises mœurs, ce goût funeste, elle s'y livroit sans doute avec une sorte de réserve ; elle ne s'exposoit pas tous les jours au danger, et sous le prétexte qu'elle ne s'accordoit point sans cesse un délassement coupable, elle se croyoit innocente de le prendre de temps à autre. Ainsi se faisoit illusion cette ame naturellement droite et généreuse. Mais enfin le jour des miséricordes du Seigneur arriva : la voix du Tout-Puissant tonne dans la conscience de sa servante ; elle est terrassée, et ne se relève que pour obtenir sur elle-même un triomphe absolu.

Elle venoit d'assister à un sermon du célèbre Beauregard, qui fit retentir tant de fois les chaires de la métropole de la France de son éloquence foudroyante. Combien n'étoit-il pas surtout pressant et persuasif sur le danger des spectacles, sur le tort que des chrétiens ont de s'y trouver. L'homme de Dieu avoit ému profondément la jeune victime des vanités du monde. Ce jour même elle se trouva dans une société composée de ce que la cour et la ville avoient de plus brillant : là, poursuivie du précieux souvenir

des grandes vérités qu'elle venoit d'entendre ; inspirée par un courage soudain, disons mieux, par l'Esprit-Saint lui-même, elle fixe ses regards sur tout ce qui l'entoure, songe intérieurement aux sacrifices que le Ciel lui impose, recule d'abord à la vue de sa foiblesse, puis voulant et vaincre le respect humain, et se placer, par une déclaration solennelle, comme dans l'impossibilité de renouer jamais des nœuds qu'elle alloit rompre, elle se lève, et s'adressant à toute l'assemblée, elle dit avec calme et vigueur ces paroles : « Je viens d'entendre le Père Beauregard, et je n'irai plus au spectacle. » Ces paroles furent accueillies d'un rire universel. Alors, s'appuyant contre un meuble, comme pour se donner une nouvelle assurance, elle répéta plusieurs fois le même engagement, et son langage fut repoussé comme singulier et ridicule.

Après cette première victoire sur elle-même, elle ne tarda point à en remporter une autre qui fixa pour jamais ses pas dans cette route où l'on s'avance dans la plus haute perfection. Elle étoit à la campagne, chez son illustre amie la princesse de Lamballe ; elle reconnut et voulut éviter tout ce qu'auroient de pénible pour son cœur des adieux à tout ce qu'elle avoit tant aimé et honoré. Le lendemain matin elle partit secrètement à sept heures, et se rendit à Paris, au couvent des dames de Sainte-Marie, dans la résolution ferme de ne plus vivre que pour la vertu ; elle s'y mit

sans délai sous la conduite du vertueux *Texier*, prêtre de l'établissement des Missions étrangères, qui fut depuis l'une des glorieuses victimes immolées aux Carmes, en haine de la Foi. Jusqu'à ce moment heureux, sa vivacité naturelle, la légèreté de ses goûts, une vie répandue, et par-là même nécessairement dissipée, avoient éloigné madame de Carcado de l'esprit d'un long recueillement. Après avoir fait sa prière dans le saint temple, elle s'étoit plusieurs fois étonnée que ses amies y demeurassent dans le silence de la méditation, et quand elles lui parloient des délices d'une communication intime avec Dieu, ce langage lui sembloit inintelligible. Mais, chose étrange ! et grâces immortelles en soient rendues à celui qui seul change en un moment et les esprits et les cœurs ! la jeune veuve, naguère à tous les plaisirs du monde, n'est à la vertu que depuis un jour, et voilà qu'elle est conduite dans les voies de la grâce comme l'ancien partisan de la piété : l'homme de la droite du Très-Haut a promptement deviné les futures destinées de l'ame que le Seigneur a conquise. Il lui fit faire une retraite de neuf jours, pendant lesquels il lui interdit toute lecture, mais lui prescrivit pour exercice habituel la présence de Dieu, et pour méditation, *Dieu seul.*

Les ministres sacrés les plus expérimentés dans la vie spirituelle ont déclaré qu'ils avoient connu beaucoup d'ames privilégiées des dons célestes,

mais pas une qui eût fait en aussi peu de temps des progrès aussi rapides dans le chemin du ciel : bien peu sans doute parviennent aussi promptement à ce parfait détachement des choses extérieures, qui conduit à celui de soi-même. Après un court espace écoulé depuis son renoncement au monde, elle ne fut pas reconnoissable. Déjà cette femme forte ne tenoit presque plus à rien; elle se dépouilloit de sa fortune comme on quitte ses vieux habits, et les actes publics qu'elle fit à l'époque de sa consécration à Dieu, le démontrent jusqu'à l'évidence. Après s'être prescrit tous les sacrifices pour l'avantage des héritiers de son époux, elle parla contre elle-même sur ce que lui assignoit son contrat de mariage. Un article présentoit une difficulté que toute autre qu'elle eût cherché à expliquer en sa faveur. Elle abandonna la jouissance de la riche terre *des Faures*, pour une rente très-inférieure à la rente annuelle de ce bien : peu de temps après elle consentit à une réduction de la même rente. Elle renouvela depuis le même sacrifice en faveur d'une ancienne femme de chambre, dont elle vouloit assurer l'existence; elle réduisit donc encore sa rente viagère pour en assurer une à cette servante fidèle.

Cependant à cette même époque, il lui restoit encore des retours sur les vicissitudes qu'elle avoit éprouvées dans ses sentimens et dans sa conduite extérieure; elle se plaisoit à les ra-

conter, et c'étoit du ton le plus agréable et le plus attachant pour ceux qui l'entendoient; elle pesoit même un peu sur ce qu'avoient eu de brillant les différentes phases de sa vie. Mais bientôt toutes ces saillies piquantes d'intérêt, et qui pouvoient servir d'aliment à l'amour-propre, disparurent : celle qui avoit fait les charmes de la société par son amabilité, par ses grâces, par l'agrément de son esprit et la douceur de son commerce, en vint à s'oublier elle-même, à s'imposer un silence rigoureux sur ce qui lui étoit personnel, et à ne conserver de rapports avec ses anciennes amies, que pour les porter à la vertu, et pour les introduire dans le service de Dieu. Combien à cet égard, ses paroles furent efficaces, et ses entretiens salutaires !

Une des premières obligations que son cœur lui dicta, fut celle de se consacrer à l'éducation de ses neveux; mais telle étoit l'étendue de ses connoissances, tel étoit le charme avec lequel elle les développoit, telle étoit tout à la fois et la pénétration de son esprit, et la profondeur de ses études, qu'elle savoit enchaîner merveilleusement l'attention de ses élèves : elle leur rendoit si agréables jusqu'à des leçons de grammaire, qu'ils ne pouvoient s'y arracher pour se livrer aux amusemens de leur âge. C'est là surtout que la bienveillante institutrice faisoit briller une douceur, une égalité d'humeur, un caractère de patience admirable dans sa nouvelle carrière.

La généreuse servante de Jésus-Christ marcha bientôt comme à pas de géant à la suite du Dieu du Calvaire, et sur les pas des *le Gras*, des *Lamoignon*, des *Polaillon*, des *Vincent-de-Paule.* Elle sacrifia tout, temps, santé, repos, jusqu'au nécessaire, pour exercer des œuvres de miséricorde. Alors, plus que jamais, il suffisoit d'être malheureux pour intéresser son cœur. Celle qui avoit été enivrée des vaines jouissances du siècle ne connut plus d'autres plaisirs, d'autres besoins, d'autre existence que la prière et la charité. On ne sait, et l'on ne saura jamais tout le bien qu'elle a fait. On ne pouvoit deviner les bienfaits de ses journées qu'à la douce gaîté qui brilloit sur son visage, ou ses tendres sollicitudes pour le bien qu'elle n'avoit pu faire, qu'à la tristesse involontairement empreinte sur les traits de sa physionomie ; mais elle espéroit toujours dans la Providence qui soutenoit son courage et le fit souvent triompher.

Voilà ce que s'est montrée la pieuse veuve, je ne dirai pas aux derniers jours de sa belle vie, mais dès le principe de sa conversion. Remplie de bienfaisance, son ame n'avoit besoin que de l'influence sacrée du christianisme pour se porter aux élans d'une charité céleste. Cependant ce qu'elle fut d'abord dans le service de Dieu, et dans celui du prochain, elle ne le fut pas toujours avec la même mesure ; au contraire, nous la verrons chaque jour multiplier ses sacrifices et ses mérites.

Mais à la tête de ses bonnes œuvres, il en est deux surtout qui doivent attirer nos regards et provoquer notre reconnoissance. Qui contribua d'une manière plus spéciale à la conservation de la religion en France, pendant ces jours de deuil et d'humiliations, qui depuis vingt-cinq ans ont désolé cette belle France, l'objet de la jalousie des autres peuples ? Nous ne dirons point que cet apôtre presque invisible aux yeux d'un monde si étranger au christianisme, fut l'active et infatigable comtesse de Carcado ; nous nous contenterons de citer les faits principaux de cette partie de sa vie, et qui seront suffisamment éloquens par eux-mêmes. Quand le tonnerre de la révolution gronda sur ce royaume, elle avoit commencé depuis plusieurs années un divorce éternel avec la vanité. Entrée dans les voies de la perfection, elle y avoit fait les progrès les plus rapides ; la communion journalière avoit opéré en elle des effets admirables. Dépouillée de sa fortune, et réduite comme à la détresse par les premiers actes des ennemis du trône et de l'autel, elle s'étoit fait un bonheur et une gloire de marcher sur les traces d'un Dieu pauvre et délaissé. Un dénûment héroïque paroissoit son attrait dominant ; elle donnoit ou vendoit pour soulager l'infortune, non-seulement des vêtemens précieux et ses parures, mais jusqu'aux objets nécessaires, jusqu'à son linge ; et venant à manquer de tout, elle se réjouissoit de s'être ainsi réduite.

Telle étoit sa position, quand la trompette funeste de l'incrédulité sonna la charge aux quatre coins de l'Empire français, contre ce clergé respectable qui avoit fait de notre Eglise le plus bel ornement aux yeux de toute l'Europe. Qui ignore les caractères inouïs de cette atroce persécution? emprisonnemens, actes violens en tout genre, massacres horribles, noyades, déportation cruelle et qui entassoit sur les côtes des pays voisins des milliers de victimes dévouées, ce semble, à y périr de faim et de misère. Quel spectacle pour l'ame compatissante et tendre de la comtesse de Carcado! Dès le principe de cet affreux déchaînement, de cet acharnement sans exemple contre les paisibles et vertueux ministres du sanctuaire, qui préféroient de mourir à vivre infidèles à leur Dieu, à leur roi, comme aux vrais intérêts de leur aveugle patrie, sa maison devint l'asile de tous les prêtres persécutés; elle les admettoit à sa table, elle les traitoit avec les plus grands égards, et telle que l'épouse de l'empereur Maxime, elle les auroit volontiers servie, prosternée à leurs pieds, tant sa foi lui rendoit auguste leur sacré caractère. Elle leur indiquoit les familles auxquelles leur saint ministère pourroit être utile; elle faisoit de sa propre demeure un sanctuaire dans lequel tous les secours de la Religion étoient administrés.

Lorsque la persécution, toujours active, devenoit plus violente, lorsqu'un danger imminent

menaçoit et les prêtres et les fidèles qui étoient dans l'usage de s'assembler chez elle, alors elle se vêtissoit en paysanne, portoit des légumes ou des paniers de fruits, conduisoit les ecclésiastiques dans des maisons moins remarquables que la sienne, et faisoit savoir aux chrétiens jaloux de remplir leurs devoirs, l'heure à laquelle se célébroient les saints mystères dans ces nouvelles catacombes. Dans cette crise affreuse et d'une si longue agonie, où les prêtres refusant de prêter un serment sacrilége, étoient dépouillés, chargés de fers, immolés ensuite ou déportés, elle forma une société de dames animées de son esprit, qui réunirent un fonds considérable destiné à procurer à ces dignes confesseurs de la Foi la possibilité de se conserver à la Religion, soit en se cachant en France et s'y dérobant à la rage des bourreaux, soit en passant à l'étranger. Par un vœu formé en 1790, pour fléchir la colère de Dieu, on s'étoit engagé à donner, au terme d'un an, une somme qui devoit être employée à la bonne œuvre qui seroit jugée comme la plus nécessaire par les supérieurs ecclésiastiques. Ce pieux engagement avoit produit les premiers fonds de cet établissement. Ceux qui y avoient concouru et qui depuis s'étoient émigrés, furent fidèles à leur promesse. D'un autre côté, les secours sollicités par la bonne veuve et par ses dignes coopératrices auprès des familles restées en France, ont continué d'être versés dans cette caisse, aussi

long-temps que les besoins ont existé. Ce fidèle aperçu fait assez connoître toute la part qu'eut à la conservation du christianisme en France celle qui fut comme l'ame de cette généreuse et charitable société.

C'est à ce zèle magnanime envers les ministres du Très-Haut qu'elle dut la gloire d'être captive pour la foi de ses pères ; elle recevoit souvent chez elle un de ces nobles confesseurs ; instruit de ces fréquentes visites, l'un des membres les plus furieux du comité de sûreté générale, envoya des militaires pour l'y arrêter : n'ayant pu se soustraire à leurs recherches qui durèrent l'espace de six heures, le 15 janvier 1794, elle fut gardée le soir même à vue, et conduite en prison le lendemain. Si madame de Carcado n'eût pas eu pour règle de sa conduite cette droiture que commande l'Evangile, le prêtre, ainsi qu'elle-même, auroient échappé aux poursuites des satellites du crime. Ceux-ci furent si surpris du calme de leurs victimes, que le commissaire qui les escortoit, au lieu d'exécuter les ordres qu'il avoit reçus, crut devoir en référer au comité de sûreté générale ; l'ecclésiastique y fut conduit à trois heures du matin, et des ordres moins sévères furent rendus contre ce prisonnier. Condamné d'abord à être jeté dans une ancienne prison, il fut aussitôt conduit dans la maison des Carmes, dite alors maison de détention : ce ne fut que le lendemain que l'on y mena madame

de Carcado, et auparavant elle eut le temps de pourvoir aux plus pressans besoins de ce prêtre étranger dans Paris.

Le séjour de cette nouvelle captive dans cette maison fut de huit mois, et ce furent huit mois consacrés à la prière, à la pénitence la plus austère, et aux recherches les plus actives pour procurer aux personnes détenues avec elle tous les secours de la Religion. Dans ces tristes réduits où la terreur entassoit tant d'innocentes victimes dévouées à la mort, elle les consoloit, les animoit, les enflammoit d'un saint courage, en leur montrant le ciel, et le ciel sembloit être dans ses regards. Oh! surtout avec quel empressement, et quel parfait oubli d'elle-même, elle supportoit, immoloit tout pour assurer le salut de ceux qui se montroient les plus éloignés du royaume de Dieu!

Rendue à la liberté, elle se réunit à ses anciennes compagnes de bonnes œuvres pour consacrer, avec le débris de leur fortune, leurs soins et leurs veilles, aux vertueux et respectables infortunés sur la tête desquels pesoient ces temps si désastreux. C'est à ses amies intimes qu'il appartiendroit d'exposer ici tout ce qu'elle endura elle-même de misère, depuis la fin de son honorable captivité. Comment raconter dignement ce qu'il lui en coûta de peines, de contradictions, d'oppositions, de rebuts en tout genre, pour soustraire à la plus affreuse indi-

gence, et pour écarter d'un abîme de vices des enfans plus à plaindre encore que de simples orphelins, parce qu'ils se seroient infailliblement perdus, soit dans leur propre famille, soit dans un délaissement absolu? Lorsqu'un retour secret sur ses propres infortunes lui faisoit sentir la fatale impuissance de suivre pour tout être souffrant les nobles mouvemens de son cœur, alors, par une disposition qui présentoit le plus sublime effort de son amour envers Dieu, cette ame courageuse autant que résignée étoit prête, si Dieu l'exigeoit, à renoncer au seul bonheur qui la touchât, celui de répandre des bienfaits.

C'est cependant au milieu de ces privations universelles, qu'elle conçut un dessein magnanime: elle se proposa de créer une *Société de charité pour le secours de la jeunesse délaissée.* Recueillir les enfans abandonnés de l'un et de l'autre sexe, les arracher à la misère, à l'ignorance, à la corruption, leur chercher et leur ouvrir des asiles où ils soient nourris et entretenus, soignés et instruits, formés à la vertu et au travail; réparer les torts des pères insoucians, ou le malheur des mères indigentes; tel est le but de cette association respectable, formée sous la direction et sous les auspices de madame de Carcado, conçue dans son esprit, méditée dans son cœur, commencée au mois d'avril 1803, sans autres moyens que la piété et le zèle d'une charité intrépide, sans autres secours que ceux

qu'elle pouvoit attendre de cette Providence maternelle qui donne leur pâture aux petits des oiseaux, et devient l'appui du pauvre exposé sur la lande à la merci des ames compatissantes. Combien cette entreprise ne fut-elle pas d'abord vivement contredite! Mille obstacles s'élèvent à la fois, et la sainte veuve répond : « Non, Dieu n'a jamais refusé d'éclairer une ame qui ne veut qu'obéir et faire le bien ; heureuse s'il m'a trouvée digne de souffrir quelque chose pour son amour. » On lui dit : Mais ces enfans, qui les nourrira? « Celui qui nourrit les oiseaux du ciel. » Qui les vêtira ? « Celui qui revêt le lis des campagnes. » Vous ne pourriez même les recueillir dans ce pauvre réduit, seul asile qui vous soit resté sous le ciel. A cette nouvelle objection, elle réplique avec calme : « Le renard a sa tanière, et le passereau trouve son nid que la Providence lui prépare.

Le désir de connoître la volonté de Dieu est l'unique soin qui l'occupe. Bientôt elle intéresse tous les bons cœurs, et obtient du riche une partie de son superflu, comme étant le nécessaire du pauvre ; bientôt elle goûte l'indicible consolation de voir son projet devenir un établissement. Les dames qu'elle s'associe, et qui sont dignes d'une telle amie, comme elle est si digne de leur choix, la secondent et se disposent à la remplacer un jour avec le même zèle, la même charité qui l'auront elle-même animée.

Elles s'occupent, les unes de rechercher les *enfans délaissés*, les autres de les classer suivant leur âge et leurs facultés ; celles-là de solliciter les dons de la charité, celles-ci de les recueillir avec art et mesure ; toutes confient le fruit précieux de leurs quêtes à une administration sage et éclairée, composée de personnes les plus recommandables.

En peu de temps madame de Carcado devint mère adoptive de plus de quatre-vingts enfans, quoiqu'elle fût presque aussi pauvre qu'eux. Mais quelle étoit son ardeur, quelle étoit son industrie pour assurer au ciel l'empire sur ces ames innocentes ! Dans le premier mois du pieux institut, car nul détail n'est ici un détail minutieux, l'œuvre de Dieu ne se soutint que par un abonnement de *neuf sols*. Eh ! que de fatigues, que de courses, que de sollicitations, ajoutons que d'amères censures, que de rebuts humilians, et que la fondatrice voulut se réserver à elle seule, comme elle l'exigea de ses compagnes ! Jamais elle n'étoit plus tranquille que lorsque les secours sembloient devoir manquer ; elle écrivoit à ce sujet : « La conformité à la volonté de Dieu est, à mon avis, le noviciat de la bienheureuse éternité. Puissions-nous être toutes revêtues de cette disposition qui vient de la foi, de la modération et de l'amour. » Si on lui annonçoit qu'elle n'auroit plus de secours : « J'aime à voir, répondoit-elle, notre foi exercée ; notre œuvre a

pour base la confiance en Dieu. » Et elle alloit remercier le Seigneur. Dans sa foi vive et dans son entier abandon, elle comptoit sur Dieu comme si elle n'eût point agi, et elle agissoit comme si elle n'avoit pas dû compter sur Dieu. Elle disoit : « On ne fait rien de bien que dans le calme, et en demandant à Dieu la grâce de ne pas vouloir le tromper. »

Dès la première année, cette association put recueillir plus de trente enfans délaissés ; les années suivantes elle en fit élever près de cent en différentes professions, soit dans des maisons d'apprentissage, soit dans des maisons d'éducation ; car les circonstances et l'esprit même de l'institut ne permettoient pas une sorte d'établissement connu. Quel admirable sentiment que cette tendre sollicitude pour donner un asile et du pain, une éducation chrétienne et laborieuse, un état et des vertus à de jeunes infortunés qu'alloient se disputer le vice et la misère ! Mais voyez l'époque des temps les plus difficiles, et que la vertueuse veuve a choisis pour le principe de sa sainte œuvre ; vous avez compté la pénurie, je dirois mieux, l'absence de tous les moyens naturels propres à la faire réussir. Cependant dès 1808, c'est-à-dire dans l'espace de quatre ans et demi, cent quarante enfans avoient reçu les secours nécessaires à leur existence ; depuis trois ans, plus de quatre-vingts continuoient de jouir des avantages de l'éducation ; plusieurs

jeunes personnes avoient acquis un état, d'autres avoient été placées d'une manière heureuse et assurée.

D'après tous les soins vigilans qu'on ne cessoit de prodiguer à ces tendres orphelines, depuis l'institution, on en a perdu fort peu, et toujours les consolations les plus douces vinrent tempérer l'amertume de ces tristes séparations : répétons-le avec empressement et sensibilité, c'étoient des anges qui sembloient se détacher de la terre pour s'envoler vers leur demeure natale. Environ un an après le décès de la mère adoptive, on eut à pleurer une de ses élèves, jeune personne de seize ans, dont la mort laissa dans l'admiration et la douleur une communauté admirable elle-même par l'ardente ferveur de sa charité, autant que pour les travaux de son zèle. Résignée, tranquille, heureuse, la vierge mourante sembloit ne se souvenir de la terre que par sa reconnoissance envers ceux qui lui avoient appris comment il falloit vivre pour mourir avec quelque bonheur. Une jeune demoiselle s'étoit chargée autrefois de l'instruire; elle demande à la voir encore, et avec l'accent de la sensibilité la plus vive, semble déjà lui faire hommage de la félicité qu'elle devra, dit-elle, aux soins de sa charité. Ah! heureux soins qui sont ainsi récompensés! quelles privations, quels travaux ne seroient payés par de tels succès?

Parmi ces orphelines, il en étoit quelques-

unes sans doute qui ne répondoient pas avec reconnoissance aux peines de leurs bienfaitrices; il en étoit d'une humeur fâcheuse, d'un caractère obstiné qui se refusoit à toute espèce de culture: ces généreuses institutrices employoient toutes les ressources du zèle le plus ingénieux pour ramener ces mauvais naturels, pour donner à la plante sauvage un meilleur pli. C'est ici surtout que madame de Carcado se montroit plus mère encore que maîtresse. Après avoir épuisé les sollicitations et les plus tendres remontrances, elle prenoit chez elle pendant quelque temps les incorrigibles. Ses occupations, son âge, ses infirmités, rien ne pouvoit l'empêcher de traiter ces malades avec la compassion la plus soutenue. D'abord elle étudioit, et puis ramenoit doucement les coupables dans la bonne voie. « Ce sont, disoit-elle, de petits oiseaux dont les ailes ne sont pas assez fortes, c'est aux mères à les réchauffer dans leur sein. » Dieu se plaisoit à bénir des vues si pures, et madame de Carcado réussit constamment dans ce bel apostolat; comment le Ciel eût-il pu refuser d'exaucer des vœux qu'animoit une foi sublime? Elle avoit consigné par écrit quelques observations sur les moyens de soutenir son institut. On n'y voit rien sur la conduite à tenir pour se procurer des secours ou pour se faire des amis puissans: tout y est consacré aux vertus chrétiennes; elle y dit à ses chères compagnes: « Il y a surtout trois ennemis

plus à craindre pour nous, que ne le seroit un abandon absolu, ou l'opposition du monde entier. Ces trois ennemis sont : l'esprit de domination, l'esprit de contradiction, et l'esprit d'impatience, c'est-à-dire cette ardeur imprudente qui ne sait ni attendre Dieu, ni prendre patience avec les hommes, et qui renverse tout pour vouloir tout précipiter. » Le Seigneur ne cessa de couronner des intentions si dignes d'admiration et de respect. Dans cette œuvre, dont le soutien et les accroissemens ont quelque chose qui tient du prodige, quelle multitude de bonnes œuvres renfermées à la fois !

Mais cette œuvre qui rappelle si bien les plus beaux caractères de la maternité, absorba-t-elle toutes les pensées, se réserva-t elle toutes les affections de madame de Carcado ? Le croire, ce seroit bien peu connoître ce cœur qui ne se rassasia jamais un instant de faire du bien. Avec des infirmités habituelles, elle ouvrit constamment sa porte aux malheureux : pour le pauvre elle se privoit de tout, et même de la prière, qui faisoit ses délices ; c'est en gémissant qu'elle s'accordoit à peine le nécessaire. Ses meubles, ses habits disparoissoient peu à peu ; son dénûment trahissoit sa charité. Le curé de Saint-Sulpice fonde des écoles chrétiennes, et fait un appel à la piété. Madame de Carcado n'a plus rien qu'un double vêtement que la rigueur du froid lui rendoit trop nécessaire ; elle s'en dé-

pouille et l'envoie. Pendant l'espace d'environ cinq ans, elle visita constamment deux fois chaque semaine, un prêtre confessant la foi dans les fers ; ce vertueux ministre du Seigneur étoit renfermé au Temple, et la nouvelle Tabitha devint sa consolation. Pour cet acte de miséricorde, elle sut braver toute crainte humaine ; les intempéries des saisons, l'état habituellement souffrant de sa santé, la fatigue d'une longue route, sa demeure étant fort éloignée de cette prison. Peu de temps avant sa mort, et déjà atteinte de la maladie qui devoit la conduire au tombeau, elle ne put se refuser cette dernière démarche de son inépuisable charité, malgré toutes les objections et les instances de l'amitié déjà si justement alarmée de ses souffrances. Une personne malade réclamoit tous les secours de son cœur et de sa religion ; elle alla la chercher, la plaça dans sa chambre, lui donna son propre lit, et, malgré la situation pénible où elle se trouvoit elle-même, s'oubliant alors toute entière, elle lui prodigua les soins les plus tendres et les plus efficaces.

Son imagination, nourrie par un cœur si compatissant, lui faisoit sans cesse inventer des moyens de soulager toutes les misères. Elle avoit mis en usage aux assemblées de charité, pour les enfans délaissés, une pratique qui, constamment suivie, éveilleroit l'attention sur tant de maux à découvrir, à soulager. On devoit, à la fin des

séances, déposer sur un bureau les diverses demandes faites à chacune des dames, soit pour soulager une famille infortunée, soit pour adopter des orphelins, soit pour procurer une condition convenable à des domestiques abandonnés. Les vertueuses compagnes de madame de Carcado devoient se partager avec elle les informations à prendre et les démarches à faire pour procurer des secours. Elle avoit souvent pensé qu'un moyen propre à rassembler d'abondantes ressources pour une œuvre charitable, seroit que chacune des dames cherchât à s'en associer *quatre* autres, que chacune de ces dernières pût en engager *six* autres auxquelles elles feroient partager leurs sollicitudes, et qui, toutes séparément, obtenant de très-petites sommes, le nombre des personnes formât néanmoins chaque mois une masse considérable de secours. Ainsi, pour mettre en action cette idée d'une industrieuse charité, on auroit demandé aux dames composant l'assemblée, d'apporter tous les mois la somme de 100 francs; cette demande, au premier coup d'œil, eût semblé exorbitante. Mais il n'eût pas été impossible que chaque compagne de la sainte veuve trouvât quatre dames dont chacune pourroit quêter et réunir 25 francs par mois. Cependant ce nouvel expédient offrant encore des difficultés, ces quatre dernières pouvoient plus facilement en découvrir chacune cinq autres, qui n'auroient entre elles à obtenir que 5 francs par mois. D'après ce calcul,

une assemblée composée de douze dames, seroit assurée de disposer chaque mois de la somme de 1200 francs : ce plan n'a jamais été suivi.

S'il nous étoit maintenant possible d'entrer dans le détail particulier de chacune de ses vertus, il seroit aisé de conclure de cette fidèle esquisse qu'aucune des qualités précieuses qui ornoient cette belle ame, ne nuisit à l'autre, et que toutes réunies elles formèrent en elle un modèle accompli de la perfection chrétienne. Tous ceux qui l'ont plus spécialement connue ne pouvoient s'empêcher d'admirer cette noble simplicité, cette droiture de cœur, cette modestie touchante, cette piété humble, cette aimable hilarité, compagne ordinaire de la vraie dévotion; cette cordialité, la fleur de la charité, cette égalité d'ame qui ne se démentit jamais, même parmi les plus violens orages de la révolution, la résignation rare avec laquelle elle supporta la perte presque totale de sa fortune. Si nous avons dit qu'elle avoit un esprit assez occupé de la gloire de Dieu et du salut du prochain, pour imaginer continuellement des projets qui tous avoient ce double but, nous devons ajouter que bien loin d'abonder dans son sens, jamais elle ne conservoit une idée qui n'auroit pas eu l'assentiment de ceux que la Providence avoit chargés de diriger sa conduite.

Depuis le moment qu'elle se consacra au service du Seigneur, elle ne retourna point en

arrière ; sa vie ne fut plus qu'une suite non interrompue de bonnes pensées, de pieuses affections et d'actions saintes et héroïques ; elle dit, comme l'apôtre frappé d'un coup victorieux de la grâce sur la route de Damas, *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* et, fidèle invariablement à ce sentiment nouveau, elle ne vécut plus pour elle-même, mais toute entière pour Dieu et le prochain, elle mit sa gloire et son bonheur dans la croix. Nul événement, nulle tempête, nulle secousse, telle subite qu'on la suppose, ne lui ôta sa paix et sa confiance ; elle comptoit et s'appuyoit sur le bras de Dieu, qui vint souvent et comme d'une manière miraculeuse, à son secours, mais sans la dérober jamais à cet état de misère et de gêne dont elle faisoit un si précieux usage, et qui ne l'empêchoit ni de secourir une multitude d'infortunés, ni de procurer la gloire de Dieu de mille manières différentes.

Quoique restée dans le monde, elle voulut y vivre dans un esprit d'obéissance continuelle ; et par cette excellente disposition, malgré une imagination féconde qui pouvoit avoir quelque chose de trop ardent dans le parti du bien, elle rendit chaque jour plus sensibles ses progrès dans les voies de la perfection. Son bon esprit, guidé par celui de Dieu, lui fit sentir le mérite et l'avantage d'une soumission héroïque ; et de ce moment, n'ayant plus d'autre volonté que celle

celle de ses pasteurs et de ses guides, elle chérit leur personne, honora leur autorité, considéra, bénit et remplit leurs volontés comme celle de Dieu même dont ils étoient les représentans et les images. Elle se laissoit conduire comme un enfant; son zèle pour la gloire du Seigneur, son dévoûment pour le salut des ames, lui faisoient faire continuellement ce qui étoit, selon sa nature, au-dessus de ses forces; estimant comme rien sa santé, son repos, ses besoins, ses propres affaires, dès qu'il s'agissoit du service de Dieu, du bien spirituel du prochain. Quel hommage n'aurions-nous pas à rendre à ses autres vertus, à sa patience, à sa douceur, à son humilité si profonde, et qui ne se démentit jamais! Elle les portoit toutes au plus haut degré; jusqu'où ne poussa-t-elle point le mépris d'elle-même! Elle supportoit, sans paroître y faire la plus légère attention, des paroles et des manières désagréables dont tout autre amour-propre que le sien eût été choqué. Ce n'est pas qu'elle n'eût un fonds de vivacité et de sensibilité; mais ce beau caractère étoit sans fiel. Personne ne se ressentit jamais des procédés peu délicats, ou même offensans, que l'on eut quelquefois envers elle. Le Seigneur ne lui épargna point ces épreuves, mais alors son accueil n'en étoit que plus affable, sa physionomie ne s'en montroit que plus riante; ses prières étoient pleines d'intérêt, de ferveur même, pour les personnes qui l'avoient offensée;

et l'on ne peut rendre avec quel empressement elle se portoit à les servir.

Ainsi douce et humble de cœur, quelle conscience délicate ne montra-t-elle point encore! Elle étoit alarmée de l'apparence d'une faute : un peu moins de vigilance sur elle-même; la crainte de n'avoir pas assez promptement répondu à quelque inspiration ; à quelque mouvement secret de l'Esprit-Saint ; l'inquiétude d'avoir négligé certaine démarche, plus propre que toute autre à procurer le salut d'une ame qui ne profitoit pas des grâces du Ciel, voilà pour elle des sujets d'affliction plus vifs et plus profonds que n'auroient été pour des femmes pieuses, mais moins attentives, des fautes habituelles et même considérables, auxquelles on se laisse entraîner si souvent et presque sans reproche dans la société. Cependant sa piété fut trop éclairée pour n'être pas animée d'une juste confiance dans le Père céleste. Après avoir fait à l'homme de Dieu qui la conduisoit l'humble aveu de ses foiblesses, que la tendresse de sa conscience lui faisoit exagérer, un mot de sa part rendoit la paix à cette ame pure qui voloit à la table sainte, banquet délicieux auquel elle parvint à être admise tous les jours, pour payer au Seigneur un nouveau tribut d'amour et de reconnoissance de ses bontés infinies.

Nous avons parlé de ces temps désastreux où la vertu seule se trouvoit dans les fers, et où

elle étoit devenue l'ange consolateur de tous les détenus; mais que de secours spirituels, après sa sortie de prison, n'a-t-elle pas procurés aux dépens de sa vie! que de ressources lui ont dues les tristes victimes de la fureur révolutionnaire! Il n'étoit pas jusqu'aux persécuteurs même du christianisme, qui ne fussent l'objet constant de ses prières et de son zèle. Elle eut la gloire d'en ramener plusieurs aux sentimens de l'humanité et aux principes de la Foi. Cette conduite, remplie d'affection et de charité envers tous, l'innocent et le coupable, lui concilia le respect et la considération générale. Elle fut ainsi préservée de nouvelles arrestations dont elle courut souvent les risques. Fidèle aux égards qui sont dus à la naissance, au rang, aux dignités, elle n'étoit pas d'une charité moins affable pour l'artisan que pour l'homme puissant ou élevé au-dessus des autres. Elle eût dans son cœur préféré la visite du petit et du pauvre; mais en tout point sa conduite avoit pour principe un sentiment profondément gravé dans son ame, que tout ce que l'on fait en faveur du prochain, Jésus-Christ le considère comme fait à lui-même, et que toutes les ames rachetées au prix de son sang sont chères et précieuses à son cœur adorable.

Sa foi étoit tellement vive, qu'elle a souvent frappé les témoins de son profond anéantissement au pied des saints autels. Sa piété si sensible ne faisoit pas seulement une grande impression

sur les personnes qui se trouvoient auprès d'elle à l'église; mais elle excitoit encore l'admiration de ferventes religieuses dans les communautés où elle se trouvoit : là, comme abîmée dans la présence auguste de son divin Maître, on la découvroit dans les endroits les plus retirés de la maison sainte, long-temps prosternée, et donnant une édification générale aux épouses de l'Agneau.

Sa dévotion au divin Cœur de Jésus, au sacré Cœur de Marie, sa confiance dans l'assistance des Anges gardiens, rendoient pour ainsi dire toute-puissante la prière continue qu'elle adressoit au Ciel pour le salut d'une ame, et l'héroïque servante de Marie triomphoit sous son appui tutélaire de tous les obstacles qu'elle rencontroit dans les exercices de sa sublime charité. Son renoncement à elle-même, et l'oubli de sa personne, firent toujours l'étonnement et l'admiration de ceux qui la virent de plus près : elle porta ces deux vertus à une sorte d'excès, qui ne peut être justifié ou excusé que par la sainte folie de la croix, et que la sagesse humaine condamnoit. Quelquefois on la vit, entraînée par les soins extrêmes qu'elle prenoit, soit pour arracher une ame au démon, soit pour l'engager à faire un plus grand bien que Dieu demandoit d'elle, passer des jours entiers sans songer même à prendre ses repas, et se contenter d'un seul morceau de pain, si la faim lui rappeloit son extrême abstinence. Cette excessive austérité devoit

cependant lui être d'autant plus pénible, qu'elle avoit besoin d'une nourriture fréquente et substantielle; mais elle n'y songeoit pas, à moins qu'on ne l'y fît penser, tant la grâce élevoit cette ame choisie au-dessus de la nature.

Dans ses entretiens avec les personnes qui furent honorées de son intimité, ses paroles étinceloient du feu sacré qui consumoit son cœur. Quand elle parloit d'une matière qui lui étoit favorite, de la perfection chrétienne, elle développoit les idées les plus lumineuses, elle décéloit les plus beaux sentimens; ses paroles étoient éloquentes, ses pensées nobles; elle animoit puissamment au service de Dieu. Quelque temps avant sa mort, pendant l'avent et à la fête de Noel, elle ne voyoit plus que l'adorable Enfant de Bethléem; le Dieu Sauveur étoit, avec son auguste Mère, l'objet de tous ses discours : continuellement elle jetoit des regards enflammés sur une image de ce divin Maître à son berceau; elle charmoit, elle enlevoit tous ceux qu'elle entretenoit de cet objet sublime.

Ce ne seroit pas suffisamment faire connoître la pieuse veuve dont nous écrivons la vie, que de ne pas rapporter ici quelques-uns des sentimens qu'elle exprimoit dans ses lettres à ses respectables amies. Comme la Religion seule, et tout ce qu'elle inspire de grand, d'héroïque, l'occupoit toute entière, elle écrivoit au courant de la plume, bien étrangère au petit amour-propre

de soigner son style, ou de piquer par la singularité des idées. Quand son cœur s'épanchoit dans le sein de l'amitié, tout ce qu'elle disoit ou ce qu'elle confioit au papier sortoit de ce cœur si parfaitement dévoué à la gloire du Seigneur et au salut des ames.

Reconnoissons d'abord dans les paroles suivantes son parfait abandon à la Providence dont elle ne cessoit d'exalter les bontés et les miséricordes.

« Il faut dire, *O altitudo*, en voyant ce que la Providence opère par les voies en apparence les plus opposées au bien tel qu'on l'a conçu. Tout nous apprend à courber la tête, à céder de cœur à toutes les volontés de Dieu, avec un tendre et confiant amour.

» Je vous souhaite un cœur tout à Dieu sans nulle réserve, il est fait pour lui et pour lui seul. Mettez vos soins à détruire tout objet interposé entre lui et vous, ne fût-ce qu'une paille; que son amour consume tout, et que votre ame soit comme inondée de sa grâce.

» Oh! que Dieu fait bien toutes choses! et malgré les vives peines, les pesantes croix, les profondes blessures que ménage sa sagesse, sa bonté nous secourt si bien quand nous sommes près de succomber, qu'on reconnoît cette miséricorde à qui rien n'échappe et qui ne tente point au-dessus des forces. Vous aviez besoin d'un secours spirituel, il vous l'a envoyé au moment où il vous étoit le plus nécessaire.

» Eût-on pris plaisir à fabriquer soi-même le glaive qui blesse, c'est assez qu'on soit blessé pour que Dieu regarde avec une tendresse de mère. Si on lui tend les bras, il est vaincu; il n'a plus que de l'huile, du vin et du baume pour les plaies anciennes et nouvelles qui produisent le cours de la tribulation. »

Quel esprit de sagesse et de lumières a dicté les observations suivantes de madame de Carcado, sur la manière de s'occuper des œuvres de charité, et de traiter avec ses coopérateurs!

« Ne nous livrons à aucune occupation de charité, comme le font les ames jeunes et impétueuses: si Dieu vous accorde des consolations, puisez-y toute la paix qui vous est nécessaire; on n'en sauroit trop obtenir. Ce que je vous demande pour les assemblées de charité dans lesquelles vous vous trouvez, c'est de ne point parler par impatience; de vous recueillir en Dieu avant d'exprimer votre pensée; de ne jamais arriver aux séances avec une provision de déplaisances concentrées, vieillies, et qui après être restées long-temps renfermées, s'échappent avec inconvénient.... Lorsqu'on a peu de temps à soi, et que dans le sein d'une multitude d'occupations on ne sait pas ménager des momens de recueillement et d'oraison, tout se trouble, se culbute, c'est une fièvre de devoirs qui met dans une sorte de délire; il vaut mieux que certaines choses ne soient pas faites, que de perdre la paix.

Mais surtout que les personnes qui se consacrent à la même bonne œuvre, n'aient qu'un cœur, qu'une ame et qu'un esprit. »

Que de précautions puisées dans la charité la plus vive et la plus éclairée nous développent ses conseils suivans, conseils si propres à des ames qui se réunissent pour opérer le bien.

« Préservons-nous de l'affection du sentiment qui fait outrer la vue du bien ou du mal, et qui donne lieu à l'indiscrète vanité des jugemens. Méfions-nous beaucoup de nos moyens naturels, et soyons assurées qu'ils ne sont que des instrumens qui par eux-mêmes ne feroient rien qui fût solidement bon, et qu'ils nuiroient quelquefois sensiblement, si nous les comptions pour quelque chose : le recours perpétuel à Dieu, qui nous est si fort recommandé, nous fera tout opérer. N'oublions jamais, s'il est possible, qu'il doit être accompagné de renoncement à nous-mêmes, et de cette pensée si salutaire : Si Dieu n'y prend garde, je gâterai tout; et puis nous jeter confidemment entre ses bras : tout ira bien selon ses pensées, et non selon les nôtres. Ne nous flattons pas sans doute du succès, mais aussi ne nous affectons pas d'une certaine manière, quand tout ne parvient pas directement au mieux que nous avons espéré, et quand il tourne mal quelquefois jusqu'à décourager. (Il s'agissoit d'un établissement de charité en faveur de l'enfance.) L'enfance et la jeunesse ont tant de mobilité ! et nous-

mêmes n'éprouvons-nous pas des contradictions extraordinaires dans notre manière de penser, de sentir, de vouloir et d'agir? Tâchons d'abord d'affermir nos ames dans un certain aplomb qui ne se trouve qu'en Dieu. Plus nous détruirons en nous la nature, plus nous éviterons surtout d'agir et de décider par le sentiment du moment, plus nous ferons de bien à nos enfans. Mais si, nous livrant à chaque affection particulière, nous laissons à cette affection la faculté de nous émouvoir trop sensiblement, soit par le mécontentement, soit par la satisfaction, nous nous laisserons alternativement prévenir ou aveugler. Il faut que nous nous exercions à acquérir, en le demandant à Dieu, un calme doux et ferme; que nous résistions à l'impression, de quelque genre qu'elle soit, que produit en nous la nouvelle d'une variation dans la conduite de nos pupilles, dans les procédés des maîtresses. Ne gardons, autant qu'il nous sera possible, ni l'humeur qui saisit le cœur désagréablement et se manifeste toujours avec inconvénient, ni l'impatience qui rend déraisonnable, ni aucune émotion vive, même agréable. Ne nous laissons pas séduire par les témoignages intimes de confiance de ces bons enfans, qui sont ordinairement fort adroits à saisir nos foibles et à en profiter. Ici nous devons demander intérieurement à Dieu, lumière, force et miséricorde. Evitons de nous irriter quand on nous aura trompées, ou qu'on n'aura pas tenu ce qu'on

nous avoit si formellement promis dans l'effusion d'un cœur touché........ Si nous n'avons pas l'attention d'appeler Dieu fortement entre l'enfance que nous aimons, et nous, dans le moment précis où elle nous ouvre son cœur; si nous ne renonçons pas intérieurement à la satisfaction personnelle que nous procure sa tendre affection, pour la porter toute entière entre les mains de Dieu, nous ne ferons rien de solide; mais encore, malgré notre fidélité constante à ne rien dérober à Dieu, il faut nous attendre à des fragilités quelquefois déconcertantes : il ne seroit pas sage d'en perdre la paix. Sans doute il est utile pour notre ame et pour celles que nous conduisons, de prendre tous les moyens de la conserver. Quant aux ruses, aux mensonges, ces défauts méritent toute humiliation. Défions-nous de l'impression que fait à une jeune personne, et même à un enfant, le plaisir d'être écoutée et d'inspirer de l'intérêt. Nous sommes très-susceptibles de nous laisser gagner par la confidence que ces enfans nous font de leurs peines, et de les augmenter par notre commisération, plutôt que de les guérir. Il ne faut pas sans doute montrer une roideur qui les resserre, mais une manière moins tendre leur est quelquefois plus salutaire. »

Nous ne pouvons encore nous refuser à citer ces paroles simples, mais d'un si grand sens, mais d'une discrétion si juste, et qu'elle adressoit aux dames avec lesquelles elle s'étoit unie pour faire des œuvres saintes.

« Il y a des précautions qui concernent la disposition dans laquelle nous devons être par rapport les unes aux autres. 1.° Repoussons toute prévention; si l'une de nous se persuade que l'avis des autres l'emporte toujours sur le sien, ce sera un obstacle à ce que nous fassions le bien que nous nous proposons. 2.° Nous ne réussissons point encore à l'opérer, si l'esprit de contradiction s'insinue parmi nous, ou si seulement nous croyons qu'il existe dans l'une de nos compagnes. 3.° Nous ne serons pas plus heureuses, si l'esprit de domination s'empare de l'une d'entre nous, même quand ce seroit celle à qui l'on défère par un certain droit acquis. 4.° Nous ne recevrons point les bénédictions du Ciel, si, impatientes d'accomplir une chose qui nous paroît bonne, nous nous hâtons de la faire sans conseil, à moins d'une urgence réelle. 5.° Que, par attache à nos droits, nous nous formalisions de certaines infractions involontaires à une convention faite en simplicité de cœur, par le pur amour de l'ordre et du bien; que nous n'ayions pas mutuellement une indulgence toute miséricordieuse pour les fautes que nous pourrons faire en nous trompant; que nous craignions de nous les avouer, et de les réparer le plus tôt possible, alors n'entreprenons pas de faire le bien. Avec ces dispositions, nous ne pourrions raisonnablement nous promettre de le faire, sans tomber dans quelques manquemens....... Com-

battons l'esprit de contradiction par le renoncement et la condescendance, en tout ce qui n'est pas réellement nuisible au bien; opposons l'humilité, la défiance de nous-mêmes à la tentation de soumettre les autres impérieusement à nos propres idées. Calmons le feu de notre cœur, dans les occasions urgentes, et ne laissons agir que celui du Cœur de *Jésus-Christ* en nous. Ne craignons pas, dans une vraie nécessité, de prendre sur nous les suites d'une action nécessaire, pourvu qu'il soit réellement impossible d'attendre le moment de consulter. Ces occasions sont rares et ne peuvent être absolument abusives, du côté de la volonté propre, puisque nous désirons sincèrement accomplir celle de Dieu. »

N'est-on pas étonné d'entendre ces conseils d'une si parfaite spiritualité, sortir de la bouche d'une femme qui vécut long-temps au sein d'un monde frivole et plein de vanité? L'illustre vierge d'Avila se seroit-elle prononcée plus efficacement contre toutes les petites et méprisables passions qui quelquefois fermentent dans une ame consacrée au service du Seigneur et livrée aux œuvres extérieures de miséricorde?

Madame de Carcado étoit trop avancée dans les voies de la perfection, pour ne pas apprécier, en fille de la croix, le mérite attaché aux souffrances. Comme elle y anime, comme elle y encourage, dans la lettre suivante, une personne affligée!

« Que la foi vous porte au-delà du temps présent, perdez-vous dans l'immensité de la béatitude éternelle, où il n'y aura pas d'inquiétudes, de craintes, de douleurs, de tristesses; tous les incidens auront passé, tout ce qui nous affligeoit sera loin de nous, et tout ce que nous aimions sera probablement heureux avec nous, puisque nous courons la même voie. Fixons nos yeux vers le but, et puis faisons en sorte que tout ce qui nous affecte, ait de moins en douleur tout ce que les idées peuvent apporter de dédommagement aux peines les plus cuisantes; tout ce qu'elles peuvent donner de force et de bien-être au corps et à l'ame, pour les supporter; tout ce qu'elles peuvent apporter d'adoucissement, quand même ce ne seroit que celui d'empêcher les idées contraires, d'augmenter les véritables, par la prévoyance de maux qu'on n'aura peut-être jamais, et pour lesquels Dieu ne donne point de grâces, puisqu'il ne les destine pas. Je ne suis point aussi ennemie de l'inconvénient de se flatter à tort, que de celui de se peiner d'avance. L'un peut venir de la miséricorde de Dieu, l'autre non, parce que c'est anticiper sur les droits de l'avenir qui n'appartient qu'à Dieu. Je fais la guerre à l'imagination qui tourmente, je suis plus indulgente pour celle qui rassure; mais le mieux est de ne pas l'écouter du tout, de ne pas se nourrir d'espérances chimériques qui empêchent de donner aux sacrifices que Dieu de-

mande, leur étendue et leur mérite, comme de ne pas augmenter la somme des peines que Dieu nous envoie, par des ajoutés qui les rendent quelquefois insupportables. Qu'une résolution courageuse de ne rien refuser à Dieu nous élance dans son amour, dans son cœur, et nous absorbe avec tout ce que nous souffrons, tout ce que nous aimons, sans réfléchir davantage sur les causes et les conséquences. Dieu a sûrement des vues d'une miséricorde infinie, il en aura toujours, pourvu que nous voulions être à lui sans réserve, malgré nos fragilités et nos plus grandes fautes. Songeons que chacune de nos souffrances les expie déjà, et que, dans la mer des amertumes, se trouve une mer de grâces. Nous verrons les choses clairement dans la bienheureuse éternité. Heureux ceux qui nous y devanceront! Ne leur portons point envie, il nous appartient de souffrir : qu'ils jouissent; ne pensons en tout temps qu'à faire ce que Dieu veut, c'est là notre béatitude. »

La lettre qui suit nous donne la mesure de cette amitié forte et sainte, de cette amitié de sacrifices qu'elle portoit à ses meilleures amies, qu'elle n'aimoit que de ce sentiment qui unit entre eux les bien-aimés du Seigneur. Celle à qui ses conseils, ses encouragemens et ses vues vraiment célestes vont s'adresser, étoit alors malade et affligée :

« Oh! que Dieu a de grandes vues sur vous!

Oui je demande la patience pour cette position si pénible; je demande plus, je demande la sainteté. N'allons pas nous contenter de peu; puisque le bon Maître nous envoie beaucoup de douleurs et beaucoup de peines très-sensibles, ne craignons pas de solliciter une grande récompense. Ne vous étonnez point si vous éprouvez quelquefois des sentimens qui semblent d'autant plus éloignés de la sainteté, qu'ils avoisinent le dépit et le découragement. J'espère par la miséricorde de Dieu que vous ne vous y arrêterez pas, et qu'ils vous seront méritoires : j'entends louer votre patience, et j'en remercie Dieu..... Sainte Thérèse éprouvoit des maux à crier, et puis tout à coup elle se trouvoit soulagée lorsqu'elle avoit besoin de ses forces. Vous pouvez avoir la même espérance, puisque vous avez le même médecin céleste. Aimons la volonté de Dieu, soit qu'elle nous donne, soit qu'elle nous prive; car cette divine volonté est tout amour pour nous. Soyez sûre qu'elle vous tient captive dans la souffrance pour sa plus grande gloire, et dans la suite vous retirerez de ces épreuves les plus grands avantages. Toutes désastreuses qu'elles vous paroissent, elles vous vaudront de si grandes faveurs, qu'à la suite votre ame goûtera la joie et le bonheur..... Mais le présent est bien pénible, je le vois des yeux de mon cœur, et j'ai peine à le supporter.... Quand Dieu exerce une ame pour l'élever singulièrement à lui, il

réunit toutes les circonstances qui peuvent le mieux avancer son dessein; il sait si bien nous dédommager!..... Je viens d'entendre sur le bonheur du ciel un sermon qui donnoit le désir d'y aller; les souffrances préparatoires, les peines d'ame, de cœur et d'esprit n'y étoient pas oubliées; mais le résultat est si beau! et cependant au milieu de certains chagrins intérieurs, qui précisément y conduisent, le plus grand tourment c'est qu'on n'espère presque pas d'y atteindre. Cela même dans ces temps d'affliction purifie singulièrement le cœur par l'humilité, parce que ce manque d'espérance ne vient pas d'un défaut de foi, mais de la condamnation qu'on fait de ses fautes, par un grand amour qui nous est caché pour notre plus grand avantage. »

C'est toujours, il en faut convenir, une grande calamité pour la terre quand elle déplore la perte d'un généreux apôtre de l'humanité. La fin précieuse des saint Jean l'Aumônier, des Vincent de Paule et des Fénélon, devoit être pleurée de toute la terre. La vertueuse et si charitable de Carcado mérite bien sans doute d'être, après ces beaux modèles, un riche trésor pour ses contemporains. Pourquoi le Ciel le leur a-t-il envié? La femme forte, la rivale de toutes ces pieuses dames, formées jadis à l'école de l'homme de la miséricorde, avoit rempli son honorable et pénible tâche; elle fut appelée par le divin Père de famille pour recevoir sa récompense.

Madame de Carcado avoit accompli les desseins de la Providence. Hélas! elle n'avoit été choisie que pour jeter les fondemens de l'institut des enfans délaissés, et il ne lui fut pas donné d'en voir ici-bas le succès. Après cinq ans de sacrifices, de fatigues, de travaux tantôt couronnés de succès, tantôt accompagnés de grandes contradictions, cette femme admirable, dès longtemps mûre pour le ciel, découvrit le terme de sa carrière, et ce fut un effort de son zèle qui détermina sa dernière maladie. Sa mort précieuse ne fut ainsi que le dernier acte de sa charité. Frappée soudainement et d'une manière trop grave pour qu'elle pût se livrer encore à cette indifférence avec laquelle elle avoit coutume de se traiter, elle se résigna, quoiqu'avec peine, à recevoir de l'assistance, mais voulut au moins que son infirmité même fût utile à quelque malheureux. Elle appela près d'elle une mère de famille indigente, qui n'avoit nulle habitude, nulle idée même des soins qu'elle devoit donner. Elle sembloit placée auprès de la malade pour représenter la foule des indigens qui pleuroient déjà leur mère adoptive. Aux pieds du lit, sur un matelas, reposoient deux petits enfans de la pauvre femme, et que leur mère ne pouvoit quitter. Figurez-vous dans l'appartement une image fidèle de la chaumière où Jésus-Christ naquit. Il fallut qu'une attentive amitié vînt apporter tout ce qui étoit nécessaire pour que l'ancienne amie d'une prin-

cesse, pour que l'opulente comtesse de Carcado ne manquât pas des plus indispensables secours. Dans peu de jours le péril se déclara ; mais ici la mort pouvoit-elle être imprévue? Les derniers sacremens de l'Eglise avoient précédé l'extrême danger. Témoins de cette scène à la fois consolante et lugubre, vous ne l'oublierez point : au-dehors, l'inquiétude et la douleur de tous les amis des pauvres; autour de la couche funèbre, les larmes amères de l'amitié, les suffrages à peine comprimés de la vénération; dans son cœur, un doux mélange de confiance et d'affection. Tantôt fortifiée par le premier de ces sentimens, elle s'élançoit déjà par l'amour vers l'infinie bonté; tantôt on l'eût peut-être dit arrêtée par les vœux des infortunés et des ames vertueuses; mais non, la sainte veuve seule se jugeoit indigente, inutile, au moment où, environnée d'amis si dignes de l'apprécier, et qui tous à genoux au bord de son lit, formoient les vœux les plus ardens pour sa conservation. Lorsqu'elle reçut le très-saint Sacrement pour la dernière fois, elle répondit au ministre de Jésus-Christ qui lui demandoit quelles étoient ses dispositions relativement aux prières qu'on adressoit au Ciel pour son rétablissement, elle répondit avec l'accent de la simplicité la plus touchante, *tout ce que le bon Dieu voudra.* Aussi, disoit-elle encore avec un calme parfait à tous ceux qui pleuroient, *Dieu n'a besoin de personne.* Dans ce moment terrible et décisif,

elle offrit en elle cette union de sentimens qu'il n'appartient qu'à la Religion d'opérer. Grandeur et humilité, défiance de soi-même, et tout à la fois l'abandon le plus doux entre les mains d'un Dieu que l'on aima sans réserve. Quelle que fût l'élévation de sa foi et la profondeur de ses maux, son cœur s'occupoit encore de ses enfans; elle articuloit à peine quelques mots, mais des larmes de sensibilité lui échappoient. Qu'ils l'apprennent donc ici pour ne la plus méconnoître jamais, les coupables et trop aveugles détracteurs de la vertu; qu'ils l'apprennent cette vérité consolante, que la piété la plus héroïque ne rend pas insensible. C'est peut-être même au moment où le bon chrétien est près de quitter ceux qu'il aime, qu'il éprouve davantage la force de ces liens sacrés que la Religion divinise, loin de les condamner ou de les rompre. Depuis quelques années, madame de Carcado avoit manifesté une dévotion particulière pour le vingt-cinquième jour du mois, et ce fut le 25 janvier 1808, dans sa cinquante-troisième année, que mourut cette amie tendre des pauvres, qui avoit perdu les biens de ce monde et amassé des trésors dans le ciel. Après avoir couronné une vie dont la charité fut l'ame, par la mort précieuse des saints qui s'endorment un moment dans les douleurs, pour se réveiller au sein du bonheur et de la gloire, laissant une mémoire chère aux malheureux, des regrets à jamais durables à ses amis,

ainsi qu'à tous ceux de la religion et de l'humanité, elle fut inhumée à Saint-Sulpice. On avoit conduit chez elle les quatre-vingts enfans délaissés qui devoient accompagner le convoi. Quelle belle oraison funèbre! quel éloquent hommage rendu à la vertu! Quel témoignage éclatant du bienfait et de la reconnoissance! Mais dans Paris, quelle consternation parmi tous les gens de bien, aussitôt que la nouvelle de cette mort se répandit dans la capitale! Alors on vit s'accomplir cette prédiction des livres saints : Le jour de la mort du juste sera celui de son triomphe, c'est dans ce jour qu'il sera béni : *Justus in die defunctionis suæ benedicitur* (1).

On vit alors commencer cette justice éclatante qui, faisant taire toutes les passions et tous les préjugés, a rangé la sainte veuve parmi les bienfaiteurs des pauvres : c'est au moment où l'on eut le malheur de la perdre, que l'on parut sentir plus vivement, évaluer avec plus de reconnoissance tout ce que l'on devoit à ses soins multipliés, ainsi qu'à ses vertus.

Quelque temps après la mort de madame de Carcado, on lui fit un service funèbre, sans pompe, sans apprêts, où assistèrent les dames associées et quatre-vingts enfans délaissés, qui redemandoient au Ciel la bonne mère qu'ils avoient perdue : réunion simple et touchante! beau cortége de la

---

(1) Eccle. 1. 13.

vertu! Là coulèrent encore les pleurs de l'amitié, les pleurs de la reconnoissance, les pleurs de la piété filiale : doux hommage bien digne sans doute de celle qui, pendant toute sa vie, offroit en elle le plus respectable et le plus aimable modèle des vertus chrétiennes. Après la cérémonie, les enfans délaissés se rendirent avec le cortége au lieu où leur mère les rassembloit, et l'un d'eux, qui depuis ne s'est point démenti, prononça son éloge funèbre : « Baignons de nos pleurs, disoit le pieux enfant, le triste mausolée qui la dérobe à nos yeux, et promettons sur sa cendre qu'un jour on dira de nous : ***Ils étoient dignes d'avoir une telle protectrice.*** C'est là le seul éloge qui convient à notre mère, c'est ce que la reconnoissance nous prescrit. Appliquons-nous donc à imiter et à parvenir à cette couronne immortelle qui maintenant rayonne sur sa tête pour toute l'éternité, et puissions-nous obtenir un jour cette ineffable faveur. »

Cependant à l'admiration et au respect pour la mère adoptive des orphelins, se joignit un intérêt universel en leur faveur; et si la charité publique ne put les dédommager d'une perte sans doute irréparable, on s'efforça de les consoler par les témoignages multipliés d'une bienveillance qui leur devint plus nécessaire que jamais. Un an s'étoit écoulé depuis son décès; à cette époque on voulut offrir un solennel hommage à la mémoire du juste qui causoit tant de

regrets : une oraison funèbre, prononcée dans l'asile où la pieuse veuve avoit répandu tant de bienfaits, renouvela toutes les douleurs, ou du moins leur donna comme une nouvelle amertume. Un des plus vertueux et des plus éloquens orateurs de la métropole de la France, parut dans cette circonstance ce qu'il s'est toujours montré dans mille autres, le digne et noble organe ou de l'admiration, ou de la reconnoissance, ou des regrets publics. L'homme de Dieu qui sait si bien honorer et son état et sa patrie, termina son discours d'une manière si heureuse, que nous ne pouvons nous refuser à la satisfaction de le citer ici, non comme à la dérobée, ainsi que nous l'avons fait plusieurs fois dans le cours de cette vie, mais en rapportant ses propres paroles, soit aux enfans délaissés, soit à ces vertueuses amies de madame de Carcado, et qui lui avoient succédé dans son humble et précieux ministère :

« Vos larmes, chers enfans, ont commencé son éloge, plus éloquemment que ne pourroient le faire nos discours; il vous reste à l'achever par vos vertus. Hélas! si dans ces momens douloureux, le Ciel lui avoit accordé de vous réunir encore une fois; s'il lui avoit été donné de bénir encore ses enfans de ses mains défaillantes, et de vous exprimer les derniers vœux de son cœur, de ce cœur qu'après Dieu vous occupiez tout entier, quelle eût été l'effusion de sa tendresse et le langage de sa foi?

» Chers enfans, vous eût-elle dit, je ne vous verrai donc pas croître sous mes yeux; je ne jouirai pas du bonheur que mes soins vous ont préparé; mais je ne vous laisse pas orphelins, la Providence fut votre mère, honorez-la par votre piété, elle ne vous abandonnera jamais; aimez Dieu, glorifiez-le dans quelque condition qu'il daigne vous placer; soyez sages, modestes, laborieux surtout; le travail vaut mieux que la fortune, parce qu'il préserve également, et des dangers où l'indigence entraîne, et des vices où les richesses conduisent trop souvent. Honorez les ames vertueuses qui se dévouent à me remplacer près de vous, vous leur devez plus que la vie, c'est à vous de mériter leurs soins par votre attachement et votre fidélité à y répondre.

» Et vous, Mesdames, ne vous semble-t-il pas être ici dans le sanctuaire de la charité de Jésus-Christ? De toutes parts elle vous presse et vous enveloppe, pour ainsi dire, de ses piéges innocens. La vue seule de ces enfans arrachés à l'indigence et à tous les vices, leur candeur, leur infortune, leurs foibles travaux que vous verrez couronner, ah! tout leur assure votre intérêt; l'exemple vous est donné, et quel admirable exemple! ce qui fut entrepris, exécuté pour la gloire de Jésus-Christ et le bien de l'humanité, par une femme pauvre, infirme, sans autre appui que la Providence, sera-t-il dit que tant d'ames chrétiennes, tant de cœurs généreux consenti-

roient à le voir périr? Dans les dernières émotions de la sensibilité, peut-être cette ame vertueuse se rappela votre piété, votre intérêt. Son cœur alors retrouva le repos; ame sensible autant que noble et courageuse, non, votre espoir ne sera pas trompé; j'en atteste toutes ces mères que le zèle et la charité réunissent en ce jour autour de votre famille infortunée,.... et leurs filles vertueuses, jalouses déjà de les imiter! J'en atteste leur sensibilité qui s'attendrira sur l'enfance, leur amour pour la religion qui leur fera chérir ces ames innocentes rachetées du sang de Jésus-Christ, et dont la place est marquée dans le ciel. Il restera ce monument de vos vertus, il subsistera tant que l'indifférence générale n'aura pas éteint parmi nous la dernière étincelle de la charité avec le dernier sentiment du zèle pour la religion, les mœurs et la société. »

Femme digne des jours d'or de l'Eglise, vertueuse de Carcado, vous, la tendre et visible Providence ici-bas de tant d'infortunés, oh! que de larmes auroient continué de couler, que de soupirs n'auroient point été arrêtés, que d'affreux cris de la misère aux abois n'auroient point été comprimés, si la fin de votre vie eût ressemblé à vos premières et florissantes années, où la faveur, l'amitié, les caresses des grands du monde, vous offroient de si douces illusions! Que le choix que vous fîtes dans votre trentième année, fut sur votre personne une faveur signalée

du

du Ciel, et que votre sort est digne d'envie, pour avoir su répondre à la voix du Très-Haut, pour avoir su marcher, sans détourner la tête, dans les voies nouvelles de la pénitence et de la charité!

Sainte veuve, quelle est aujourd'hui votre glorieuse et éternelle destinée? sans doute que dans les parvis sacrés de la magnifique Jérusalem, enivrée d'un torrent de délices, vous jetez un regard d'alégresse et d'amour sur vos nombreux enfans adoptifs, et que vous rendez mille actions de grâces à votre divin Bienfaiteur, pour mettre sur vos lèvres des aveux si heureusement opposés à ceux de ce vénérable personnage, qui s'écrioit avec amertume : Mon Dieu, vous avez multiplié ma famille, *multiplicâsti gentem*; mais vous n'avez pas justifié ma joie, *et non magnificasti lœtitiam* (1).

A la place de cette indicible félicité que va sans doute goûter à jamais celle qui fut ici-bas la glorieuse rivale des Miramion, des Lamoignon, hélas! je vous le demande à vous, malheureuses victimes de la vanité, à vous, établies dans le poste brillant où se trouva la jeune de Carcado, hélas! quel seroit son malheureux sort pour une éternité, si elle y fût restée toujours auprès de vous? « Dans les fortunes médiocres, nous dit un grand homme, l'ambition encore tremblante se tient si cachée, qu'à peine se con-

(1) Is. IX. 3.

noît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout d'un coup élevé aux places les plus importantes, et que je ne sais quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possède plus; et si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostôme : C'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux (1). »

A qui dois-je ici appliquer la réflexion du grand Bossuet ? est-ce à vous, aveugles dupes d'une fortune qui vous enchaîne à son char, ou à cette femme forte et héroïque qui sut si noblement briser ses fers ? Décidez vous-même à qui de vous ou d'elle s'adressent encore ces autres mots du grand orateur : « Ne sois point ambitieux, ô chrétien ! et ne désire point de commandement ni aucun avantage parmi les hommes, puisque tu es le disciple de celui qui, étant le Seigneur de tout, s'est rendu le serviteur, et a mis sa gloire à racheter ses élus par la perte de sa vie. Chrétien racheté par l'humilité et par la croix de ton Sauveur, ne songe point à t'élever, n'enfle point ton cœur; considère combien les passions nous aveuglent, et surtout l'ambition (2). »

(1) Oraison funèbre de M. le Tellier.
(2) Méditations de Bossuet.

PRATIQUE.

J'AURAI donc utilement médité sur la tombe de la vertueuse et charitable de Carcado. Le souvenir de ses œuvres me détermine à former les résolutions suivantes :

1.° Si je me trouve comme enlacé dans les filets du monde et des passions, de secouer mon joug avec un saint courage.

2.° De mettre au-dessus de toutes les jouissances, celle de faire du bien à mes semblables.

3.° Parmi les bons offices que je serois assez heureux, assez puissant pour leur rendre, je choisirai surtout deux âges de la vie humaine, pour consacrer tous mes soins à les soulager efficacement ; de ces deux âges, objet spécial de mon anxieuse miséricorde, le premier sera la vieillesse malheureuse, et le second l'enfance délaissée.

JEAN-JOSEPH KEIDECK,

CÉLÈBRE RABBIN D'ALLEMAGNE,

CONVERTI ET BAPTISÉ A COLOGNE, LE 4 FÉVRIER 1783.

Extrait de sa Relation, publiée par lui-même.

« Je suis né à Gondrinhausson, ville près de Cologne, dans la Haute-Germanie, en 1755. Avant mon baptême, on me connoissoit sous le nom de Moïse-Lévi Keideck, et depuis, sous celui de Jean-Joseph. Ma famille, de race juive, est respectée dans la nation. Lorsque je vins au monde, mon père, Sonathan-Lévi Keideck, étoit grand rabbin des provinces de Guiliok et de Borg, et devint ensuite grand-prêtre et provincial dans les électorats de Cologne et de Trèves, et dans les Etats de l'électeur palatin.

» Dès mon enfance, mes parens me destinèrent au sacerdoce, m'élevèrent avec les plus grands soins, et travaillèrent à me rendre savant dans la loi mosaïque. Lorsque j'eus atteint ma quinzième année, ils m'envoyèrent à l'université juive de Metz en Lorraine. J'y demeurai jusqu'à l'âge de dix-sept ans ; de là je passai à la fameuse université de Prague en Bohême, où je fis d'assez rapides progrès dans la philosophie, dans la théologie judaïque, et principalement dans la connoissance de tous les livres de l'an-

cien Testament. J'acquis dans cette université une grande renommée, et j'y reçus plusieurs marques de distinction.

» Parvenu à l'âge de vingt-un ans, je fus ordonné prêtre selon le rit et les cérémonies judaïques, dans la synagogue de Prague, par le grand-prêtre Ezéchiel Lévi, et je prêchai mon premier sermon le sabbat suivant. Rappelé, immédiatement après mon ordination, par mon père, élu rabbin et docteur de la loi dans les villes d'Emerick, Wesel, Grevenbroick et Dulken, aux environs de Cologne, je commençai à m'élever dans mes discours, avec le zèle le plus obstiné, contre le christianisme. Bientôt je jouis d'une haute réputation parmi les grands-prêtres et rabbins de Germanie, qui prodiguoient des éloges à ma science et à ma sagacité dans l'interprétation de la loi.

» Enflé de tant d'honneurs, j'entrepris d'écrire contre le christianisme. Mon livre, dicté par une malice infernale, et rempli de blasphèmes, reçut des grands-prêtres de Hambourg, de Berlin et de Francfort, de si grands applaudissemens, que dans les approbations qui y furent insérées, ils me donnèrent le titre de *lumière d'Israel.*

» Le 24 mars 1780, jour qui, selon la tradition des Juifs, est l'anniversaire de la mort de Moïse, je fus chargé de prêcher en son honneur. J'appliquai au saint législateur les passages du

cinquante-troisième chapitre du prophète Isaïe, dont le vrai sens doit être rapporté à la passion de Jésus-Christ, notre rédempteur.

„ Dans le cours de mon sermon, je me trouvai fort agité intérieurement : je commençai à penser comment il étoit possible d'appliquer à Moïse tous ces textes : « ℣. 5. Il a été percé de plaies
„ pour nos iniquités. Il a été brisé pour nos
„ crimes. Nous avons été guéris par ses meur-
„ trissures.

„ ℣. 7. Il a été mené à la mort comme une
„ brebis qu'on va égorger, et il est demeuré
„ dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme
„ un agneau muet devant celui qui le tond.

„ ℣. 8. Il est mort au milieu des douleurs,
„ après avoir été condamné par un jugement.

„ ℣. 9. Il donnera aux impies la garde de son
„ sépulcre, et confiera son corps mort à un
„ homme riche. »

„ Moïse, me disois-je, n'est pas mort pour nos péchés.... Moïse n'a point été mené comme un agneau à la boucherie....

„ Il n'est pas mort avec les pécheurs.... Il n'a pas été enseveli avec les riches....

„ Toutes ces réflexions me troublèrent au point qu'après avoir fini mon discours, je commençai à chercher une autre explication sur ce chapitre d'Isaïe : mes recherches furent vaines. Je fouillai dans toute l'Ecriture-Sainte, et je trouvai ma religion différente de ce qu'avoit été l'antique

religion de nos pères ; je vis le Juif moderne sans roi, sans princes, sans gouvernement, sans temple, sans autels, sans sacrifices : comment est-il possible, me disois-je, que Dieu ait abandonné son peuple, s'il n'a pas cessé d'être son peuple ?

» Ces réflexions, suivies de beaucoup d'autres, remplirent mon esprit de doutes si forts sur la religion que j'avois jusque-là professée avec le plus grand zèle, que je pris le parti d'en chercher secrètement une autre qui fût la véritable. Je portai d'abord mes regards sur le mahométisme ; mais l'alcoran ne présenta à mon esprit que des absurdités incompatibles avec la saine raison, et je n'y trouvai qu'une nouvelle source de perplexités.

» Quant à ce que j'appelois le système des chrétiens, je ne voulois seulement pas y songer. Comment croire un rédempteur crucifié ? La seule pensée d'un Dieu incarné, qui a vécu dans la pauvreté, qui est mort dans les supplices, me paroissoit une absurdité autant opposée au bon sens, que contradictoire à l'idée que je m'étois formée de la vraie religion.

» Dans cette anxiété, je m'occupai à lire les ouvrages de Voltaire, et ils me firent naître la pensée de rejeter toute sorte de religion. Une année entière s'écoula sans que je fisse aucune autre recherche, continuant cependant, comme rabbin, à enseigner et à prêcher dans les syna-

gogues. Je serois tombé dans l'athéïsme, si une voix intérieure ne m'eût sans cesse représenté l'existence d'un Dieu, la nécessité d'une religion et d'une récompense, ou d'une punition éternelle. L'agitation, le trouble continuel où j'étois, prirent enfin sur ma santé, et je fus plus de six mois sans paroître dans la synagogue.

» Une après-midi, pendant que tous ceux de la maison que j'habitois y étoient allés, me trouvant un peu mieux qu'à l'ordinaire, je me tins à la porte de la maison pour regarder les passans. Un religieux capucin s'arrêta pour me demander l'aumône, je la lui donnai; alors me regardant fixement, il me demanda si je n'étois point malade? Je lui dis que non. Le religieux me répartit: Si vous ne l'êtes pas de corps, vous l'êtes de cœur et d'esprit. Il me dit ces paroles avec tant de force et d'ingénuité, que je ne pus m'empêcher de lui découvrir une partie des combats auxquels mon ame étoit livrée. Je lui donnai ensuite un rendez-vous secret, à dix heures du soir, par la crainte que mes compatriotes ne nous aperçussent ensemble; et je lui promis de lui découvrir à fond, dans cet entretien, l'état de mon ame. Il accepta volontiers ma proposition, et ne manqua point de se rendre à l'heure indiquée : alors je lui fis part de toutes les recherches que j'avois faites, et je lui peignis vivement l'agitation que j'éprouvois, en m'efforçant de connoître des vérités qui, après s'être

montrées un moment à mon esprit, sembloient fuir, et ne laisser après elles qu'un fantôme, où je cherchois en vain un appui. Je lui exposai mes difficultés sur la religion judaïque, les absurdités que je découvrois en celle de Mahomet; enfin, je lui déclarai la pensée que j'avois de rejeter toute religion; mais je lui avouai que ce parti choquoit ma raison, qu'il me causoit les plus mortelles alarmes, d'autant que j'étois convaincu qu'il existe un Dieu, une vraie religion, une récompense ou une punition éternelle.

» Alors le capucin me demanda ce que je pensois de la religion chrétienne? Je lui répondis que je ne pouvois croire que Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, fût le Messie, Dieu et Sauveur des hommes. Sur cet article essentiel, nous commençâmes une conférence qui nous conduisit jusqu'à deux heures après minuit. Le religieux, en se retirant, me promit de m'envoyer le nouveau Testament, et me le fit remettre effectivement huit jours après. Il m'écrivit en même temps pour m'engager à le lire attentivement, et à lui proposer par écrit mes doutes et mes difficultés, me promettant de les résoudre conjointement avec les docteurs en théologie de Cologne.

» La lecture du nouveau Testament est défendue parmi les Juifs, comme sacrilége, et, par cette raison, je me l'étois scrupuleusement

interdite ; mais alors, je me mis à lire ce livre sacré avec une sérieuse attention ; je trouvai une convenance parfaite entre le nouveau et l'ancien Testament ; je vis clairement l'accomplissement des prophéties en la personne de Jésus-Christ, et je compris qu'il étoit le vrai Messie. J'avoue cependant que j'eus beaucoup de peine à surmonter la haine invétérée contre cet Homme-Dieu, que j'avois pour ainsi dire sucée avec le lait. Le doux nom de Jésus, qui m'est maintenant si cher, étoit encore une pierre d'achoppement pour moi, et mes préjugés me tyrannisoient fortement. J'exposai par écrit, au Père capucin, toutes mes difficultés sur le christianisme, spécialement la haine que mon cœur conservoit encore à mon adorable Jésus ; il me répondit de manière à porter la lumière dans mon ame : il me restoit quelques doutes sur le mystère de la Trinité, sur l'incarnation du Verbe, sur la divinité de Jésus, sur la transsubstantiation, etc. ; néanmoins, je cessai de prêcher contre la religion chrétienne, et je ne voulus plus faire débiter aucun exemplaire du malheureux livre que j'avois publié, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Je fis mon unique occupation de lire le nouveau Testament ; mais presque toujours la nuit, parce que la crainte des Juifs me rendoit timide ; ainsi j'étois chrétien dans les ténèbres, et Juif le jour.

» J'avois grand soin de serrer sous clef le livre

précieux que je lisois si secrètement. Une fois j'oubliai de prendre cette précaution ; malheureusement, le Juif chez qui je logeois, entre dans ma chambre, porte la main sur le livre, et y trouvant le nom de Jésus-Christ, il entre dans une rage inexprimable, et il va aussitôt informer le grand-prêtre de ce qu'il a vu : déjà l'on avoit formé quelques soupçons, fondés sur le temps considérable qui s'étoit écoulé sans que l'on m'eût entendu parler contre le christianisme : cette découverte venant à l'appui de l'idée que ceux de ma nation s'étoient formée de mes sentimens, porta parmi eux la conviction que j'étois chrétien : en conséquence, tous sembloient conjurés contre moi. Ici, ma force m'abandonna ; ma foi n'étant pas encore assez affermie pour me soutenir dans les combats auxquels elle m'exposoit, je succombai sous mes craintes. La terreur s'empara de mes esprits, à la vue des furieuses persécutions dont j'étois menacé ; elle me fit, comme à un autre Pierre, renier mon divin Sauveur. Je joignis le mensonge à cette horrible perfidie ; j'assurai que le pur hasard avoit introduit le livre chez moi. Je ne m'en tins pas là, et voulant regagner l'estime et la confiance dont j'avois joui dans ma nation, je débitai, le sabbat suivant, un discours détestable contre Jésus-Christ, plus rempli de blasphèmes qu'aucun des précédens. Les Juifs satisfaits me donnèrent de nouveaux applaudissemens et de nouvelles marques d'estime.

» Mais, aussitôt que je fus sorti de la synagogue et que j'eus réfléchi sur l'action que je venois de faire, la voix de ma conscience me fit sentir les reproches les plus terribles, et je me trouvai déchiré de remords. Je tombai dans le désespoir, et je crus qu'il n'y avoit plus de pardon à espérer d'un Dieu rédempteur. Je ne connoissois pas alors l'étendue de sa miséricorde et son infinie patience. Ces premiers transports passés, je me laissai entraîner à une profonde mélancolie.

» Enfin, le Seigneur eut pitié de moi, et je compris que la mesure de sa clémence excédoit celle de mon iniquité ; un rayon d'espérance vint raviver mon cœur. Je me prosternai, les yeux baignés de larmes, et l'ame pénétrée de douleur ; je fis vœu de ne monter jamais dans les chaires judaïques, et je fis une offrande de tout le reste de ma vie à ce Dieu que je commençois à connoître tel qu'il veut être connu de nous, et qui déjà me faisoit ressentir les douces et salutaires influences de sa grâce. Je résolus, à ses pieds, de renoncer à tout, de prendre désormais la croix pour mon partage, et de suivre mon Sauveur ; de ne pas me contenter d'avouer que je croyois tous les dogmes de la Foi chrétienne et catholique, mais de les annoncer, s'il étoit possible, à l'univers entier, et de publier en même temps ma reconnoissance pour un Dieu qui daignoit opérer ma conversion dans un mo-

ment si inattendu, et d'une manière si miraculeuse. Je me déterminai particulièrement dans cet heureux moment, à faire mon occupation, le reste de mes jours, du soin de ramener à Dieu mes frères, qui depuis si long-temps sont enveloppés des ombres de la mort, et ensevelis dans la masse de perdition. Je mis pour cela toute ma confiance en Dieu, dans l'espérance qu'il béniroit mes travaux.

» A peine eus-je pris ces résolutions, que le calme succéda à la tempête dont mon ame avoit été si violemment agitée. Mon cœur goûta une paix qui jusqu'alors lui avoit été étrangère. Mon premier soin fut d'écrire au R. P. capucin, nommé Louis, tout ce qui s'étoit passé. Il me manda de partir sur-le-champ pour Cologne : j'obéis promptement, et j'eus le bonheur d'y être baptisé le 4 février 1783. Quelques jours après mon baptême, j'avois écrit à mon père pour lui faire savoir que j'embrassois le christianisme. Dans ma lettre, je m'étois servi de plusieurs textes tirés de l'ancien Testament, pour justifier à ses yeux ma conversion, dans l'espérance de produire par ce moyen les mêmes effets salutaires sur lui; mais, hélas! son cœur, encore trop endurci, n'a répondu que par des imprécations contre moi, et les blasphèmes les plus horribles contre la religion que j'avois embrassée.

» Sa lettre descendoit aussi dans un détail d'objections auxquelles j'ai tâché de répondre

avec modestie, dans le désir de présenter à son esprit quelques rayons de la vraie lumière ; je finissois par supplier Notre-Seigneur de daigner lui-même lui faire connoître la vérité. A cette seconde lettre mon père n'a fait aucune réponse.

» Depuis ce temps, j'ai été informé qu'on avoit aposté des assassins pour m'ôter la vie ; l'un d'eux, par une Providence spéciale, ayant déclaré leur projet meurtrier, Notre-Seigneur m'a ainsi préservé des mains de mes ennemis, et m'a reçu dans le sein de son épouse, la sainte Eglise catholique ; sa glorieuse mère, la Vierge immaculée, m'a pris aussi dès-lors sous sa protection.

» L'électeur, archevêque de Cologne, m'ayant ordonné de faire un discours pour rétracter la doctrine que j'avois ci-devant tenue et enseignée, j'ai exécuté ses ordres, prenant pour texte le même cinquante-troisième chapitre d'Isaïe, par lequel il avoit plu à Dieu, trois ans auparavant, de faire luire à mes yeux le flambeau de la Foi. Il plut encore à sa bonté de se servir de mes paroles pour appeler en ce jour à la même croyance chrétienne, cinq familles, qui ont été baptisées à Cologne le 15 février 1783. Je prie Notre-Seigneur Jésus-Christ d'appeler son peuple aveugle, particulièrement mon infortunée famille, à cette glorieuse Foi chrétienne et catholique, afin que tout Israel croie

et donne toute louange, adoration et hommage à Jésus-Christ fait homme, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit. *Amen.*

» Jean-Joseph Keideck, *aliàs* Lévi-Moïse Keideck. »

Que Moïse Keideck fut heureux ! que l'aveugle enfant de Lévi, métamorphosé dans un chrétien, eut à rendre de solennelles actions de grâces à son Bienfaiteur infini ! Quelle miraculeuse révolution s'opéra dans l'esprit, dans le cœur du fanatique ennemi du christianisme ! Quoi ! l'impudent blasphémateur, l'adversaire le plus acharné de Jésus-Christ et de sa doctrine, devenu le disciple fidèle, le tendre serviteur de ce Dieu-Homme, et l'apôtre de sa religion ! Miséricorde infinie, amour incomparable du Sauveur des hommes, voilà vos œuvres, voilà vos prodiges ! Choisi parmi ses aveugles et obstinés compatriotes, tiré du milieu de son peuple, objet d'une prédilection sans prix, l'Israélite est appelé, sans doute, à la plus glorieuse destinée : ah ! que ce magnifique spectacle ne vous fasse pas perdre de vue et tout ce qui a été accordé, et tout ce qui est promis à chacun d'entre nous ! Nous naquîmes, non les enfans égarés de Moïse, mais la bienheureuse postérité de Jésus-Christ. Jusqu'où ne s'étend donc point envers nous la tendresse de ce divin Maître ! Pourvu que nous lui demeurions fidèles, pourvu que, placés par la main

du Très-Haut sous l'empire de la vérité, nous ne nous laissions jamais emporter à tout vent de doctrine, nous n'avons pas à redouter, sans doute, de participer à l'inconcevable aveuglement de la nation proscrite ; mais jetons un coup d'œil sur les errans qui ont désolé l'Eglise notre mère, depuis la mort de son divin Epoux : ce tableau peut nous inspirer et un zèle ardent pour la sainte croyance de nos pères, et de sages précautions pour échapper aux piéges tendus par les disciples du père du mensonge. Ecoutons sur ce sujet le grand Bossuet : « Après la destruction de l'idolâtrie, ces esprits malfaisans, qui n'avoient jamais cessé de tromper les hommes, et qui les avoient plongés dans l'idolâtrie, n'oublièrent pas leur malice ; ils suscitèrent dans l'Eglise les hérésies..... Des hommes curieux, et par-là, vains et remuans, voulurent se faire un nom parmi les fidèles, et ne purent se contenter de cette sagesse tempérée que l'apôtre (Rom. II.) avoit tant recommandée aux chrétiens. Ils entroient trop avant dans les mystères qu'ils prétendoient mesurer à nos foibles conceptions. Nouveaux philosophes, qui mêloient les raisonnemens humains avec la foi, et entreprenoient de diminuer les difficultés du christianisme, ne pouvant digérer toute la folie que le monde trouvoit dans l'Evangile. Ainsi, successivement, et avec une espèce de méthode, tous les articles de notre Foi furent attaqués : la création, la loi de

Moïse, fondement nécessaire de la nôtre, la divinité de Jésus-Christ, son incarnation, sa grâce, ses sacremens, tout enfin donna matière à des divisions scandaleuses. *Celse* et les autres nous les reprochoient : l'idolâtrie sembloient triompher : elle regardoit le christianisme comme une nouvelle secte de philosophie qui avoit le sort de toutes les autres ; et comme elle se partageoit en plusieurs autres sectes, l'Eglise ne leur paroissoit qu'un ouvrage humain prêt à tomber de lui-même. On concluoit qu'il ne falloit pas, en matière de religion, raffiner plus que nos ancêtres, ni entreprendre de changer le monde. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur, je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte le frein nécessaire, et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion ; c'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusqu'alors au christianisme, qui devoit anéantir toute la royauté et égaler tous les hommes : songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilége, tant il est vrai que tout se tourne en révoltes et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Eprit a prononcée par une sentence manifeste ? Dieu même menace les peuples qui altè-

rent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par-là, de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : *Leur ame, dit le Seigneur, a varié envers moi quand ils ont si souvent changé la religion, et je leur ai dit : je ne serai plus votre pasteur, c'est-à-dire je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Que ce qui doit mourir aille à la mort, que ce qui doit être retranché soit retranché, et que ceux qui demeurent se dévorent les uns les autres.* O prophétie trop réelle et trop véritablement accomplie ! Considérons à quelles épreuves Dieu met notre foi, jusqu'où il veut que nous lui soyons soumis ; ce qu'ont à craindre les esprits superbes ; les piéges que Dieu permet qui leur soient tendus ; combien ils sont délicats, combien subtils ; combien il est dangereux que les saints même ne s'y prennent !

» Cet esprit de séduction qui se développera tout entier à la fin des siècles, se fait souvent sentir avant ce temps dans les subtilités des hérétiques ; une apparence de réforme, un air de piété et de modestie, des paroles douces, tirées le plus souvent de l'Ecriture ; une véhémente répréhension des abus crians, qui semble marquer un vrai zèle, une vraie horreur des vices, un vrai amour de la vertu : la chrétienté s'émeut, les nations se cantonnent ; les élus, s'il se pouvoit, devroient être pris dans ce piége. »

PRATIQUE.

La relation touchante de la conversion de l'enfant de Moïse me fait prendre les résolutions suivantes : 1.° Chaque jour de ma vie, je remercierai mon Dieu de ce qu'en ouvrant mes yeux à la lumière naturelle, il a daigné les ouvrir en même temps à la lumière évangélique. 2.° Mon cœur s'ouvrira à un autre sentiment ; celui de la plus tendre reconnoissance se nourrira sans cesse dans mon cœur ; je compterai en gémissant les sociétés nombreuses qui s'appellent, sans fruit, sans espérance et sans dons, des communions chrétiennes ; et je m'attacherai toujours davantage à la doctrine pure et sainte de ma vénérable mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine. 3.° Une compassion vraie et affectueuse, des prières ferventes, auront pour objet, le reste de ma vie, soit la conversion des infidèles, soit celle du peuple si long-temps nommé le bien-aimé du Très-Haut, soit enfin le retour de tous nos frères séparés à la vérité.

FIN.

VIES DES JUSTES

DANS

LES PLUS HUMBLES CONDITIONS

DE LA SOCIÉTÉ.